

00
Rt

ugle 2d 3305

Pon

262



Ioh. Matt. Steinlin sc. fr. furti.

NOUVEAUX
MEMOIRES
DU BARON DE
PÖLLNITZ,
CONTENANT
L'HISTOIRE DE SA VIE,
ET LA RELATION
DE SES PREMIERS VOYAGES.
NOUVELLE EDITION,
TOME PREMIER.



A FRANCFORT
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.
MDCCXXXVIII.

MEMOIRE

DE LA VIE
DE TÖLLENTZ

HISTOIRE DE SA VIE

DE SES PREMIERS VOYAGES



AUX DEPENS DE LA COMMUNITE
M. DE CLOIZET

L62,

AVIS AU LECTEUR.

Les deux Volumes, qui portent dans cette Edition le Titre de *Mémoires*, ont été composés avant ceux qu'on a déjà imprimés trois fois, les deux premières en trois Tomes, & la troisième en quatre. L'Auteur en avoit vendu le Manuscrit à Paris, à une Personne, qui le revendit à un Libraire de Hollande. Celui-ci se préparoit à l'imprimer, lorsqu'il apprit qu'on venoit de publier des *Mémoires* de Mr, le Baron de Pöllnitz. La conformité du Titre lui fit croire que c'étoit le même Ouvrage qu'il venoit d'acheter: il crut avoir fait un mauvais marché, & mit son Manuscrit au rebut, comptant n'en jamais faire usage. Cependant quelques années après, s'étant avisé de l'examiner, il trouva que c'étoit tout autre chose. Il y vit l'Histoire de la Vie de l'Auteur; un détail très circonstancié & tout nouveau de la Cour de Berlin, & de plusieurs autres Cours de l'Europe; divers Voyages, celui d'Espagne entre autres, dont il n'est pas dit un mot dans les premiers Mémoires: il s'aperçut enfin, que les Relations qui concernent les mêmes Pays n'avoient d'autre conformité avec les premières, que celles quelles doivent nécessairement avoir; que les descriptions en étoient tantôt plus, tantôt moins étendues; les reflexions presque toujours différentes; en un *Mem. Tome I.* *

mot,

mot, que c'étoient les premiers Voyages de Mr. le Baron de Pöllnitz, & que ceux qui avoient paru étoient les derniers. Cette découverte, les à tiré du rebut, & on les publie aujourd'hui avec la nouvelle Edition des premiers Mémoires. Comme l'Auteur avoit donné à l'une & à l'autre de ses Relations le titre de *Mémoires*, il a falu, pour éviter la confusion, le changer à l'une des deux; & on s'est déterminé à donner le nom de *Lettres* à celle qui a déjà paru, parce qu'effectivement ce sont des Lettres, que l'Auteur écrivoit à un de ses Amis.

On a mis à la fin du second Volume de ces nouveaux Mémoires la Traduction d'un Ecrit, dont l'Original est en Italien, qui contient la Profession de Foi de Mr. le Baron de Pöllnitz, & les motifs qui l'ont porté à changer de Religion. Il en sera bien aise, sans doute, puisque cette Pièce est tout à fait propre à détruire les insinuations malignes dont il se plaint dans ses Mémoires, & à faire voir que s'il n'a pas pris le bon parti, il s'est du moins donné la peine d'examiner. D'un autre côté, la publication de cet Ecrit fera voir aux Catholiques, qu'on ne craint point, dans les Pays Protestans, de mettre au jour les raisons qu'ils emploient contre les Chrétiens des autres Communions.

• (8) (8) (8)

MEMOI-



MEMOIRES DU BARON DE PÖLLNITZ.

A MADAME DE ***.

JE suis d'une Maison qui tire son origine de Thuringe. Mon Grand-père, après avoir embrassé la Religion Réformée, vint s'établir dans l'Electorat de Brandebourg. *Frederic-Guillaume*, qui en étoit pour-lors Electeur, le reçut avec bonté & l'éleva aux premiers Emplois; il le fit Grand-Ecuyer, Ministre d'Etat, Chambellan, Maréchal de Camp, Colonel de ses Gardes, & Commandant de Berlin. Son Frère, qui l'avoit suivi, se ressentit aussi de sa faveur; il devint Colonel d'un Régiment de Cavalerie, Lieutenant-Général & Gouverneur de *Lipstadt*. Tous deux se marièrent, mais il n'y eut que mon Grand-père qui laissa des Enfans mâles. Il avoit épousé *Eléonore*

Mem. Tom. I.

A

note

nore de Nassau, Fille du Prince *Maurice d'Orange*; dont il eut deux Fils & deux Filles. Ce mariage fut très mal assorti; ma Grand-mère étoit impécunie, économie & jalouse; son Mari aimoit la dépense & le beau sexe: des humeurs si opposées causerent entre eux une mes-intelligence, qui n'étoit pas fort différente de la haine. Mon Grand-père ne laissa pas cependant de lui assurer, quelque tems avant que de mourir, la jouissance de tous ses biens: il se repentoit des chagrins qu'il lui avoit donnes, & il crut cette générosité capable de les réparer, mais elle ne servit qu'à augmenter l'impatience qu'elle avoit d'être Veuve: elle n'eut pas même la complaisance de la lui dissimuler, & les dernières paroles qu'il lui entendit prononcer, ne furent ni consolantes ni Chrétiennes.

La mort de mon Grand-père fut suivie de près de celle de mon Oncle, Frère de mon Père. Il ne laissa qu'une Fille, qui fut première Fille-d'honneur de la Reine *Sophie-Charlotte*. Les bontés dont cette Princesse l'a honorée, l'ont assez fait connoître en Allemagne.

Mon Père épousa la Fille du Baron *D. . . .* dont il eut mon Frère en 1690. Je naquis treize mois après, le 25. Février 1692, à *Iffouin* Village du Pays de Cologne: mon Père y étoit en quartier d'hiver avec son Régiment. Madame l'Electrice fut ma Marraine, & je fus appellé *Charles-Louis*. Je n'avois pas encore deux ans accomplis, que j'eus le malheur de perdre mon Père; il mourut à *Maastricht*, & laissa ma Mère avec trois Eufsans & très peu de bien. Ma

Grand

Grand-mère, comme je l'aidit, avoit la jouissance de tous ceux que mon Grand-père avoit laissés: son extrême économie ne lui permettoit pas d'en faire part à ma Mère, dont la situation auroit été des plus tristes, sans la libéralité du Roi (pour-lors Electeur). Ce Prince la fit revenir à Berlin, & lui donna une Pension. Peu de tems après, mes Parens la remarièrent à Monsieur de M. . . . Ministre d'Etat des Affaires Etrangères. Il la laissa Veuve au bout de dix mois, & l'avantagea de manière qu'elle put passer pour une des plus riches Femmes de la Cour. Elle crut alors ne pouvoir conserver sa Pension sans abuser des bienfaits de l'Electeur, au préjudice d'autres personnes qui en avoient plus de besoin.

La tendresse que ma Mère avoit pour moi ne lui permit pas de s'en séparer: je fus élevé auprès d'elle, & dans une Cour qui étoit pour lors la plus brillante de l'Allemagne.

Frédéric-Guillaume avoit laissé cinq Princes, COUR DE PRUSSE en mourant; l'Electeur, qu'il avoit eu de Louis-Philippe de Nassau Princesse d'Orange; & les Margraves Charles, Philippe, Albert, & Christian, de Dorothée Princesse de Holstein. Veuve du Duc de Zell. Ces Princes, dans un âge plus propre aux plaisirs qu'aux affaires, ne songeoient qu'à plaisir. Bons & généreux, ils ornoint la Cour, plus par eux mêmes encore, que par leur magnificence. L'Electeur de son côté contribuoit à la rendre brillante, par les fréquentes fêtes qu'il donnoit. On lui a reproché de les trop aimer, d'être trop scrupuleux sur les cérémonies qu'il y faisoit observer,

A 2 & d'y

COUR DE
PRUSSE.

faire régner plus de somptuosité que de grâce. C'est cependant ce qui frappe le plus les Etrangers, & c'est dans ces sortes de spectacles qu'une Cour paroît dans tout son lustre. Le véritable ornement de la nôtre étoit l'Electrice, Fille d'Ernest-Auguste Electeur de Hanover, & Sœur du Roi d'Angleterre George I. L'Electeur, Veuf de la Princesse de Hesse, l'avoit épousée en secondes noces le 28. Septembre 1684, n'étant encore que Prince Electoral. Cette Princesse avoit des qualités qui l'auroient rendue respectable, dans quelque rang que le Ciel l'eût fait naître: sa beauté étoit régulière, & quoique d'une taille au dessous de la médiocre, elle avoit un air majestueux; elle parloit avec facilité toutes les Langues en usage dans l'Europe, & elle avoit la bonté d'entretenir les Etrangers, chacun dans la sienne. Elle savoit l'Historie, la Physique & la Théologie. Mais avec des connoissances si étendues, elle apportoit un soin infini à ne point passer pour savante. L'amour qu'elle avoit pour la lecture, ne la rendoit point ennemie des plaisirs; elle aimoit la Musique, la Danse, & les Spectacles; & elle faisoit souvent représenter des Comédies, dont elle ne dédaignoit pas d'être elle-même quelque fois. L'attention qu'elle avoit pour tous ceux qui excelloient dans quelque Art, les attiroit dans la Cour & y faisoit régner autant de politesse qu'en aucune autre Cour de l'Europe. Elle avoit sur toutes choses infiniment à cœur l'éducation du Prince Electoral son Fils; elle l'aimoit tendrement, & n'oublloit rien pour lui inspirer tout ce qui pouvoit le rendre un jour aussi

aussi grand par les sentimens, qu'il devoit l'être par sa puissance. Le jeune Prince, de son côté, paroifloit répondre aux soins de la Princesse.

COUR DE PRUSSE. 11

La Cour, ainsi livrée aux plaisirs & aux fêtes, ne prenoit guères de part aux affaires du Gouvernement : tout rouloit sur *Dankelman*, Premier-Ministre. Il avoit alors la confiance entière de l'Electeur, & un pouvoir si absolu sur son esprit, qu'on le croyoit à l'abri des disgraces, auxquelles les Favoris sont ordinairement exposés. Sa faveur venoit du service le plus important qu'un Sujet puisse rendre à son Souverain. Un jour que ce Prince (encore Prince Electoral) avoit pris du caffé chez l'Electrice sa Belle-mère, il se trouva sur le champ si incommodé, qu'il fut obligé de se retirer dans son appartement, où les convulsions le prirent, & le mirent en danger de la vie. Le hazard voulut que *Dankelman*, alors Secrétaire de ses Commandemens, se trouva seul à portée de le secourir : il ouvrit une caisse, dans laquelle il y avoit quelques contrepoissons, & il lui en donna plusieurs prises; faute de Chirurgien & de Lancette, il lui ouvrit la veine avec un canif; & ses soins eurent un succès si heureux, que le Prince, après avoir extrêmement vomi, se trouva hors de danger.

Un événement de cette nature ne pouvoit que faire un grand éclat. Le peuple sur-tout, qui n'aime que l'extraordinaire, ne regarda pas l'indisposition subite du Prince comme quelque chose de naturel, & il crut trouver dans la tendresse de l'Electrice pour les Margraves ses Fils,

COUR DE PRUSSE. des raisons suffisantes pour la soupçonner d'avoir voulu se défaire du Prince son Beau-fils : c'étoit assurément le plus court moyen pour leur donner entrée à la Succession. Le Prince Electoral parut autoriser ces soupçons, par sa retraite auprès du Landgrave de *Hesse-Cassel*, à la Cour duquel il demeura quelques années. Ce fut dans le séjour qu'il y fit, qu'il épousa la Sœur du Landgrave, dont il n'eut qu'une Fille, qui fut mariée en 1700. au Prince héritaire de *Hesse*, aujourd'hui Roi de *Suède*.

Dankelman fut donc profiter de cette conjoncture heureuse d'avoir sauvé la vie à son Maître ; il s'attacha à lui plus fortement que jamais ; & ce Prince reconnaissant, dès qu'il fut Electeur, le fit son Premier-Ministre, & lui donna toutes les marques d'amitié auxquelles un Sujet peut aspirer : jusques-là que *Dankelman* faisant paroître un jour à l'Electeur la crainte qu'il avoit que sa faveur ne fût pas de durée, ce Prince eut la bonté, ou la foiblesse, de le rassurer par toute sorte de serments. * *Dankelman* trop crédule se fia sur ces protestations, & oubliant que l'amitié la plus solide des Princes ne peut être à l'épreuve de leur inconstance, ou de leur caprice, il se crut au-dessus de la fortune & se conduisit en homme qui n'a rien à ménager. Le peu de soin qu'il prit de se faire aimer, & les titres toujours odieux de Ministre & de Favori, le firent bientôt haïr de toute

* Voyez, au Tome I. des Lettres, pag. 18, 19, 20, un trait singulier qui se rapporte à ce fait ; & le caractère & la fin de ce Ministre.

toute la Cour. L'Electeur lui-même commen- COUR DE
ça peu à peu à se dégoûter de lui. Leurs hu- PRUSSE.
murs étoient incompatibles. Le Ministre éto-
it avare, & le Prince ne se plaitoit que dans le
faste & la dépense. Les remontrances perpé-
tuelles de *Dankelman* le fatiguoient, & le lui
faisoient haïr dans le fond du cœur, longtems
avant qu'il osât le faire paroître. Ce Ministre,
trop prévenu en sa faveur, & moins attentif à
plaire à son Maitre qu'à censurer ses actions,
se crut assez habile pour conserver le même em-
pire sur son esprit, ou ne crut pas que l'Ele-
cteur le fut assez pour oser le perdre. Cette
confiance l'empêcha de parer les mauvais offi-
ces qu'on lui rendit en secret, & il fut arrêté à
minuit dans sa maison, & conduit à *Spandau*
dans un carosse de l'Electeur, avec une escorte
de vingt Gardes.

Une disgrâce si subite surprit tout le monde,
& affligea peu de personnes. On remarqua
que le jour même que *Dankelman* fut arrêté,
l'Electeur lui avoit parlé en présence de sa Cour
avec tant de bonté, que les plus pénétrans éto-
ient bien éloignés de penser que sa chute fut si
prochaine. Il y avoit déjà longtems que cha-
cun cherchoit, où souhaitoit l'occasion de le
perdre. L'inconstance naturelle de l'Electeur
pour ses Favoris, & le peu de complaisance de
celui-ci pour l'Electeur, faisoient bien espérer
de le voir bientôt tomber de cette haute faveur,
dont il jouissoit avec tant de sécurité: mais il
faloit, pour éloigner de la Cour un homme
qui jusqu'alors avoit paru ne chercher que le
bien de l'Etat, un prétexte plus spécieux. Il
f

COUR DE se présenta naturellement, dans l'affaire du Duché de **PRUSSE**, *ché de Limbourg.*

Ce Duché avoit été assigné, par l'Espagne, pour sûreté des sommes considérables que cette Couronne devoit à l'Electeur. Ce Prince, en conséquence, y avoit fait mettre ses Troupes en quartier d'hiver. Les Hollandais, à qui l'Espagne devoit également, auroient bien voulu avoir aussi le même Duché pour garantie de leurs dettes; il falloit pour cela en faire sortir nos Troupes. La chose fut proposée à *Dankelman*, qui y donna les mains, soit qu'il eût été surpris, ou gagné. On lui en fit un crime d'Etat, d'autant plus considérable, que l'Espagne qui étoit pour lors prête de conclure la Paix avec la France en conséquence du Traité de *Ryswick*, s'embarrassa fort peu de satisfaire aux prétentions de l'Electeur. Le Ministre en fut la victime. Heureusement pour lui, il avoit fait passer dans les Pays étrangers des sommes considérables, qui adoucirent sa disgrâce. Elle eut cela de singulier, que ni ses trois Frères ni aucune de ses Créatures ne s'en ressentit; chacun fut conservé dans son emploi: tout le changement qu'il y eut, fut que Mr. le Comte de *Barfous*, alors Feldt-Maréchal, fit pendant quelque tems les fonctions de Premier-Ministre.

Cependant une autre Idole de la Fortune s'éleva sur les ruines de *Dankelman*. Ce fut *Jean-Casimir de Kolbe*, Gentilhomme originaire du Palatinat. Il avoit paru à la Cour, sous *Frédéric-Guillaume le Grand*, à la suite de Madame la Princesse Palatine de *Simmeren*, Sœur de la

la première Electrice. Elle pria l'Electeur de COUR DE donner quelque emploi à *Kolbe*: ce Prince le fit PRUSSE. Conseiller d'Etat, avec la liberté de demeurer toujours auprès de la Princesse, qui avoit pour lui des bontés, qu'on lui reprochoit d'avoir pour lui seul. Il la suivit dans le Palatinat, où cette Princesse étant morte peu de tems après son arrivée, *Kolbe* revint à la Cour. Il y étoit Etranger, sans Parens, sans connoissances, sans protection: il y fut longtems, sans qu'on fit seulement attention à lui. Mais après la mort de *Frederic Guillaume*, il s'attacha à *Frederic* son Fils qui lui avoit succédé, & à *Dankelman* son Ministre. Toujours, humble, toujours flatteur, il gagna bientôt leur amitié par ses assiduités, & son affection étudiée de ne vouloir se mêler d'aucune affaire. *Dankelman*, tout habile qu'il étoit, ne connut point le piège; & il contribua lui-même le plus à sa faveur, croyant éléver une Créature dont il n'avoit rien à craindre. Mais *Kolbe* ne s'apperçut pas plutôt du refroidissement de l'Electeur pour son Ministre, qu'il résolut d'en profiter. Il ne changea point d'abord de batterie, & paroissant toujours également éloigné des affaires, il ne s'étudia qu'à entretenir & augmenter en secret les mauvaises humeurs que l'Electeur avoit souvent contre son Favori. Ce Prince étoit inconstant, soupçonneux & emporté; ces trois passions émines & ménagées, on conduisoit son esprit où l'on vouloit, souvent même au-delà. *Kolbe*, qui depuis long-tems faisoit son unique étude du Caractère de l'Electeur, connut aisement son foible; il fut adroitemment le ménager, & dans la suite, s'en

Mem. Tome I.

B

servit

COUR DE servir utilement pour venir à bout de ses dé-
PRUSSE. seins. Il parvint bientôt au plus haut degré de
faveur : l'Electeur le fit son Grand-Chambellan
& son Premier-Ministre : toute la Cour se vit
obligée de plier sous lui ; &, ce qui arrive tou-
jours dans les changemens de Gouvernement, le
Ministre disgracié fut regretté. Ce n'est pas,
cependant, que Kolbe n'eût par lui-même des
qualités capables de le faire aimer : mais elles
étoient efficaces par le foible étonnant qu'il
avoit pour sa Femme ; & ses complaisances
aveugles pour elle le firent mépriser & hait de
tous les honnêtes-gens de la Cour.

Cette Femme a joué dans le monde un rôle
trop extraordinaire, pour ne pas vous dire
quelque chose de son origine & de son cara-
ctère. Son Père, nommé Riekers, étoit Batelier
à Emmerick, Ville du Duché de Clèves, & y
tenoit une espèce de Taverne pour pouvoir plus
aisément subsister. Deux Filles qu'il avoit, & qui
passoient pour jolies, y attiroient un monde
considérable ; & dans un voyage que l'Electeur
fit à Clèves, Bidekan Valet de chambre du Prince
devint amoureux de l'aînée, qui est celle dont
je parle ; il l'épousa, & l'emmena avec lui à
Berlin. Elle y inspira une si forte passion à
Kolbe, qu'après avoir été quelque tems sa Mai-
tresse du vivant de son Mari, elle devint sa
Femme immédiatement après sa mort. Ce
mariage se fit chez Commeffer, autre Valet de
chambre de l'Electeur. Ce Prince y assista avec
sept ou huit personnes, & commença dès-lors à
donner à cette Femme de si grandes marques
de complaisance, que plusieurs personnes ont
cru

cru qu'elle les devoir à quelque chose de plus COUR DE
 qu'à l'amitié qu'il avoit pour son Favori. Je PRUSSE.
 suis cependant très persuadé qu'on s'est trompé,
 & je me souviens que lorsque j'étois Gentil-
 homme de la Chambre de l'Electeur, il me
 dit dans un moment de mauvaise humeur
 contre son Favori & sa Femme, (c'étoit ordinai-
 rement dans ces sortes de momens, qu'il étoit
 incapable de dissimuler:) *Je sai la prévention*
où l'on est que j'ai eu des liaisons avec la Kolbe;
mais il n'en est rien, & on me fait plus de
tort qu'à elle. En effet, sans naissance, sans
 esprit, & même sans beauté, n'étoit-ce pas
 assez pour elle de devenir la Femme du Ministre,
 sans vouloir encore être la Maîtresse du Sou-
 verain? Il faut cependant convenir que, soit
 bizarerie, soit foibleté pour le Favori, l'Electeur
 a accablé cette Femme de biens & d'hon-
 neurs, jusques à vouloir qu'elle fût reçue au
 Cercle de l'Électricie, qui pour-lors le refusa
 avec fermeté. En effet, qui n'auroit été choqué
 du contraste trop grand qu'auroit fait la Fille
 du Batelier *Rickers*, au milieu des Dames, qui
 avoient droit de se trouver au Cercle? Cepen-
 dant, longtems après, l'Électricie se trouva obli-
 gée de faire céder les raisons de bienséance, au
 besoin qu'elle eut du Grand-Chambellan; & sa
 Femme eut l'honneur du Cercle.

La même année, que *Kolbe* eut été déclaré
 Premier-Ministre, l'Empereur le fit Comte de
 l'Empire. Il quitta alors son nom, pour
 prendre celui de Comte de *Warremberg*, que por-
 tout un Château ruiné qu'il avoit dans le Palati-
 nat. Sa Femme, devenue Comtesse, voulut que

COUR DE ses Enfans du prémier lit furent Barons, & ils
PRUSSE. furent appellés *Barons d'Asbach*. Ces nouveaux
Titres de Comté & de Baronie achevèrent de
faire tourner la tête à Mad. de *Wartemberg*, &
elle faisoit tous les jours des extravagances,
dont plusieurs se trouvoient choqués. Les plus
sages prirent le parti d'en rire.

Tel étoit, Madame, l'état de notre Cour dans
les premières années de mon enfance. Elle
commençoit déjà à faire sentir sa supériorité
sur presque toutes celles de l'Allemagne, par la
manière dont elle influoit sur les affaires de l'Eur-
ope. Mais ce qui lui ajouta un nouvel éclat,
fut l'érection du Duché de *Prusse* en Royaume.
L'idée en avoit été donnée par la France à *Fre-
deric-Guillaume* : mais cet Electeur, soit par les
obstacles qu'il y prévoyoit, soit par le peu d'util-
ité qu'il en pourroit retirer, n'avoit pas voulu
exécuter ce projet. Son Fils y auroit peut-être
échoué, sans la situation des affaires de l'Eur-
ope au sujet de la Succession d'Espagne. *Kolbe*,
que je nommerai dorénavant Comte de *War-
temberg*, eut toute la gloire de cet événement,
puisqu'il arriva sous son Ministère. C'est de
lui, Madame, que je tiens quelques particu-
larités, qui m'ont paru assez intéressantes pour
avoir place dans ces Mémoires. L'affaire l'est
si fort en elle-même, que je la prendrai dès son
commencement.

Les grands évènemens ne sont pour l'ordi-
naire redévalues de leur origine, qu'à de très
petites choses. Celui-ci doit la sienne au refus
que fit le Prince *d'Orange*, Roi *d'Angleterre*,
de donner un fauteuil à l'Electeur dans une
Con-

Conférence que ces deux Princes eurent ensemble à *La Haie* en 1695. L'Électeur ne put digérer que le Prince *d'Orange*, qui lui avoit toujours été inférieur, le voulût prendre avec lui sur un ton si haut, depuis que la fortune l'avoit élevé sur le Trône d'Angleterre; & dès lors il prit la résolution de se faire Roi.

Dankelman, alors Premier-Ministre, qui ne pouvoit prévoir la situation dans laquelle l'Europe se trouva quelques années après, voulut détourner l'Électeur d'un projet qui lui paroîssoit chimérique: il lui rappella les difficultés que *Frédéric-Guillaume* y avoit trouvées, & les raisons qu'il avoit eues de refuser les offres que la France lui avoit faites à ce sujet: il lui fit voir que ces raisons, jointes à de plus grandes difficultés, subsistoient encore; & qu'il y avoit de la témérité à entreprendre une chose dont le succès n'étoit ni certain ni avantageux, son Rang étant si près de la Royauté, qu'il n'y avoit rien à gagner pour lui d'en prendre le Titre. Mais l'Électeur avoit trop à cœur le refus du fauteuil, pour se rendre à aucune des raisons qui combattoient son dessein. Il envoya à Vienne *Dankelman*, Frère de son Ministre, pour communiquer à l'Empereur le projet qu'il avoit formé, d'ériger la Prusse en Royaume.

La Prusse est une Province détachée de la *Pologne*, & qui appartenloit autrefois aux Lithuaniens. L'Ordre Teutonique la conquit sur eux. *Albert* Margrave de *Brandebourg*, quoique Grand-Maitre de cet Ordre, ne laissa pas de la lui ôter, & de s'en rendre maître en 1511. Il avoit épousé *Dorothée*, Fille de *Frédéric I.* Roi de

COUR DE Dannemarc. Il eut une grande guerre à soutenir contre *Sigismond I.* Roi de Pologne, son Oncle maternel, qui avoit les droits sur cette Province : la guerre dura cinq ans, & fut terminée par un Traité qui portoit, que la Prusse Orientale demeuroit héréditaire à titre de Duché à *Albert*, qui en feroit, ainsi que ses descendants, foi & hommage au Roi & à la République de Pologne, à qui elle devoit retourner au désaup de mâles dans la Maison d'*Albert*.

L'Empereur *Charles-Quint* s'opposa à cette transaction, prétendant que la Prusse étant un Fief de l'Empire, *Sigismond* n'avoit eu aucun droit d'en disposer. Le Décret Imperial qui fut rendu à ce sujet, n'eut cependant aucun effet, à cause des guerres que l'Empereur lui-même eut alors à soutenir. *Albert* demeura paisible possesseur de la Prusse. Son Fils unique *Albert-Frédéric* lui succéda, & il en reçut l'Investiture du Roi de Pologne, pour lui & ses Cousins-germains, en 1569. Ce Prince étant mort sans enfans, *Jean-Sigismond* Electeur de Brandebourg lui succéda, & reçut de nouveau l'Investiture du Roi de Pologne, pour lui & ses trois Frères. Depuis ce tems, le Duché de Prusse a toujours été dans la Maison de Brandebourg de Père en Fils : mais l'Electeur *Frédéric-Guillaume le Grand*, ayant fait la guerre à *Charles-Gustave* Roi de Suède en faveur de la Couronne & de la République de Pologne, en reconnaissance la Souveraineté de la Prusse lui fut cédée pour lui & pour tous ses descendants mâles, par le Traité de *Bidgost* en 1659.

Au

Au moyen de ce Traité, l'Electeur prétendoit COUR DE que la Prusse ne relevoit d'aucune Puissance, & PRUSSE. qu'il la tenoit immédiatement de Dieu; & sur ce fondement, il crut être en droit de s'en faire déclarer Roi. Mais avant que de faire cette démarche, il faloit s'assurer du consentement d'une partie, au moins, des Princes de l'Europe. Celui de l'Empereur étoit le plus important, mais aussi le plus difficile à obtenir; & ce fut à la Cour de Vienne que se passa presque tout le fort de cette Négociation.

Lorsque *Dankelman* arriva dans cette Cour, il la trouva dans des dispositions peu favorables. L'auguste titre de Roi donné à un Electeur fut d'abord regardé comme une chose qui pouvoit préjudicier à l'Autorité Imperiale, & on crut que ce seroit en compromettre la dignité que d'acquiescer à la demande de l'Electeur, avant que d'avoir au moins pressenti dans quelles dispositions seroient à ce sujet la plupart des Princes de l'Europe & sur-tout ceux de l'Empire. Le Pape sembloit devoir s'y opposer fortement, sur le motif de la Religion Protestante, qui par l'élevation de l'Electeur pouvoit prendre une nouvelle force. Tous les Rois en général avoient intérêt de ne pas permettre un exemple, qui sembloit devoir autoriser chaque Prince à faire les mêmes démarches, sous le simple prétexte d'un coin de terre qui ne relèveroit d'aucune Puissance que de Dieu. Mais les Electeurs étoient ceux dont on attendoit les plus grandes difficultés; & en effet ils avoient lieu de craindre, 1. que l'Electeur de Brandebourg devenu Roi ne voulût plus les regarder comme ses

B 7 égaux,

COUR DE ÉGAUX, & ne prétendit des distinctions sur eux,
PRUSSE. dans l'Empire & dans les Diètes. 2. Qu'il ne voulut soustraire les Etats de son Electorat de la domination de l'Empire, & des Loix auxquelles

Sont sujets tous les autres Electeurs. Cet article leur étoit de la dernière conséquence, surtout par rapport au Contingent qu'ils sont obligés de fournir dans les Guerres, qui regardent l'Empire, & qui devient plus onéreux lorsqu'il tombe sur moins de têtes.

La Cour de Vienne, dans ces idées, ne donnoit pas de grandes espérances à *Dinkelman* pour le succès de sa Négociation. Cependant elle ne laissoit pas de ménager toujours l'Electeur, le regardant comme un Allié qu'il lui étoit important de conserver : peut-être aussi se flattoit elle d'en tirer d'avantage par les promesses & les espérances, qu'en lui accordant ce qu'il demandoit.

La mort de *Jean Sobieski*, Roi de Pologne, qui arriva le 17. Juin 1696. fut encore un nouveau motif pour l'Empereur, de continuer la même Politique. L'Electeur de Brandebourg, par le voisinage de la Prusse, pouvoit être d'un grand poids dans l'Election d'un nouveau Roi de Pologne ; & l'Empereur, qui avoit dèslein d'élire sur ce Trône le Margrave *Louis de Bade*, feignit d'entrer dans les vues de l'Electeur, afin que ce Prince entrât ensuite dans les siennes dans la Diète de l'Election. Pour cet effet les Ministres de l'Empereur firent entendre à *Dinkelman*, qu'il falloit commencer par applanir les difficultés que les différentes Puissances de l'Europe pourroient apporter au projet de l'Electeur,

& que

& que le Congrès de Ryswick, où tous les Mini- COUR DE
stres devoient se trouver, étoit l'occasion la plus PRUSSE.
favorable.

Sur cela *Dankelman* fut rappelé de la Cour de Vienne, & envoyé à Ryswick comme Plénipotentiaire de l'Electeur, conjointement avec Mr. de *Schmettau*. L'Electeur de son côté partit pour Königsberg, Capitale de la Prusse, pour être plus à portée de favoriser l'élection du Margrave *Louis de Bade*. Il étoit cependant fortement sollicité en faveur des Princes de Pologne *Alexandre & Constantin*, qui pour cette raison étoient venus eux-mêmes à Berlin : mais l'Electeur n'avoit garde de rompre les engagements secrets qu'il avoit avec l'Empereur. Aussi répondit-il aux sollicitations de ces deux Princes d'une manière assez équivoque, ne s'engageant à rien & leur disant seulement, qu'il alloit en Prusse pour pouvoir être instruit plus facilement de tout ce qui se passeroit dans la Diète de l'Élection.

Le besoin que l'Electeur avoit de la Pologne pour réussir dans ses vues, l'engageoit indépendamment à se mêler de cette Élection. Il s'attendoit bien que par les droits que cette République prétendoit sur la Prusse, elle s'opposeroit avec vigueur à ses desseins; & il pouvoit, sur le prétexte de s'interesser à l'élection d'un Roi, se former un Parti, capable de le servir utilement dans la suite. Ainsi, dès qu'il fut arrivé à Königsberg, il dépêcha au Cardinal *Radziowski*, Primat de Pologne, pour lui faire part de son arrivée; & il envoya Mr. *Dorerbeck* Grand-Echanson de Prusse, comme son Ambassadeur

B 5 à la

COUR DE
PRUSSE.

à la Diète de l'Election, avec ordre de soutenir les intérêts du Margrave *Louis de Bade*, & cependant de ne rien faire qui pût déplaire aux Polonois.

Il ne fut pas longtems question du Margrave *Louis de Bade*: deux Partis plus forts l'obligèrent de se retirer, de même que les autres Prétendants à la Couronne. Ces deux Partis étoient, celui de *Frédéric-Auguste* Eleêteur de Saxe, & celui du Prince de *Conti*. Le Cardinal Primat soutenoit le Parti du dernier, & la France paroîssoit avoir fort à cœur son élection. Cependant le Parti de *Frédéric-Auguste* l'emporta, & il fut proclamé Roi.

Le Cardinal Primat soutint toujques avec opiniâtreté le Parti du Prince de *Conti*. Il envoya même à l'Eleêteur, un de ses proches Parens, pour le solliciter en sa faveur: mais l'Eleêteur, à qui le Parti de l'Eleêteur de Saxe paroîssoit le plus solide & d'ailleur le plus puissant, ne balança pas à le reconnoître pour Roi, & il fit répondre au Cardinal, qu'il lui conseilloit, comme au premier Pasteur de Pologne, de maintenir la paix dans son Troupeau, & de se soumettre à l'Eleêteur de Saxe. Le Primat ne se rebuata point, & il forma un Parti en Pologne, capable d'inquiéter le nouveau Roi. L'Eleêteur perseverânt toujours dans les vues qu'il avoit de se rendre nécessaire à la Pologne, retourna l'année suivante à *Königsberg*, pour tâcher d'appaiser les troubles que ces deux Partis différens y causoient. *Kolbe*, qui n'étoit pas encore Comte de *Wartemberg*, mais seulement Grand-Chambellan, fit pour cet effet un Voya-
ge

ge à *Varsovie*, de la part de l'Electeur; il complimenta le Roi sur son avènement à la Cour de Prusse. Le Roi à son tour envoya à l'Electeur Mr. le Comte de *Bilinsky* Grand-Chambellan de la Couronne, pour le complimenter sur son arrivée à *Königsberg* & pour y négocier une entrevue entre eux. L'Electeur la souhaitoit trop pour la refuser, & *Frédéricshoff*, l'une de ses Maisons de plaisir, fut choisie pour ce rendez-vous. Tout s'y passa comme il arrive ordinairement dans ces occasions: on y parla beaucoup d'affaires, & l'on s'en remit aux Ministres pour les conclure. Les deux Princes se firent réciproquement des présens magnifiques, & se donnèrent toutes les marques de l'amitié la plus sincère. Cette union parut encore augmenter par la vente que le Roi de Pologne fit cette même année à l'Electeur, du Droit protectorial sur la Ville Abbatiale de *Quedlimbourg*, dont nul Electeur de Saxe n'avoit voulu jusques alors se défaire, quelques instances que leur en eût faites la Maison de Brandebourg. L'Electeur devoit moins qu'aucun de ses prédécesseurs espérer de réussir dans cette affaire: la Pologne, outre des raisons d'intérêt, en avoit encore d'autres de ressentiment; & le procédé de ce Prince dans l'affaire d'*Elbing*, sembloit devoir brouiller le Roi & l'Electeur. Il s'agissoit d'une prétention de 400000 écus, que l'Electeur avoit sur la Pologne, pour les frais de la Guerre que son Père *Frédéric-Guillaume le Grand* avoit faite en faveur de la République, contre *Charles XI*, Roi de Suede. Le Roi de Pologne, dans l'Entrevue de *Frédéricshoff*,
avoit

COUR DE
PRUSSE.

avoit promis de porter la République à payer cette somme. L'Électeur, ennuyé de ne point voir l'effet de ces promesses, n'avoit pas laissé (malgré toutes les raisons qu'il pouvoit avoir de ménager la Pologne) de faire investir la Ville d'*Elbing*, qui lui avoit été hypothéquée pour cette somme. Mr. de *Brantz* mon Oncle, qui étoit Lieutenant-Général, fut chargé de cette expédition, à la tête d'un Corps de 12000 hommes.

Les Polonois, à cette nouvelle, firent beaucoup de bruit, & le Roi se plaignit hautement du procédé de l'Électeur, qui étant, disoit-il, *son Parent, son Ami & son Allié*, auroit dû le ménager davantage. Ce fut ainsi du moins qu'il s'exprima, dans les Lettres circulaires qu'il écrivit pour assebler la Noblesse de Pologne. Mais l'Électeur alla toujours *son train*, & la Ville d'*Elbing* fut prise, avant que les Polonois eussent seulement pensé à la défendre. Dès que le Roi de Pologne en eut reçu la nouvelle, il ordonna au Résident de l'Électeur de sortir de la Ville de *Thorn* où il étoit, en 24 heures, & du Royaume sans différer. Mr. de *Reitwitz*, Envoyé de Pologne auprès de l'Électeur, craignant le même traitement, s'abfenta de la Cour pendant quinze jours; il y revint ensuite, faisant notifier aux Ministres son retour, non plus comme Envoyé du Roi de Pologne, mais comme Envoyé de l'Électeur de Saxe. On voit aisément par cette manœuvre, que le Roi de Pologne ne prenoit pas l'affaire d'*Elbing* si fort à cœur qu'il paroissait: aussi s'accommode-t-elle quelque tems après. L'Électeur consentit à perdre le quart de la dette, que les Polonois

lonois promirent de payer au bout de trois mois ; & ils donnèrent pour sûreté la Couronne de Prusse à leur Roi. L'Electeur de son côté rendit *Elbing*, à condition cependant, qu'il en prendroit possession, si, au bout des trois mois, il n'étoit pas payé des 300000 écus. Depuis ce tems, cette affaire est toujours restée en même état ; les Polonois sont toujours débiteurs de cette somme, & l'Electeur s'est contenté de garder la Couronne, qui est encore à *Berlin* dans la Gallerie au dessus des grandes Ecuries ; elle est enfermée dans un étui, qui est scellé du Sceau du Royaume de Pologne.

Cependant la Paix de *Ryswick* venoit d'être signée ; les facilités, que la France y avoit apportées, l'avoient terminée plutôt qu'on ne l'avoir cru. Personne n'ignore ce qui porta cette Couronne à relâcher si fort de ses prétentions : elle avoit déjà en vue la Succession d'Espagne, & il lui étoit absolument nécessaire de faire la paix avec cette Puissance, & de desarmer les Alliés. Ainsi Mrs. *Dankelman* & *Schmettau* n'eurent guères le tems de pousser plus loin la Négociation de l'affaire de *Prusse* : ils agirent cependant assez efficacement auprès des Hollandois.

L'Electeur avoit envoyé à Vienne, à la place de *Dankelman*, *Bartholdi* ; & Mr. *Blaspiel* à *Dusfeldorff* auprès de l'Electeur Palatin, qu'on crooit devoir extrêmement ménager, autant par rapport à lui-même, que par rapport à l'Imperatrice sa Sœur, qui avoit beaucoup de pouvoir sur l'esprit de l'Empereur.

Bartholdi, en arrivant à Vienne, trouva cette Cour dans les mêmes idées où elle étoit du temps

COUR DE
PRUSSE.

tems de *Dankelman*: on y faisoit montre de beaucoup de bonne volonté, mais on n'avançoit rien; les Ministres de l'Empereur avoient toujours quelques raisons pour ne rien conclure. La République de Pologne en fournittoit d'assez fortes, par les protestations qu'elle faisoit de ne rien reconnoître de tout ce qui se feroit au sujet de l'érection de la *Prusse* en Royaume, prétendant qu'elle lui avoit autrefois appartenu, & qu'elle ne l'avoit laissé entrer dans la Maison de Brandebourg, qu'à condition de réversion faute d'enfans mâles dans cette Maison. L'Empereur disoit ne pouvoir s'empêcher d'avoir égard à ces protestations, l'Alliance, qu'il avoit depuis longtems avec la République, étant devenue beaucoup plus étroite depuis la levée du Siège de Vienne, ou *Jean Sobiesky*, à la tête des Polonois, l'avoit secouru si efficacement. *Bartholdi*, rebuté de tous ces délais, commença à desespérer du succès de la Négociation. Il s'étoit flatté, pendant quelque tems, que l'état languissant de *Charles II*. Roi d'Espagne, qui préfageoit sa mort prochaine, & une Guerre cruelle entre la Maitlon d'Autriche & celle de France au sujet de la succession de cette Monarchie, feroit réussir les desseins de son Maître; & que la Politique, qui dans cette conjoncture obligoit l'Empereur à se faire des Alliés, lui feroit accepter les moyens de retenir dans son parti un Prince aussi puissant & aussi nécessaire à ses intérêts que l'Electeur. Mais *Bartholdi* s'étoit trompé; & soit que la Cour de Vienne se flattât que l'Electeur n'oseroit jamais se tourner du côté de la France, soit qu'elle crut que son intérêt le plus

plus pressant étoit de ménager les Puissances qui COUR DE s'oppoſoient aux desseins de l'Electeur, elle PRUSSE. avoit toujours quelques raisons nouvelles à prétexter.

Bartholdi ne put s'empêcher de rendre compte à l'Electeur son Maître, de ce qu'il penſoit de ces rémises continues, & il lui marqua, qu'il n'y avoit pas lieu d'espérer que l'Empereur le reconnaît pour Roi, avant que d'être sûr du consentement du Pape & de tous les Princes de l'Empire; qu'il étoit aisé de voir que c'étoit une défaite honnête, dont l'Empereur se servoit pour le refuser, sans cependant l'indisposer contre lui; & que dans la situation desespérée où étoit cette affaire, il ne savoit plus qu'un seul moyen à employer, avant que de se retirer: c'étoit, qu'il écrivît de sa main au Prince de ***, qui étoit, selon *Bartholdi*, le seul capable de mettre l'esprit de l'Empereur dans une situation plus favorable. Sa dépêche étoit écrite en chiffre, & le Secrétaire qui la déchiffra crut trouver le nom du Confesseur de l'Empereur, au-lieu de celui du Prince de ***. L'Electeur approuva l'idée de son Ministre, & il écrivit sur le champ au Confesseur, qui étoit Jésuite. Ce Religieux se trouva infiniment flatté de se voir recherché par un des plus grands Princes Protestans, & entrevoyant des avantages considérables pour sa Société dans la réussite d'une Négociation que l'Electeur avoit si fort à cœur, & dans laquelle les deux de ses plus habiles Ministres avoient déjà échoué, il n'hésita point à l'entreprendre.

Dès

COUR DE
PRUSSE.

Dès qu'il eut commencé à s'en mêler, elle prit une nouvelle face; la Cour de Rome ne fit plus que de foibles oppositions; celle de Vienne, alarmée par les nouvelles qu'elle recevoit du Comte d'Harrath, son Ambassadeur à Madrid, de la mauvaise santé du Roi Espagne & du penchant des Espagnols pour le Duc d'Anjou, devint plus traitable; & les mêmes raisons que Bartholdi n'avoit pu faire goûter, commencèrent à faire impression lorsqu'elles furent données par le Confesseur. Ce Jésuite persuada à l'Empereur, qu'étant résolu de disputer à la France la succession à la Couronne d'Espagne, un Allié tel que l'Electeur donneroit un grand poids à celui des deux partis qu'il embrasseroit. Les raisons du Confesseur furent applaudies par les uns, & foiblement rejetées par les autres; en sorte que ce Père se servant habilement de la bonne volonté de ceux-ci & de la léthargie de ceux-là, mit en moins de deux mois l'affaire de Prusse au point d'être heureusement terminée.

Pendant qu'on travailloit si efficacement pour l'Electeur à la Cour de Vienne, on agissoit avec le même succès auprès du Roi d'Angleterre. L'Electrice l'étoit venu joindre à Aix-la-Chapelle avec l'Electrice de Hannover sa Mère, & ce fut dans cette entrevue, que ces deux Princesses portèrent le Roi Guillaume d'Angleterre à reconnoître l'Electeur de Brandebourg pour Roi de Prusse, & à appeler la Maison de Hannover à la succession à la Couronne d'Angleterre.

Ce qu'il y a de particulier dans ce Voyage si utile aux desseins de l'Electeur, & que bien des

des gens ont regardé comme un trait de Politique, c'est qu'il ne se feroit point fait, sans l'en-
vie extrême que Mad. de *Wartemberg* avoit d'é-
tre reçue au Cercle de l'Électrice. Cette Prin-
cessé, sur la nouvelle qu'elle avoit reçue que
l'Électrice de *Hanover* sa Mère aloit à Aix-la-
Chapelle, souhaitoit fort de l'y accompagner;
mais elle ne pouvoit se flatter d'obtenir le con-
sentement de l'Électeur, ni l'argent nécessaire
pour ce Voyage, si le Comte de *Wartemberg*
s'y opposoit. Mlle. de *Pöllnitz* ma Cousine fut
chargée par l'Électrice de lui en parler. Le Comte
de *Wartemberg* promit non-seulement d'ob-
tenir le consentement de l'Électeur, mais de
donner encore à l'Électrice un Pouvoir en blancs,
de toucher toutes les sommes dont elle auroit
besoin, pourvu que cette Princessé de son côté
voulût lui en marquer sa reconnaissance en accord-
ant à sa Femme l'honneur d'entrer au Cercle.
L'Électrice avoit si fort à cœur de faire ce Voya-
ge, dans lequel elle savoit qu'elle auroit le plai-
sir de voir une Mère qu'elle aimoit tendrement,
& celui aussi de s'affranchir du moins pendant
quelque tems de la gêne dans laquelle elle étoit
obligée de vivre à Berlin, qu'elle consentit à la
demande du Comte. Mad. de *Wartemberg* fut
reçue au Cercle, & toute la mortification que
l'Électrice lui donna fut de lui adresser toujours
la parole en François, Langue qu'elle igno-
roit; & en cela on s'apercevoit assez de l'ob-
scurité de la naissance de la Comtesse, car
dès-lors les personnes d'un certain état par-
loient communément cette Langue dans notre
Cour. C'est la seule chose qu'on puise
Mém. Tom. I. C repro-

COUR DE reprocher à l'Electrice, que la condescendance PRUSSE. qu'elle eut dans cette occasion: ce fut un exemple qui autorisa plusieurs personnes à demander la même grace, & qu'on peut regarder comme la source des mesalliances que la Noblesse a faites depuis.

Le Comte de *Wartemberg*, pour obtenir le consentement de l'Electeur, lui fit entendre, que la Princesse son Epouse pouvoit mieux que personne porter le Roi d'Angleterre à le reconnoître pour Roi. C'étoit le prendre par son endroit sensible: aussi, ne fut il aucune difficulté de laisser partir l'Electrice, qui alla joindre Madame la Mère à Aix-la-Chapelle, d'où elles partirent ensuite pour Bruxelles. Elles y restèrent quelques jours, afin de déguiser les motifs de leur voyage: de là elles vinrent à *Loo*, où étoit le Roi d'Angleterre. Elles obtinrent chacune de ce Prince ce qu'elles étoient venues lui demander: la Maison de *Hanover* fut peu de tems après appellée à la succession à la Couronne d'Angleterre; & le Roi donna sa parole, que dès que l'Empereur auroit reconnu l'Electeur Roi de Prusse, il seroit des premiers à suivre son exemple.

Dès qu'on eut la nouvelle à Vienne, que le Roi d'Angleterre avoit donné sa parole de reconnoître l'Electeur de *Brandebourg* Roi de Prusse, ce qui restoit de difficultésacheva de s'applainer; on passa par-delà les protestations de la République de Pologne, & l'Empereur déclara enfin, qu'il reconnoissoit la Prusse pour Royaume, & l'Electeur de *Brandebourg* pour Roi; à condition cependant,

1. Que

1. Que l'Electeur ne soustrairoit jamais de COUR DE l'Empire, les Provinces de ses Etats qui en étoient dépendantes. PRUSSE.

2. Qu'en présence de l'Empereur, il ne demanderoit point d'autres distinctions que celles dont il jouissoit actuellement.

3. Que sa Majesté Impériale en lui écrivant ne lui donneroit que le titre de *Dilection Royale*.

4. Que cependant les Ministres qu'il auroit à Vienne seroient traités de pair avec ceux des Têtes couronnées.

5. Que l'Electeur entretiendroit à ses dépens 6000 hommes en Italie, en cas que l'Empereur fut obligé de faire la guerre pour la Succession d'Espagne.

6. Que ces Troupes y demeuroient, tant que la Guerre dureroit.

Ce fut ainsi, Madame, qu'après de longs délais, la Cour de Vienne preta enfin les mains pour la réussite de ce grand événement, qui après tout doit sa cause au refus d'un fauteuil, & son succès à l'équivoque d'un Secrétaire. Il ne laissa cependant pas d'en coûter près de six millions à l'Electeur. Les Jésuites de Vienne eurent pour leur part deuxcens-mille écus.

A peine cette agréable nouvelle fut-elle arrivée à Berlin, qu'on y apprit la mort du Roi d'Espagne, qui arriva le 1. Novembre 1700. Mr. *Dejalleurs*, Envoyé de France à notre Cour, nota cette mort à l'Electeur, & le Testament qui appelloit le Duc d'*Anjou* à la Succession de tous les Etats du feu Roi. L'Electeur, par les engagemens qu'il avoit pris avec l'Empereur,

COUR DE
PRUSSE.

ne pouvoit le reconnoître; ainsi le Roi de France rappella Mr. *Desalleurs*, & refusa parcelllement de reconnoître pour Roi l'Electeur; qui à son tour rappella Mr. *Spanheim*, & l'envoya en Angleterre avec titre d'Ambassadeur.

L'empressement, que l'Electeur avoit de se faire couronner, ne lui permit pas d'attendre la belle saison pour aller à *Königsberg*, Capitale de la Prusse: son départ & celui de sa Cour fut fixé au 17. Décembre, de la même année. La grossesse de ma Mère, qui s'étoit mariée pour la troisième fois à Mr. le Comte de *Wesen*, l'empêcha d'être du Voyage. Ce mariage s'étoit fait à *Königsberg*, dans le tems que l'Electeur y étoit en 1698, au sujet de l'élection du Roi de Pologne. Ce ne fut ni l'amour ni l'intérêt, qui eurent part à ce mariage. Mr. de *Wesen*, quoique d'une très bonne Maison du Pays de *Zell*, n'avoit hérité que d'un bien très médiocre, qu'il avoit encore été obligé de partager avec un grand nombre de Frères; & ma Mère, avant que de l'épouser, ne lui avoit jamais parlé, & ne l'avoit vu que lorsqu'il s'acquitoit de sa Charge de Premier Maître-d'hôtel. L'Electeur fit lui-même ce mariage, à la sollicitation de Madame de *Wartemberg*: elle avoit fort aimé Mr. de *Wesen*, peut-être l'aimoit-elle encore; & en lui faisant épouser une femme riche, elle vouloit le récompenser des attentions qu'il avoit eues pour elle. Il n'étoit pas nécessaire d'employer auprès de l'Electeur de puissantes sollicitations pour l'engager à se mêler de la réussite

réussite d'un mariage ; son foible étoit d'en COUR DE faire : bons ou mauvais, pourvu qu'il vît ma- PRUSSE, rier , tout lui étoit égal. Aussi , dès que Mad. de Wartemberg lui eut proposé ce mariage , il lui promit d'en parler lui même à ma Mère : il fit plus , il lui fit l'honneur de venir chez elle , & lui proposa d'épouser Mr. de Wesen. Ma Mère s'en défendit , représentant à S. A. qu'elle avoit été mariée deux fois , qu'elle avoit deux Fils de son prémier Mari , que leurs intérêts & sa propre tranquillité ne lui permettoient pas de s'engager une troisième fois. L'Electeur lui répondit , qu'il le souhaitoit ; que ses Enfans , loin d'y perdre , y gagneroient , par le soin qu'il en prendroit : il ajouta , qu'il lui donnoit vingt-quatre heures pour y penser , & il sortit en lui défendant de l'accompagner , & en lui promettant de la re- venir voir le lendemain pour savoir sa réponse. Il passa ensuite dans la chambre de ma Grand- mère , à qui il dit tant de choses à l'avantage du Gendre qu'il lui destinoit , qu'il la persuada.

Ma Mère demeura fort irrésolue , jusques au lendemain , que l'Electeur revint chez elle , comme il lui avoit promis. Et comme on résiste difficilement aux ordres de son Souve- rain , ma Mère , quoique toujours opposée à un nouvel engagement , parut cependant con- fentir à ce mariage , qui se fit peu de jours après. L'Electeur l'honora de sa présen- ce , & il eut la bonté de nous assurer , mon Frere & moi , qu'il ne nous porteroit aucun préjudice. Cependant , tous nos

COUR DE PRUSSE. & lorsqu'elle fut de retour à *Berlin*, aucun d'eux ne la vint voir. Ma Grand-mère du côté de mon Père fit le plus de bruit; son grand âge, & l'honneur qu'elle avoit d'appartenir à feuë l'Electrice Mère de l'Electeur, lui donnoit la liberté de dire à ce Prince tout ce qu'elle pensoit. Elle s'emporta contre lui, jusques à la puérilité, lui disant, qu'elle étoit au desespoir de n'être pas assez forte pour étrangler celui qu'il avoit donné pour Mari à sa Bru. L'Electeur, pour l'appaiser, lui promit qu'il feroit tant de bien à Mr. de *Wesen*, que ce mariage, loin de nous faire le moindre tort, nous ferroit avantageux. En effet, au sortir de chez elle, il le déclara Maréchal de sa Cour.

Cette Charge obligant mon Beaupère de suivre le Prince dans ses Voyages, il laissa ma Mère à *Berlin*, & me mena avec lui à *Königsberg*, pour me faire voir la cérémonie du Couronnement de l'Electeur.

Sa Cour étoit si nombreuse, que sur la route de *Berlin* à *Königsberg*, où l'on compte 80 milles d'Allemagne, il falut 30000 chevaux de relais, sans compter ceux des Ecuries du Roi & des Princes. Le Roi, qui aimoit extrêmement tout ce qui étoit cérémonie, n'oublia rien de tout ce qui pouvoit augmenter l'éclat de son Sacre. Cette cérémonie lui coûta des sommes immenses, & elle convainquit les Etrangers que la curiosité y avoit attirés, que notre Cour le cédoit à peu d'autres pour la magnificence.

Quoi-

Quoique les préparatifs d'une Fête à la Cour de
lennelle parussent devoir être longs, l'impa- PRUSSE.
tience du Roi les hâta tellement, que tout
fut prêt pour le 18 de Janvier, environ
quinze jours après l'arrivée de la Cour. La
proclamation de l'érection de la Prusse en
Royaume se fit deux jours avant le Sacre du
Roi, au bruit du canon & de toutes les clo-
ches de la Ville, par quatre Hérauts-d'Ar-
mes, en dalmatique de velours bleu, sur les-
quelles étoient brodées les Armes Royales :
ils étoient montés sur des chevaux superbe-
ment harnachés, dont les housses étoient de
brocard d'argent toutes parfémées d'Aigles &
de Couronnes d'or. Ils allèrent avec un très
nombreux cortège dans les principaux quart-
iers de la Ville, & y firent la proclamation
en ces termes: *Comme il a plu à la Divine
Providence d'ériger ce Souverain Duché de Prus-
se en Royaume, & d'élever pour Roi le très
haut & très puissant Prince Frédéric I. notre
gracieux Souverain; nous en avons voulu don-
ner part au peuple de ce Royaume, afin qu'ils
disent comme nous, Vive Frédéric, notre très clé-
ment & très gracieux Roi! Vive Sophie-Charlot-
te, notre très gracieuse Reine!*

Le Roi, pour rendre encore plus auguste
la cérémonie de son Sacre, institua la veille,
* l'Ordre de l'Aigle noir, dont les marques
sont un Cordon orangé, d'où pend une Croix

C 4 émaillée

* Voyez au Tome I. des Lettres, page 34, quel-
ques particularités touchant cet Ordre, qui ne sont
pas ici.

COUR DE
PRUSSE.

émaillée de bleu, en forme de Croix de Malthe; dans l'Etoile d'argent qui est brodée sur l'habit, il y a un Aigle noir, qui tient dans une griffe une Couronne & dans l'autre un Sceptre; & autour de l'écusson on lit ces mots, **SUUM CUIQUE (A CHACUN LE SIEN.)** Les principaux Statuts de cet Ordre sont: 1. Que le nombre des Chevaliers ne passera pas trente, sans y comprendre, cependant, les Princes de la Maison Royale, & les Souverains. 2. Que les Chevaliers feront preuve de Seize Quartiers. 3. Qu'ils promettront d'être justes, chastes, de protéger & de secourir les Veuves & les Orphelins, suivant leur Devise, *Suum cuique.*

Quoiqu'il fût contre l'usage, d'installer des Chevaliers avant que d'être couronné, le Roi jugea à propos de ne pas s'y conformer, prévoyant bien que la cérémonie de son Sacre recevoit un nouvel éclat de cet établissement. Les Chevaliers & les Officiers de cet Ordre n'eurent cependant alors d'autres marques, que celles du Cordon & de l'Etoile brodée sur leurs habits; & ce ne fut que deux ans après, que le Roi, donna aux nouveaux Chevaliers, pour les jours de cérémonie, un habillement, qui consiste en une veste de drap d'or, sur laquelle il y a une autre veste de velours bleu-céleste qui leur descend jusques à mi-jambe; elle est doublée de couleur de feu, & fermée au-dessous de la cravatte, avec des cordons couleur de feu & or, dont les glands tombent jusques aux genoux. Le ceinturon est de velours couleur de feu brodé d'or; leur manteau est également d'un

d'un velours couleur de feu doublé d'une moire COUR DE d'or ; & par-dessus est un Collier d'or émaillé PRUSSE, de bleu , formant ces deux lettres , F. R, pour signifier , *Fredericus Rex*. Ce Collier est ce qu'on appelle le grand Collier de l'Ordre. Les Chevaliers portent sur leurs têtes , des tocques de velours noir , avec des plumes blanches. L'habillement du Roi n'est point différent de celui des Chevaliers ; mais celui du Grand-Maitre des Cérémonies , du Secrétaire & du Trésorier l'est , en ce qu'ils portent seulement sur leurs habits ordinaires , de grandes robes de velours couleur de feu doublées d'or rangé , & par-dessus la Croix de l'Ordre attachée seulement à un ruban orangé , qui leur pend au cou.

Le Roi , à la première promotion , ou plutôt le jour de l'Institution de l'Ordre , remplit le nombre des Chevaliers marqués par les Statuts ; il donna aussi le Cordon de l'Ordre au Prince Electoral son Fils , & aux deux Margraves ses Frères , *Christian & Albert*. Le Margrave *Philippe* étant resté à *Berlin* , pour y gouverner dans l'absence du Roi , le Cordon lui fut envoyé par un Gentilhomme de la Chambre.

Le jour du Sacre , le Roi se fit habiller , sur les neuf heures du matin , par le Grand-Chambellan à la tête de tous les Officiers de la Chambre. Son habit étoit d'écarlate brodé d'or , avec des boutons de diamans brillantés. Il avoit par-dessus , le manteau royal de velours cramoisi , parsemé de Couronnes d'or , doublé & rebordé d'hermine ; il étoit attaché sur la poitrine par une agrafe de trois diamans.

COUR DE
PRUSSE.

Dès que le Roi fut habillé , il passa dans une salle , qui faisoit partie de son appartement : on y avoit élevé un Trône , aux deux côtés duquel étoient sur deux tables d'argent les Ornemens Royaux , qui devoient servir au Roi & à la Reine. Le Roi étant assis sur son Trône , ordonna qu'on les lui apportât : ils lui furent présentés à genoux. Lui-même prit la Couronne , se la mit sur la tête , & prenant ensuite le Sceptre de la main droite & le Globe royal de la gauche , il reçut dans cet état les premiers hommages du Prince Royal , & de Messieurs les Margraves , qui fléchirent un genou devant lui. Le Roi se leva ensuite & passa à l'appartement de la Reine , précédé des Chevaliers de l'Ordre , des deux Margraves , du Prince Royal , & des Seigneurs , qui portoient les Ornemens Royaux destinés pour la Reine.

Le Roi la trouva à l'entrée de sa chambre. Elle avoit un habit de couleur pourpre , & un manteau royal pareil à celui du Roi. Elle étoit coiffée en cheveux , & sans poudre : cette coiffure brune , jointe à l'éclat des diamans , lui donnoit un air encore plus fier & plus majestueux. Dès qu'elle apperçut le Roi , elle se mit à genoux. Le Roi l'embrassa dans cette situation , & lui posa lui-même la Couronne sur la tête. Elle prit le Sceptre & le Globe des mains des Seigneurs qui les portoient ; & le Roi l'ayant relevée , elle le suivit dans son appartement , où elle reçut les hommages du Prince Royal & des Margraves , de là même manière qu'ils les avoient rendus au Roi.

Leurs

DU BARON DE PÖLLNITZ. 35

Leurs Majestés se rendirent ensuite à l'Eglise, COUR DE avec toute la pompe & la magnificence (j'ose PRUSSE. le dire) des anciens Rois de l'Asie. Le Roi marchoit sous un dais de brocard d'argent brodé d'or, porté par dix Seigneurs Prussiens de naissance; & à quelque distance, étoit la Reine sous un autre dais pareil à celui du Roi. Le Grand-Chambellan portoit la queue du manteau du Roi, & celle de la Reine étoit portée par Mad. la Duchesse de *Holstein*, & Mesdames de *Stingland* & de *Bulan*, l'une Dame-d'honneur de la Reine, & l'autre reçue en survivance. Le Duc de *Holstein* faisoit la fonction de Grand-Maitre de sa Maison, & la Princesse de *Holstein* étoit à la tête des Dames de la Cour. Leurs Majestés furent reçues par les deux Evêques qui devoient faire la cérémonie du Sacre: ils étoient habillés de velours violet à l'usage d'Angleterre, & avoient pour Assistans six Ministres, trois Calvinistes & trois Luthériens. Ils conduisirent le Roi & la Reine à leurs Trônes, qu'on avoit placés aux deux côtés de l'Autel; celui du Roi à la droite, & celui de la Reine à la gauche. Quoiqu'il n'y ait point d'Autel dans les Eglises Réformées, le Roi en avoit un, & avoit même fait présent d'un magnifique Crucifix pour y être placé, afin de faire voir combien il souhaitoit la réunion des deux Eglises Protestantes.

Le Prince Royal se plaça un peu derrière le Roi à sa droite, sur un pliant, aiant derrière lui Mr. le Comte de *Dohna*, son Gouverneur. Les Margraves étoient aussi sur deux plians, aux deux côtés de la Reine. Mad. la Duchesse de

Holstein.

COUR DE *Holstein*, le Duc de *Holstein*, & Mesdames de *Stingland* & de *Bulau*, étoient sur des tabourets, & immédiatement derrière la Reine, La Princesse de *Holstein* étoit placée un peu plus loin, & avoit aussi également un tabouret. Aux deux côtés de l'Autel étoient deux Tribunes, l'une pour Madame la Duchesse de *Courlande* Sœur du Roi, le jeune Duc son Fils, & les trois Princesses ses Belles-filles ; l'autre pour les Ambassadeurs & les Ministres étrangers.

Lorsqu'il falut recevoir l'Onction sacrée, le Roi alla se mettre à genoux au pied de l'Autel, il donna le Globe & le Sceptre aux Seigneurs, qui les avoient déjà portés, & ôta lui-même sa Couronne, qu'il mit sur un carreau pareil à celui sur lequel il étoit à genoux : il reçut ensuite trois Onctions, une au front, & les deux autres aux deux poignets. Le Grand-Chambellan essuya l'huile avec du coton & un linge, qu'un des Ministres lui présenta sur une assiette d'or. Le Roi reprit ensuite sa Couronne sans que personne y touchât, & se la mit lui-même sur la tête ; il reprit aussi le Sceptre & le Globe, & fut se replacer sur son Trône. Les mêmes cérémonies s'observèrent dans l'Onction de la Reine, avec cette seule différence, qu'elle garda toujours la Couronne, & que Madame de *Stingland* sa Dame-d'honneur lui essuya l'huile.

Les deux Evêques, avec les six Ministres, rendirent alors les premiers hommages au Roi & à la Reine. L'Evêque consacrant dit au Roi : *Bénédiction & prospérité accompagne FREDERIC*
Roi

ROI DE PRUSSE ! Que le Seigneur, Dieu Cour de
de notre Roi, dise la même chose; qu'il conti- PRUSSE.
nue d'être avec lui, comme il a fait jusques à
présent, afin que son Siège Royal agrandisse sa
puissance de jour en jour !

Le même Evêque dit à la Reine : Bénédiction
& prospérité soit avec SOPHIE CHARLOTTE,
REINE DE PRUSSE ! Que le Seigneur notre
Dieu la conserve pour marque de bénédiction sur
son peuple, & qu'elle voye dès maintenant prospé-
rité & salut se répandre sur sa Maison Royale,
& sur ses Enfans, dans la Paix d'Israël !

Pendant que la Musique répétloit à peu près ces
mêmes paroles, le Prince Royal & les Margraves
vinrent rendre leurs hommages au Roi & à la
Reine; ils montèrent sur le dernier degré de leur
Trône, où ils mirent un genou en terre & leur
baissèrent la main. L'hommage des autres
Seigneurs ne consista qu'en une profonde incli-
nation qu'ils firent, sans sortir de leurs places.

L'Evêque consacrant se tourna vers le peuple,
& dit à haute voix : Craignez Dieu, & honorez
votre Roi & votre Reine, car leur puissance vient
du Seigneur qui a créé le Ciel & la Terre. Le
même Seigneur veuille être leur conducteur & les
garder; qu'il les couvre de son ombre, afin que
l'ardeur du Soleil & les rayons de la Lune ne les
éblouissent jamais ! Le Seigneur les préserve de tout
mal, qu'il conserve leurs ames, & qu'il bénisse leur
entrée & leur sortie jusque dans l'éternité ! Après
quelques autres prières, le Roi renouvela les
Edits contre les Duels, & en jura l'observation
sur les saints Evangiles. Ce fut par-là que finit
cette longue cérémonie.

COUR DE Le Roi eut tout lieu d'en être content, par la
PRUSSE. ponctualité avec laquelle chacun s'acquitta de sa
fonction ; ce qu'on ne devoit guères attendre dans
une occasion ou tout étoit nouveau : mais on
connoissoit sa délicatesse sur tout ce qui s'appel-
loit cérémonie , & l'envie qu'on avoit de lui
plaire fit dans celle-ci , ce qu'auroit pu faire
l'experience la plus consommée.

Il n'y eut que la Reine qui s'attira une petite
mercuriale , au sujet d'une prise de tabac. Elle
éploit depuis longtems le moment de n'être
point vue du Roi , dont le Trône étoit vis-à-vis
du sien ; & croyant l'avoir trouvé , elle tira furti-
vement sa tabatière. Le Roi jeta par hazard
les yeux sur elle dans ce moment : elle vou-
lut la cacher , mais le regard du Roi lui fit
assez connoître qu'il s'en étoit aperçu ; & en
effet ce Prince , qui n'étoit point traitable sur
cette matière , ordonna sur le champ à un de
ses Gentils - hommes , qui étoit derrière lui ,
d'aller demander de sa part à la Reine , si elle
se souvenoit de l'endroit où elle étoit , & du
rang qu'elle y tenoit.

Le Roi & la Reine , au sortir de l'Eglise ,
firent jeter pour dix-mille écus de Médailles
d'or & d'argent , sur lesquelles on voyoit d'un
côté leurs Portraits , avec ces mots , F R E D E -
R I C U S E T S O P H I A C A R O L O T T A , R E X E T
R E G I N A ; & sur le revers , une Couronne
avec ces mots , P R I M A M E A G E N T I S .

Il n'y eut guères moins de cérémonies à ob-
server au Festin royal , qui suivit le Sacre. Il se fit
dans la grande salle du Palais. Le Roi & la
Reine s'y rendirent , à peu près avec le même
 cortége

cortége & dans le même ordre qu'ils avoient COUR DE
observé en allant à l'Eglise.

PRUSSE.

En se plaçant à table, Leurs Majestés remirent leurs Sceptres & leurs Globes entre les mains des Seigneurs, qui avoient déjà eu l'honneur de les porter. Ces Seigneurs se placèrent ensuite aux deux côtés de la table, & y demeurèrent pendant tout le Festin. Le Prince Royal, les deux Margraves & la Duchesse de Courlande Sœur du Roi, furent les seuls qui eurent l'honneur de manger avec Leurs Majestés. De toutes les cérémonies qui s'y observèrent, voici les deux que j'ai trouvées n'être connues qu'en Allemagne. Lorsque le Roi & la Reine se furent assis, les deux Grands-Marechaux sortirent de la salle & descendirent dans la Cour du Palais, d'où ils se rendirent à cheval aux grandes Ecuries, accompagnés de timbales, de trompettes, & d'un grand nombre d'Officiers de la Bouche du Roi. Ils y trouvèrent un Bœuf entier à la broche, farci de toute sorte de Volaille ; ils en coupèrent un morceau, & le portèrent dans un plat d'or sur la table de Leurs Majestés.

Le Grand-Echanson se rendit ensuite avec un cortège pareil aux mêmes Ecuries, où il y avoit deux Fontaines de vin qui couloient, du bec de deux Aigles : il en remplit un Gobelet d'or, qu'il vint présenter au Roi. S. M. le prit, & le lui rendit ; il le présenta ensuite à la Reine, qui le lui rendit pareillement ; il le porta au grand Buffet, qui étoit dressé à l'autre bout de la salle, vis à vis la table du Roi. On tiroit neuf coups de canon toutes les fois que

le

COUR DE le Roi ou la Reine buvoit ; six, lorsque c'étoit le Prince Royal ; & trois pour Mrs. les Margraves, & Madame la Duchesse de Courlande.

Ce repas fut très long ; cependant personne de la Cour ne se mit à table qu'après que Leurs Majestés se furent retirées dans leurs appartemens. Sur les neuf heures du soir , on sonna les cloches par toute la Ville : le bruit du canon , qui se fit entendre , joint à celui des timbales & des trompettes , servit de signal aux feux de joie qu'on alluma par tous les carrefours. Les Bourgeois illuminèrent les façades de leurs maisons : quelques-uns des plus riches avoient élevé devant leurs maisons des Arcs de triomphe , avec des Emblèmes & des Devilles ; d'autres firent couler du vin pour le peuple ; enfin il n'y eut point de Bourgeois qui ne s'efforçât de signaler sa joie en quelque manière.

Leurs Majestés voulurent honorer la joie publique de leur présence. Elles sortirent sur les dix heures dans un carrosse magnifique , accompagnées de toute leur Cour à cheval. Elles furent hatanguées devant l'Hôtel de Ville par le premier Bourguenestre , qui leur présenta la collation dans des paniers d'argent. Elles passèrent ensuite devant l'Hôtel du Duc de Holstein , Gouverneur de Königsberg. La façade de cet Hôtel représentoit le Temple de la Gloire ; les Gentilshommes du Duc représentoient les Prêtres du Temple ; & jettoient de l'ambre & de l'encens dans des brazier qui étoient sur un Autel ; les Enfans du Duc , qui étoient au nombre de huit , étoient habillés en Bergers & Bergères ; & lorsque le Roi & la Reine passèrent , l'aîné leur présenta

présenta un panier de fleurs, & leur dit en Alle- COUR DE mand quelques vers, qui exprimoient les vœux PRUSSE, que tout le peuple faisoit pour la durée de leur prospérité. Leurs Majestés, après s'être arrêtées quelque tems devant cet Hotel, retournèrent au Palais.

Dans tous les Etats du Roi, on donna de pa-reilles marques de joie, & le jour de la céremo-nie du Sacre fut célébré par tout comme un Dimanche. Le Roi & la Reine passèrent tout le Carnaval à Königsberg, & y reçurent le Comte de Tobiansky Grand-Echanson de Pologne, qui ve-noit, comme Ambassadeur du Roi son Maitre, complimentter Leurs Majestés sur leur Couron-nement. Il est cependant à remarquer, que la République de Pologne n'a jamais reconnu la Royauté du Roi de Prusse, quoique deux de ses Rois, l'Electeur de Saxe, & quatre ans après, le Roi Stanislas, l'aient reconnue par leurs Am-bassadeurs.

Le départ de la Cour pour Berlin fut fixé au 8. de Mars. Comme le Roi n'avoit point fait d'Entrée à Königsberg, la Ville le supplia qu'il lui fût permis de l'accompagner jusques sur les limites de son territoire; ce qui lui fut accordé. On éleva alors plusieurs Arcs de triomphe, toutes les rues furent tapissées, & le Roi partit de Königsberg, accompagné de tous les Corps de la Ville. Sa Majesté étoit à cheval, aiant à ses côtés deux Ecuyers à pied: son habit étoit de velours cramoisi, doublé d'hermine & brodé d'or, avec des boutons de diamans: il avoit à son chapeau une agrafe & un cordon de diamans: son cheval étoit magnifiquement harnaché: le

Mem. Tome I.

D

mors,

COUR DE MORS, les étriers & tous les ornemens de la
PRUSSE. bride étoient d'or massif ; la housse de velours
cramoisi, toute couverte de broderie d'or, &
de diamans. La carosse de la Reine étoit aussi
d'une magnificence extraordinaire. S. M. étoit
seule dans le fond, n'aiant que Madame la Du-
chesse de Courlande sur le devant.

Cette sortie de Königsberg se fit avec toute
la pompe & tout l'appareil, avec lequel les
Entrées ont coutume de se faire. Lorsque Leurs
Majestés furent arrivées à un quart de lieue
de la Ville, elles mirent pied à terre & mon-
tèrent dans leurs carrosses de Voyage. Ce
fut la qu'elles reçurent les derniers compliment
que leur firent les Echevins, tête nue & un
genou en terre. Le Roi & la Reine rentrèrent
ensuite dans la Ville par une autre Porte, & ils
restèrent dans leur Palais jusques au lendemain,
qu'ils partirent pour Berlin.

La Cour fut obligée de prendre la route de
Dantzick, à cause du dégel subit de la Vistule,
qui rendoit son passage impracticable. La Ma-
gistrature de Dantzick envoya aussi-tôt à Leurs
Majestés des Députés pour les supplier de per-
mettre que la Ville leur fit une Entrée publique ;
mais le Roi les remercia, ne voulant pas qu'ils
fissent aucune dépense. Cependant, à l'entrée
du territoire de Dantzick, deux Bourguemestres,
quatre Conseillers & le Syndic de la Ville, à la
tête de la Jeunesse à cheval, vinrent complimen-
ter Leurs Majestés. Ce fut le premier Bourge-
mestre, qui porta la parole, & qui les supplia de
trouver bon que la Ville les défrayât pendant le
tems qu'ils demeureréoient sur son territoire. Le
Roi

DU BARON DE PÖLLNITZ. 43

Roi & la Reine descendirent dans une maison COUR DE qu'on leur avoit préparée ; cette maison étoit de PRUSSE, bois, & représentoit le Temple de la Gloire. Leurs Majestés y trouvèrent une collation magnifique, avec une très belle symphonie ; il y avoit dans d'autres chambres plusieurs tables dressées, pour les Gentilshommes de la suite. Le Roi & la Reine y passèrent la nuit, & le lendemain ils traversèrent Dantzick & passèrent la Vistule, qui étoit encore gelée à cet endroit. Cependant, comme il y avoit lieu de craindre qu'elle ne le fût pas assez pour qu'on pût la passer sans danger, la Magistrature, pour prévenir tout accident, avoit fait couvrir la glace de paille, de poutres & de planches. Vingt-quatre jeunes Hommes & autant de jeunes Filles, habillés à la Matelotte avec des habits de velours & de satin, se trouvèrent au passage du Roi & de la Reine ; les jeunes Filles leur présentèrent du poisson, du fruit, des confitures & des fleurs ; & les jeunes Matelots les accompagnèrent au son de divers instrumens de musique. Lorsque Leurs Majestés eurent passé la Rivière, elles congédierent les Députés de la Ville, & leur firent présent à chacun d'une Chaine & d'une Médaille d'or, sur laquelle étoient leurs Portraits. Le 17. de Mars elles arrivèrent, le Roi à * Potzdam, & la Reine à Lutzelbourg. Le Roi, qui avoit dessein de faire une Entrée solennelle à Berlin, sejourna à Potzdam jusques au 6. de Mai, afin que l'on eût le

D 2 tems

* Voyez au Tome I. des Lettres, Lettre I. la description de cette Ville. C'est la Garnison ordinaire du premier Bataillon des Grands Grenadiers, dont il est tant parlé dans l'Europe.

COUR DE tems de faire les préparatifs nécessaires pour le recevoir ; & en même tems parce qu'il souhaitoit qu'une des façades de son Palais, qu'il faisoit bâtir, fût achevée pour ce jour.

Vers la fin du mois d'Avril, le Roi partit de *Potzdam* pour se rendre à *Schönhausen*. La Reine vint l'y joindre quelques jours après ; ce fut là que Leurs Majestés se préparèrent à faire leur Entrée dans *Berlin*.

Cette cérémonie se fit avec toute la pompe & la magnificence possible. La Ville avoit fait dresser sept Arcs de triomphe : la description d'un de ces Arcs suffit pour donner une idée du goût de notre Cour pour les Fêtes de cette nature. Cet Arc qui étoit à la barrière, à l'entrée du *Fauxbourg*, paroisoit avoir été construit par des Jardiniers. Il étoit entièrement de verdure, avec des colonnes & des pilastres garnis de fleurs. *Pomone* & *Flore* y soutenoient le Portrait du Roi & de la Reine ; le *Printems* accompagné des *Zéphirs* leur présentoit des fruits & des fleurs ; & une Allée d'*Orangers* & de *Lauriers*, dans des caisses dorées, bordoit le chemin depuis cet Arc jusques à la Porte de *S. George*, que l'on appelle depuis ce jour la *Porte Royale*, parce que fut par cette Porte que Leurs Majestés entrerent dans la Ville.

Le lendemain de l'Entrée, les Députés des Provinces présentèrent au Roi les Dons gratuits, pour son Joyeux Ayènement ; & Mr. le Margrave *Philippe*, Grand-Maitre de l'Artillerie, fit tirer un Feu d'artifice, qui représentoit le retour du Roi à *Berlin*, par celui de *Qaslon* après la conquête de la *Tqifon* d'or.

Apres

Après quelques autres Fêtes de cette nature, COUR ^{DE} que la joie publique occasionna, la Cour se sé- PRUSSE. para ; le Roi partit pour *Oranienbourg**, & la Reine pour *Lutzelbourg*. Le Prince Royal resta à *Berlin* pour y continuer ses Exercices. On avoit eu soin de lui former une Cour assez nombreuse, toute composée de jeunes-gens de son âge. Ce jeune Prince avoit formé deux Compagnies de toute cette Jeunesse ; il commandoit la première, & le jeune Duc de *Courlande* la seconde. J'étois de cette seconde Compagnie, & nous allions quelquefois faire nos Exercices militaires à *Lutzelbourg* devant la Reine, qui aimoit à voir, dans le Prince son Fils, ces premices d'une humeur guerrière. Nous représentions aussi quelquefois des Comédies devant elle. C'est ainsi que cette Princesse tâchoit d'inspirer au Prince son Fils du goût & de la délicatesse, jusques dans les plaisirs.

Ce fut alors qu'il s'éleva à la Cour un orage contre le Comte de *Wartemberg*, Grand-Chambellan & depuis peu déclaré Premier-Ministre, qui sembloit devoir le perdre ; mais il n'écrasa que ceux mêmes qui l'avoient excité. Les principaux auteurs de la Cabale étoient Mr. le Comte de *Lottum*, Mr. *** & le Grand-Maréchal, depuis longtems ennemi juré du Grand-Chambellan. Le Comte de *Wesen* mon Beau-père fut choisi par ces Mrs. pour porter à ce Ministre les premiers coups dans l'esprit du Roi. J'ai eu l'honneur de vous dire, Madame, que la Comtesse de *Wartemberg* avoit toujours voulu du bien

D 3 à Mr.

* Voyez, Tome I. des Lettres, Lettre II. la description & l'état présent de cette Maison.

COUR DE
PRÜSSE.

à Mr. de *Wesen*; le mariage avantageux qu'elle lui avoit procuré, en étoit une preuve assez convainquante. Il sembloit donc, après un si grand service, que la reconnoissance exigeoit de lui qu'il le dévouât tout entier à la fortune du Comte son époux. Mais mon Beau-père, flatté du choix que les ennemis du Comte avoient fait de lui, oublia son devoir & ses intérêts; & il accepta une commission pour l'entreprise de laquelle il avoit, à la vérité, toute la témérité nécessaire: mais il falloit, pour la conduite d'une affaire aussi délicate, plus de jugement & plus de faveur qu'il n'en avoit.

Mr. de *Wartemberg* étoit véritablement aimé du Roi; mais pour cela, il n'étoit pas exempt de ses mauvaises humeurs. Ce Prince parut un jour si animé contre lui & en parla avec tant d'agreur à mon Beau-père, que celui-ci crut avoir trouvé l'occasion favorable de perdre le Comte. Il dit au Roi, que toute la Cour étoit surprise des bontés extraordinaires qu'il avoit pour un Ministre, qui abusoit tous les jours de son nom pour fouler le peuple, & pour commettre mille injustices contre ses fidèles Serviteurs; que ses rapines étoient excessives, & que la dissipation de sa Femme étoit si grande, qu'il pouvoit faire voir par les Mémoires des Contrôleurs de la Bouche, que la table du Grand-Chambellan coutoit plus que celle de Sa Majesté. *Je sais bien*, ajouta Mr. de *Wesen*, *que je suis perdu, si le Prémier-Ministre vient être informé de ce que j'ai l'honneur de dire à Votre Majesté; mais en me taisant, je croirois manquer à mon devoir, & je suis prêt de prouver ce que j'ai avancé.*

Le

Le Roi écouta ce discours avec assez d'attention, & la vanité de mon Beau-père lui faisoit déjà croire, qu'il avoit fait assez d'impression pour porter coup à la faveur de Mr. de *Wartemberg*: mais ce Courtisan peu habile ne faisoit pas réflexion qu'un Prince qui se plaint de son Favori, n'est pas toujours disposé à recevoir les mauvaises impressions qu'on lui en veut donner. Soit donc que le Roi pensât de cette façon, soit qu'il fût frappé de l'ingratitude de Mr. de *Wessen*, qui devoit sa fortune à Mr. de *Wartemberg*, il redit à ce Ministre la conversation qu'il avoit eue avec lui, l'assurant, qu'il n'avoit point ajouté foi à ce rapport, & que s'il vouloit, il le vengeroit de celui qui le lui avoit fait.

Le Ministre habile affecta pour-lors un air de modération, qui lui coûtoit d'autant moins, qu'il étoit excellent Comédiens. Il dit au Roi, qu'il étoit suffisamment vengé, par le peu de cas que Sa Majesté faisoit des calomnies que ses ennemis débitoient contre lui; & qu'il la supplioit de pardonner à ceux qui avoient voulu abuser de sa bonté pour l'opprimer. Ce fut ainsi qu'il cacha quelque tems sous les apparences d'une feinte douceur, le plus vif ressentiment; bien résolu dans le cœur, de perdre ceux qui avoient fait agir Mr. de Wesen, quoiqu'ils fusstent protégés par la Reine; mais sur-tout, de faire sentir à celui-ci tout le poids de sa vengeance.

Le Voyage que le Roi fit à Goltz, l'une de ses Maisons de Chasse près de la Forteresse de Custrin, lui en facilita les moyens. Il étoit seul avec le Roi dans le même Carrisoë, & il indisposa tellement son esprit contre Mr. de Wefen, que

COUR DE
PRUSSE.

lorsqu'il arriva à *Goltz*, tous ceux qui se trouvèrent à la descente de son carrosse s'apperçurent de sa mauvaise humeur. Contre son ordinaire, il ne parla à personne, & il ordonna à mon Beau-père de faire servir. S'étant mis à table, il eut à peine touché son pain, qu'il le trouva mauvais. Il s'en plaignit à Mr. de *Wesen*, comme ayant la direction de ce qui concernoit la Bouche. Mr. de *Wesen* dit au Roi, qu'il étoit vrai que le pain n'étoit pas comme à l'ordinaire, parce que la Voiture de la Panneterie s'étoit rompue en chemin; & que le Boulanger, qui étoit arrivé un peu tard, n'avoit pas eu assez de tems. Le Roi, peut satisfait de cette réponse, dit qu'il étoit las d'être mal servi, & qu'il prétendoit que chacun fit son devoir. Il jeta en même tems sa serviette à terre. Mr. de *Wesen* en ayant été prendre une autre, la présenta au Roi, qui ne la voulue point recevoir; il lui ordonna de sortir à l'instant de sa présence. Deux heures après, Mr. de *Wesen* fut arrêté par un Exempt des Gardes du Corps, qui le conduisit dans son carrosse, accompagné de quelques Gardes, à *Custrin* Capitale de la *Nouvelle Marche*, située sur l'*Oder*. Mon Beau-père y fut traité en Criminel d'Etat, & le Ministre envoya ordre au Conseiller Aulique de mettre le scellé dans la maison de ma Mère sur les effets de son Mari. Elle étoit pour-lors à la campagne; mon Frère étoit au Sermon, avec notre Gouverneur; ainsi, je me trouvai seul dans la maison lorsque ces Messieurs vinrent pour exécuter leur ordre. Ils me le montrèrent, & me demandèrent où étoit l'appartement de mon Beau-père, afin de n'être pas obligés de mettre

mettre le scellé partout. Je n'hésitai point à le COUR DE leur montrer, & en se retirant ils me laissèrent PRUSSE. un Ecrit, qui étoit un ordre à ma Mère de ne point paroître à la Cour, & de n'y point solliciter la liberté de son Mari. J'envoyai aussitôt chercher mon Gouverneur, qui porta cette désagréable nouvelle à ma Mère. Sa douleur fut égale à sa surprise: elle avoit une véritable amitié pour son Mari, & elle ignoroit les complots contre le Ministre, à qui elle le croyoit toujours dévoué. Comme l'ordre du Roi lui lioit les mains & l'empêchoit de venir à la Cour, je fus chargé d'y solliciter la liberté de mon Beau-père.

Un jour, que la Reine donnoit à *Lutzelbourg* une Fête au Roi, je lui présentai un Placet au nom de ma Mère, par lequel elle le suppliait de faire ôter le scellé de ses effets & la Garde de sa maison; & qu'il plût à Sa Majesté de nommer des Commissaires pour juger son Mari, afin qu'il fût puni s'il étoit coupable, ou mis en liberté s'il étoit innocent. Ma jeunesse, & les pleurs dont j'accompagnai cette Requête, attendrirent le Roi: il me dit, qu'il feroit ce que ma Mère souhaitoit, uniquement par considération pour elle; qu'il prenoit part à son chagrin; mais que son Mari avoit tellement mérité son indignation, qu'il ne pouvoit s'empêcher de la lui faire ressentir: Qu'au reste, il étoit bien aise de me voir le cœur assez bon pour solliciter en faveur d'un homme qu'il savoit n'avoir pas bien agi avec mon Frère & moi, malgré les ordres qu'il lui en avoit donnés en lui faisant épouser ma Mère. Je lui répondis, que je n'avois aucun sujet de plainte contre mon Beau-père;

COUR DE
PRUSSE.

& que quand j'en aurois, il me suffissoit de voir le chagrin mortel de ma Mère, pour solliciter sa liberté. *Je vous fais bon gré*, me dit le Roi, *de ces sentiments: allez dire à votre Mère, qu'elle sera satisfaite; & soyez assuré que j'aurai soin de vous.* Ce furent les termes dont se servit ce Prince, en me mettant la main sur l'épaule dans le tems que je me baisois pour embrasser ses genoux. Dès qu'il fut parti, la Reine me fit venir dans son Cabinet, pour lui rendre compte de cette conversation. Elle étoit couchée sur un lit de repos; Mlle. de Pöllnitz ma Cousine étoit seule, assise à terre au pied du lit. La Reine s'informa de la santé de ma Mère, elle m'ordonna de l'assurer de son estime & de son amitié; & sur le récit que je lui fis de ce que le Roi m'avoit dit, elle me répondit, qu'elle étoit bien aise des bonnes dispositions dans lesquelles le Roi étoit à mon égard. *Ménagez-les, ajouta t-elle appliquez vous à mériter ses bonnes grâces; je ferai de mon côté tout ce qui dépendra de moi pour vous y maintenir, & vous aurez toujours en moi une protection assurée.*

Un accueil si gracieux de la part du Roi & de la Reine me donna de grandes espérances, & je retournaï à Berlin, ne doutant nullement que l'effet ne suivît bien tôt les promesses qu'ils venoient de me faire. Cependant ce ne fut qu'à près de longues sollicitations de la part des Amis de ma Mère, qu'elle obtint la liberté de son Mari, après une détention de sept mois, & en payant pour lui 10000. écus d'amende. La vengeance que le Ministre tira de ceux qui avoient fait agir mon Beau-père, eut moins d'éclat:

d'éclat: il se contenta de les faire exiler dans COUR DE leurs Gouvernemens, & de donner leurs Char- PRUSSE. ges à ses Créatures les plus assidées. Tel étoit le Comte de *Wirgenstein*, à qui il fit donner la Charge de Grand-Marechal. Il étoit homme de naissance; mais ni lui, ni ses ancêtres, n'avoient rendu aucun service à l'Etat: son seul mérite étoit, d'être entièrement dévoué au Premier-Ministre, dont il étoit plus l'Esclave que l'Ami. Il se soutint à la Cour, tant que le Comte de *Wartemberg* fut en faveur: mais la chute du Ministre entraîna la sienne. La disgrâce de mon Beau-père ne laissa pas de causer beaucoup de trouble dans ma Famille. Ma Mère le suivit dans ses Terres au Pays de *Zell*; & je fus envoyé avec mon Frère, sous la conduite d'un Gouverneur, à *Lunebourg*, pour y achever mes Etudes.

Toute l'Europe étoit alors en mouvement, & avoit pris part dans la querelle que la Maison d'Autriche avoit avec celle de France au sujet de la succession de la Monarchie d'Espagne. *Philippe d'Anjou* s'en étoit déjà mis en possession, en vertu du Testament de *Charles II.* & du droit qu'il y avoit par *Marie - Thérèse d'Autriche*, sa Grand-mère. L'Empereur fondoit ses prétentions sur la renonciation de cette Princesse, lorsqu'elle avoit épousé *Louis XIV.* Presque toute l'Europe, que la trop grande puissance de la France commençoit d'alarmer, se rangea du côté de l'Empereur, qui s'étoit désisté de ses droits en faveur de l'Archiduc son Fils. Outre l'intérêt commun que l'Europe sembloit avoir, d'empêcher que deux Monarchies comme celle de France & d'Espagne ne fussent gouvernés un jour

COUR DE jour par un même Prince, plusieurs Puissances avoient des raisons particulières de profiter de cette occasion pour faire la guerre à la France.

La Cour d'Angleterre étoit alarmée du procédé de *Louis XIV*, qui venoit de reconnoître le Fils de *Jaques II*, mort depuis peu à *S. Germain*, pour Roi d'Angleterre, sous le nom de *Jaques III*, au préjudice du Roi *Guillaume* qui avoit été reconnu par le Traité de *Ryswyck*.

Les *Hollandois* se gouvernoient par les idées du Roi *Guillaume*, qui étoit toujours leur *Stadthouter*. Ils ne pouvoient oublier la Guerre de 1672, dont les plaies étoient encore si récentes.

Le Roi de *Prusse*, outre l'intérêt commun qu'il avoit avec les autres Electeurs, que la France ne devint point trop puissante, dans la crainte que dans la suite cette Cour ne leur donnât un Empereur tel qu'elle le voudroit, avoit encore des engagemens avec la Cour de Vienne & le Roi d'Angleterre. Ce fut en conséquence de ces engagemens, qu'il fournit 6000 hommes à l'Empereur, & qu'il fit faire dans ses Etats une levée de 20000 hommes, que le Roi *Guillaume* lui avoit demandés, & qui furent pendant toute la Guerre à la solde des Provinces-Unies.

La France n'eut dans son parti que l'Electeur de *Bavière* & celui de *Cologne*. Ces deux Princes se laissèrent gagner par les promesses de la France, dont la principale étoit, de ne point finir la Guerre, qu'elle n'eût fait déclarer l'Electeur de *Bavière*, Roi de *Souabe*.

Le *Duc de Savoie* ne se laissa point gagner par

par les avantages que la France lui offroit: le COUR DE mariage de ses deux Filles avec le Duc de *Bour- PRUSSE.* *gogne* & le Duc d'*Anjou* Roi d'*Espagne*, ne l'empêcha pas d'être l'Allié le plus zèle contre ces deux Couronnes. Il prévoyoit bien, que par la situation de ses Etats il en seroit esclave, tant qu'elles seroient unies ensemble. Aussi, lorsque la Duchesse sa Mère, qui étoit toute *Française*, lui demanda ce que deviendroient ses Filles, s'il détrônoit le Roi d'*Espagne*, & ruinoit la France; il lui répondit, *Et si je ne le fais, que deviendra mon Fils;*

Voilà, Madame, à peu près les divers mouvements qui intéressoient l'Europe, lorsque *Guillaume* Roi d'*Angleterre* mourut. Cet évènement n'apporta aucun changement: la Princesse *Anne Stuard*, qui lui succéda sous le nom de la Reine *Anne*, suivit les mêmes idées que son prédécesseur; & la Guerre des Alliés contre la France continua avec la même vigueur.

Par la mort du Roi d'*Angleterre*, qui étoit le dernier Prince de la *Branche d'Orange*, notre Roi devoit hériter de tous les biens qui lui avoient appartenu. Son droit lui fut cependant contesté par le Prince de *Nassau-Frije*. Ce Prince étoit moins proche Parent que le Roi; mais il avoit l'avantage de l'être par les mâles, & d'avoir en sa faveur un Testament du Roi *Guillaume* qui l'appelloit à sa succession. Comme les Etats-Généraux des Provinces-Unies étoient les Exécuteurs de ce Testament, le Roi leur fit d'abord part de ses prétentions, de même qu'à la Reine *Anne*, à qui il les fit communiquer par Mr. de *Spanheim* son Ambassadeur à Londres.

Il

COUR DE
PRUSSE.

Il fondoit son droit sur un Testament de *Frédéric-Henri Prince d'Orange*, Aicul du Roi *Guillaume*: ce Prince avoit eu un Fils & trois Filles; l'aînée avoit épousé l'Electeur de *Brandebourg*, Père du Roi; la seconde, le Prince de *Simmeren*, Prince cadet de la Maison régnante Palatine, & qui étant mort sans postérité, avoit laissé ses droits de succession à l'Electorat à la branche de *Neubourg*; & la troisième étoit mariée au Prince d'*Anholt-Deffau*.

Le Testament de *Frédéric-Henri* appelloit à sa succession les descendants mâles & à leur défaut les trois Princesses ses Filles: c'est en vertu de quoi le Roi, qui descendait de l'aînée, prétendoit être légitime héritier, malgré le Testament du Roi *Guillaume*, qui ne pouvoit disposer d'un bien qui étoit substitué. Le Roi, pour mieux soutenir ses droits, résolut de faire lui-même un Voyage à *La Haye*; & il partit accompagné du Margrave *Albert* son frère, qui le quitta à *Wesel*, pour aller joindre l'Armée à * *Keiferswerdt*.

Le Roi reçut à † *Wesel* Mrs. de *Lintelo*, de *Slingeland*, & du *Tour*, Députés des Etats-Généraux: il leur fit rendre les mêmes honneurs qu'aux Souverains, & les reçut debout, ayant seulement un fauteuil derrière lui. Ils lui rendirent compte du Testament du Roi *Guillaume*, qu'ils avoient fait ouvrir en présence de Mr. *Schmettau*, son Ambassadeur, de Mr. *Stanhope* Envoyé extraor-

* Voyez, touchant l'état présent de cette Place, le Tome III. des Lettres, Lettre XLIX.

† Voyez le Tome III. des Lettres, Lettre XLIX.

traordinaire d'Angleterre, des Envoyés de Mes- COUR DE dames les Princesses d'*Anhalt* & de *Nassau-Frise*, PRUSSE. de celui de Mr, le Prince de *Nassau-Stegen*, des Commissaires de l'Etat nommés à cet effet, & des Conseillers des Domaines du feu Roi *Guil- laume*. Ils ajoutèrent, qu'on avoit trouvé dans ce Testament, que le Prince de *Nassau*, Gou- verneur héréditaire de Frise, étoit appellé à cer- te succession comme héritier univerfel. Ils ex- horterent le Roi à vouloir bien le reconnoître en cette qualité. Ce discours ne le persuada point, & il fit protestter solennellement contre le Te- stament. Il partit ensuite pour *La Haie*.

Le Roi, en arrivant, descendit au Palais de la *Vieille Cour*, qui étoit de l'héritage du Roi d'Angleterre, & dont il s'étoit déjà fait mettre en possession, de même que de *Honstdyck*, au- tre Maison du feu Roi d'Angleterre. Les Hol- landois auroient bien voulu conserver la succe- sion au Prince de *Nassau-Frise*; mais il étoit dif- fice de le faire sans se brouiller avec le Roi. Ils prirent le parti de temporiser, & ne conclu- rent rien pendant le séjour que le Roi fit en Hol- lande. On tâcha de l'amuser en lui procurant tous les plaisirs dont ce Pays est susceptible; mais la grande affaire de la succession du Roi d'Angleterre l'occupoit uniquement, & il partit très mécontent de la conduite que les Etats-Gé- néraux avoient tenue dans cette circonstance.

Dès qu'il fut de retour à *Berlin*, il nous fit revenir mon Frère & moi de *Lunebourg*, par la crainte qu'il avoit que ma Mère, qui étoit Lu- thérienne, ne nous portât à embrasser cette Religion. Il établit l'année suivante une Académie,

CŒUR DE
PRUSSE.

demie, où il donna ordre que nous entrassions. Le but de cet établissement étoit d'élever les jeunes Seigneurs de la Cour, d'une manière convenable à leur naissance. C'étoit le Roi, qui nommoit ceux qui devoient entrer dans cette Académie, dans laquelle on avoit eu soin de rassembler les meilleurs Maitres dans toute sorte d'Arts. La pension que l'on y payoit étoit très modique, le Roi s'étant chargé du surplus de la dépense. Cette illustre Ecole, qui s'appelloit alors *l'Académie des Princes*, a bien perdu de sa première splendeur.

Je trouvai la Cour de *Berlin* dans le même état, où elle étoit quand j'en partis. Le Comte de *Wartemberg* étoit toujours dans la plus haute faveur; & le Comte de *Barfous*, le seul qui avoit osé pendant quelque tems tenir tête au Ministre, avoit enfin été obligé de se retirer dans ses Terres. Sa retraite, cependant, fut un peu adoucie par une pension de vingt-mille écus que le Roi lui laissa. Sa Charge de Feld-maréchal fut donnée à Mr. de *Wartensleben*, Lieutenant-Général des Troupes de l'Empereur & Général de celles du Duc de *Saxe Gotha*. C'étoit encore une créature du Premier-Ministre, mais qui du moins avoit assez d'honneur & de probité, pour lui résister dans les occasions où il croyoit qu'il y alloit du bien de l'Etat. Mr. le Comte de *Lottum*, qui avoit été enveloppé dans l'affaire de mon Beau-père, & dont la Charge de Grand-Maréchal avoit été donnée au Comte de *Witgenstein*, conserva dans sa disgrâce, aussi bien que le Comte de *Barfous*, un certain air de faveur. Le Roi lui

lui avoit donné le Gouvernement de *Wesel*, où COUR DE il s'étoit retiré; & ne pouvant s'empêcher de PRUSSE, rendre justice à son mérite & à sa fidélité, il lui avoit confié le Commandement des Troupes destinées pour les Pays-Bas. Il fut chargé du Blocus de *Rhinberg*, Place de l'Electorat de Cologne, que les François occupoient alors sous le nom de Troupes auxiliaires de l'Electeur de Cologne. La Ville s'étant rendue en peu de tems, il fit le blocus de *Geldre*, qui faisoit partie des Pays-Bas Espagnols & qui nous a été cédée par la Paix d'Utrecht. La prise de ces deux importantes Places au milieu de l'Hiver, & la conduite du Comte de *Lottum*, qui malgré la rigueur de la saison, & les traitemens qu'il avoit reçus de la Cour, apporta tous ses soins pour la conservation des Troupes du Roi, lui attirèrent de la part de la Cour des éloges, qui mortifièrent le Premier-Ministre.

La France tâcha de réparer la perte de ces deux Places, en se saisissant de la Principauté d'Orange, que nous n'étions pas à portée de secourir. Elle en mit d'abord en possession Mr. le Prince de *Conti*. Ce Prince y avoit quelques prétentions, par la Maison de *Châlons* dont il se disoit héritier. Peu de tems après, il cèda cette Principauté & ses prétentions à *Louis XIV*, qui y fit aussi-tôt publier un Edit, par lequel on donnoit le choix à tous les Habitans, de se faire Catholiques, ou de vendre leurs effets & de se retirer hors du Royaume dans l'espace de trois mois. La plupart de ceux qui ne voulaient pas changer de Religion, se retirèrent dans notre Cour, & entre autres ceux du

Mem. Tom. I.

E

Parle-

COUR DE Parlement. Le Roi les secourut autant qu'il put, & fit faire dans toutes les Eglises de ses Etats une Quête, dont l'argent fut distribué à ceux qui en avoient le plus pressant besoin.

Peu de tems après la perte d'*Orange*, le Margrave *Albert* épousa la Princesse de *Courlande*. Ce Prince avoit succédé en 1696 au feu Margrave *Charles* son Père, dans la Grand-Maitrise de * l'Ordre de *S. Jean*. Cet Ordre est le même que celui de *Malte*; il ne s'en est séparé que depuis *Luther*. Les Commanderies sujettes à l'Electeur de Brandebourg, devenues Protestantes se mirent sous la protection de cet Electeur, & choisirent un Grand-Maitre, ou pour mieux dire, l'Electeur leur en donna un. Le choix est toujours tombé sur un Prince Cadet de la Maison, qui ne se trouve par là engagé à aucun Vœu, non plus que les Chevaliers, qui sont seulement obligés de faire preuves de Noblesse, sur lesquelles bien souvent le Souverain lève les difficultés.

La Princesse de *Courlande* étoit l'ainée des trois Filles que le Duc de *Courlande* avoit eues de sa première Femme. Ce Duc avoit épousé en secondes noces la Sœur du Roi, & étoit mort quelque tems après. La Duchesse sa Veuve étoit venue trouver le Roi son Frère à *Königsberg*, pour assister à son Sacre; d'ailleurs, elle avoit été obligée d'abandonner la Courlande que les Suédois, les Polonois, & les Moscovites pressioient également: elle avoit trouvé auprès du Roi son Frère l'asyle qu'elle espéroit, & y avoit épousé l'année précédente le Margrave de *Brandebourg*.

Baireut,

* Voyez le Tome I. des Lettres, page 33. à la fin.

Bairent, Cousin du Roi; & en suivant son Ma- COUR DE
ri dans ses Etats, elle avoit laissé l'ainée de ses PRUSSE.
Belles-filles auprès de la Reine, dans la vue de
lui faire épouser le Margrave *Albert*. La Re-
ine, qui aimoit cette Princesse, fit en sorte qu'elle
obtint le consentement du Roi pour ce mariage,
qui se fit quelque tems après à *Lutzelbourg*.

Nous eumes à peu près dans le même tems,
une Cérémonie nouvelle dans nos climats. Ce
fut l'érection d'une * Statue que le Roi fit éléver
en l'honneur de *Frédéric-Guillaume le Grand*,
son Père. Elle est toute pareille à celle de
Louis XIV, que l'on voit à Paris dans la Place
de *Vendôme*. Le piédestal est de marbre blanc,
de même que la base. L'érection de cette Sta-
tue se fit le 12. Juillet 1703; & le Roi, dans
la vue de faire plus d'honneur à l'Electeur son
Père, en fit faire la cérémonie avec un appareil
magnifique, en présence de toute la Cour & de
tous les Corps de Justice.

L'année suivante 1704 fut heureuse aux Al-
liés, par le gain des Batailles de *Donaubert*,
& de *Hochstet*. Les Troupes que le Roi avoit
envoyées en Franconie & en Bavière, à l'Em-
pereur & à la Ville de *Nuremberg* † qui de-
mandoit du secours contre les Bavarois, ne
contribuèrent pas peu au gain de ces Batail-

E 2 les

* Voyez la description complète de ce Monu-
ment, & de son érection, au Tome I. des Lettres,
page 16 & suiv.

† Voyez Tome I. des Lettres, Lettre X. Il y
a sur cette Ville, & ses habitans, des observations
curieuses.

COUR DE
PRUSSIE.

les. Le Roi en reçut la nouvelle par un Courier, qui lui avait dépêché le Prince d'*Anhalt*, sous le commandement duquel ce secours avait été envoyé. Ce Courier fut suivi, quelques jours après, d'un second, chargé d'une Lettre du Prince *Eugène de Savoie*: ce Prince faisoit, dans cette Lettre, un éloge magnifique de la valeur des Troupes Prussiennes. *Qui a été témoin oculaire*, dit-il dans sa Lettre, *particulièrement à l'égard de l'Infanterie de l'Aile droite, que tant hauts que bas Officiers & simples Soldats, ont combattu avec la plus courageuse, intrépidité, & ont pendant plusieurs heures arrêté l'effort de l'ennemi, qui à la fin ne pouvant plus résister à leur bravoure & au feu continual qu'ils faisoient, a été mis dans une telle confusion, qu'il a été obligé de prendre la fuite avec précipitation & de nous abandonner le Champ de bataille.* Le Prince attribue cette action vigoureuse des Soldats Prussiens, aux grands exemples de courage & de valeur, que leur donna le Prince d'*Anhalt* qui les commandoit. *Il est bien juste*, continue le Prince *Eugène*, *de donner à Mr. le Prince d'*Anhalt* les louanges qu'il a si bien méritées. Il n'a cherché, dans aucune occasion, à épargner sa personne, & peu effrayé du danger auquel il s'exposoit, je l'ai toujours vu à la tête des siens, les menant au combat & les encourageant par son exemple; de sorte qu'on peut bien dire à sa gloire, qu'il a contribué pour la plus grande partie au gain de cette Victoire.* Eloge d'autant plus flatteur, qu'il partoit de la bouche d'un Prince trop connoisseur pour prendre le change en fait de courage.

Au retour de cette Campagne, Mylord Marlboro-

ron¹⁷

rough vint à Berlin, & y reçut du Roi toutes COUR DE les marques d'estime qu'il pouvoit desirer. Tout PRUSSE, ce qu'il négocia pour l'opération de la Campagne suivante lui fut accordé, & il partit très satisfait de la Cour. Son départ fut suivi de celuï de Monseigneur le Prince Royal pour Hanover, d'où il se rendit en Hollande. Son dessein étoit de passer en Angleterre; mais l'évènement le plus triste pour lui, & pour toute la Cour, l'obliga de revenir à Berlin.

Ce fut la mort inopinée de la Reine, qui arriva le 1. Février 1705, apres une maladie de quelques jours. Cette Princesse avoit coutume, depuis quelque tems, d'aller à Hanover voir l'Electrice sa Mère, pour laquelle j'ai déjà eu l'honneur de vous dire qu'elle avoit une tendresse extrême. Le jour qu'elle devoit partir pour faire ce Voyage, elle se sentit indisposée; cependant, la crainte qu'elle avoit que le Roi ne se servît de ce prétexte pour la retenir, lui fit cacher son indisposition. Elle dura pendant tout le Voyage & redoubla à son arrivée à Hanover, par les efforts que se fit cette Princesse pour recevoir les Dames de la Cour, & pour assister à un Bal qui se donna le même jour. Elle en sortit avec un mal de gorge, qui devint si violent que les Médecins & Chirurgiens perdirent bien-tôt toute espérance de la guérir. La Reine, quoique dans la fleur de son âge, vit les approches de la mort sans frayeur. Elle écrivit au Roi une Lettre pleine de tendresse, dans laquelle elle le remercioit de l'amitié qu'il lui avoit toujours témoignée, & lui recommandoit ses Domestiques. Elle consola elle-même le

COUR DE
PRUSSIA

Duc Ernest-Auguste son Frère, qui étoit dans un véritable desespoir de l'état où il la voyoit. *Il n'y a rien de si naturel que la mort*, lui dit-elle, *elle est inévitabile*; & quoique mon âge eist dû me faire espérer de vivre quelques années de plus, je n'ai cependant aucun regret de mourir.

Mr. de la Bergerie Ministre de l'Eglise Françoise, qui l'assista dans ces derniers momens, étoit si surpris de la force d'esprit & du sang-froid qu'elle faisoit paroître, qu'il songeoit plus à l'écouter qu'à l'exhorter. *J'ai fait*, disoit-elle, *pendant vingt ans une étude assez sérieuse de ma Religion*; *j'ai lu avec trop d'attention les Livres qui en traitent*, pour être encore en doute sur ce que je dois penser. *Vous ne pouvez me dire autre chose que ce que j'ai lu*, & ce que vous me direz n'ajoutera sûrement rien à mon sentiment. Et se tournant ensuite vers ma Cousine qui étoit de l'autre côté de son lit: *Hélas!* dit-elle, *que de cérémonies inutiles on va faire pour ce corps!* Elle tendit, presque en même tems, la main au Duc Ernest son Frère, en lui disant: *Mon cher Frère, j'étouffe*; & elle mourut à l'instant.

On dépêcha aussi-tôt un Courier à Mr. le Prince Royal, qui étoit à *La Haie*; & Mr. de Bulau Grand-Maitre de la Maison de la Reine porta cette nouvelle au Roi. Il en fut tellement saisi, qu'il en tomba évanoui plusieurs fois. Quand il fut revenu à lui, il donna des marques de l'affliction la plus sincère, & parut connoître toute la perte qu'il faisoit. En effet, cette Princesse méritoit bien ses regrets, & ceux de tout l'Etat. *J'y perdis en mon particulier, & toute ma Famille aussi, une solide & véritable protection.*

L'idée

L'idée de faire rendre à la Reine les honneurs COUR DE dûs à son rang, suspendit pour quelque tems PRUSSE. la douleur du Roi. Il voulut la signaler par la magnificence d'une Pompe funèbre, & il donna lui-même les ordres nécessaires pour cela. L'Electeur de Hanover (depuis Roi d'Angleterre) n'oublia rien de son côté pour marquer la douleur qu'il ressentoit de la perte d'une Sœur si chère. Son Corps fut plusieurs jours exposé sur un magnifique Lit de parade ; ses Dames & les Officiers de sa Maison qui l'avoient suivis à Hanover, étoient autour du Lit, & les Gardes & les Officiers de l'Electeur demeurèrent auprès du Corps de la Reine, & le servirent comme si elle eût encore été vivante. Lorsque tout fut prêt pour le porter à Berlin, l'Electeur le fit escorter par tous ses Gardes, jusques sur les frontières du Duché de Zell. Il y fut reçu par Mr. de Bulau Grand-Maréchal de cette Cour, qui le conduisit jusques sur les Terres de Brandebourg, où il fut reçu par M. le Comte de Wirgenstein, qui l'accompagna jusques à Berlin, où je me souviens qu'il arriva sur les dix heures du soir, par une pluie effroyable. Le Roi, accompagné du Prince Royal, & de Messieurs les Margraves, en longs manteaux de deuil, & des Dames de la Cour, en grandes mantes, reçut le Corps de la Reine à la descente du Char mortuaire, & l'accompagna dans la vieille Chapelle, où l'on avoit dressé un Catafalque magnifique.

Ce Catafalque représentoit un Temple d'une forme ovale, dont la voûte étoit soutenue par des colonnes d'un Ordre Corinثien, entre

E 4 chacune

COUR DE
PRUSSE.

chacune desquelles étoient des Statues qui représentoient les Vertus de la Reine. Au fond du Catafalque on voyoit dans l'élévation une Gloire, dans laquelle le Chiffre de la Reine étoit formé par des Etoiles. Toutes les Statues, qui étoient argentées, jointes aux lustres, bras & girandoles, qui étoient d'argent, faisoient un effet magnifique, avec le noir dont les murailles & la voûte étoient couvertes. Le Corps de la Reine reposa dans cet endroit, jusques à ce que tout fût préparé pour la cérémonie de son Enterrement. Je n'entrerai point ici dans le détail de cette cérémonie, qui fut des plus magnifiques. Ce que j'y trouvai d'extraordinaire, c'est que le Roi voulut que le Parlement d'Orange, dont la plus grande partie s'étoit réfugiée à sa Cour, y parût en robes rouges.

La mort de la Reine n'apporta aucun changement dans les affaires; cette Princesse se mêloit peu du Gouvernement, elle en laissoit tout le soin au Roi & à ses Ministres. Il n'en fut pas de même des plaisirs. Elle les entendoit trop, pour qu'on ne s'aperçût bas bientôt qu'elle n'étoit plus. Les Courtisans faisoient une perte irréparable; car cette Princesse qui connoissoit tout le monde, savoit parfaitemeht la naissance & le mérite de chacun, & se plaisoit à les distinguer. Fière & polie en même tems, elle savoit mieux que personne du monde, ce qui s'appelle tenir une Cour; & vertueuse sans petitesse, elle savoit, ce qui est difficile, prescrire de justes bornes à cet air de Galanterie, qui seul peut rendre une Cour agréable & y entretenir la Politesse.

La

La seule Princesse capable de remplacer notre COUR DE Reine, étoit la Margrave *Philippe*, qui tint alors PRUSSE, le premier rang. Elle étoit Fille du Prince d'*Anhalt-Dessau*, & de la Princesse d'*Orange*. Elle étoit douce & enjouée, elle aimoit les plaisirs, & elle en connoissoit la délicatesse. Elle auroit pu quelquefois nous faire oublier la perte de la Reine, si l'humeur austère, & peut-être jalouse du Margrave *Philippe* son Mari, n'eût fait préférer à ce Prince le séjour de sa Maison de *Schwedt*, à celui de la Cour.

La mort de la Reine fut suivie de près de celle de l'Empeur *Léopold*. Ce dernier événement nous toucha moins, mais il intéressa plus le reste de l'Europe. On crut d'abord que cette mort pourroit apporter quelque changement dans les idées que l'on avoit sur la succession d'Espagne; car l'Empeur *Joseph*, qui succéda à son Père, n'avoit point de Fils; l'Archiduc son Frère qui disputoit la Couronne d'Espagne au Duc d'*Anjou*, étoit son unique héritier, & pouvoit un jour par sa mort devenir maître de l'Empire & des Etats de la Maison d'Autriche. Ainsi il y avoit autant, & peut-être plus à craindre, pour ceux qui redoutoient de voir deux Couronnes sur une même tête, que ce fût l'Archiduc qui se rendît maître de l'Espagne; le Duc d'*Anjou*, qui étoit déjà en possession de cette Couronne, se trouvant alors bien éloigné de celle de France, par le grand nombre des Princes, qui y avoient droit avant lui. Les Puissances de l'Europe ne furent cependant point émues par ces réflexions, & la Guerre continua avec un avantage considérable du côté des Alliés.

E 5

Le

COUR DE Le Roi de Suède auroit pu , s'il eût voulu ,
PRUSSE. en arrêter le progrès & immortaliser son nom
en se rendant l'Arbitre d'une Querelle , qui
partageoit l'Europe. Le bonheur de ses armes
l'avoit redu la terreur de toutes les Puissances
du Nord : il avoit , dès l'année 1704 , ôté à l'Ele-
âtre de Saxe la Couronne de Pologne , en fai-
tant proclamer Roi Stanislas Leczinsky Palatin
de Posnania ; & il étoit déjà au milieu de la
Saxe , où il ravageoit tout , & d'où il auroit
pu faire pancher la balance du côté qu'il auroit
voulu : lorsque le mauvais conseil de son Fa-
vori , gagné par Mylord Marlborough , fut cause
des malheurs où ce Prince se précipita dans
la fuite.

Notre Cour a pris assez de part à ces dif-
férens évènemens , & peut - être , Madame ,
sont ils assez peu connus dans celle où vous
êtes , pour mériter votre curiosité . Je ne
vous en dirai , cependant , que ce que je trou-
verai de plus intéressant .

A peine les Suédois & les Polonois avoient
posé les armes , que les différends du Roi de
Dannemare & du Duc de Holstein leur fourni-
rent une nouvelle occasion de les reprendre .
Ces deux Princes , dans les Conférences de Pin-
neberg commencées en 1696 , avoient donné
lieu d'espérer qu'on les verroit bientôt d'accord ;
mais ils ne firèrent qu'une Paix fourrée , qui ne
pouvoit durer longtems , à cause de l'ombrage
que donnoit au Roi de Dannemare l'étroite
Alliance du Duc de Holstein avec la Suède . Les
limites de leurs Etats furent le sujet d'une
nouvelle querelle . Les Danois furent les aggres-
feurs ,

seurs, & pour fortifier leur parti, ils demandèrent COUR DE
rent 4000 hommes au Roi de Pologne. Ce PRUSSE.
Prince, naturellement porté pour ceux, qui se
déclaroient contre la Suède, acquiesça avec plai-
sir à la demande des Danois; & comme il fa-
loit nécessairement faire passer ces Troupes sur
les terres du Roi, (alors Electeur) il envoya
à notre Cour le Comte de Flemming, aujourd'hui
son Premier-Ministre, pour solliciter ce passage.
On alléguait beaucoup de raisons pour s'y op-
poser; les plus spécieuses étoient: Que la Mé-
diation étant encore actuellement occupée à
procurer un accommodement juste & équitable,
il étoit du devoir du Médiateur d'empêcher la
rupture, plutôt que d'y contribuer en favori-
sant ce passage: Que l'on étoit garant pour le
Roi de Suède & le Duc de Holstein, que ni l'un
ni l'autre de ces deux Princes ne commenceroit
la Guerre contre le Roi de Dannemarc; &
qu'ainsi la Guerre n'étant point déclarée à ce
Prince, Sa Majesté Danoise n'avoit besoin d'au-
cun secours étranger: Qu'enfin, en donnant
passage à ces Troupes, le Duc de Holstein au-
roit un juste sujet d'accuser la Médiation de
partialité. Cependant, après toutes ces belles
raisons, soit surprise, soit connivence de la
part de la Cour, les 4000 hommes passèrent.
Le Roi de Pologne de son côté, pour faire une
diversion considérable en faveur du Roi de
Dannemarc, conduisit des Troupes du côté de
la Livonie, & assiégea Riga, qui alors appar-
tenoit aux Suédois. Cette conduite du Roi de
Pologne a été, Madame, comme le signal fatal,
qui a donné le branle à cette funeste Guerre,
dont

COUR DE dont les commencemens, si glorieux pour le Roi de Suède, se sont cependant terminés à la ruine non seulement de son Royaume, mais encore de la Pologne & de la Saxe. Le Czar a été celui qui en a tiré les plus grands avantages.

Les Danois, en attendant le secours qu'ils avoient demandé à la Pologne, assiégèrent la Forteresse de Tonnингue dans le Duché de Sleswick. Le Roi de Suède & le Duc de Holstein, avant que de s'opposer à cette entreprise, portèrent leurs plaintes à la Diète de l'Empire, & se mirent ensuite en devoir de repousser les Danois. L'Electeur de Hanover & le Duc de Zell se joignirent à ces deux Princes, & ce dernier s'étant mis en marche pour aller secourir Tonnингue, eut la gloire de faire lever le Siège de devant cette Place, sur le seul bruit de son arrivée prochaine. Ce Prince, n'ayant donc rien à faire du côté de Tonnингue, vint avec ses Troupes rejoindre l'Electeur de Hanover. Ils rencontrèrent les 4000 hommes, que le Roi de Pologne envoyoit au secours des Danois : ils se contentèrent de prendre leur bagage & de les désarmer ; du reste, ils leur laisserent la liberté de retourner chez eux.

Le Roi de Suède de son côté porta ses armes contre les Polonois. Ce grand Prince, que les entreprises extraordinaires n'étonnoient point, ayant déjà ravagé une partie de la Pologne, forma le hardi dessein d'en détrôner le Roi légitime, & d'en faire élire un autre. Il avoit jetté les yeux sur Jacques de Pologne fils du Roi Jean Sobieski ; mais le Roi de Pologne prévint ce coup en faisant enlever le Prince

Jacques

Jaques & le Prince Constantin son Frère, dans Cour de
une Terre qu'ils avoient auprès de Breslau. Ces PRUSSES
deux Princes furent conduits en Saxe, & ils fu-
rent étroitement gardés dans le Château de Leipzig,
qui leur servit de Prison. La détention de
ces Princes empêcha, à la vérité, qu'un d'eux
ne fût élu Roi; mais le Roi de Suède persista
toujours dans le dessein qu'il avoit pris de dé-
trôner le Roi de Pologne, pour se venger de la
témérité de ce Prince, qui avoit osé lui décla-
rer la Guerre le premier. Il fit tomber l'Elec-
tion sur Stanislas Leczinski Palatin de Posnanie.
L'Evêque de Pojnanie fit la fonction du Cardi-
nal Primat dans cette Cérémonie, & proclama
le nouveau Roi. Le Roi de Suède écrivit à tous
les Princes, avec qui il étoit en paix, pour
leur faire part de cette nouvelle Election, & les
exhorter à la reconnoître. La Lettre qu'il
écrivit à notre Roi ne fit aucun effet sur son
esprit: il répondit, qu'il avoit reconnu un Roi
de Pologne, & que tant que ce Prince vivroit,
il n'en reconnoitroit point d'autre. Il écrivit
en même tems au Roi de Pologne, pour de-
mander la liberté des deux Princes. L'Empe-
reur, de qui l'aîné avoit l'honneur d'être Beau-
frère, appuya la demande du Roi; mais les sol-
licitations de l'un & de l'autre n'eurent aucun
effet, & les Princes ne furent mis en liberté
que longtems après.

L'année suivante, le Roi entreprit de procu-
rer la Paix entre le Roi de Suède & le Roi de
Pologne; mais comme le but de cette réconcil-
iation étoit le rétablissement du Prince de Saxe
sur le Trône de Pologne, le Roi de Suède

ne vou-

COUR DE
PRUSSE.

ne voulut entendre aucune proposition de Paix, à moins que le Roi détrôné ne renonçât solennellement à sa Couronne. Cependant ce Monarque, pour adoucir un peu le refus qu'il fairoit d'accepter la médiation du Roi, luy envoia un Ambassadeur extraordinaire pour le reconnoître Roi de Prusse. Cet Ambassadeur a été le premier, qui ait fait une Entrée publique à Berlin. Elle fut des plus brillantes, quoique tous les Equipages fussent en deuil, à cause de la mort de la Reine.

C'est ainsi que ce Roi habile, en amusant ceux qu'il vouloit bien ménager, alloit toujours à ses fins. Il continua de ravager la Pologne, & il en poursuivit le Roi jusques dans son Electorat de Saxe. Ce fut là que les Soldats Suédois prirent leurs quartiers d'Hiver, & qu'ils commirent des excès que l'on n'auroit pas attendu d'une Nation si fertile en Héros. Le Prince Suédois signala son entrée en Saxe par une action glorieuse : il fit rendre la liberté aux deux Princes de Pologne, qui depuis deux ans étoient détenus avec assez de rigueur, & même avec assez peu de fondement. Il marcha ensuite par toute la Saxe, avec la fierté d'un Conquérant, qui vient faire la loi à ceux qu'il a soumis à son obéissance. Il menoit avec lui, comme un trophée de sa gloire, le Roi Stanislas, qu'il avoit fait couronner Roi de Pologne à Varsovie. Ce nouveau Roi s'étant avancé jusques sur les Terres de l'Electorat de Brandebourg, pour venir au-devant de la Reine sa femme qui venoit de Stein, notre Cour lui fit rendre tous les honneurs dûs à la Dignité Royale, sans cependant

cependant l'avoir encore reconnu pour Roi. COUR DE
Le Roi de Suède fut bon gré à notre Cour de PRUSSE,
la conduite qu'elle avoit tenue, & cette com-
plaisance lui attira l'amitié de ce grand Prince.
Cependant, on ne laisseoit pas d'être inquiet du
voisinage de ce Monarque, qui portoit le fer &
le feu partout où il passoit; & on fut bien
aise de lui voir prendre le dessein de tourner ses
armes contre les Moscovites. Ce furent les An-
glois, qui le portèrent à prendre ce parti. De-
puis quelque tems, ils le soupçonnaient d'être
d'intelligence avec la France: ils crurent que le
meilleur moyen de l'empêcher de servir cette
Couronne, étoit de l'engager dans une Guerre
avec le Czar. Mylord Marlborough fut chargé
de négocier cette affaire. Il vint trouver le Roi
de Suède, & il eut en peu de tems tout lieu
d'espérer de voir réussir sa Négociation. Il
trouva auprès du Roi un Ministre assez lâche,
pour n'être pas à l'abri d'une proposition de
trois-cens-mille écus, pour trahir son Maître
en l'engageant dans une Guerre, qui ne pouvoit
que lui étre funeste; tandis que, s'il eût voulu,
il auroit pu du milieu de la Saxe s'acquérir une
gloire immortelle, en se rendant l'Arbitre des
deux plus puissantes Maisons de l'Europe, qui
se disputoient la Couronne d'Espagne. Ce Mi-
nistre, connaissant le caractère ambitieux de
son Maître, ne lui proposa pas moins que de
détrôner le Czar. Le jeune Monarque, plein
d'ardeur & de courage, ne conçut pas l'im-
possibilité qu'il y avoit de détrôner un Prince
qui s'étoit retiré derrière des Provinces entière-
ment désertes, & où la neige laisseoit à peine
distin-

COUR DE distinguer si c'étoit sur la terre ou sur des Rivières que l'on marchoit. Il sortit donc du Pays de Saxe à la tête de ses Troupes, sur la fin de 1707. Jamais Peuple n'eut de plus justes sujets de donner des marques publiques de réjouissance, qu'en eurent les Saxons de voir le Monarque Suédois s'éloigner de chez eux. Ses Troupes avoient commis les derniers excès dans l'Electorat; tout le Plat-pays de Saxe étoit entièrement ruiné, & la réserve de quelques grandes Villes comme *Leipzig*, où ils avoient dépensé avec assez de facilité une partie de l'argent qu'ils avoient extorqué du pauvre Paysan Saxon, il n'y eut point de Hameau, qui ne fut désolé, au point que l'on desespéra d'en voir sitot le rétablissement.

Au reste, si les malheurs d'un Ennemi peuvent en quelque façon dédommager des pertes qu'il a causées, les Saxons eurent tout lieu d'être contents dans la suite. Les Troupes Suédoises succombèrent toujours sous l'effort des Moscovites, qui animés par les premières victoires, battirent les Suédois jusqu'à une entière défaite. La plus grande perte que fit le Roi de Suède fut auprès de *Pultawa*. Ce Prince plus ambitieux que prudent, s'étant engagé trop avant dans la Moscovie, ne s'aperçut de la faute qu'il avoit faite, que lorsqu'il n'y avoit plus de remède. Le Czar avoit eu la précaution, en se retirant un peu avant dans ses Etats, de faire brûler plus de quarante lieues du Pays par lequel le Roy de Suède devoit venir à lui; en sorte que ce Prince se vit bientôt dans la situation la plus triste, ne pouvant demeurer dans un endroit où il se trouvoit

voit dépourvu de tout, & d'ailleurs ayant à COUR DE
en venir aux mains avec une Armée bien retran- PRUSSE.

chée & de beaucoup supérieure à la sienne.
Cependant il en fut venir là, & la Bataille se
donna le 8. Juillet 1709. Les Suédois furent,
ou taillés en pièces, ou faits prisonniers par les
Moscovites. Le Roi, qu'une blessure qu'il avoit
reçue au talon obligoit de se faire porter dans
un brancard, pensa périr : un boulet de Canon
tua un de ses chevaux, & un second boulet ren-
versa le brancard dans lequel il étoit. Toute
l'Armée appréhendant pour la vie du Roi, les
Officiers qui étoient auprès de sa personne l'ar-
rachèrent au danger, & lui conseillèrent de se
mettre en sûreté. Ce Prince eut bien de la peine
à s'y résoudre ; cependant, se voyant obligé de
cèder à la force, il se retira à Bender, petite
Ville à l'entrée de la Moldavie, qui dépend de
l'Empire des Turcs. Le Roi de Suède ne fut pas
plutôt en sûreté, que ce qui restoit d'Armée,
les Généraux à la tête, se rendit au Vainqueur.
Voilà, Madame, quel fut le succès de la Journée
de Pultava : Journée glorieuse pour les Mosco-
vites, mais si funeste au Roi de Suède, qu'il
n'a jamais pu s'en relever. Depuis cette dé-
faite, ce jeune Héros s'est toujours vu exposé
aux revers les plus cruels de cette même For-
tune ; qui pendant ses premières années avoit
paru prendre plaisir à le combler de ses faveurs.

Cependant les deux Maisons prétendant à la
Couronne d'Espagne avoient toujours eu les ar-
mes à la main ; le Roi de Suède éroit même en-
core dans l'Electorat de Saxe, lorsque les François
perdirent la fameuse Bataille de Ramélie, qui

Mem. Tome I.

F

procura

COUR DE procura aux Alliés la plus grande partie des Pays Bas Espagnols. Les Troupes qui étoient en Italie se distinguèrent aussi, & particulièrement les Troupes Prussiennes, qui eurent tant de part à la levée du Siège de Turin, que le Duc de Savoie écrivit au Roi une Lettre, dans laquelle il fit l'éloge de la valeur des Généraux & des Soldats Prussiens. Hier, dit-il, l'Armée ennemie a été entièrement mise en déroute dans ses propres Lignes devant cette Place (Turin). Les Troupes de V. M. y ont eu la plus grande part, & je ne puis assez louer la bravoure qu'elles ont fait parroître, & l'insigne valeur de Mr. le Prince d'Anhalt, qui les conduisoit, &c. Cette Lettre est du 8. Septembre 1706.

Le Prince d'Anhalt dépêcha de son côté un Courier pour porter au Roi cette même nouvelle: il fit aussi l'éloge des Troupes qu'il commandoit. Comme les Troupes de V. M., dit-il dans sa Lettre, ont été les premiers dans les retranchemens des Ennemis, elles ont aussi beaucoup souffert, & principalement les Grenadiers. Je peux dire, que les Troupes de V. M. ont si bien agi, qu'elles ont mérité les louanges & l'admiration de tout le monde, &c. Il entre ensuite dans le détail de la perte que les François venoient de faire; & en effet, elle étoit assez considérable. Ce fut dans cette occasion, que Mr. le Maréchal de Marfin fut blessé & fait prisonnier; & outre 45. pièces de gros Canon & 140. de moindre, pris sur eux, on s'empara encore d'un gros Convoi de deux-mille mullets & de mille chevaux, qui étoit escorté par le Régiment de Dragons de Châtillon.

La

La levée de ce Siège, & la réputation que les COUR D^ET Troupes Prussiennes s'y étoient acquise, étoient PRUSSE, les nouvelles les plus sensibles que le Roi pût recevoir. Toute la Cour étoit encore occupée de cette nouvelle, lorsqu'il en vint une autre qui ne fit pas moins de plaisir. Ce fut la levée du Siège de Barcelone. Cette Ville étoit assiégée depuis quelque tems par le Maréchal de Tassé; mais le Roi Charles, qui la défendoit fit une si vigoureuse résistance, & des sorties si ruineuses pour l'Armée Françoise, que ceux-ci furent obligés de se retirer. Le Roi en fut informé par un Courier de la part du Roi Charles.

Tant de succès coup sur coup donnèrent aux Alliés de vastes espérances pour la suite. On revint bientôt de la terreur, que les armes Françoises avoient depuis longtems imprimée dans les esprits, & par-tout on n'entendoit, que des cris de joie de ce que cette Nation si fière se voyoit enfin humiliée. Notre Cour fut encore plus sensible que toute autre à ces grandes nouvelles, & chacun envioit le fort des Soldats Prussiens, dont on savoit que le Duc de Savoie & le Prince d'Anhalt faisoient eux-mêmes les éloges les plus magnifiques.

Ce fut dans de si heureuses circonstances, que se fit le mariage de Mr. le Prince Royal. Ce mariage avoit été conclu à Hanover, dans un Voyage que le Roi y avoit fait avec le Prince son Fils. Ce jeune Prince avoit depuis longtems, pour la Princesse Fille de l'Electeur, tous les sentimens que peut inspirer le mérite le plus accompli. C'étoit aussi, de toutes les Princesses, celle qui pouvoit être la plus agréable à ses

F 2

Sujets:

COUR DE Sujets : elle nous rappelloit l'idée de la feue Reine , & comme elle étoit sa Nièce & destinée à succéder à ses Etats , il sembloit qu'elle eût aussi hérité de toutes les grandes qualités qui l'avoient fait adorer dans notre Cour. Mr. le Prince Electoral d'*Hanover* l'épousa à *Hanover* par procuration , en présence de Mr. le Comte de *Finck* Ambassadeur du Roi. La Princesse partit quelques jours après , avec un Train digne de ce qu'elle étoit & de ce qu'elle alloit être. L'Électeur son Père lui avoit donné en habits & en bijoux tout ce qu'on avoit pu trouver de plus magnifique. L'emplette en avoit été faite à *Paris* , par un homme envoyé exprès. Madame la Duchesse d'*Orléans* , voulut choisir & ordonner elle-même tous les habits ; elle les fit voir ensuite à *Louis XIV* , qui les trouva si riches , qu'il dit qu'il seroit à souhaiter pour les Marchands de *Paris* , qu'il y eût souvent des Princesses pour qui on voulût faire une pareille dépense.

Ce fut le 27 Novembre 1706 , que cette Princesse fit son Entrée publique à *Berlin*. Le Roi vint au-devant d'elle , à une demi-lieue de la Ville. Dès que S. A. R. apperçut le carrosse du Roi , elle mit pied à terre ; le Roi descendit aussi du sien , & alla au-devant de la Princesse. Après l'avoir embrassée , il lui présenta le Prince Royal , Mrs. ses Frères & les deux Princesses. Le Roi remonta ensuite en carrosse : Madame se plaça à la gauche du Roi , & Messrs. les deux Margraves se mirent sur le devant : le Prince Royal & les trois Frères du Roi montèrent à cheval. L'Entrée fut des plus magnifiques. Toutes les Troupes qui se trouvèrent alors à *Berlin* étoient sous

sous les armes, aussi bien que tous les Bourgeois; COUR DE ils étoient rangés en haie depuis les déhors de PRUSSE. la Ville jusqu'au Palais. Le lendemain de l'arrivée de la Princesse, il y eut un Festin magnifique, auquel le Prince Royal & la Princesse eurent le fauteuil, pour ce jour-là seulement; car dès le lendemain, Leurs A. R. ne furent plus assises que sur des chaises à dos, aux deux extrémités de la table.

Notre Cour éroit alors aussi brillante que du vivant de la Reine, les plaisirs se succédoient les uns aux autres, tous les jours étoient remarquables par des Fêtes, Bals, Comédies, &c. Ces réjouissances durèrent assez longtems, lorsque tout à coup nous eumes l'allarme la plus cruelle. Le Roi tomba dangereusement malade, & les Médecins même commencèrent à desespérer de le pouvoir tirer d'affaire. Mais Dieu, toujours attentif au besoin de ses peuples, nous fit la grace de nous le rendre pour quelque tems. Le Roi étant relevé de cette maladie, reçut les complimentens de toute sa Cour de sa convalescence. Les Princes Alliés l'envoyèrent aussi complimenter; ils reconnoissoient, aussi-bien que ses Sujets, combien sa conservation étoit nécessaire à la Cause commune.

Peu de tems après la convalescence du Roi, je vis arriver à Berlin le jeune Comte de Metternich, qui vint apporter au Roi la nouvelle, que les Suisses avoient enfin reconnu S. M. pour Prince Souverain de Neufchâtel, préférablement aux autres Princes ses compétiteurs. Mr. le Comte de Metternich, Ambassadeur du Roi en Suisse, eut le bonheur de faire réussir cette

F 3 affaire,

COUR DE
PRUSSE.

affaire, malgré les menaces de la France qui sou-
tenoit les intérêts de plusieurs de ses Sujets, à la
tête desquels étoit le Prince de *Conty*. Ce fut
immédiatement après la mort de Mad. de *Ne-
mours*, Souveraine de *Neufchâtel*, que chacun des
Prétendans se mit en devoir d'établir ses droits
sur cette Souveraineté. Aussi-tôt que la nou-
velle de cette mort eut été confirmée, le Roy en-
voya ordre à Mr. de *Metternich*, son Ambassadeur
extraordinaire & son Plénipotentiaire en
Suisse, de se rendre à *Neufchâtel* & d'y veiller à
ses intérêts. Il s'y rendit le 30. de Juin, & fit
distribuer à son arrivée un Mémoire, contenant
les droits du Roi sur cette Principauté. Les Pré-
tendans François, de leur côté, en distribuèrent
un semblable pour établir leurs droits & réfuter
les prétentions du Roi. Il y eut des disputes de
tang, entre Mr. le Prince de *Conty* & l'Ambassadeur
de Prusse. Mr. de *Puisieux* Ambassadeur de
France soutint, comme il le devoit, les intérêts
du Prince de *Conty*, & présenta au Conseil de
Neufchâtel un Mémoire des plus fiers & des
plus menaçans, tel enfin, que la France victo-
rieuse auroit pu le donner dans le tems de ses plus
belles conquêtes. Il dit dans ce Mémoire, que
le Roi son Maître ne peut voir avec indifférence
que l'on ose dans *Neufchâtel* manquer de respect
aux Princes de son Sang; qu'il est de la sagesse
& de la prudence de Mrs. du Conseil de pren-
dre au- pluôt des mesures, pour que cette pré-
tention du Ministre de Prusse n'aille pas plus
loin: prétention, dit-il, uniquement fondée sur
la malice, ou sur l'ignorance; puisque, quand
même le nouveau Titre que se donne l'Électeur

de

de Brandebourg depuis quelques années seroit COUR DE universellement reconnu , certe même préten- PRUSSE. tion de ses Ambassadeurs seroit toujours chimé- tique. Ici Mr. de Puisieux les avertit , que si dans peu on ne change de conduite , le Roi de France prendra des mesures bien opposées aux pensées de paix & douceur qu'il a eues depuis qu'il est question de l'affaire de Neufchâtel. Voilà , Madame , sur quel ton le prenoit le Mi- nistre Fran^cois. Ce Mémoire fut suivi de plu- sieurs autres , qui regardoient le fond même de l'affaire ; & Mr. de Puisieux , pour engager le Con- seil de Neufchâtel à favoriser les Prétendans Fran^cois , continua toujours à parler avec une hauteur , qui indisposa tous les esprits contre le parti qu'il soutenoit. Vous pourrez juger de la manière de negocier de cet Ambassadeur , par le dernier Mémoire qu'il présenta vers la fin d'Octo- bre 1707. Après avoir établi le droit des Pré- tendans Fran^cois , toujours en invectivant , voici comme il finit : *S'il arrévoit, contre mon attente, que votre réponse ne fût pas conforme à ce que je demande j'ai de nouveaux ordres de S. M. de vous assurer, que rien ne sera capable d'ar- rêter les effets de son indignation, ni de vous soustraire à la juste vengeance qu'il se propose d'exercer.* Ensuite , paroissant prendre un ton un peu plus doux , il leur dit avec un air de pro- tection , qu'il espère trouver pendant son séjour à Neufchâtel , des dispositions favorables pour l'entièr^e exécution de ce qu'il souhaite. *C'est à ce seul prix (ce sont-là les derniers mots de son Mémoire) que vous pouvez mériter la continuation de la bienveillance de Sa Majesté. Je souhaite en*

COUR DE mon particulier que vous me fournissiez les occasions de vous aider à vous y maintenir. Toutes ces menaces de l'Ambassadeur François n'aboutirent à rien, qu'à lui attirer des réponses très vives de la part des Ambassadeurs, tant de Prusse, que d'Angleterre & de Hollande. On alla toujours son train dans le Conseil de Neufchâtel, & toute cette affaire se termina à la satisfaction du Roi, qui en fut proclamé Souverain le 3 Novembre 1707.

Dès que le Roi eut été reconnu Souverain de Neufchâtel, le Comte de Metternich envoya son Fils à Sa Majesté avec la Sentence des trois Etats, qui déclaroit le Roi légitime Héritier de cette Principauté, du chef de *Louise de Nassau* sa Mère, Fille ainée du Prince Frédéric-Henri, Fils de *Guillaume de Nassau*, dit le *Belgique*; en la personne duquel ont été transmis les droits de la Maison de Châlons, à qui appartenloit originairement la Souveraineté & le Domaine de Neufchâtel.

La nouvelle de l'acquisition de cette Souveraineté ne pouvoit être que très agréable au Roi; aussi fit-il au jeune Comte un accueil des plus favorables: il lui fit des présens magnifiques, & entre autres, il lui donna la Clé de Chambellan.

Peu de jours, après c'est-à-dire le 23 Novembre 1707, il y eut à la Cour un nouveau sujet de réjouissance à cause de la naissance d'un Prince, que Mad. la Princesse Royale mit au monde. Le Roi le déclara aussi-tot *Prince d'Orange*, & le fit en même tems Chevalier du grand Ordre. Sa Majesté dépêcha ensuite des Couriers

à ses

ses Ambassadeurs auprès des Princes ses Alliés, COUR DE pour leur faire part de la naissance de son Petit- PRUSSE, fils. Mr. de *Spanheim*, Ambassadeur en Angle-terre, reçut ordre de prier la Reine d'être Marraine du jeune Prince; & Mr. de *Metternich* Ambassadeur en Suisse, furent chargés d'inviter pour être Parrains de ce Prince, les Etats auprès desquels ils résidoient. Outre ces Puisances, le Roi, & l'Electeur d'*Hanover*, furent Parrains; & Madame l'Electrice d'*Hanover* fut Marraine. Le Baptême se fit dans l'Eglise du Dôme avec une grande magnificence, le 3 Décembre. La joie que l'on eut à la Cour de la naissance de ce Prince, ne fut pas de longue durée; car il mourut quelques mois après. La douleur de la perte fut soulagée par l'espérance que l'on avoit, que la jeunesse & la santé de Mr. le Prince Royal nous donneroit bientôt des héritiers. Ce qui allarmoit le plus, étoit la santé peu assurée du Roi. Depuis sa grande maladie, il avoit de la peine à se rétablir. Les Médecins lui conseillèrent les Eaux de *Carelsbadt* en Bohême. Sa Majesté s'y transporta au commencement de la belle saison.

Le départ du Roi étant résolu, je demandai à Sa Majesté la permission de faire la Campagne de Flandre en qualité de Volontaire. Je partis de *Berlin* avec les Gendarmes, dans lesquels mon Frère étoit Cornette. Nous rejoignîmes l'Armée près de *Louvain*. Mr. le Comte de *Lottum* me reçut en qualité de Volontaire, & je fus auprès de lui pendant toute la Campagne, avec beaucoup d'agrément. Peu de jours après que

F s j'eus

COUR DE
PRUSSE.

j'eus joint l'Armée , Mr. le Prince Elector de Hanover (aujourd'hui *George II.* Roi d'Angleterre) arriva auprès de Mylord *Marlborough* , & fit l'honneur à ce Général de servir comme Volontaire. Ce jeune Prince se distingua beaucoup dans cette Campagne , & il fut voir aux Anglois qu'il méritoit de porter un jour leur Couronne. Ce fut dans cette Campagne que se donna la fameuse Bataille d'*Oudenarde* , dans laquelle les François furent encore obligés de céder aux efforts des Alliés. Il faut cependant dire à leur avantage , qu'ils furent obligés de combattre sans Artillerie : ils n'avoient que quatre pièces de Canon , dont il falut se contenter , le reste de l'Artillerie & leurs bagages n'étant pas encore arrivés. L'action fut des plus chaudes de part & d'autre ; on combattit pendant plusieurs heures avec la dernière opiniâtréte , & toujours avec une petite considérable du côté des Ennemis dont l'Infanterie fut mise en déroute. Grand nombre d'Escadrons de la Maison du Roi de France , qui s'étoient avancés pour soutenir leur Infanterie , furent taillés en pièces ; & le désordre devint alors si grand , & le feu porté en tant d'endroits différens , qu'il étoit presque impossible de distinguer les Alliés d'avec les Ennemis. C'est pourquoi on donna ordre de ne plus tirer jusqu'au lendemain matin , & de laisser plutôt échaper les Ennemis , que de risquer de mettre notre Armée en confusion.

La nuit étant venue , les François ne firent presque plus de résistance en aucun endroit , & se retirèrent par le chemin qui va d'*Oudenarde* à *Gand* ,

Gand, par le Village de *Heusden*. Le soir même de cette Bataille, étant à peu de distance **COUR DE PRUSSE**. des Gardes Prussiennes avec quelques Officiers aux Gardes, j'aperçus un Cavalier qui venoit à nous à toute bride. Il nous dit en arrivant : *Messieurs, Mr. le Duc de Vendôme vous ordonne de vous retirer vers Gand.* Je ne puis vous exprimer quelle fut sa surprise, lorsque nous lui dimes pour toute réponse, qu'il étoit Prisonnier. *Qu'on me tue, s'écria-t-il aussi-tôt; je ne veux plus vivre, après ce qui vient de m'arriver.* Nous le consolames le mieux que nous pumes, & nous le menames à Mr. le Comte de *Lottum*, à qui il se fit connoître pour M. *Duplanti*, Aide de Camp de Mr. de *Vendôme*. Ce qui lui avoit fait prendre le change, étoit l'habillement des Gardes Prussiennes, peu différent de celui des Gardes Françaises.

La Journée d'*Oudenarde* fut d'autant plus glorieuse aux Alliés, que la Bataille fut gagnée sur Mr. le Duc de *Bourgogne*, qui commandoit l'Armée de France. Il avoit avec lui Mr. le Duc de *Berry* son Frère, & Mr. le Chevalier de *S. George*. La présence de ces Princes fut, dit-on, contraire à Mr. le Duc de *Vendôme*, dont les conseils ne furent point écoutés : des Cabales qui s'étoient emparées de l'esprit de Mr. le Duc de *Bourgogne*, empêchèrent que les desseins de ce fameux Général ne fussent suivis, & furent cause de la perte de la Bataille.

Le sur-lendemain sur les dix heures du soir, Mr. le Comte de *Lottum* fut détaché de la grande Armée, avec quarante Escadrons & trente Bataillons. Il s'empara sans aucune résistance

des

COUR DE
PRUSSE,

des Lignes du côté d'*Ypres*, & aussi-tôt elles furent rasées. Le 19 de ce même mois, l'Armée célébra un jour d'Action de grâces pour la Victoire qu'elle avoit remportée; on tira tout le Canon, & il se fit une triple salve de toute la Mousqueterie.

Le 26, Mylord *Marlborough*, qui n'attendoit qu'un Convoi de grosse Artillerie pour commencer le Siège de *Lille*, envoya un Détachement à *Bruxelles* où il y en avoit un considérable, qui venoit en partie du *Sas de Gand*, & de *Maastricht*. Cette marche étoit couverte par vingt-deux mille hommes de l'Armée de Mr. le Prince *Eugène*, qu'il commandoit en personne. Ce grand Convoi arriva heureusement devant *Lille*, qui fut investie le 13 d'Août. Comme ce Siège étoit un des plus considérables qui eût été fait depuis longtems, & quo l'on s'attendoit bien à une vigoureuse résistance de la part du Maréchal de *Boufflers*, qui commandoit dans la Place, il vint des Volontaires de tous côtés pour y assister. Deux grands Princes, tous deux grands Capitaines, le jugèrent digne de leur présence; ce fut le Roi de *Pologne*, & Mr. le Landgrave de *Hesse-Cassel*: ils assistèrent à l'ouverture de la Tranchée, qui se fit la nuit du 22 au 23.

Quelques jours après, les Ennemis s'approchèrent si fort de nous, que l'on crut que leur dessein étoit de combattre. Nos Généraux se trouvèrent à la pointe du jour à la tête de l'Armée. Mr. le Prince *Eugène* de son côté vint joindre Mylord *Marlborough* avec vingt-six Bataillons & soixante-seize Escadrons de son Armée,

qui

qui formoit le Siège. L'Armée fut rangée sur COUR DE trois Lignes , dont les deux premières étoient PRUSSE. de Cavalerie. Elle demeura en cet état jusques vers les dix heures du matin ; mais alors on reconnut que l'Ennemi ne vouloit point en venir aux mains , & qu'il ne cherchoit qu'à nous inquiéter : c'est pourquoi les Généraux firent faire des retranchemens , qui furent achevés dès le lendemain , & on renvoya le Détachement que Mr. le Prince *Eugène* avoit amené , à quelques Escadrons près qui restèrent.

On craignit alors si peu d'être attaqué , que la plupart des Généraux quittèrent la grande Armée , pour assister à l'Assaut qui fut donné à la Contrefcarpe , la nuit du 7 au 8 Septembre. Nos gens l'emportèrent avec beaucoup de perte des nôtres , & ils y prirent leurs logemens. Cette attaque finie , nous partimes pour retourner à la grande Armée. Malheureusement pour nous , le Guide qui nous avoit amené s'étoit enfui ; & comme il n'étoit alors qu'une heure ou deux après minuit , nous nous trouvâmes dans un très grand embarras , & nous primes justement un chemin qui conduisoit au milieu des Ennemis. J'étois à cheval , peut- être à cent pas de Mr. le Comte de *Lottum* , qui étoit dans son carosse. Tout à coup j'entendis crier , *Qui va là ?* Je vous avoue , Madame , que je fus un peu surpris : cependant je me rassurai , dans la pensée que ce pourroit bien être une Sentinelle de quelque Régiment Wallon des Troupes d'Espagne ; de sorte que je repondis , *Officiers*. Nous étions dans des haies entremêlées d'arbres , qui m'empêchoient de profiter d'un

COUR DE
PRUSSE.

d'un petit clair de Lune, à la faveur duquel j'aurois pu reconnoître à qui nous avions affaire. Cela fit que j'avançai toujours. Je ne fus pas plutôt hors des broussaillages, que je me trouvai assez près d'un Corps de Cavalerie, pour reconnoître qu'il étoit impossible qu'il fût à nous, parce qu'il étoit trop près de la Place, & qu'il nous faisoit face. Je connus d'abord le danger où nous étions. Je me retirai le plus doucement qu'il me fut possible vers Mr. le Comte de *Lottum*, à qui je dis ce que j'avois vu. Mr. de K., son premier Aide de Camp me traita de visionnaire. *Kraut*, second Aide de Camp, me traita à peu près de même. Enfin, peu s'en fut que je ne fusse renvoyé comme un fou. Il n'y eut que Mr. le Comte de *Lottum*, qui crut qu'il étoit de la prudence de ne point se hazarder. Il ordonna à son Cocher de rebrousser chemin, & l'Officier d'Ordonnance fut détaché pour voir si je ne m'étois point trompé. La vérité du fait ayant été confirmée, Mrs. les Aides de Camp furent saisis d'une frayeur extraordinaire : ils me firent mille excuses, & promirent de me faire toute sorte de réparation, si nous étions assez heureux pour nous tirer du péril qui nous menaçoit. Enfin nous en sortimes, je ne saï trop comment ; car pour peu que les Ennemis se fussent avancés, nous étions sûrs de coucher dans la Place.

Voila, Madame, ce qui se passa de plus remarquable depuis l'Assaut de la Contrescarpe. Le 11, il se fit quelque mouvement de la part des Ennemis, qui s'avancèrent jusques auprès de nos retranchemens. De notre côté nous nous étimes en état

Etat de les recevoir. Leur Armée passa la nuit sous COUR DE les armes , & le lendemain à la pointe du jour PRUSSE. elle se rangea en bataille ; tout cela inutilement, contre notre attente. Les Princes de France , Mr. le Chevalier de *S. George* , Mr. le Duc de *Vendôme* , & plusieur Officiers Généraux se contèrent de venir reconnoître notre Camp ; mais comme ils s'approchoient un peu trop près de nos retranchemens , on fut obligé de manquer de respect pour de si grands Princes , & on leur envoya quelques volées de Canon ; sur quoi ils jugèrent à propos de se retirer.

Mylord-Duc apprit le même jour, que Mr. de Chamillard Ministre de la Guerre étoit arrivé de Versailles à l'Armée de France, pour assister à un Conseil qu'on y devoit tenir. Il y fut résolu, qu'on ne nous attaqueroit pas , & qu'on s'attacheroit uniquement à nous couper les Convois qui nous vnoient de Bruxelles. Pour exécuter ce projet, ils se postèrent derrière l'Escaut, où ils nous incommodèrent effectivement beaucoup. Il ne restoit plus que le passage d'Ostende , par lequel Mr. de *Web* nous amena un Convoi considérable. Mr. de la *Motte* , Lieutenant-Général des Armées de France, voulut s'opposer à ce passage. Outre un Corps considérable de Troupes , il avoit encore l'avantage du terrain. Cela n'empêcha pas qu'il ne fut battu près de *Wynendal*. C'est à ce Convoi que l'on peut attribuer la prise de *Lille* , qui fut enfin obligée de se rendre le 28. Octobre. Le Maréchal de *Boufflers* se retira dans la Citadelle : cependant, quelque brave que fût la Garnison qui l'avoit suivi , il ne put y tenir longtems. C'est ainsi que les Alliés comptoient les jours ,

par

COUR DE PRUSSE par les avantages considérables qu'ils remportoient. Jamais ils ne firent Campagne plus glo- rieuse : car, outre la prise de *Lille* & de sa Cité, elles, ils eurent encore la gloire dans cette même Campagne, de faire lever le Siège que l'Electeur de *Bavière* avoit mis devant *Bruxelles*, & de ré- duire *Gand* & *Bruges*.

J'oubliois de vous dire, que pendant le Siège de *Lille*, nous pensames perdre le Prince *Eugène*. Ce Prince reçut un jour un paquet par le Courier ordinaire, & l'ayant décacheté, il vit un papier gras qui lui inspira de la méfiance. Il ne fit cependant d'autre mouvement que de le laisser tomber. Une personne l'ayant ramassé, se trouva mal ; ce qui fit qu'on prit le parti d'en faire l'essai sur un Chien, à qui on en frotta le nez ; & il en creva à l'instant. Ce fut ainsi que Dieu voulut bien garantir ce Héros de la plus lâche des trahisons.

J'aurois bien souhaité pouvoir assister à la prise de *Lille* : mais je fus obligé de quitter l'Armée quelque tems auparavant. Mr. *Dankelman* mon Tuteur avoit reçu ordre du Roi de me faire revenir à *Berlin*. Le dessein de S. M. étoit de me donner de l'emploi à la Cour, & comme il pensoit à se remarier, il me destinoit une place auprès de la nouvelle Reine.

Ce fut aux Eaux de *Carelsbadt*, que l'on parla du Mariage du Roi. J'ai eu l'honneur de vous dire, Madame, que les Médecins ne sachant plus quel remède employer pour le soulager dans la langueur qui lui étoit restée de sa grande maladie 1707, avoient à tout hazard ordonné les Eaux de *Carlesbadt*. Le Roi s'en trouva parfaitement

ment bien. Sa santé renaissante rappella les COUR DE plaisirs à la Cour: le Courtisan voluptueux, PRUSSE, qui n'avoit pas encore oublié ce que peut la présence d'une Reine aimable, commença à former des vœux, pour que le Roi fit un choix digne du premier. La chose alla plus loin: on en parla à S. M., on lui dit que rien n'étoit plus nécessaire que de penser incessamment à un second Mariage; que le Prince Royal n'ayant point d'Enfans, il étoit à craindre que S. M. demeurât sans postérité. Enfin tout le monde opinâ de façon pour le Mariage, que le Roi, qui le souhaitoit d'ailleurs, déclara qu'il vouloit se remarier. Il ne s'agissoit plus que de savoir quelle seroit la Princesse qui seroit élevée sur le Trône. Il se forma alors des Partis, qui avoient chacun des vues très opposées.

Le Grand-Chambellan étoit pour la Princesse de Nassau-Frise, dont il prétendoit que le Mariage termineroit tous les différends pour la succession du Roi Guillaume. Le Roi goûta cet avis, & envoya le Baron de Schalifer pour négocier cette affaire. Vous ne croiriez peut-être pas, Madame que ce fut la Mère même de la Princesse, qui, jalouse de la grandeur de sa Fille, fit échouer cette Négociation. Elle prétexta, qu'elle s'étoit déjà vainement flattée de marier sa Fille au Prince Royal; qu'on l'avoit l'eurée alors, & que la même chose lui arriveroit encore. Le Baron eut beau lui donner des assurances du contraire, & lui représenter les avantages que cette alliance procureroit à sa Maison; elle demeura inflexible, & elle lui dit nettement, quelle ne pouvoit se résoudre à voir sa Fille si fort au-dessus

Mem. Tom. I.

G

d'elle,

COUR DE d'elle. Le Baron ayant fait encore quelques tentatives, cette Mère jalouse porta sa Fille à refuser le plus grand parti auquel elle pouvoit aspirer. Nombre de Courtisans ne furent point fâchés de voir manquer ce Mariage. Depuis longtems on étoit jaloux du grand crédit du Prince d'Anhalt; & ce Prince étant Oncle de la Princesse, il étoit naturel de présumer qu'il deviendroit plus puissant qu'auparavant, étant d'ailleurs plus uni que jamais avec le Grand-Chambellan, à qui ce Prince auroit obligation de ce Mariage.

On proposa ensuite la Princesse de Hesse, & la Princesse de Culmbach. La première eut l'exclusion, à l'instant même qu'elle fut proposée; ce fut le Roi même qui la lui donna. La seconde étoit connue du Roi, qui l'avoit vue à Hall, au retour des Eaux de Carelbadt. S. M. l'avoit trouvée à son gré, & avoit même paru vouloir se déterminer en sa faveur; lorsque des brigues opposées se donnèrent tant de mouvements, qu'elles firent évanouir ce projet.

Madame la Duchesse de Zeitz, Sœur du Roi, qui avoit épousé en prémières noces un Due de Meckelbourg. Sa Majesté, peut-être toujours bien intentionnée pour la Princesse de Culmbach, ne parut pas goûter d'abord cette proposition; cependant, sur les instances que lui fit la Duchesse sa Sœur, il lui promit de voir la Princesse de Meckelbourg, avant de se déterminer pour aucune autre. C'est ce qu'il fit quelque tems après qu'il fut de retour à Berlin: il fut à Schwerin Capitale du Meckelbourg, sous prétexte de vouloir accommoder les

les différends entre le Duc & la Noblesse. Ce fut COUR DE
là que le Roi vit la Princesse : elle lui plut, & d'ail- PRUSSE,
leurs il en avoit entendu dire tant de bien, qu'en-
fin il se détermina pour elle ; & aussi-tôt qu'il fut de
retour à Oranienbourg, il déclara son Mariage.

Cette nouvelle ne causa pas dans notre Cour
autant de joie que je me serois imaginé : les
Courtisans commencèrent à faire de sérieuses
réflexions, sur ce qu'ils avoient paru souhaiter
avec ardeur. On se rappella le tems de la feuë
Reine. D'ailleurs l'âge & la santé du Prince &
de la Princesse Royale donnoient assez lieu d'ef-
pétrer que la Maison de Brandebourg ne man-
queroit pas d'héritiers. Enfin la qualité de Bel-
le-mère, de tout tems odieuse, faisoit appré-
hender qu'il n'y eût bien-tôt de la division dans
la Famille Royale. Pour moi, Madame je crois
que ce qui choquoit le plus les Courtisans dans
le choix que le Roi venoit de faire, c'est que
la Reine étoit dévote : qualité peu capable de
faire régner à la Cour cet air de Galanterie qui
attache le Courtisan.

Le Roi n'eut pas plutôt déclaré qu'il vouloit
se remarier, qu'il y eut une foule de sollicitans
pour être de la Maison de la Reine. Un nom-
mé Bassompierre se mit sur les rangs, & demanda
au Roi la Charge de Chambellan de la Rei-
ne. Le Roi lui répondit, qu'il ne vouloit don-
ner à la Reine que les Officiers qui lui convien-
droient ; & que ce qu'il vouloit bien faire pour
lui, seroit de le mettre au nombre de ceux
qui seroient proposés à la Reine, aussi-tôt
qu'elle seroit arrivée. Bassompierre crut qu'en
prévenant la Reine, il seroit infailliblement

COUR DE
PRUSSE.

reçu : il partit donc en poste pour l'aller trouver. Il dit à Sa Majesté, que le Roi l'envoyoit pour être son Chambellan. Le Reine le crut, & le reçut en cette qualité ; elle le chargea même d'une Lettre pour le Roi, avec laquelle *Bassompierre* revint à Berlin. Il dit au Roi, que la Reine l'avoit nommé pour son Chambellan. S. M. s'imagina aisément que la Reine avoit été surprise ; & justement indigné contre *Bassompierre*, il lui fit dire de ne plus paroître à la Cour. Ce *Bassompierre* avoit un Frère, qui éroit venu en même tems que lui à Berlin. Ces deux Messieurs se disoient de la bonne Maison de *Bassompierre*, dont il y en a encore en Lorraine. Ils avoient paru sous ce nom en 1707 à l'Armée de Flandre. L'ainé se disoit avoir été Colonel en France, & avoir eu son Frère le Chevalier pour Capitaine dans son Régiment. Ils quittaient, disoient-ils, leur Patrie, l'ainé pour s'être battu en duel, & le cadet pour lui avoir servi de Second. Le Roi les avoit reçus avec bonté, & leur avoit donné des pensions, avec promesse de les placer dans les Troupes, à la première occasion qui se présenteroit. Ces deux Frères se trouvoient à la Cour dans une situation assez agréable, dont ils auroient sans doute joui longtems, lorsque l'ainé entreprit de se faire Chambellan de la Reine. Peut-être auroit-il été assez heureux pour réussir, si l'impatience qu'il avoit d'avoir cette Charge ne lui eût point fait faire la démarche qui lui attira l'indignation de Sa Majesté. Il fut très étonné de l'ordre qui lui fut signifié de ne point paroître à la Cour, & craignant d'être enfin reconnu

reconnu pour ce qu'il étoit, il se retira : il COUR DE passa en Saxe avec son Frère, & ils furent reçus PRUSSE, l'un & l'autre Chevaliers-Gardes du Roi de Pologne. Ils ne jouirent pas longtems de ce réfuge. Madame l'Électrice d' Hanover ayant su leur avanture de Berlin, écrivit en France à Madame, & la pria de lui faire savoir ce que c'étoit que Mrs. de Bassompierre. Madame, qui ne les connoissoit pas, se douta bien que ce pourroient étre des Avanturiers; mais pour en étre mieux informée, elle en parla à Mr. d'Argenson Lieutenant de Police, qui, sur les portraits qu'on lui fit de ces Messieurs, reconnut que c'étoient deux personnages dont l'affaire d'honneur auroit été terminée par la fleur-delis & les Galères, s'ils avoient pu étre attrapés en France. Sur ce témoignage, Messr. de Bassompierre furent chassés de Pologne, & je ne sai ce qu'ils sont devenus.

Cependant, on faisoit à Berlin tous les préparatifs nécessaires pour recevoir la Reine. Cette Princesse de son côté se préparoit à y faire son Entrée. Mr. le Duc de Meckelbourg épousa la Princesse sa Sœur, par procuration du Roi. Le lendemain, la nouvelle Reine partit de Sverin, accompagnée de la Duchesse sa Mère, du Duc son Frère, & de la Duchesse de Meckelbourg sa Belle-sœur. Ce Cortège l'accompagna jusques sur la frontière du Meckelbourg, qui touche à l'Electorat de Brandebourg. Ce fut là que la Reine trouva Mr. d'Erlach Maréchal de la Cour, qui la reçut de la part du Roi, & lui présenta toute la Maison. Cette Princesse, ayant pris congé de toute sa Famille, monta en carosse & arriva à Oranienbourg le 24.

COUR DE
PRUSSE,

Novembre. Le Roi alla au-devant d'elle à une demi-lieu de cette Maison. Aussi-tôt qu'elie apperçut S. M. elle descendit de carrossé & se mit à genoux. Le Roi la releva & l'embrassa ; il lui présenta ensuite toute la Maison Royale ; après cela on alla vers le Château. Le Roi conduisit la Reine dans son appartement, où elle mangea toujours seule jusques au jour de la célébration du Mariage. Le 27, elle fit son Entrée dans Berlin, où elle fut reçue avec toute la magnificence possible. Le lendemain Leurs Majestés furent mariés dans l'Eglise du Dôme. Le 29, le Roi & la Reine reçurent les compliments de tous les Députés, des Corps de Justice, & des Ministres Etrangers. Il y eut le même jour grand Spectacle, que Leurs Majestés honorèrent de leur présence. Je n'ai point voulu, Madame, vous ennuyer, en vous faisant le détail de toutes ces cérémonies ; j'ai déjà eu l'honneur de vous dire que le Roi s'attachoit à ne rien omettre de ce qui pouvoit contribuer à la magnificence d'une Fête. Il y en eut pendant plusieurs jours, & toujours plus magnifiques les unes que les autres. Ce que je trouvois digne de remarque, ce fut un Combat de Bêtes féroces, où Leurs Majestés se trouvèrent le 17 Décembre ; la Reine tua un Ours de sa Loge, d'un coup d'arquebuse.

L'arrivée de la nouvelle Reine n'apporta pas grand changement à la Cour : à la réserve du premier rang, qu'elle occupa, tout demeura dans le même état. Mad. la Princesse Royale tenoit la Cour chez elle deux fois la semaine, c'est - à-dire, les jours qu'il n'y avoit point Cercle chez la Reine ; les jours d'Appartements

tement, elle se rendoit chez S. M. ; la plupart COUR DE des Princes & s'y rendoient aussi & y restoient PRUSSE. à souper. S. M. accordoit aussi le même honneur à plusieurs autres Dames, qu'elle faisoit avertir par un Gentilhomme, lorsqu'elles étoient au Cercle.

Ce fut dans le tems du Mariage du Roi, que je perdis mon Beau-père. Je fus très touché de sa mort, sur-tout par rapport au chagrin que ma Mère en eut, & dont elle n'a pu revenir le reste de sa vie. Le jour que j'en reçus la nouvelle, le Roi me déclara Gentilhomme de sa Chambre. J'ai eu l'honneur de vous dire, Madame, qu'on m'avoit fait quitter l'Armée, dans l'espérance d'être placé auprès de la Reine : mais lorsque j'arrivai à la Cour, je trouvai toute la Maison nommée, sans y être compris. J'en parlai au Grand-Marechal, qui me dit de ne m'en pas chagriner, & que dans peu il me feroit obtenir une Charge auprès du Roi. C'étoit justement celle de Gentilhomme de la Chambre, à laquelle je fus nommé quelque tems après, c'est-à-dire sur la fin de 1708.

Vous savez, Madame, & il est bien difficile de ne pas se ressouvenir du froid prodigieux qu'il fit l'hiver suivant: il commença le jour des Rois 1709, & fut universel dans toute l'Europe. Les grains & les vignes s'en ressentirent de façon, qu'il y eut une disette qui dura assez long-tems pour faire périr misérablement nombre de Pauvres, qui ne pouvoient même avoir du pain, parce qu'il étoit à un prix excessif. Jamais année ne fut plus triste; il sembloit que la rigueur de la saison s'étoit communiquée

G 5 niquee

COUR DE
PRUSSE.

niquée aux esprits, tant notre Cour fut langriffante & morne pendant tout ce tems. Cependant, la belle saison étant revenue, on commença à se réveiller: chacun se mit en état de partir pour faire la Campagne de Flandre comme Volontaire, & Mr. d'Arneim alla rejoindre le Corps de Troupes dont il avoit le commandement en Piémont. Cette Campagne fut très glorieuse aux Alliés; mais d'ailleurs, très sanglante. La fameuse Bataille de Malplaquet fut pour nous une de ces Victoires qui procurent des lauriers couverts de lambeaux funéraires; deux Victoires parcellles auroient ruiné l'Infanterie des Alliés. Mr. le Prince Royal fut témoin de la valeur de nos Troupes, qui se distinguèrent dans cette Campagne, où elles eurent beaucoup, à souffrir. Les Enemis de leur côté, outre la Bataille, perdirent encore Bons & Tournay.

J'aurois bien voulu faire cette Campagne; mais lorsque je demandai au Roi la permission de partir, S. M. me refusa, en me disant, qu'il me destinoit à autre chose qu'au métier de la Guerre. Je me sentis très flatté de cette réponse, & comme j'étois jeune, & par consequent assez porté à la vanité, je fus assez bon pour me croire pendant quelques jours dans la plus haute faveur. Mais j'eus bien-tôt tout lieu de revenir. Voici ce qui servit à me détromper. La Chatge de Gentilhomme de la Chambre, dont le Roi m'avoit honoré, exigeoit de moi que je fusse à cheval devant le carosse du Roi, toutes les fois que S. M. sortoit, ou qu'elle alloit à la Campagne. Je

me

me trouvai , pendant quelque tems , si incom- COUR DE
modé , qu'il me fut impossible de monter à che- PRUSSE.

val. Le malheur voulut que le Roi allant de *Charlottenbourg à Berlin , s'apperçut que je n'avois point fait ma charge. Cela l'indisposa contre moi au point , que lorsque je me présentai pour recevoir son chapeau & sa canne à son arrivée , il me dit les choses du monde les plus dures , dont la moindre fut , que si je manquois encore une fois à mon devoir , il me priveroit de l'honneur de le servir. Jugez , Madame , combien je fus humilié d'une telle mercuriale , faite en présence de huit ou dix personnes qui étoient dans la chambre du Roi. J'eus , en vérité , bien de la peine à la digérer , & dans le premier mouvement , je pensai d'abord à me démettre de ma Charge. J'en parlai à Mr. le Comte de *Witgenstein* , qui calma un peu ma mauvaise humeur ; il me fit entrevoir , qu'en me conduisant selon ma vivacité , je n'avois qu'à renoncer en même tems à toute fortune au service de mon Roi , service toujours préférable à toutes les fortunes que l'on peut trouver chez un Prince étranger. Il me promit de me remettre bien dans l'esprit du Roi , & il me tint parole ; car deux ou trois jours après , le Roi étant retourné à *Charlottenbourg* , je me trouvai seul dans sa chambre avec le Chambellan de service. S. M. me fit l'honneur de me demander *si j'étois encore fâché*? Je ne répondis que par une profonde révérence. Le Roi me dit une seconde fois : *Que vous demande si vous êtes fâché , de ce que je vous*

G 5

ai

* V oyez le Tome I. des Lettres , page 41.

COUR DE
PRUSSE.

ai grondé il y a quelques jours ? Je répondis, avec tout le respect possible, qu'à la vérité, j'étois sensiblement touché d'avoir donné lieu à S. M. d'être indisposée contre moi ; que personne n'avoit plus d'envie que moi de la bien servir ; & que si j'avois eu le malheur de manquer dernièrement à mon devoir, une indisposition très sérieuse en avoit été la cause. Mais, dit le Roi, il faloit donc me la dire, je ne vous avrois pas grondé. Après tout, si je l'ai fait, ce n'a été que pour vous éprouver ; je n'étois pas dans le fond aussi fâché que je l'ai paru. Fackel, Bouffon du Roi, qui étoit présent à cette conversation, prit la parole & dit au Roi : Bon, bon, Sire, la maladie qu'il allégue est une maladie de commande ; la véritable raison, c'est qu'il n'a pas de chevaux de selle, & cela parce qu'il n'a pas de quoi les nourrir. Eh bien, dit le Roi, je lui donnerai de quoi : le Grand-Chambellan, dit-il en s'adressant à moi, vous expédiera votre Patente pour cela ; allez-le trouver. Je m'avançai alors pour baisser l'habit du Roi ; mais il se retira, & dans le tems que je me baissais, il me mit la main sur la tête & me dit : Vous êtes jeune, soyez sage, & j'aurai soin de vous. J'eus, quelques jours après, ma Patente expédiée, pour envoyer chercher du fourrage au Michlenhoff, où on en distribuoit aux autres Courtisans qui avoient obtenu la même grace.

Dans ce même tems, le Duc de Meckelbourg Frère de la Reine vint à Berlin, où il fut reçu magnifiquement. Cependant il ne fut pas fort content de son Voyage : ce Prince prétendoit, comme Souverain, avoir le pas sur Mrs. les Margraves Frères du Roi, ce qui lui fut refusé.

II

Il mangea en particulier avec le Roi, mais les COUR DE Margraves ne s'y trouvèrent point. Il ne demeura PRUSSE, que trois ou quatre jours à la Cour, pendant lesquels il fut logé au Palais, & servi par les Officiers du Roi.

Pour notre nouvelle Reine, elle donna peu après son mariage dans une dévotion, qui surprit tout le monde, & qui déplut beaucoup aux Courtisans. On ne parloit devant elle que de Religion, & dès le matin son antichambre étoit occupée par les Ministres, par le Docteur Francke qu'elle avoit fait venir exprès de *Hall*, & par *Borß* son Confesseur. On se seroit plutôt imaginé étre dans l'Antichambre de quelque Supérieure de Couvent, que dans le Palais d'une grande Reine. Sous prétexte de prières pour la Peste qui infectoit quelques unes de nos Provinces, on n'entendoit que Litanies dans les apartemens. Toutes ces mommeries déplurent au Roi: ce Prince avoit beaucoup de Religion, mais il n'aimoit pas la bigoterie. Il fit sentir à la Reine, que sa façon de vivre ne convenoit point à une personne assise sur le Trône, & il la fit consentir à éloigner d'elle ceux qui l'avoient excitée à embrasser le parti des *Piétistes*. Francke fut renvoyé à *Hall* dans le Grand Collège que la Reine venoit de fonder pour les Orphelins, & dont ce Docteur avoit la direction. Il n'y eut que *Borß* Confesseur de S. M. qui resta à la Cour: mais on lui conseilla de ne pas tant s'embarrasser du salut de la Reine. Cette Princesse étoit si zélée pour sa Religion, qu'elle croyoit qu'il n'y avoit point de salut pour ceux qui en professoient une contraire. Je me souviens qu'un jour qu'elle parloit

de

COUR DE de Religion avec le Roi, elle lui dit qu'elle ref-
PRUSSE. sentoit bien de la douleur de le savoir Réformé,
& par-là, hors des voies du salut. Le Roi parut
étonné de ce compliment: *Comment, lui dit-il, vous
croyez donc que je serai damné? Et comment direz
vous donc, en parlant de moi après ma mort? Car
vous ne pourrez point dire, der SEELIGE König,*
(expression Allemande qui est d'usage en parlant
d'une personne morte, & qui signifie, *le Roi sau-
vé*) La Reine fut un peu embarrassée, & après
quelques momens de réflexion, elle dit: *Je
dirai, der liebe verstorbene König, (qui signi-
fie, le cher Roi mort.)* Cette réponse fâcha le
Roi, qui peu après retourna dans son aparte-
ment. J'étois ce jour-là de service, & par consé-
quent dans l'appartement de S. M. avec quelques
Seigneurs de la Cour. Le Roi nous raconta avec
assez d'émotion la conversation qu'il avoit eue
avec la Reine: il y étoit d'autant plus sensible,
qu'il pensoit alors très sérieusement à la réunion
des Eglises Protestantes.

Cependant la Peste, qui s'étoit déclarée dans
quelques-unes de nos Provinces, nous effrayoit
beaucoup. Le Roi agit dans cette occasion en
vrai Père du Peuple: il envoya de l'argent & des
vivres à ceux qui en étoient affligés, & pour de-
mander à Dieu qu'il voulût bien détourner ce fleau
de nos Provinces, il fit célébrer un jour de Jeûne
& de Prières solennelles dans toutes les Eglises
de ses Etats. De plus, il fit construire des *La-
zarets* aux portes de toutes les Villes, pour ser-
vir de lieux de Quarantaine à ceux qui venoient
de quelque Lieu suspect. Comme tout se passoit
dans ce tems en Sermons & en Prières pour la
Peste,

DU BARON DE PÖLLNITZ. 101

Peste, dont le détail ne seroit pas fort amusant, COUR DE je crois qu'il ne sera pas hors de propos de vous PRUSSE. raconter ici de quelle façon se faisoit le service chez le Roi & la Reine. Je commerçerai par vous dire quelque chose de Berlin*, & du Palais† de S. M.

C'est aux François Religionnaires que la Ville de Berlin* a l'obligation d'être ce qu'elle est aujourd'hui. Ils avoient été reçus avec bonté de l'Electeur Frédéric-Guillaume. Le Roi, aussi généreux que son Père, prolongea & augmenta même les franchises accordées aux François; & pour faire voir à ces Exilés qu'il vouloit leur servir de Père, il voulut qu'ils ne fussent plus distingués de ses Sujets naturels; il leur fit bâtir des Eglises, dont il entretenoit les Ministres; il leur donna un fort beau Collège pour y faire instruire leurs Enfans; & il choisit aussi parmi eux une Compagnie de Mousquetaires, dans laquelle on recevoit que des François.

Ces Réfugiés, sensibles aux bontés du Roi, s'empresstrent à l'envi à lui en témoigner leur reconnoissance en faissant fleurir le Commerce. Ils travaillèrent avec le même zèle à l'embellissement

* Voyez le Tome I. des Lettres, page 4. & suiv. La description de cette Capitale de l'Electorat de Brandebourg y est fait d'une exactitude, & dans un ordre admirable.

† Voyez aussi, par rapport à ce Palais, le Tome I. des Lettres, page 12. & suivantes.

* Voyez encore, pag. 35. & 36. du même Vol. la nature des plaisirs de la Ville & de la Cour.

COUR DE
PRUSSE.

ment & à l'agrandissement de la Ville, & ils firent bâtrir quantité de maisons également propres & commodes : Ils agrandirent la Ville, de tout le Quartier de la *Ville-neuve*, qui est assurément le plus beau Quartier de *Berlin*. Les rues y sont tirées au cordeau. La rue principale est ornée de six rangs de Tilleuls qui forment six Allées, dont celle du milieu est entourée d'une balustrade pour garantir des carrosses & des voitures. Ces Allées aboutissent à un Bois percé par une Avenue d'une lieue, qui conduit à *Charlottenburg*, Maison Royale.

A l'entrée de la *Ville-neuve* on voit l'Arsenal.* Ce bâtiment peut passer pour un des plus beaux de l'Europe. Il est quarré, ce qui forme au milieu une grande place. Les quatre faces extérieures sont toutes semblables, à peu de chose près. La principale façade est divisée en trois Corps, dont celui du milieu est un peu avancé. Le rez-de-chaussée est composé d'arcades chargées de bossages ou refends, qui supportent des colonnes pilastrées d'Ordre Jonique. Le corps avancé du milieu est orné de quatre colonnes, & terminé par un grand fronton. La grande ou principale Porte est au milieu. Quatre grandes & belles Statues représentant les Vertus principales, sont aux deux côtés sur des piédestaux ; elles semblent porter leurs regards sur le Portrait du Roi, qui est placé en Médaillon de bronze doré dans le couronnement de la Porte. Au-dessus de ce Portrait on voit le Chiffre de S. M. au milieu d'un Cartouche couronné, soutenu par la Renommée

et la

* Voyez Tome I. des Lettres page 20. & Suiv. où la description de cet édifice y est plus détaillée.

¶ la Victoire : le Cartouche est comblé par un COUR ^{DE} entablement, sur lequel est écrite en lettres d'or PRUSSE, une Inscription Latine à l'honneur du Roi. Enfin au dessus de cet entablement est un grand fronton d'un bas-relief d'une beauté parfaite, représentant un Mars qui semble se repousser sur un Trophée, & qui regarde à ses pieds deux Esclaves enchainés. Le tout est comblé par une balustrade appuyé sur des piédestaux qui supportent des Trophées. Ce superbe édifice est entouré de bornes de fer qui représentent des Canons ; sur lesquels on voit le Chiffre du Roi, qui est doré ; ces bornes servent de support à des chaînes de fer, qui sont tendues en festons de borne en bôrne.

Les dedans de ce bâtiment sont aussi magnifiques que les dehors. Deux rangs de piliers soutiennent la voûte du rez-de-chausée, & forment trois Allées, dont celle du milieu est la moins large. Celle là seule fait de passage, les Allées des côtés étant remplies de magnifiques Canons de fonte. Le Roi avoit dessin de faire placer à chaque coin un Canon de cent livres de bale : il n'y en a eu qu'un d'achevé, qui a été nommé l'*Asie* ; c'est une terrible machine, mais plus propre à orner un Arsenal, qu'à aucun autre usage. On y monte par un degré, parce qu'on a été obligé de construire l'af-fût à proportion de la pièce qu'il porte. Ce Canon est tout parfumé d'Aigles & de Couronnes : les Armes du Roi y sont représentées sous un Pavillon Royal, de même que celles du Margrave Philippe Frere du Roi, comme Grand-Maitre de l'Artillerie. Voilà ce qu'il y a de plus remarquable du côté de la Ville-nouvelle.

Le

COUR DE
PRUSSE.

Le Palais du Roi est aussi d'une grande magnificence. Tout y est majestueux, & le premier coup d'œil annonce la demeure d'un grand Monarque. Cependant, une chose que l'on trouve à redire, c'est la symétrie qui n'a pas été scrupuleusement observée ; & cela parce que ce bâtiment ayant été construit à différentes reprises, chaque Architecte a suivi un plan particulier.

Le Palais est composé de quatre grands Corps de logis, ce qui forme au milieu une Cour plus longue que large. La principale façade présente d'abord un grand Portail fort élevé, avec deux portes en arcades aux deux côtés. Les proportions des colonnes & de l'élévation du Portail ont été prises d'après l'Arc de triomphe de Constantin, à Rome. Aux deux côtés du Portail, on voit douze grandes croisées entourées d'ornemens. Les façades qui sont du côté de la Cour, sont bien plus magnifiques que celles du dehors ; mais aussi, elles sont plus irrégulières. Les dedans du Palais ont un peu mieux réussi. Deux grands Escaliers conduisent à la Salle des Gardes. L'un est à la droite, & l'autre à la gauche du Vestibule. L'Escalier de la gauche est d'un goût particulier ; il est en glacis sans degrés, de façon qu'un carrosse peut y monter. La Salle des Gardes est longue, mais étroite, & elle n'a de jour que par des croisées qui donnent sur la coupole des Escaliers. L'entrée est au milieu. L'on tourne sur la gauche, pour entrer dans l'Appartement du Roi, qui présente d'abord trois Chambres en enfilade. La troisième de ces Chambres sépare le petit Appartement, du grand. Le petit est à droite, & le grand à gauche. Je ne vous parlerai

lerai que de ce dernier, qui est le plus magnifique. En tournant donc sur la gauche, on appelle PRUSSE. Il y a une longue enfilade d'Appartemens, qui forment un magnifique point de vue. Les meubles sont d'une richesse surprenante; on ne voit de tous côtés, qu'or, argent, marbre, bronze, peintures, glaces, vases &c. en un mot, tout ce qu'on peut souhaiter de plus riche & de meilleur goût. Cette enfilade d'Appartemens est terminée par une longue Gallerie, dont le plafond, à l'imitation du celui de *Versailles*, représente les principales actions du Roi. Les côtés sont ornés de Tableaux des plus fameux Maîtres, dont les cadres sont de bronze doré.

On voyoit autrefois au bout de cette Gallerie un grand Cabinet revêtu d'Ambre, travaillé en bas-reliefs, qui formoient divers compartimens, de grandes places relevaient la beauté de l'ouvrage, qui pouvoit passer pour une pièce unique. Le Roi voulant faire au *Czar* un présent digne de lui, a donné ce Cabinet à ce Monarque, avec un Yacht qui avoit coûté 8000 écus.

Je ne finirois point, si je voulois entrer dans le détail du beau & du magnifique qui se présente à chaque pas que l'on fait dans ce Palais. Je crois qu'il suffit de dire que le Roi avoit fait imiter, autant qu'il avoit été possible, les dedans du Château de *Versailles*. Ce grand Prince avoit pris *Louis XIV.* pour modèle, & à son exemple, il s'étoit attaché à construire des édifices magnifiques & à établir différentes Manufactures, dans lesquelles les Pauvres en travaillant gagnent de quoi se soutenir, & dans lesquelles aussi on trouve à un prix raisonnable, ce qu'il faloit autrefois faire.

Mem. Tome I.

H

venir

COUR DE
PRUSSE.

venir des Pays étrangers avec beaucoup de dé-
pense. Voilà, Madame, à peu près ce qu'il y
a de plus remarquable à Berlin. Je vais à pré-
sent, en peu de mots, vous faire le détail * de
la façon dont le service se faisoit tous les jours
chez Leurs Majestés.

Je commence par le lever du Roi. S. M. se le-
voit ordinairement entre cinq ou six heures du
matin, dans le tems dont j'ai l'honneur de vous
parler; car autrefois, il se levoit dès les trois ou
quatre heures. Aussi-tôt que le Roi étoit éveillé,
le Garçon de chambre qui avoit veillé auprès de
S. M. alloit avertir les Valerts de chambre & de la
Garderobe. Ils entroient aussi-tôt, & ouvroient les
rideaux du lit & des fenêtres; ensuite ils sortoient
& avertissoient qu'il faisoit jour chez le Roi.
Alors le Chambellan de service, le Gentil-
homme de la Chambre, & les Officiers du Guet
entroient, en faisant une profonde révérence.
Les Médecins entroient ensuite, & Sa Majesté
leur disoit comment elle avoit passé la nuit.
L'instant d'après, les Garçons de la chambre ap-
portoient une grande table d'argent, sur laquelle
on mettoit le caffé. Le premier Valet de cham-
bre de semaine présentoit du caffé au Roi sur une
soucoupe d'or, & les Garçons de la chambre en
présentoient à toutes les Personnes de qualité
qui se trouvoient au lever. Il faloit absolument
en prendre deux tasses; sans cela, on courroit
risque d'essuyer une mercuriale. Le caffé pris, on
empor-

* Voyez au Tome I, des Lettres, page 37. &
suiv. le caractère du Roi aujourd'hui régnant, &
sa façon de vivre.

emportoit la table , & le Roi s'entretenoit pendant une demi-heure ou trois quarts d'heure avec ceux qui étoient présens. Ensuite il saluoit du bonnet , & tout le monde se retirroit. Les Valets de chambre & de garderobe restoient , pour habiller le Roi. S. M. passoit aussi-tôt après dans un Cabinet où étoit son Prié-Dieu : il y demeuroit ordinairement une heure , pendant qu'on faisoit son lit : il revenoit ensuite dans la chambre , & alors le Premier-Ministre venoit lui faire le rapport des dépêches , ce qui duroit jusques à dix heures ou environ. Après cela , le Roi passoit au Conseil , où il demeuroit un peu plus d'une heure. Ce Conseil étoit composé de Mr. le Prince Royal , de Mr. le Margrave Philippe Frère du Roi , & des Ministres. Au sortir du Conseil , le Roi passoit dans son Cabinet , & y donnoit ses ordres pour son service. Alors deux Timbaliers placés sur deux balcons opposés , qui donnoient sur la petite Cour , avertissoient par le son de leurs timbales les Officiers de la Bouche & du Gobelet de tout préparer pour le service du Roi. Aussi-tôt que le couvert étoit mis , les timbales se faisoient entendre pour la seconde fois. Pendant ce tems-là , le Roi accompagné du Prince Royal , & de Mrs les Margraves Frères de S. M. ; passoit par la Salle des Gardes dans l'Appartement de la Reine , où il trouvoit toutes les Princesses. Quelques momens après , les timbales & 24 trompettes séparés en deux Corps avertissoient que l'on servit les viandes. En même tems deux Gardes du Corps & six des Cent-Suisses de la Garde prenoient possession de la Salle où le Roi devoit manger. Les deux Gardes du Corps se

H 2 postoient

COUR DE postoient derrière le fauteuil du Roi & de la Reine,
PRUSSE. & les six Suisses environnoient la table, trois de
chaque côté, la pertuisanne en main. Le dîner
étant servi, le Grand-Chambellan son bâton à la
main venoit avertir le Roi, qui se rendoit dans
la Salle, suivi de la Reine, à qui M. le Prince
Royal donnoit la main. Mrs. les Margraves la
donnoient à Madame la Princeesse Royale & à
Meldaines les Margraves. En entrant dans la
Salle, le Roi donnoit son chapeau & sa canne, &
la Reine ses gands & son éventail, aux Cham-
bellans de service. Ensuite deux Gentilshommes
de la Chambre leur dormoient à laver dans un
grand bassin de vermeil ; Leurs Majestés se la-
voient les mains en même tems ; les deux Cham-
bellans leur présentoient ensuite des serviettes :
les deux Gentilshommes de la Chambre présen-
toient aussi à laver aux Princes & aux Princeesses,
mais ils ne l'acceptoient pas.

Leurs Majestés s'étant lavées, le Grand-Maré-
chal, qui se tenoit au milieu de la table, vis à vis
du Roi, frappoit de son bâton en faisant une pro-
fonde révérence : un Page qui étoit à côté de lui, en
faisoit une semblable, & disoit ensuite une courte
prière, après laquelle Leurs Majestés se placçoient
dans leurs fauteuils & Leurs Alteesses Royales sur
des chaises à dos. L'Ecuyer tranchant s'aprochoit
pour-lors de la table, il faisoit l'essai des vian-
des, & servoit ensuite LL. MM. & les Princees, suivi-
ant leur rang. Lorsque LL. MM. demandoient
à boire, le Chambellan avertissoit un Page ; ce-
lui ci avertissoit le Gentilhomme de la Chambre
qui étoit de service ; ce Gentilhomme alloit au
buffet, & y prenoit du vin & de l'eau dans deux
carafes

caraffes sur une soucoupe d'or. Le Cham- COUR DE bellan faisoit l'essai de l'un & de l'autre, & en PRUSSE. suite il présentoit à boire à Leurs Majestés. Le Roi buvoit toujours à la santé de la Reine, & pareillement la Reine à la santé du Roi. Ensuite LL. MM. congédioient la Cour par un salut qu'elles faisoient au Grand-Maréchal. La Cour se reiroit alors, & il ne restoit que ceux qui étoient pour servir. Avant que de sortir, le Préminier-Ministre, comme Grand-Ecuyer, s'approchoit, avec le Grand-Maitre de la Garderobe & le Capitaine des Gardes, pour recevoir les ordres du Roi, en cas que S. M. voulût sortir. Lorsque l'on étoit prêt de servir le dessert, on venoit avertir le Grand-Maréchal, ou celui qui pendant son absence portoit le bâton; il retournoit à la table du Roi. Lorsque S. M. s'étoit levée de table, le Chambellan lui présentoit de l'eau pour laver sa bouche; le Chambellan de la Reine les Gentilshommes de LL. AA. RR. en présentoient aussi à leurs Princesses. Ensuite le Roi conduisoit la Reine dans son apartement, où il demeuroit peu de tems: il repasoit dans le sien, & il se reposoit une heure dans son Cabinet.

Le Roi étant réveillé, le Chambellan & le Gentilhomme de la Chambre entroient dans le Cabinet de S. M. Quelquefois la Reine lui rendoit visite, d'autres fois le Préminier-Ministre venoit lui parler d'affaires. En Eté, le Roi sortoit & prenoit le plaisir de la promenade, ou celui de la Pêche, ou bien il alloit à la Chasse, sur-tout à celle du Héron qu'il aimoit beaucoup. Le soir sur les six heures, S. M. passoit chez la Reine, & y demeuroit environ une heure: ensuite il retournoit

COUR DE dans son Apartment, dans une Chambre que l'on PRUSSE, appelloit la *Tabagie*, parce que c'étoit là qu'il fumoit. Plusieurs Seigneurs avoient l'honneur de fumer avec lui. Le Roi ne souloit jamais, à moins que ce ne fût dans des cas extraordinaires, Il s'amusoit à jouer aux Echecs. Lorsque la partie étoit finie, il s'entretenoit assez familièrement avec le Chambellan, les Gentils-hommes de la Chambre, & quelques Courtisans privilégiés. Lorsque le Roi vouloit faire cesser la conversation, il donnoit ses ordres au Grand-Maitre de la Garderobe touchant l'habit qu'il vouloit mettre le lendemain: alors tout le monde se retirroit, & les Valets de Chambre & de Garderobe venoient coucher S. M. Voilà, Madame, de quelle façon le service se faisoit dans notre Cour. Jamais aucune interruption dans les heures que le Roi s'étoit prescrites pour ses exercices, à moins qu'il ne fût incommodé. J'ai cru que ce détail, quoique peut-être un peu long, seroit toujours moins ennuyeux que celui de toutes les Litanies & autres prières, auxquelles la Reine fut très assidue pendant le reste de cette année.

Au commencement de l'année suivante, c'est-à-dire le 19 Janvier 1710, Mr. le Comte de *Lotum* présenta au Roi onze pièces de Canon, & plusieurs Drapeaux & Etendarts, qui étoient échus en partage à S. M. dans la distribution qui avoit été faite, de ceux que l'on avoit pris sur les François pendant la Campagne.

Dans ce même tems, nous perdimes pour toujours le Duc de *Courlande*. Ce jeune Prince étoit Neveu du Roi par Madame sa Mère, qui étoit Sœur de S. M. de même Père, mais non pas de même

DU BARON DE PÖLLNITZ. III

même Mère. Il étoit encore enfant dans le COUR DE tems de la mort du Duc de *Courlande* son Père: PRUSSE. cette mort avoit été pour lui le plus grand de tous les malheurs, par la mes.intelligence que la Tutèle de ce jeune Prince avoit causée entre ceux qui y prétendoient. La Duchesse sa Mère soutenoit qu'elle étoit de droit Tutrice du Prince son Fils. L'Oncle du jeune Prince prétendoit aussi. Enfin la Noblesse de *Courlande* la disputoit à l'un & à l'autre. Pendant ces troubles domestiques, les Parties, peu attentives aux démarches de leurs voisins, se virent bientôt de puissans Ennemis sur les bras. Les Saxons, comme les plus proches, furent les premiers à s'emparer de ce Pays: bientôt les Moscovites accoururent, & de concert avec les Saxons se jettèrent sur ce qu'ils trouvèrent à leur bienfaveur. Mais les uns & les autres furent bientôt obligés d'abandonner ce Duché: le Roi de *Suède* parut à la tête de ses Troupes, & sans faire de grands efforts, il forçá les Saxons & les Moscovites à lui abandonner ce Pays. Cependant la fortune s'étant lassée de seconder les armes du Monarque *Suédois*, il se vit obligé peu après son entrée dans la Courlande, de céder ce Duché aux Moscovites, qui en demeurèrent seul possesseurs.

Tous ces troubles avoient obligé la Duchesse de se retirer avec le Prince son Fils; elle étoit venue à *Berlin*, où elle avoit assistée au Sacre du Roi; & depuis, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, elle avoit épousé le Margrave de *Brandebourg-Baireuth*. Cette Princesse avoit suivi le Margrave son Epoux dans ses Etats, où elle

H 4

avoit

avoit mené le Duc de *Courlande* son Fils. Ce jeune Prince demeura chez le Margrave son Beaufpère, jusques après la défaite du Roi de *Suède* à *Pultawa* par l'Armée Moscovite. Ceux-ci s'étant rendus maîtres de la *Courlande* le Duc se flatta de pouvoir obtenir du *Czar* son rétablissement dans ce Duché. Il ne fut point trompé dans ses espérances; le *Czar* voulut bien y consentir, à condition cependant, qu'il épouseroit sa Nièce, Fille du feu *Czar* son Frère. L'alliance étoit à la vérité très illustre; cette Princesse étoit Fille & Nièce d'un puissant Monarque: mais l'éducation qu'elle avoit eue étoit bien différente de celle du jeune Prince, & il y avoit tout sujet de croire que bientôt les Epoux seroient mécontents l'un de l'autre. Le Duc de son côté auroit bien souhaité rentrer dans son Duché sous d'autres conditions: mais enfin, se croyant encore trop heureux de pouvoir à ce prix se remettre à la tête de ses Sujets qui le souhaitoient depuis plusieurs années, il partit pour la Cour du *Czar*, & y épousa la Princesse. Ce mariage fait avec quelque répugnance de la part du jeune Duc, sembloit ne lui promettre que des jours malheureux; & en effet, à peine fut-il marié, qu'il tomba dangereusement malade, & mourut quelques jours après. La désolation fut générale dans tout le Duché de *Courlande*; ces pauvres peuples espéroient qu'enfin la présence de leur légitime Souverain leur feroit oublier les maux, que des Guerres continues leur avoient fait souffrir depuis plusieurs années. Ce jeune Prince n'étoit, dit-on, tombé malade, que pour avoir été obligé de boire avec excès, le jour de son mariage.

Ce

Ce fut vers la fin de cette même année que COUR DE fut disgracié le fameux Comte de *Wartemberg*, PRUSSE. Prémier-Ministre & Grand-Chambellan. Cet événement, si souhaité depuis longtems, surprit cependant tout le monde. Le crédit de ce Ministre paroisoit trop bien établi; les prémières places du Royaume étoient remplies par ses créatures, de la reconnoissance desquelles il pouvoit tout espérer: d'ailleurs, on n'imaginoit personne assez hardi pour jeter la première pierre; l'exemple récent du Comte de *Wesen* étoit une terrible leçon, pour ceux qui devoient entrer dans un complot aussi hazardieux. Cependant il se trouva à la Cour deux personnes, peu effrayées du danger auquel les exposoit une entreprise de cette nature: ces deux Courtisans se nommoient *Kamcke*; ils étoient Cousins, & comme ils portoient le même nom, on ne les distinguoit que par les noms de *grand* & de *petit*.

Le *grand Kamcke* avoit été successivement Page du Roi, page de la Chambre, ensuite Favori déclaré, & enfin Grand-Maitre de la Garderobe. Il avoit déjà cette dernière Charge, lors de la disgrâce du Prémier-Ministre. La faveur dont le Roi honoroit ce Courtisan, étoit ce qui le rendoit le plus recommandable: car du reste, on ne remarquoit point en lui ni de ces vertus, ni de ces vices, qui contribuent presque également à faire de grands Hommes. Il passoit pour avoir de l'esprit, parce qu'il avoit été assez heureux pour gagner & conserver les bonnes grâces du Roi; & il avoit la réputation d'être bon, parce qu'occupant une place dans laquelle il auroit pu faire beaucoup de mal, il n'en faisoit point. Il est

COUR DE VRAI que, d'un autre côté; il ne rendoit service à personne: la tranquillité de son tempérament ne lui auroit pas permis de se donner ces mouvemens, également nécessaires pour servir un Ami, ou pour nuire efficacement à un Ennemi.

Le petit Kamcke son Cousin étoit d'un caractère bien différent. Il joignoit à un esprit vif & brillant, toute la politesse du Courtisan le plus rafiné. Ambitieux & vain, mais toujours avec esprit, il étoit propre pour ces entreprises délicates qui ne font honneur que lors qu'elles réussissent; &, ce qui est rare dans un jeune-homme, il avoit tout le manège & la dissimulation nécessaire pour l'exécution. Le Comte de Wartemberg l'avoit toujours haï; il le soupçonnait d'avoir eu part aux Chapsions que M... depuis Ministre du Roi de Pologne, avoit faites sur toute la Cour, & dans lesquelles le Comte & la Comtesse étoient très maltraités: mais celui-ci, sans perdre jamais l'espérance de réussir, avoit toujours continué de faire sa cour au Roi, sans paroître faire attention à la haine du Ministre. Ses assiduités furent enfin récompensées: le Roi commença par lui accorder l'honneur de le faire jouer avec lui aux Echecs, tous les soirs. Ce jeune Courtisan fut habilement profiter de cette faveur, de façon que peu de tems après, S. M. le fit Ministre d'Etat. Le Comte de Wartemberg fut doublement choqué de l'élevation du petit Kamcke: il ne croyoit pas qu'une telle grâce pût être accordée par un autre canal que par le sien; & d'ailleurs, elle étoit donnée à un Ennemi habile, dont le crédit naissant pouvoit lui donner de l'ombrage. Kamcke de son côté, se

se croyant redevable de son élévation à son seul **COUR DE
MÉRITE**, eut encore moins d'égards qu'auparavant pour le Prémier-Ministre. Ils commencèrent à se regarder l'un l'autre, sans cependant oser encore s'attaquer; peu à peu on en vint aux paroles; enfin *Kamcke* fier de sa faveur, & appuyé d'ailleurs de tous les honnêtes gens, résolut la perte du Prémier-Ministre, & du Grand-Maréchal sa créature. Il fut assez adroit pour engager *Kamcke* son Cousin dans cette affaire. Celui-ci, en qualité de Grand-Maitre de la Garderobe, pouvoit plus aisément qu'aucun autre porter au Prémier-Ministre le coup fatal: il y réussit heureusement. Il exagéra à S. M. les plaintes du peuple, & le murmure de toute la Cour. La Reine de son côté, prévenue par les *Kamcke*, parla fortement au Roi, qui consentit enfin à éloigner un Ministre, dont il avoit cru jusques alors ne pouvoir se passer.

Cette grande scène s'ouvrit par la disgrâce du Comte de *W:tgenstein*, Grand-Maréchal de la Cour & créature du Prémier-Ministre. Il fut arrêté dans sa maison le 27 Décembre à dix heures du soir, par un Lieutenant aux Gardes suivie de dix Grenadiers. Le lendemain, sur les neuf heures, Mr. de *Gersdorff* Colonel du Régiment des Gardes, accompagné de *Sroffius* Trésorier de l'Ordre de l'Aigle noir, vint de la part du Roi lui demander le Cordon de l'Ordre. Il le rendit aussi-tôt, en les assurant que c'étoit à tort qu'on le maltraitoit; mais que malgré cela, il ne se plaignoit point du Roi, & que c'étoient ses Ennemis qui avoient surpris la bonté de S. M. pour le perdre. Peu de temps après, un Officier

COUR DE PRUSSE. cier des Gardes entra, & lui dit qu'il avoit ordre de le conduire à *Spandau*. Il répondit, qu'il étoit prêt d'aller par-tout où le Roi l'ordonneroit; mais il demanda qu'il lui fût permis d'écrire à sa belle-mère, qui étoit Dame-d'honneur de la Reine. L'Officier lui répondit, qu'il lui étoit défendu de le laisser parler ni écrire à qui que ce fût. Il le fit ensuite monter en carosse, & s'y plaça avec lui. Le carosse fut escorté par douze Gardes du corps.

Le bruit de sa détention s'étant d'abord répandu par toute la Ville il s'assembla bientôt une foule de peuple devant son Hôtel; chacun croioit de son côté, & inventoivoit le Grand - Maréchal; on l'appelloit Sangsue du Peuple, & l'auteur des Impôts dont on étoit accablé. Ces cris redoublèrent, lorsqu'ils le virent monter en carosse pour être conduit à * *Spandau*; mais le Grand - Maréchal, sans s'étonner, bailla les glaces de son carosse & dit à ce peuple furieux, qu'il avoit été fidèle serviteur de son Roi, & qu'il n'avoit jamais rien fait dans son Ministère qui pût lui être reproché. Les clamours du peuple l'empêchèrent de continuer & il s'éloigna de la Ville, chargé de malédictions.

La haine qu'on lui temoignoit venoit d'un endroit qui touche toujours le peuple très sensiblement: on le soupçonoit d'avoir eu part à la création de plusieurs Impôts, & d'avoir été l'auteur de la Chambre des Incendies. L'établissement de cette Chambre étoit assez bon dans son principe; car c'étoit elle qui se chargeoit d'indemniser les particuliers de la perte qu'ils avoient pu faire lors

de

* Voy. le Tome I. des Lettres, pag. 4.

de l'incendie de leurs maisons : pour cela on COUR DE
avoit taxé chaque particulier à donner une cer- PRUSSE.
taine somme, afin d'avoir toujours un fonds ca-
pable de subvenir aux besoins des incendies. Il
y eut bien-tôt de la fraude dans le maniement
des deniers, destinés en apparence à un très bon
usage ; & insensiblement, ce qui avoit été éta-
bli pour soulager le peuple dans des besoins pré-
fans, ne servit qu'à le vexer.

La disgrâce du Grand Maréchal fut bientôt
suivie de celle du Prémier-Ministre. Deux jours
après la détention du prémier, le Roi ordonna à
Mr. d'Ilgéen Ministre & prémier Secrétaire d'Etat,
d'aller demander les Sceaux au Prémier-Ministre,
& de lui ordonner de sa part, de ne plus se mêler
d'aucune affaire. Il reçut cette nouvelle avec fer-
meté, & il dit au Secrétaire d'Etat, qu'il n'avoit
jamais eu d'autre volonté que celle de S. M., &
qu'ainsi il alloit se préparer à exécuter ses ordres.
Le lendemain il reçut ordre de sortir du Palais
& de se retirer à sa Terre de *Wolfersdorff*, à
quelques lieues de *Berlin*. Il se mit aussitôt en
état d'obéir ; mais avant que de partir, il fit prier
le Roi de lui permettre de l'aller remercier de
toutes les bontés que S. M. avoit eues pour lui.
Le Roi y consentit, & le Prémier-Ministre pa-
rut avec un air convenable à la situation de ses
affaires. Il mit en usage tout le manège dont
peut se servir un Ministre qui a une grande
routine de la Cour, & une connoissance parfaite
du caractère de son Maître ; il pria, il versa des
larmes : mais contre son attente, & celle de toute
la Cour, le Roi tint bon, & le congédia en lui
donnant toutes les marques possibles d'amitié

&

COUR DE
PRUSSE.

& de tendresse. Lorsqu'il fut près de sortir du Cabinet, le Roi le rappella, & ôtant de son doigt une bague de 2000 écus, il la lui donna en lui disant, qu'il le pria de la garder, comme une marque de son estime. Ce fut ainsi que le Roi congédia, à regret, un homme qu'il ne tenoit qu'à lui de garder.

Le Prémier-Ministre, au sortir de chez le Roi, partit pour *Woltersdorff*, d'où il écrivit à S. M. une Lettre fort touchante, pour la prier de recevoir en présent cette Terre, avec le Jardin de sa Femme, qui est aujourd'hui à la Reine (on l'appelle *Monbijou* *), & toutes ses Porcelaines. Le Roi lui répondit dans des termes très obligéans, & accepta les présens qu'il lui faisoit, à condition cependant de les lui payer. En effet, peu de tems après, le Comte de *Wartemberg* en reçut la valeur. Cependant, malgré cette marque d'estime, il fut sur le point d'être arrêté, & T. qui étoit auprès du Roi pendant ces jours de crise, m'a assuré depuis que c'avoit été le *petit Kamcke* qui en avoit détourné le Roi. Les ennemis du Comte avoient tellement indisposé S. M. contre lui, qu'ensin l'ordre étant prêt d'être expédié, le *petit Kamcke* repréSENTA au Roi, que tout bien considéré, le Prémier-Ministre n'étoit pas coupable au point d'être arrêté, que l'exil étoit bien assez; que cependant, si S. M. appréhendoit que le Comte sachant les secrets de l'Etat, n'en fit part aux autres Puissances, il n'y avoit qu'à se l'attacher par une bonne pension, à condition cependant qu'il ne découcheroit jamais de

* Voyez le Tome I. des Lettres, pag. 4. & 5.

de *Francfort* sur le Main ; que là il seroit près COUR DE de ses Terres, & hors de portée de causer de PRUSSE. l'ombrage. Le Roi goûta ce conseil, & fit dire au Comte, qu'il lui continueroit 24000 écus de pension pendant sa vie, s'il vouloir promettre de ne point sortir de *Francfort*. Ce parti étoit très avantageux pour un homme qui à chaque instant trembloit pour sa liberté ; aussi ne délibera-t-il pas longtems sur le parti qu'il avoit à prendre ; il ne pensa plus qu'à embaler & emporter les trésors qu'il avoit amassés. Le Comte & la Comtesse étoient entrés à la Cour n'ayant pas de quoi se soutenir, & ils en sortirent avec des millions ; la Comtesse seule avoit pour cinq-cents mille écus de diamans. Elle étoit dans des inquiétudes mortelles, qu'on ne la privât de ses trésors, & elle ne commença un peu à respirer, que lorsqu'elle se vit hors des Etats du Roi. Sur la route, ils furent joints par un Courier, qui portoit ordre au Comte de *Wartemberg* de rendre la Clé d'or de Grand-Chambellan, & la Patente de Grand Maitre héréditaire des Postes & Relais. Il obéit à l'instant à cet ordre, avec beaucoup de soumission, & il continua ensuite sa route vers *Francfort*.

Le Roi donna la Clé de Chambellan au *grand Kamcke* Grand-Maitre de sa Garderobe, & la Charge de Grand-Maitre des Postes fut administrée par commission par le *petit Kamcke*. Pour la place de Premier-Ministre, elle ne fut point remplie : le Roi, ne voulant pas que l'on crût qu'il seroit encore gouverné, parce qu'il l'avoit été jusques alors, déclara qu'il ne vouloir plus avoir de Premier-Ministre. Peu de tems après le départ du Comte de

Wartem-

COUR DE Wartemberg, le Roi fit revenir à Berlin le Comte Christophe de Dohna & le Comte de B... Le premier fit pendant quelque tems une figure assez semblable à celle d'un Prémier-Ministre, sans en avoir le titre. La Charge de Grand - Maréchal fut remplie par M. de Printz : ce choix fut applaudie de toute la Cour. Peu de tems après, on rendit la liberté au Comte de Witgenstein, moyennant 80000 écus qu'il fut obligé de payer au Roi. Voilà, Madame, quelle fut la Catastrophe des deux premiers Favoris de notre Cour.

J'avois quitté Berlin depuis quelques mois, lorsque cette grande révolution arriva. Ce fut à Hanover que j'en appris la première nouvelle : je me trouvai auprès de l'Electrice, lorsquelle reçut la Lettre par laquelle le Roi l'informoit du changement qu'il venoit de faire dans sa Cour, & du dessein où il étoit d'être lui-même son Prémier-Ministre. Pour moi, je m'étois éloigné de Berlin dans le dessein de voyager : quelques paroles assez dures, que le Roi m'avoit dites un jour que j'avois manqué à faire mon service de Gentilhomme de la Chambre, m'avoient déterminé à prendre ce parti. L'assiduité avec laquelle je faisois ma cour au Margrave Philippe m'avoit attiré une mercuriale assez vive de la part du Roi. Voici ce qui y avoit donné occasion. J'étois auprès de Mr. le Margrave le plus souvent qu'il m'étoit possible ; & en vérité, je n'y étois pas aussi souvent que je l'aurois souhaité, car je ne crois pas qu'il y eût un Prince auquel on pût faire sa cour avec autant d'agrément & de liberté. Comme le Margrave étoit presque toujours à Schwedt, il m'arriva un jour, que devant être

de

de l'ervice chez le Roi, je m'avisa de rester à la COUR DE Cour du Margrave, au lieu de venir remplir PRUSSE.

ma charge : de sorte que celui qui sortoit de service fut obligé de continuer encore quelque tems.

Le Roi lui en ayant demandé la raison, le Gentilhomme lui répondit que j'en étois cause, & que je n'avois pas même eu l'attention d'avertir personne de faire le service pour moi. J'arrivai deux ou trois jours après, & j'entrai en service la semaine suivante. Le Roi, qui savoit bien que je n'avois manqué mon service que par attachement pour le Margrave son Frere, me demanda aussi-tôt que je parus devant lui, si je servois son Frere ou lui, & pourquoi je ne faisois pas mieux mon devoir? Je fus si étourdi de la manière avec laquelle le Roi me dit ce peu de paroles, qu'en vérité je ne me souviens nullement de ce que je dis pour m'excuser; mais, soit que le Roi trouvât mes raisons bonnes, ou mauvaises, il ne me répondit rien. Je fus si piqué de cette leçon que le Roi me fit en présence de quelques personnes, que pour digérer mon ressentiement, je résolus de m'éloigner pour quelque tems. Je demandai à Sa Majesté la permission de voyager je n'eus pas de peine à l'obtenir, à condition cependant que je n'irois point en France. Le Roi étoit alors en Guerre avec cette Couronne, qui d'ailleurs ne le regardoit encore que comme Electeur.

Aussi-tôt que j'eus obtenu la permission de voyager, je me préparai à partir. Je pris congé de leurs Majesté, ensuite j'allai encore passer quelques jours à la Cour de Mr. le Margrave Philippe. Madame la Margrave m'engagea de passer à Dessau, pour rendre

Mem. Tom. I.

I

mes

ORANIE-
BAUM.

mes devoirs aux Princesses ses Sœurs. J'eus l'honneur de les trouver à ORANIEBAUM, Maison que feuë Mad. la Princesse d'Orange leur Mère avoit fait bâtrir: c'est un Château magnifique, digne de la Princesse qui l'a fait construire. J'y restai huit à dix jours. Je continuai ensuite ma route vers le Pays de Hanover, où je voulois aller voir ma Mère, avant que de m'engager dans le grand Voyage que je méditois.

HALL.

D'Oraniebaum je passai à * HALE en Saxe. Cette Ville appartient au Roi: elle fait partie du Duché de Magdebourg. C'étoit dans cette Ville que se tenoient autrefois les Cours de Justice & la Régence du Duché; aujourd'hui tout cela est transporté dans la Ville de * Magdebourg, & Hall n'est plus considérable que par son Université fondée en 1695, & par ses belles Salines. De Hall je passai à HALBERSTADT, Capitale de la Principauté de ce nom. Cette Ville avoit été pendant huit-cens ans au pouvoir de ses Evêques, lorsqu'elle fut sécularisée, & cédée par la Paix de Westphalie en 1648 à la Maison Electorale de Brandebourg. La Ville est d'un commerce peu considérable, à cause de sa Rivière qui est très petite. Cependant la Régence de la Principauté & les Corps de Justice qui s'y tiennent, la rendent assez fréquentée. Son Eglise Cathédrale mérite d'être vue: elle appartient à un Chapitre, dans lequel les Catholiques & les Protestans sont reçus; les uns & les autres peuvent publiquement professer leur Religion.

* Voyez Tom. I. des Lettres, p. 96.

* Voyez Tom. I. des Lettres, Lettre V.

Religion. Les Catholiques ont plusieurs Couvents dans la Ville, parmi lesquels celui des Religieuses est le plus beau. L'Eglise de ce Couvent est assez belle. Ces Religieuses prétendent avoir été fondées par les anciens Comtes de *Regenstein*, autrefois Feudataires de la Maison de Brunswick, & dont les Terres appartiennent aujourd'hui au Roi, malgré les prétentions assez vrai-semblables de Mrs. les Ducs de Brunswick, & sur-tout de Mr. le Duc de Blankenbourg Père de l'Impératrice, à qui ces prétentions sont tombées en partage. Ce Prince donna en 1709 une somme d'argent aux Religieuses, pour renouveler le Tombeau de leur Fondateur; ce qu'ils ont fait, & de plus ils y ont ajouté une grande Inscription Latine en lettres d'or. Le Roi honora ce Couvent de sa présence, dans un Voyage qu'il fit à *Halberstadt*: le P. Gardien prêcha devant lui, & donna la bénédiction du S. Sacrement, parce que Sa Majesté avoit souhaité de voir les cérémonies de l'Eglise Catholique.

De *Halberstadt* j'allai à *WOLFENBUTEL*. * Cet-*WOLFEN-*te Ville est la demeure ordinaire des Ducs de *BUTEL*, *Brunswick*. Elle n'est bâtie que de bois, & n'a aucun bâtiment digne de remarque, que le Palais qui est assez beau, & la Bibliothèque qui mérite autant l'attention des Savans & des Curieux par la beauté de la Salle & par l'arrangement des Livres, que par le nombre des Volumes & des Manuscrits. Aussitôt que je fus arrivé, j'envoyai savoir si je pourrois avoir l'honneur de saluer Mr. le Duc. Ce Prince étoit

I 2

alors

* *Voyez Tome I. des Lettres, p. 26.*

WOLFEN- alors à *Salzdahl*, à une lieue de *Wolfenbutel*.
BUTEL. Depuis cette Ville jusques au Château, le chemin est bordé d'une très belle Allée. S. A. m'ayant permis de lui aller rendre mes respects, je me rendis auprès d'elle & j'en fus reçu avec une bonté toute particulière. Ce Prince, qui avoit alors quatre-vingts ans, conservoit encore toute la présence d'esprit & tout le feu d'un homme de trente ans. Je crois qu'il est inutile de vous faire observer, que c'est du feu Duc *Antoine Ulric* dont j'ai l'honneur de vous parler. Ce Duc joignoit à un esprit supérieur, des connaissances que les Princes abandonnent volontiers aux personnes d'une condition médiocre. Si vous avez lu le Roman d'*Ostavie*, & les Traductions qu'il a faites de plusieurs Tragédies de *Corneille* & de *Racine*, vous conviendrez aisément que jamais personne n'a écrit dans notre Langue avec plus de politesse. Ce Prince possédoit encore parfaitement l'Histoire Romaine, dont il avoit fait une étude particulière. Il avoit outre cela un goût admirable pour toutes les belles choses, & particulièrement pour tout ce qui regardoit les Beaux-Arts. On peut juger de la connoissance qu'il avoit de l'Architecture, par son Château de *Salzdahl*. Ce bâtiment égale tout ce que les Souverains ont jamais fait de plus magnifique. On voit dans le Château, outre des meubles d'une richesse immense, des Tableaux qui, quoiqu'en très grande quantité, sont cependant toutes pièces choisies. Ils sont exposés dans une grande Galerie, qui est une des plus belles pièces de toute l'Allemagne. Le Duc me fit l'honneur de

m'y

m'y conduire, après m'avoir fait dîner avec WOLFEN-
HUI.

BUTEL.

La Maison Ducale de *Brunswick* consistoit pour-lors dans la personne du Duc *Antoine-Ulric*, qui avoit deux Fils. Le Duc aujourd'hui règnant éroit l'ainé. Quoique ce Prince ait été marié trois fois, il n'a cependant point eu d'Enfans, de sorte que de toute la Maison il n'y a que Mr. le Duc de *Blankenbourg* qui en ait; il a épousé une Princesse d'*Oettingen*, dont il a eu trois Filles. L'ainée porte la Couronne Impériale; la seconde a été mariée au Prince *Czarien*; & la troisième a épousé le Prince de *Brunswick-Bevern*, héritier présomptif des Etats de *Wolfenbutel*.

La Maison Ducale de *Brunswick* est toute Luthérienne. Cependant le feu Duc *Antoine* mourut Catholique; il s'étoit converti peu de tems avant que de mourir. Les ennemis de sa gloire ont voulu dire qu'il n'étoit rentré dans le sein de l'Eglise que par des vues d'ambition, & que l'objet de sa conversion n'avoit été que l'Evêché d'*Hildesheim* ou l'Electorat de *Cologne*, l'un & l'autre vacant alors par le Ban de l'Electeur de *Cologne*. Il est aisé de s'appercevoir que ce reproche n'est qu'une pure calomnie, si on fait réflexion, que le Duc de *Brunswick* tenoit par lui-même un rang assez considérable dans l'Empire pour n'être point flatté de la Dignité Episcopale ou Electoriale sur-tout à l'âge de quatre vingts ans, & ne pouvant point d'ailleurs espérer de faire passer ces deux Dignités à sa Postérité. Il est très certain que la conversion de ce Prince a été le fruit d'un long examen, qu'il avoit fait de la Religion. Il y avoit déjà plusieurs années qu'il méditoit

WOLFEN-
BUTEL.

ce changement. Lorsqu'il consentit que sa Petite-fille épousât l'Empereur, on exigea de la Princesse qu'elle fit abjuration de la Religion dans laquelle elle avoit été élevée. Il y eut alors une Assemblée des plus habiles Théologiens de l'Allemagne, qui convinrent, de même que les Ministres François avoient fait lorsque *Henri IV* les avoit consultés sur sa conversion, que l'on pouvoit se sauver dans la Religion Catholique. Cet aveu des Ministres rassura un peu la Princesse timide, qui dans une âge peu avancé, & avec une grande tendresse de conscience, ne croyoit pas pouvoit faire une pareille démarche sans danger. Le Duc, pour achever de la déterminer, lui promit de se faire Catholique. *Imhoff*, qui étoit son Ministre, promit aussi de suivre son exemple. Ce Ministre étoit un homme d'esprit, & sa grande probité lui avoit acquis la confiance de son Maître; & comme leur principale occupation depuis quelque tems étoit de parler de Religion, tout bien examiné, *Imhoff* ne put disconvenir que la Catholique ne fût la seule véritable. Ce Ministre fit abjuration quelque tems après la Princesse. Le Duc demeura encore du tems sans faire cette démarche; & très Catholique dans le cœur, il vouloit doucement préparer ses Sujets à ce changement. Il ne différa plus, lorsqu'il reçut des nouvelles de sa Petite-fille. Cette Princesse étant arrivée à *Barcelone*, & ayant appris que le Duc son Père n'avoit point encore exécuté la promesse qu'il lui avoit faite de changer de Religion, elle lui écrivit une grande Lettre, dans laquelle elle lui faisoit part de ses inquiétudes au sujet de la Religion, & de l'appré-

L'apprehension qu'elle avoit que celle qu'il lui BRUNSWICK. avoit conseillé d'embrasser ne fut pas la véritable, puisqu'il différoit si longtems à se rendre. Le Duc se déclara alors, & fit voir à la Petite-fille qu'en lui faisant avoir une des premières Couronnes de ce Monde, il avoit voulu en même tems travailler à lui en assurer une autre plus avantageuse & de plus longue durée.

Le Duc, après avoir embrassé la Religion Catholique, fit bâtir une Eglise à BRUNSWICK *. Cette ville est éloignée de Wolfenbuttel de deux petites lieues. Le chemin qui conduit de l'une à l'autre est fort droit, & bordé d'arbres. Je m'y rendis, après avoir bien examiné toutes les beautes de Salz-dahl. Je trouvai cette Ville fort inférieure à l'idée que je m'en étois faite: elle est cependant la Capitale du Duché de Brunswick. On prétend qu'elle a été bâtie en 868 par Brunon, Fils d'Alphonse Duc de Saxe, qui lui a donné son nom. Depuis, l'Empereur Henri l'Oiseleur l'a beaucoup augmentée. Elle ait rang autrefois parmi les principales Villes Ansbatiennes, & elle se gouvernoit en République, prétendant avoir acheté la Liberté de ses Ducs: ceux-ci s'y sont toujours opposés les armes à la main, & ce n'est point sans une grand peine, qu'ils sont venus à bout de la soumettre. Henri Duc de Brunswick, surnommé le Jeune, l'assiégea trois fois, mais toujours inutilement. Enfin

I 4 en

* Voyer la description de cette Ville, Tome I, des Lettres, Lettre IV.

BRUNSWICK.

en 1617 la Ville fut contrainte de rendre hommage au Duc *Frédéric Ulric*, qui régnait alors; elle conserva cependant des Priviléges, qui lui donnaient encore un air de Liberté, lorsque *Rodolphe-Auguste* Duc de Brunswick-Wolfenbüttel s'en rendit la maître absolu en 1671. Le Duc *Antoine-Ulric* avoit eu dessein de faire fortifier cette Place, & le Duc son Fils avoit paru d'abord vouloir continuer ce projet: mais dans la suite il a mieux aimé faire construire des édifices magnifiques, parmi lesquels il y a un Palais d'une grandeur extraordinaire: dix Souverains y logeroient sans s'incommoder les uns les autres. Le Prince l'avoit fait bâtir pour la Duchesse sa Femme, en cas qu'il vint à mourir le premier. On n'avoit rien épargné, pour rendre ce Palais un des plus riches & des plus magnifiques que l'on eût jamais vu; & cela, dans la vue d'adoucir en quelque façon les chagrins du veuvage de la Duchesse par l'agrément d'une si belle demeure. Il est vrai que ce veuvage devoit être d'autant plus triste pour la Princesse, qu'en perdant son Epoux elle perdoit aussi la Souveraineté; car ils n'avoient point d'Enfans, & l'âge avancé du Duc ne paroîtsoit pas devoir leur en promettre.

Ce Palais est le seul, qui mérite d'être remarqué dans Brunswick: celui de Mr. le Duc de *Blanckenbourg* est à la vérité assez grand, & a d'assez beaux apartemens; mais il est ancien, & n'a rien que de très ordinaire. Il tient à l'Eglise de *S. Alaise*, qui est la principale Eglise & le lieu de la sépulture de plusieurs Ducs. On voit sur la Place qui est vis-à-vis l'Eglise, un Lion de bronze sur

un piédestal fort élevé : ce Lion représente BRUNSWICK, celui que le Duc *Henri* surnommé *le Lion* WICK. avoit, dit-on, apprivoisé, au point que ce terrible animal le suivoit par-tout. Le Duc étant mort, & ayant été enterré dans l'Eglise de S. Alaise, le Lion alla vers la porte de l'Eglise, & la trouvant fermée, il fit tous ses efforts pour l'enfoncer : quelque chose que l'on fit, il fut impossible de le faire retirer ; & enfin il mourut à cette même place, de regret d'avoir perdu son Maître. Voilà, Madame, ce que j'ai trouvé de plus remarquable dans Brunswick.

Je passai ensuite à ZELL*, & de là à Hano-ZELL, ver. La première de ces Villes est petite, & n'a rien de remarquable. Elle étoit autrefois la demeure ordinaire des Ducs de Zell, qui y avoient un Château assez logeable ; mais depuis que ce Pays a passé par héritage à la Maison d'Hanover, il n'y a plus que le Corps de Justice & la Régence. † HANOVER est la Capitale de HANOVER, l'Electorat, & la demeure des Electeurs. Cette Cour a toujours été une des plus polies de l'Allemagne, sur-tout pendant la vie de feuë Madame l'Électrice Mère. Cette auguste Princesse étoit sortie du plus illustre sang de l'Europe ; elle étoit Fille de l'infortuné Frédéric Electeur Palatin, & de la Princesse d'An-

I 5 gleterre

* Voir la description & l'état de cette Ville, Tome I. des Lettres, pag. 70. Vous y trouverez une remarque agréable, sur les François qui avoient rempli cette Ville, du tems de la dernière Duchesse qui étoit Françoise, de la Maison d'Olbreuse.

† V oyez Tome I. des Lettres, pag. 87. & suiv.

H A N D-
V E R.

gleterre Fille de *Jacques I.* par qui le droit de succession à la Couronne d'Angleterre est venu à la Maison d'*Hanover*. Cette Princesse avoit bien quatre-vingts-ans lors de mon Voyage à Hanover, & cependant elle ne ressentoit aucune de ces infirmités qui semblent inséparables de ce grand âge ; elle avoit conservé une vivacité d'esprit & une mémoire, qui tenoit véritablement du prodige : elle parlait François, Anglois & Italien, comme sa Langue naturelle : elle avoit outre cela une justesse d'esprit admirable, quelle avoit eu soin de cultiver par beaucoup de lecture. Cette Princesse avoit eu plusieurs Enfans, dont il ne lui restoit que trois Princes ; l'aîné qui étoit alors Electeur, & qui depuis a été Roi de la Grande-Bretagne, le second s'appelloit le Duc *Maximilien* ; & le troisième, le Duc, *Ernest-Auguste*, depuis Evêque d'*Osnabrug* & Duc d'*Yorck*.

De trois Fils de Madame l'Electrice, il n'y a que l'Electeur qui ait eu des Enfans, qui sont, le Prince Electoral aujourd'hui Roi d'Angleterre ; & Madame la Princesse Royale, depuis notre Reine.

La Famille de Mr. le Prince Electoral étoit plus nombreuse : il avoit un Fils & plusieurs Filles, de la Princesse de *Brandebourg-Anspach*. J'eus l'honneur de saluer les Princes & Princesses le lendemain de mon arrivée ; ils me reçurent avec bonté, sur-tout Mad. l'Electrice Mère, qui, pendant le séjour que je fis à la Cour, parut m'honorer d'une protection particulière.

Je

Je passai dans cette Cour tout le tems du HANG-Carnaval. L'ouverture s'en fit le second jour YER. de Janvier, par une Comédie Françoise, au sortir de laquelle il y eut Jeu & Apartement chez Madame l'Electrice jusques à dix heures du soir. Le lendemain, il y eut *Redoute*, à l'imitation de celle de *Venise*; c'est-a-dire, un Bal public où tout le monde pouvoit entrer, pourvu que l'on fût masqué & sans armes. Ce Bal se tenoit à la Maison de Ville, & il y en eut de deux jours l'un pendant tout le Carnaval. On jouoit à l'Hombre & au Piquet dans la Salle même de la Redoute, & dans une autre on jouoit à la Bassette; il y en avoit une troisième dans laquelle un Traiteur donnoit à manger; & enfin cette troisième Salle tenoit à une quatrième, où l'on donnoit du Caffé, du Chocolat, des Liqueurs &c.

Je pris beaucoup de part à tous les divertissemens du Carnaval: j'étois alors dans un âge, où les plaisirs font toujours la principale occupation, sour-tout lorsque l'on a assez d'argent, pour être à l'abri des inquiétudes que cause nécessairement la privation de ce précieux métal. J'en avois fait une provision fort honête, avec laquelle je faisois une figure assez brillante; mais bien tôt fus obligé de diminuer mon train, & cela pour avoir voulu faire une malheureuse expérience, dont je fus la dupe. Je voulus tenter fortune du côté du Jeu; je jouai d'abord avec assez de bonheur; mais ensuite la chance tourna, & je me trouvai bientôt fort embarrassé de ma personne, ne pouvant ni continuer mon Voyage, ni retourner sur mes pas, & encore moins

H A N O -
V E R .

moins demeurer à *Hanover*, où j'avois toujours fait une certaine figure. Je fis alors, ce que les Jeunes-gens ont coutume de faire en pareille situation; c'est-à-dire, plusieurs marchés toujours à mon desavantage. Enfin je me vis obligé d'exposer ma situation à ma Mère, sous la Tutelle de laquelle j'étois encore. J'eus bien de la peine à en tirer l'argent qu'il me falloit; mais je lui écrivis des Lettres si touchantes, qu'elle sentit enfin qu'elle étoit Mère, & après m'avoit fait attendre un peu de temps, elle eut la bonté de me faire donner les sommes qui m'étoient nécessaires.

Ce petit dérangement arriva très mal à propos. Madame l'Électrice avoit eu la bonté de demander à feuë *Madame de France* un Passéport, afin qu'il me fût permis d'aller à *Paris*; & comme il n'étoit accordé que pour deux mois, il me fut impossible d'en profiter, ayant été obligé d'employer presque tout ce temps-là, à imaginer des expédiens pour retrablier mes finances.

L'argent que ma Mère avoit eu la bonté de m'envoyer, me remit en état de continuer à voyager. La nouvelle de la mort de l'Empereur *Joseph*, qui arriva dans ce même tems, me fit prendre la résolution d'assister à l'Election d'un nouvel Empereur. Ce grand Prince étoit mort à *Vienne* le 17 Mai, âgé de 32 ans & neuf mois: il laissoit le Trône Impérial vacant; mais ses autres Couronnes passèrent par droit d'héritage sur la tête de son Frère. Dès que l'Empereur fut mort, l'Impératrice Mère prit les rénes du Gouvernement dans les Royaumes & Pays

Pays héréditaires, en l'absence du Roi son Fils, HANO^{ur}, à qui elle dépêcha un Courier pour lui porter VER. cette nouvelle : elle en envoia pareillement à chacun des Electeurs. Les Electeurs de Saxe & Palatin, en qualité de Vicaires de l'Empire, prirent soin du Gouvernement pendant l'Inter-règne ; & l'Electeur de Maience, comme Grand-Chancelier de l'Empire, écrivit les Lettres circulaires, (que l'on appelle *Lettres d'Intimation*,) pour inviter les Electeurs à assister à l'Assemblée qui devoit se tenir à Francfort pour l'Election prochaine.

Comme cette Assemblée n'étoit indiquée que pour le mois d'Août, je profitai du tems qui me restoit, pour faire un Voyage en Hollande. MINDEN fut la première Ville par où je passai MINDEN, en sortant d' Hanover. Elle est située sur le Weser, ceinte de murailles, & couverte de quelques Demi-lunes, qui n'empêchent pas qu'on ne voye tout ce qui se passe dans la Place en montant sur une Montagne qui commande toute la Ville, & d'où il est très facile de la battre en ruine. Elle étoit anciennement Ville Anseaticque, faisant partie de la Westphalie : elle avoit toujours eu titre d'Evêché, jusqu'au tems de la Paix de Munster, qu'elle a été sécularisée & donnée à la Maison de Brandebourg, qui y a établi une Régence. On y a toujours conservé deux Chapitres, l'un de Chanoines, & l'autre de Chanoinesses : les Dames sont obligées de faire preuve de Noblesse pour y être reçues. Le fameux Comte de Tilly, Général des Troupes Impériales, poursuivant Maurice Landgrave de Hesse-Cassil, attaqua cette Place

MINDEN. Place & la prit en 1626. Ce Général, irrité de ce que cette Ville extrêmement affoible refusoit de rendre aux conditions assez avantageuses qu'il lui avoit fait proposer, fit monter ses Troupes à l'assaut, & s'étant par ce moyen rendu maître de la Place, il fit passer au fil de l'épée près de trois mille hommes, tant Soldats qu'Habitans.

HERVOR-BEN. En continuant ma route, je passai par HERVORDEN. C'est une Ville assez mal bâtie, qui fait partie du Comté de *Ravensberg*. Elle est Impériale, & cependant le Roi y entretient garnison. Il y a un Chapitre de Dames, dont l'Abbesse est Princesse-née de l'Empire. C'est ce qu'il y de plus remarquable dans cette Ville, qui en elle-même est peu considérable; aussi bien que les Villes de LIPSTADT & de HAM. Elles appartiennent toutes deux au Roi: la première est fortifiée, & la Justice y est administrée au nom du Roi & du Comte de la *Lippe*, qui tire la moitié du revenu. Tout ce qui regarde les fortifications, ou la Garnison, est au Roi. Mr. le Baron de *Heiden*, Général de la Cavalerie, en étoit Gouverneur lorsque j'y passai.

Après ces deux Places, on ne rencontre aucune Ville considérable jusques à WESSEL, Ville située sur le *Rhin*, & qui fait partie du Duché de *Cleves*. Elle est aujourd'hui une des plus fortes Places qu'il y ait en Europe; car dans le tems que j'y passay, le Roi, qui faisoit alors travailler aux fortifications, avoit recommandé que l'on n'épargnat rien pour conduire l'ouvrage à la dernière perfection. S. M. avoit donné la dire-

WESSEL.

la direction des ouvrages à Mr. Bot, François de Nation, & Commandant de la Place. C'est un des plus habiles Ingénieurs que nous ayons aujourd'hui. Après m'être reposé quelques jours à Wesel, je descendis le Rhin jusques à Nimegue. On voit sur la route EMMERICK & EMMERSCHENK. Emmerick est une Ville Ansfatique RICK. sur le Rhin, qui fut prise par les François en SCHENCK. 1652, & deux ans après, rendue à l'Electeur de Brandebourg. Schenck est la première Place de Hollande : elle est située à la pointe où le Rhin se divise en deux bras, dont l'un s'appelle Vahal & l'autre retient le nom de Rhin. Cette Place a été construite en 1586 par Martin Schenck, Gueldrois, dont elle a pris le nom.

NIMEGUE* est bâtie sur un côteau qui s'élève NIMEGUE, peu à peu jusques au centre de la Place : elle fait partie de la Province de Gueldre. Cette Ville est célèbre pour avoir été prise & reprise pendant la Guerre que les Hollandais ont eue avec l'Espagne pour conserver leur Liberté. Cette Couronne a été enfin obligée de la céder aux premiers, sur qui Louis XIV. la prit durant la Campagne de 1672 : mais peu de tems après, elle revint aux Hollandais. C'est dans cette Place que fut conclue la Paix entre la France & les Alliés, en 1678. Au commencement de la Guerre faite pour la Succession d'Espagne, le Duc de Bourgogne tenta de s'en rendre maître : mais ce Prince n'eut pas le bonheur de réussir. Les Hollandais l'ont très bien fortifiée, & elle leur fert de Boulevard du côté du Duché de Clèves. Pour aller par terre

de

* Voyez le Tom. III. des Lettres, Lettre L.

UTRECHT. de Nimègue à UTRECHT , je passai le *Vahal* sur un beau Pont-volant. Je ne vous parlerai point de cette Ville pour le présent , car je ne m'y arrêtai point ; je passai assez promptement à LEYDEN , Ville de la Provinçie de Hollande , célèbre par son Université fondée en 1575.

* Cette Ville est sans contredit une des plus belles des Provinces-Unies. Elle est située sur l'ancien lit du *Rhin*. Les rues , qui sont larges & fort longues , sont extrêmement propres : elles sont presque toutes divisées par des Canaux , ce qui est d'une grande commodité pour le Commerce , qui consiste principalement en Draps. La Ville de Leyden en fabrique plus qu'aucune autre Ville de Hollande. Il y a aussi dans cette Ville une Bibliothèque , qui est très bien composée : elle renferme nombre de Volumes très curieux , & quantité de Manuscrits très rares & très anciens. Il y a aussi un Jardin de Médecine qui mérite d'être vu , & sur-tout une Salle d'Anatomie , dans laquelle on voit des raretés de toutes espèces. La Ville de Leyden soutint un Siège en 1574 contre les Espagnols , lorsque les Hollandois secouèrent le joug de leurs Maîtres : la Ville se trouva pour-lors réduite à la dernière extrémité , le Siège ayant duré depuis Pâques , jusques au 3 Octobre que les Espagnols furent obligés de se retirer. Quoique cette Ville soit très belle , je crois pourtant que ce doit être une des plus tristes demeures de toute la Hollande : il règne par-tout un certain air de maladie , qui inspire de la mélancolie.

Cz

* Voyez le Tom. III. des Lettres , page 207.

Ce n'est pas que les Bourgeois ne soient aussi **LA HAIE.**
Sains qu'ailleurs : mais l'habitude qu'ils ont
d'être toujours en robe de chambre & de mar-
cher ainsi dans les rues, fait qu'on les prend
plutôt pour des convalescents, que pour des per-
sonnes qui se portent bien.

Après avoir séjourné à Leyden quelques jours, je passai à *** LA HAIE.** Je crois qu'on peut fort bien l'appeler le premier Village de l'Europe, car on ne voit ni murailles ni remparts : à cela près, c'est un des plus agréables endroits de toute la Hollande. Son séjour est si délicieux, que les Etats-Généraux l'ont choisi préférablement à tout autre pour y tenir leur Conseil. C'est aussi à **la Haie** que demeurent les Ministres des Cours étrangères. Il n'est point d'endroit dans toute la Hollande, qui fournit d'aussi belles promenades. Le peuple y est poli, & beaucoup plus sociable que partout ailleurs. La plupart des gens de qualité s'assemblent tous les soirs alternativement les uns chez les autres; ces Assemblées seroient beaucoup plus belles qu'elles ne sont ordinairement, si elles étoient moins mêlées; mais la liberté du Pays & la richesse des habitans met assez souvent le Bourgeois au niveau, & quelquefois même au-dessus de l'Homme de qualité.

Les maisons de **la Haie** sont assez belles: elles sont toutes cependant sans architecture, sans ornement, & presque sans régularité, excepté le Palais de la **Vieille Cour**, celui du Prince

Mem. Tome I.

K

Maurice,

* *Voyez la description de ce beau séjour, Tome III.
des Lettres, page 210.*

LA HAIE. Maurice, & la maison de Mr. d'Obdam. Il n'y a point de maison qui ait l'air d'Hôtel : les de-dans sont pour l'ordinaire très communs, & assez peu commodes : on ne sait ce que c'est qu'Antichambres, les Domestiques passent leur tems dans les cuisines, ou dans un vestibule. Pour ce qui s'appelle Suisse ou Portier, on n'en voit nulle part, excepté chez les Ambassadeurs. Il y beaucoup de Juifs à *La Haie*, qui y font belle figure. Ce sont les Juifs Portugais qui y font la plus grande dépense : ces Mrs. ont des Equipages d'Ambassadeurs, des Maisons & des Jardins magnifiques ; ils donnent assez souvent à manger, & cela avec toute la délicatesse & la magnificence possible. Ils sont reçus par-tout, & ne diffèrent des Chrétiens du Pays qu'en ce qu'ils ont beaucoup plus de richesses, & qu'ils font une dépense bien plus grande. J'en ai connu un parmi eux, nomé Duliz, qui étoit très estimé : il étoit bon & généreux, extrêmement charitable, assistant indifféremment ceux qui étoient dans la misère, sans trop s'embarrasser si c'étoit le Juif ou le Chrétien qui avoit part à ses largesses. Je sai même qu'il a donné pour l'entretien d'une Eglise, comme si c'eût été pour sa Synagogue.

Après avoir demeuré environ un mois à *La Haie*, j'en partis pour aller voir les principales Villes de Hollande. Les deux premières que l'on rencontre sont Delft & Rotterdam. * DELFT est éloigné de *la Haie* d'une lieue. On dit que cette Ville fut bâtie par Godefroi le Bossu qui avoit

DELFT.

* Voyez Tom. III. des Lettres, p. 239.

avoit conquis le Pays , & qu' *Albert de Bavière Delft* ,
 s'en étant rendu maître en renversa les murailles
 & le Château. Elle fut entièrement brûlée
 par accident en 1536 , & rebâtie ensuite. Un
 pareil accident lui arriva encore en 1654 : le
 feu prit dans le Magasin à poudre , & la Ville ,
 sans être entièrement brûlée , fut cependant
 fort endommagée. Elle fut encore entièrement
 rebâtie dans le goût général de toutes les Vil-
 les de Hollande , c'est-à-dire , que l'on y pratiqua
 des Canaux. Il y a à Delft deux belles Eglises. Dans la première on voit le Tombeau du
 Prince *Guillaume d'Orange* , qui fut assassiné
 dans cette Ville en 1548 , par *Balthazar Gérard* ,
 Francomtois. Dans la seconde Eglise on voit
 le Tombeau du fameux Amiral Hollandois *Martin Tromp* . Le Tombeau est de marbre ; on
 y lit une très belle Inscription. Il y a aussi
 des bas-reliefs d'une grande beauté , qui repré-
 sentent les actions principales de ce Grand-
 homme. C'est dans cette Ville que demeure-
 rent les Plénipotentiaires de France , pendant le
 Congrès de *Ryswick* . Tous les Ambassadeurs y
 sont reçus de la part de l'Etat , & c'est de là
 qu'ils commencent leur marche pour leur En-
 trée publique à *la Haie* . Le chemin qui y con-
 duit est bordé d'Ormes , & entièrement pavé de
 brique. Il n'y a pas un endroit dans toute la
 Hollande , où il arrive & d'où il part tant de
 Barques. Toutes les demi-heures il en part pour
la Haie , & toutes les heures pour *Rotterdam* . Ces barques sont la voiture favorite du Pays :
 aussi est-ce la plus commode , tant à cause de la
 régularité du départ & de l'arrivée , que parce

parce que le prix du voyage est fixé. J'oublois de vous dire, que c'est à *Delft* que l'on fabrique la belle Fayance.

ROTTER-
DAM.

De *Delft* j'allai coucher à **ROTTERDAM.*** Cette Ville est située sur la *Meuse*. C'est après *Amsterdam*, celle où le Commerce est le plus fort, malgré la difficulté de l'entrée de la *Meuse*, à l'embouchure de laquelle les Vaisseaux sont obligés d'attendre la Marée & un Pilote qui connoisse la côte. On prétend que *Rotterdam* tire son origine de *Rutherford*, Roi des Francs. Cette Ville est grande & bien bâtie : elle est coupée de plusieurs Canaux, ce qui lui procure une communication commode avec toutes les Villes de Hollande. Le seul monument qu'il y ait à *Rotterdam*, est une Statue de bronze que l'on voit dans la grande Place : cette Statue représente la fameux *Eraſme*, à qui cette Ville a donné le jour.

DORT.

De *Rotterdam*, je passai à **DORT** ou **DORDRECHT**. Cette Ville est fort ancienne ; elle est la première en rang dans les Etats de Hollande. Elle est située dans une Ile, entre les Rivières de *Meuse*, de *Merwede*, du *Rhin* & de *Ling*. Elle fut détachée de la terre-ferme en 1421, par un débordement d'eau qui submergea presque tout son territoire ; il y périt environ cent-mille personnes. Toutes ces Rivières forment une espèce de Mer, en sorte que de loin la situation de la Ville a assez de ressemblance avec celle de *Venise*. Cette Ville étoit anciennement la demeure des Comtes de Hollande, & elle avoit

une

* Voyez le Tome III. des Lettres, pag. 140.

une Eglise Collégiale, fondée en 1363 par *Albert de Bavière* Comte de Hollande. Les Réformés y assemblèrent en 1618 ce fameux Synode National, qui ne se sépara que l'année suivante, & qui établit la Religion, telle qu'elle est dans les Provinces-Unies.

Après m'etre arrêté à *Dort* autant de tems qu'il en faloit pour voir la Ville & ses environs, je retournaï à *Rotterdam*, d'où je partis le lendemain dans une barque, pour * *AMSTERDAM*. *AMSTERDAM*. Cette Ville est la plus fameuse de toute la Hollande. Sa grandeur, son immense Commerce, & ses richesses, font l'admiration de tous les Etrangers. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que la grandeur de cette Ville s'est établie d'elle-même, elle n'est redevable de ses grandes richesses qu'à son Commerce.

On prétend que cette Ville n'est connue que depuis 1204 : elle n'étoit, dit-on, alors qu'un petit Château nommé *Amstel*, du nom de la Rivière sur laquelle il étoit bâti. *Gysbrechte van Amstel*, qui en étoit Seigneur, y attira des habitans, la plupart Pêcheurs, qui n'avoient d'abord que de méchantes Cabanes : ces pauvres gens, par le moyen de leur Pêche, entretenoient une espèce de petit Commerce avec leurs voisins. Enfin a force de travailler, ils se virent insensiblement un peu plus à l'aise qu'ils n'étoient au commencement : alors *Amstel* devint un Village, & quelques années après un Bourg assez considérable, qui demeura toujours soumis à ses Seigneurs ; jusques à ce qu'un

K 3 second

* Voyez le Tome III. des Lettres, pag. 80.

AMSTER-
DAM.

second *Gysbrecht* se trouvant enveloppé dans l'assassinat de *Florent V*, Comte de Hollande, se vit obligé de s'éloigner pour quelque tems. Cet éloignement fut désavantageux à *Amstel*; mais enfin *Gysbrecht* y étant revenu, commença à faire bâtir des Ponts & des Tours; on bâtit aussi, dans le même tems, plusieurs maisons dans la campagne prochaine, & alors on commença à appeler ce Bourg *Amsteldam*, du nom d'*Amstel* qu'il avoit déjà, & de *Dam*, qui signifie Digue. Cette petite Ville fut unie ensuite au Comté de Hollande. *Guillaume IV*, Souverain du Pays, lui donna en 1342 plusieurs Priviléges, qu'*Albert de Bavière* confirma dans la suite, en donnant aussi aux habitans le pouvoir d'agrandir la Ville. Elle devint bientôt considérable par sa situation; & par le soin que les citoyens apportoient à faire fleurir le Commerce. Cependant elle demeura sans murailles jusqu'en 1482. Dans le seizième Siècle, cette Ville augmenta considérablement sa puissance; & dans les troubles qui s'élèverent au sujet de la Religion, elle eut grand soin de conserver la Religion Catholique & la fidélité qu'elle devoit à ses Princes. Elle chassa plusieurs fois de son enceinte les Ministres de la Religion Réformée, & tous ceux qui en avoient embrassé la Foi. Mais enfin voyant son Commerce s'affoiblir, & que le secours que le Duc d'*Albe* Gouverneur des Pays-Bas leur amenoit avoit été dissipé, elle fut obligée de se rendre au Prince d'*Orange* en 1587, à condition cependant, que les Catholiques ne seroient point chagrinés. On le promit, à la vérité; mais les promesses furent mal

mal exécutées : car peu de tems après on chassa AMSTER-
les Ecclesiastiques & les Religieux , & on dé- DAM.
molit les Autels : ce fut ainsi qu'on fit cesser en-
tièrement tout Exercice public de la Religion
Catholique. La Guerre que les habitans d'*Am-
sterdam* avoient eût à soutenir , & la persécu-
tion des Catholiques , avoient causé un grand
dérangement dans le Commerce ; mais le feu
des Guerres civiles s'étant allumé dans les Pro-
vinces voisines , plusieurs Marchands vinrent se
réfugier à *Amsterdam* : il en vint un grand
nombre de *Bruxelles* & d'*Anvers*. Ces nou-
veaux citoyens contribuèrent beaucoup à faire
relever le Commerce , par lequel ils ont rendu
cette Ville une des plus belles & des plus riches
du Monde. On l'appelle communément , *le
Magasin de l'Univers*.

A bien considérer la situation d'*Amsterdam* ,
on peut dire que c'est une des Merveilles du
Monde. Cette Ville est bâtie sur un terrain si
bas , qu'il y auroit continuellement à craindre
pour elle , si les habitans n'avoient soin d'oppo-
ser des Diges à la hauteur des flots qui paroî-
sent toujours prêts à la submerger. La Rivière
d'*Amstel* , dont à peine on apperçoit le cours ,
tant elle est tranquille , traverse toute la Ville
& forme le grand Canal , sur lequel il y a deux
Ponts. Celui qui est à l'embouchure de la Mer ,
nommé le *Pont-neuf* , est des plus beaux , tant
à cause des Ecluses qui y sont , que du magni-
fique spectacle que forme à chaque instant le
Port , toujours rempli de Vaisseaux partans
ou arrivans de toutes les parties du Monde.
Outre le grand Canal , il y en a d'autres qui

AMSTER-
DAM.

méritent d'être remarqués ; tels sont le Canal de l'Empereur , celui des Seigneurs , celui du Cingle & celui du Prince. Tous ces Canaux sont larges & profonds ; ils sont bordés de grands quais, de même que le grand Canal. Les bords sont revêtus de pierre de taille , ou de brique , & embellis de Tilleuls & d'Ormes. On a bâti de fort belles maisons sur la plupart de ces quais : les plus belles sont sur le quai du Canal des Seigneurs. Tous les jours on en batit de nouvelles , qui ne laissent pas d'être assez belles, quoiqu'elles soient petites , & d'ailleurs sans Architecture. Elles ont un air de propreté qu'on ne trouve point ailleurs ; presque toutes les maisons ont de très beaux perrons de marbre noir , toujours fort luisant , & des croisées magnifiques, dont les vitres sont très belles ; souvent même on se fert de glaces au-lieu de verre.

Les rues d'Amsterdam sont presque toutes assez étroites ; mais cependant fort belles & très propres : on a grand soin de les laver certains jours de la semaine. Je vous dirai à propos de cela , qu'il n'y a point d'endroit où on aime tant à laver qu'à Amsterdam ; chaque semaine on ne manque point de laver le dedans des maisons , & tous les ustenciles de ménager , de sorte que c'est un Lavage qui ne finit jamais. Il est vrai que sans ce soin , tout se moisiroit & se perdroit. C'est ce qu'ont assez souvent éprouvé les Etrangers , qui voulant se soustraire à cette espèce de servitude , qu'ils regardoient simplement comme une mode du Pays , se sont vus bientôt obligés de s'y assujettir. Je crois que sans cette nécessité de toujours laver , les Hollan-

Hollandois ne s'amuseroient pas à y perdre leur AMSTER-
temps; car d'ailleur, je ne les ai point vu se pi- DAM.
quer de propriété. Ces Messieurs gardent fort bien
une chemise quinze jours, sous une camisole de
laine grasse fort dégoûtante. Leur façon de man-
ger n'est guères plus propre. La plupart ne con-
noissent d'autres fourchettes que leurs doigts, avec
lesquels ils pêchent de la salade nageant dans le
vinaigre; c'est ordinairement le mets favori. *

De tous les bâtimens publics que l'on voit à Amsterdam, la Maison de Ville est assurément le plus magnifique. Ce grand édifice est con-
struit de pierres de taille fort bien mises en œu-
vre. Il forme un quarré long. Bien des gens
regardent comme un défaut d'Architecture les
sept Portiques qui sont à la face principale, &
que l'Architecte a réduit au nombre de sept, pour
désigner les sept Provinces-Unies. Ces Porti-
ques sont si étroits, que trois personnes peuvent
à peine y passer de front: ce qui est véritable-
ment contre les règles de l'Architecture, mais
qui n'est cependant point un défaut dans un bâ-
timen comme un Hôtel de Ville, très souvent
exposé aux fougues & aux révoltes d'un Peu-
ple aussi turbulent que celui d'Amsterdam.
Ces sept Portiques aboutissent à deux Portes
qui se trouvent au pied du grand Esca-
lier. Je n'entreprends point, Madame,

K 5 de

* [Ceux qui connoissent la Hollande, savent
combien il y a à rabbattre du portrait que fait ici
l'Auteur: à peine convient-il aux gens de la lie du
peuple. Il est étonnant, que pour donner une idée
des manières du Pays, il ait été choisir ses Orig-
naux parmi des gens de cet ordre.]

AMSTERDAM. de vous détailler toutes les beautés de cet édifice, je suis trop peu instruit des règles, & même des termes d'Architecture, pour oser entrer dans aucune description de cette nature : je m'attacheraï seulement à ce qui frappe le plus.

Le fronton de la face principale m'a paru d'un très bon goût ; il est orné d'un relief de marbre blanc, où l'on voit une Femme qui soutient les Armes de la Ville. On y voit aussi un Neptune, quelques figures de Héros, des Lions, des Licornes ; & le tout d'un travail admirable. Ce fronton est comblé par trois belles Statues de bronze qui représentent la Justice, la Force & l'Abondance. Une Tour en Forme de Dôme comble tout cet édifice. Il y a une fort belle Horloge, avec un Carillon qui peut plaire à ceux qui aiment cette sorte de Musique.

Les dedans de l'Hôtel n'ont rien que de très magnifique. La Chambre, dans laquelle on prononce l'Arrêt des Criminels, est entièrement revêtue de marbre, avec des bas-reliefs qui représentent tous les Symboles & les Attributs de la Justice. Ce qu'on y admire le plus, est une belle Statue de marbre qui représente Thémis. Cette Chambre est fort exhaussée & un peu trop obscure ; elle est placée de façon que tout le peuple qui est dans la Place peut voir juger les Criminels. Les trois Portiques de l'entrée répondent aux trois croisées de cette Salle ; ces croisées ne sont point vitrées, elles sont seulement grillées par de magnifiques barres de bronze artistement travaillées.

La grande Salle est encore une pièce superbe. On y monte par un grand Escalier, à deux rampes,

pes. Tous les murs sont revêtus de bas-reliefs AMSTER-
de marbre entremêlés de belles peintures. Deux DAM.
drandes Galleries, ou Corridors, se trouvent
aux deux extrémités de la Salle, & servent à
conduire aux apartemens de la droite & de la
gauche. C'est dans ces Chambres que se tien-
nent les différens Bureaux concernant les affai-
res de la Ville: le département de chaque Cham-
bre est écrit au-dessus de la porte, & les affai-
res qui s'y traitent sont représentées sur de ma-
gnifiques bas-reliefs. C'est dans une de ces
Salles, que ceux qui ne sont point de la Reli-
gion Réformée, sont obligés de s'épouser en
présence d'un Echevin. Ceux qui y manquent,
sont condamnés à une grosse amende; & même,
selon les Loix, le mariage doit être regardé
comme nul.

C'est dans la Maison de Ville qu'est la fameu-
se Banque, qui renferme tant de trésors. Des
voûtes prodigieuses, & des doubles barres de
fer d'une grosseur énorme, qui sont devant les
fenêtres, rendent cet endroit inaccessible aux
hommes. Les Caves sont dignes d'admiration;
elles sont construites sur des pilotis au milieu de
l'eau, & cependant elles sont aussi sèches que si
elles étoient taillées dans le roc. Une partie de
ces Caves sert à renfermer des richesses immen-
ses, l'autre est pour les Criminels. J'ai eu la
curiosité d'aller voir ces Cachots, qui sont tous
très clairs, & très proprement entretenus: on
peut dire, malgré le Proverbe, que ce sont de
fort belles Prisons.

Après la Maison de Ville, j'allai voir la Place
où les Marchands s'assemblent pour les affaires
de

AMSTER-
DAM.

de leur Négoce, depuis midi jusques à une heure & demi. Cette Place forme un quarré plus long que large, entouré d'une grande Gallerie, ou Corridor ouvert, soutenu par des piliers de pierre de taille, pour servir de retraite en cas de pluie. On appelle cet endroit *la Bourse*. On y voit des Marchands de toutes les Nations du Monde. La diversité de leurs habits & de leur Langue ne fait pas moins de plaisir que la beauté du lieu. Rien sur-tout n'est plus plaisant que de voir le mouvement que s'y donnent ceux que l'on appelle *Courtiers*. Ce sont ceux qui agissent de la part des gros Négocians pour trafiquer les Lettres de change, ou autres effets. A les voir courir de l'un à l'autre par toute cette Place, il n'y a personne qui ne les prit pour des fous.

La *Maison des Indes*, & celle de l'*Amiraute*, méritent aussi d'être vues. La première sert de Magazin pour déposer les marchandises qui viennent des Indes. Dans la seconde on voit tout l'attirail nécessaire pour mettre une Flotte en Mer. La Compagnie des Indes a son Arsenal séparé, qui ne cède en rien à celui des Etats. On voit encore en cette Ville toute sorte d'Hôpitaux, très bien entretenus, & des Maisons de correction pour les deux sexes. Cette Ville est le refuge de toutes les Sectes ; elles y ont toutes des Chappelles ou des Chambres, où elles exercent leur Religion. Les Réformés & les Luthériens sont les seuls qui aient la liberté de l'exercice public. Les Juifs cependant y ont deux belles Synagogues, l'une pour la Nation Allemande, & l'autre pour la Portugaise. Ils sont en grand nombre,

bre, & habitent un quartier particulier, qui AMSTER-
n'est pas le moins considérable de la Ville.

DAM.

Avec toute cette magnificence de bâtimens, & le concours de tant de Nations, le séjour d'Amsterdam me paroît devoir être bien ennuyeux. Tout le monde est appliqué au Commerce, chacun ne cherche qu'à contenter son avarice. La plupart, avec des biens immenses, vivent comme des misérables; tout leur bonheur, leur plaisir, leur noblesse même consiste à avoir beaucoup d'argent; ils pensent uniquement aux moyens d'en acquérir; & chez eux, un homme qui fait une dépense honnête, est regardé comme un dissipateur. Pour ce qui regarde la Liberté Hollandoise, je ne crois pas qu'il y ait d'endroit où elle règne avec plus d'empire qu'à Amsterdam. Il est vrai qu'assez souvent cette Liberté tant vantée ne sert qu'à rendre les Citoyens insolens impunément, car il n'est point de Manant qui ne se croye autant que le premier du Pays. Les Etrangers ont quelquefois bien à souffrir; car souvent on se trouve maltraité sans oser se plaindre. La Justice s'y rend à si haut prix, qu'on aime mieux mépriser une insulte, que d'en poursuivre la réparation juridiquement. Les Avocats & Procureurs de cette Ville entendent beaucoup mieux que par-tout ailleurs, à ruiner tout doucement les Plaideurs: aussi voit-on la plupart de ces Messieurs faire grosse figure; ils ont des Jardins magnifiques, quelques-uns même ont des équipages fort fastes.

D'Amsterdam je passai à HARLEM, * qui
n'est

* Voyez le Tome III. des Lettres, p. 206.

HARLEM.

n'est qu'à trois lieues d'*Amsterdam*. C'étoit autrefois un Evêché suffragant d'*Utrecht*, pendant que la Religion Catholique y subsistoit. La Ville n'est située qu'à une lieue de la Mer, ou plutôt sur ses bords, la Mer y ayant inondé un terrain considérable; ce qui forme un Lac, appellé aujourd'hui la *Mer de Harlem*. Cette Ville à communication par ses Canaux avec *Amsterdam* & *Leyden*. On prétend qu'elle a été fondée par les Normans dans le IX. Siècle. Le Pape *Paul IV* y fonda un Evêché en 1559, à la prière de *Philippe II*. Roi d'*Espagne*. En 1572, l'Evêque fut chassé par les Protestans; peu de tems après la Ville fut assiégée par *Frédéric de Tysede* Fils du Duc d'*Albe*, qui la prit à dérision & qui y fit traiter les habitans de la manière du monde la plus barbare. Les Hollandois l'ont reprise ensuite, & elle leur est demeurée. Il y a dans cette Ville de très belles promenades, un Bois sur-tout qui est regardé comme un lieu de délices par les Bourgeois d'*Amsterdam*, qui viennent y faire leurs parties de plaisir en Ete.

Après avoir vu ce qu'il y avoit de plus remarquable à *Harlem*, je m'en retournai par *Leyden* à *La Haie*. Quelques jours après mon retour dans cette Ville, le Roi y vint. Il avoit passé le même jour devant *Rotterdam*, où il avoit été salué d'une triple décharge du canon de la Place. On lui avoit rendu le même honneur à *Delfshaven*. Ce fut là qu'il trouva son Yacht suivi de plusieurs autres, qui lui avoient été envoyés de *La Haie*: le Roi s'en servit jusques à *Delft*, où ses carrosses l'attendoient: il y monta, & vint descendre à son Palais de la *vieille Cour*. Il y trouva

trouva une Garde de 80 hommes, avec un Capitaine & un Drapeau. Sa Majesté fit d'abord notifier son arrivée au Président de l'Assemblée des Etats-Généraux, & le lendemain après le Sermon il reçut la Députation des mêmes Etats. Elle étoit composée de neuf Députés. Ils trouvèrent à leur arrivée au Palais du Roi, la Garde sous les armes, le drapeau déployé & le tambour battant. Mr. le Grand-Marechal, accompagné de plusieurs Chambellans & Gentilshommes de la Chambre, les reçut au bas de l'Escalier, & les introduisit dans la Chambre du Roi, qui les reçut debout, tête découverte, & un fauteuil derrière lui. Comme cette Audience n'étoit que pour complimenter Sa Majesté sur son arrivée, elle fut très courte. Mrs les Etats retournèrent au lieu ordinaire de leur Assemblée, & revinrent ensuite dîner avec le Roi.

Quelques jours après, Sa Majesté partit pour *Honstdyck*, Maison à deux lieues de *La Haie*, dont il avoit hérité du feu Roi *Guillaume d'Angleterre*. J'y suivis le Roi, qui y demeura jusqu'à ce qu'il eut reçu avis que le Prince de *Nassau* Gouverneur de Frise devoit se rendre de l'Armée de Flandre à *La Haie*, pour y terminer les différends, qu'il avoit avec Sa Majesté, au sujet de la Succession de la Maison d'*Orange*, dont ce Prince prenoit le titre en vertu du Testament du feu Roi d'Angleterre, dernier Prince de cette Maison. Il y avoit déjà quelques jours que le Roi l'attendoit, lorsqu'on vit arriver un Courier, qui apporta la nouvelle que le Prince s'étoit noyé au passage de *Moerdyck*. Il s'y étoit embarqué avec tous ceux de sa suite, pour

LA HALE. pour passer à *Stryen-Sas* : il n'étoit qu'à trente ou quarante pas de terre, lorsqu'il survint un furieux coup de vent, qui renversa la Barque & la fit périr. Comme la Mer étoit grosse, & que d'ailleurs le Prince ne savoit point nager, il ne put gagner le bord. Le Colonel *Hilkes* qui l'accompagnoit se noya avec lui; il n'y eut que ses Demeutiques qui se sauvèrent. On vit pendant quelques momens ce Prince infortuné, qui se tenoit attaché au mât de la barque renversée; on auroit encore pu espérer de le secourir, sans une vague qui poussée par un coup de vent l'arracha de la pièce de bois qu'il tenoit embrasée, & le fit périr. Ce Prince fut très regretté. On ne trouva son corps que huit jours après, à peu près au même endroit où son naufrage étoit arrivé. On le porta à *Dort*, où il fut embaumé; & ensuite on le transporta à *Leuwarden*, pour y être mis dans le Tombeau de sa Maison.

Ce triste événement affligea le Roi, d'autant plus que cette nouvelle lui fut annoncée assez subitement, par un Courtisan indiscret, qui ne connoissant pas la grandeur d'ame de son Maitre, crut que la nouvelle de la mort du Prince de *Frise* ne lui seroit pas désagréable. Le Roi témoigna publiquement la douleur qu'il ressentoit de cette perte, & il envoya à Madame la Princesse de *Nassau* dernière Douairière un Gentilhomme de la Chambre, pour l'assurer de la part qu'il prenoit à la perte qu'elle venoit de faire.

La mort du Prince de *Frise* interrompit tout Traité d'accommodement. Ce Prince laissoit une Fille, & la Princesse sa femme enceinte.

Cette

Cette Princesse écrivit aux Etats, pour les prier de ne rien faire au préjudice de l'Enfant qu'elle espéroit de mettre au monde, & en qualité d'Exécuteurs Testamentaires, de conserver la masse de son héritage en son entier; qu'autrement, elle protestoit hautement contre tout ce qui se pourroit faire. Cette demande n'empêcha pas les Etats d'accorder au Roi un partage provisoire; & il fut arrêté que Sa Majesté jouiroit, de même que les Héritiers du Prince de Nassau qui venoit de périr, de 15000 florins de Hollande de revenu sur les biens de la succession d'Orange: Que les Maisons du Prince *Frédéric-Henri*, dont le Roi étoit en possession, lui demeuroient: Que l'usage de la Maison de *Dieren* seroit commun entre le Roi & les Héritiers du Prince, & que le reste seroit renvoyé à un accommodement définitif. Cet accommodement est encore à faire. J'eus l'honneur de faire exactement ma cour pendant tout le tems que S. M. passa à *La Haie*; lorsqu'elle partit, je l'accompagnai jusques à *Dieren*: ce fut là que je pris congé du Roi; je ne croyois pas alors que ce dût étre pour toujours.

Je pris ma route par * *DUSSELDORFF*, Capitale du Duché de Berg. L'Electeur *Palatin* y *DUSSELDORFF*, faisoit alors sa résidence. Il est à remarquer qu'il a été le premier des Electeurs Palatins qui y ait demeuré: car anciennement

Mem. Tom. I.

L

c'étoit

* Voyez le Tome III. des Lettres, pag. 165. On y trouve un détail curieux des Statues & des peintures des plus grands Maîtres, dont le Château de Dusseldorf est rempli.

DUSSEL-
DORFF.

c'étoit Heidelberg où Manheim, qui étoit le ~~re~~-
jour ordinaire des Electeurs. L'Electeur ~~Fem~~-
Guillaume avoit préféré Dusseldorf à tout autre
endroit, par une ancienne inclination qu'il avoit
conservée pour cette Ville, dont il étoit le mai-
tre du vivant même de l'Electeur son Père. Ce
Prince, en mariant son Fils à la Princesse Sœur
de l'Empereur Léopold, lui avoit en même tems
cédé les Duchés de Juliers & de Bergue, dont
Dusseldorf est la Ville Capitale. Cette Ville
auroit été une des plus belles de l'Allemagne, si
l'Electeur eût vécu assez longtems pour faire exé-
cuter les grands projets qu'il avoit. Ce Prince
avoit déjà commencé à augmenter la Ville de
tout un quartier, dont les rues étoient tirées au
cordeau: j'ai vu le plan d'un nouveau Palais,
qu'il avoit dessiné de faire bâtir; c'auroit assuré-
ment été un des magnifiques bâtimens de l'Eur-
ope. Celui que l'on voit à Dusseldorf n'a rien
de beau, que ce qu'on appelle la Gallerie, je
ne sais trop pourquoi, car rien ne ressemble moins
à une Gallerie. Ce sont cinq Salles, dont trois
sont beaucoup plus grandes que les deux autres.
Une de ces Salles est toute remplie de magnifiques
Tableaux du fameux Rubens; dans une autre
pièce il y a grand nombre de Tableaux de van
der Werf Peintre Hollandais, mort depuis peu
à La Haye. Quelque peu de goût ou de con-
noissance que l'on ait de la Peinture, il est im-
possible d'être indifférent pour de pareils morce-
aux: on peut dire que ce sont autant de chef-
d'œuvres. Tels sont, les Tableaux qui repré-
sente le saint Vieillard Siméon, tenant entre ses
bras le Sauveur du Monde; celui de N. S. en-
feignant

DU BARON DE PÖLLNITZ. 155

feignant dans le Temple; & les Portraits de l'E- **DUSSET**-lecteur & de l'Électrice. Le rez-de-chaussée **DORFF** de cette Gallerie contient les Modèles des plus magnifiques Statues d'Italie, d'où l'Électeur les a fait venir avec grande dépense: ces Statues sont dans deux Salles particulières. Les trois autres sont remplies de Statues modernes de marbre & de bronze, qui sont pour la plus grande partie du fameux *Gripilli*, Italien, ouvrier excellent, sur-tout pour les Bustes qui demandent de la ressemblance.

Il y a dans la Cour du Palais une Statue équestre, qui représente l'Électeur armé de toutes pièces; ayant sur la tête le Bonnet Electoral; il est monté sur un très beau Cheval: le tout est de cuivre jaune. On voit aussi dans cette même Cour une Fontaine fort belle, dont le Groupe est de bronze très bien travaillé; mais si chargé de différens ouvrages, qu'on a peine à les déceler.

A cinq lieues de *Dusseldorf*, on voit une Maison de Chasse appellée * *Benjberg*; elle est bâtie dans une Forêt, sur une Montagne, d'où l'on découvre la Ville de *Cologne*, le *Rhin*, & tout le plat-pays, ce qui forme un magnifique coup d'œil. On arrive à ce Château par une grande Avenue, qui va toujours en montant jusqu'à la grille de la première Cour, qui est bordée de deux grands Corps de garde, dont le devant forme une Gallerie soutenue par des colonnes d'un marbre grisâtre, qui se trouve dans le Pays. Le reste du Château a assez l'air du Château de

DUSSEL-
DORFF.

Versailles, excepté qu'il est moins vaste & plus élevé. Dans les deux ailes du bâtiment on trouve deux Escaliers, qui conduisent aux Appartemens. Il est aisé de voir que c'est un Italien qui a donné le Dessin de tout ce bâtiment; car, selon l'usage de son Pays, les Appartemens consistent dans un grand nombre de Chambres de plain-pied, mais toutes sans dégagement ni commodité. L'extérieur du bâtiment est ce qu'il y a au monde de plus bizarre. Ce sont des ornemens sans nombre, que l'on tâcheroit en vain de démêler. Je crois que pour rendre justice au Château de *Benberg*, on peut dire que c'est une belle & magnifique maison, toute remplie de défauts.

Après vous avoir parlé des différens bâtimens de l'Electeur, je crois, Madame; qu'un petit détail de la Maison ne vous sera point désagréable. Vous savez sans doute que la Maison de *Neubourg* n'a succédé à la Dignité d'Electeur Palatin, que par l'extinction de la Maison Palatine Protestante: cette Maison finit en la personne de l'Electeur *Charles*, qui ne laissa qu'une Sœur, mariée à *Monsieur*, *Philippe de France* Duc d'*Orléans*, Frère de *Louis XIV*. *Philippe-Guillaume* Duc de *Neubourg*, Père de celui dont je viens d'avoir l'honneur de vous parler, fut le premier Electeur de sa Branche. Ce Prince le voyant Père d'une nombreuse Famille, s'allia aux premières Couronnes de l'Europe. Il avoit quatre Princes & cinq Princesses.

L'ainé des Princesses étoit l'Electeur, & régnoit
enco-

encore en 1711. Il s'appelloit *Jean-Guillaume DUSSAU*^{de Neubourg}. Il avoit épousé d'abord une Ar-^{DORE}_{chiduchesse} d'Autriche Sœur de l'Empereur Léopold, dont il n'avoit point eu d'Enfans. Il s'étoit marié en seconde noces à *Anne Marie-Louise de Medicis*, Fille de *Côme III*, Grand-Duc de Tosca-
ne. Ce Mariage étant stérile comme le premier, l'Electeur avoit pris à sa Cour le Prince hé-
ritaire de *Sultzbach*; il y étoit élevé comme Hé-
ritier de sa Maison, en cas que lui, & les Prin-
ces ses Frères, mourussent sans Enfans mâles.
Ce jeune Prince étoit regardé alors comme Prin-
ce Electoral, & il en recevoit tous les honneurs.
Le Baron de *Seckingen* étoit chargé de son édu-
cation, & on peut dire qu'il apportoit tous ses
soins pour en faire un grand Prince.

Le second s'appelloit *Charles-Louis*, aujourd'-
hui Electeur.

Le troisième, *François-Louis de Neubourg*,
Electeur de *Trèves*, Grand-Maitre de l'Ordre
Teutonique.

Le quatrième, *Alexandre-Sigismond*, Evêque
d'*Augsbourg*.

Les Princesses furent toutes mariées. L'ai-
née, qui s'appelloit *Léonore-Magdeleine-Thé-
rèse de Neubourg*, épousa l'Empereur Léopold,
Père de l'Empereur d'aujourd'hui. Elle est
morte le 19 Janvier 1719, âgée de 74.
ans.

La seconde a été mariée au Roi de *Por-
ugal*.

DUSSEL-
DORFF.

La troisième, nommée *Marie-Anne de Neubourg*, a été mariée à *Charles II, Roi d'Espagne*,

La quatrième, *Dorothée de Neubourg*, a épousé le *Duc de Parme*, dont elle a eu entre autres Enfants la *Princesse Elizabeth Farnèse*, seconde Femme du Roi d'Espagne *Philippe V*.

La cinquième & dernière de ces Princesses, nommée *Edwige-Elizabeth de Neubourg*, a épousé *Jacques-Louis Sobieski*, dont elle a eu *Clementine Sobieski*, Femme du Chevalier de *S. George*. Elle est morte à *Olasv* le 10 Août 1722, âgée de 50 ans.

Après avoir passé quelque tems à la Cour Palatine, je partis vers le milieu du mois d'Août pour me rendre à *Francfort sur le Main*. J'y arrivai peu de jours avant l'ouverture des Conférences pour l'Election d'un Empereur.

FRANC-
FORT

* *FRANCFORT* est une des considérables Villes de toute l'Allemagne; elle a titre de Ville Impériale, & elle fait partie du Diocèse de *Maience*. Le *Main* la sépare en deux quartiers, qui sont joints par un beau Pont de pierre. Les fréquens Incendies que cette Ville a effuyés, & sur-tout celui de 1719, n'ont pas peu contribué à son embellissement. Toutes les maisons ont été rebâties d'un meilleur goût qu'elles n'étoient auparavant; cependant, la plus grande partie est encore bâtie de bois, & revêtue de plâtre mis en couleur; peu de particuliers ont fait la dépense de bâtrir en pierre. *Francfort* est redévable de la plupart de ces incendies aux Juifs, qui y sont en grand nombre. Ils demeurent dans

un

* Voyez le Tome II. des Lettres, page 4; & suiv.

Un quartier qui se ferme tous les foirs, & com- FRANC-
me il est trop étroit pour pouvoir y loger com- FORTS.
modément, ils sont obligés de s'entasser, pour
ainsi dire, les uns sur les autres, dans des mai-
sons fort élevées, qui étant d'ailleurs toutes de
bois, prennent feu aisément. Ils ont vu deux
fois de suite tout leur quartier en cendres, &
cela pour avoir refusé le secours qu'on vouloit
leur donner; car dans la crainte d'être volés,
ils ont toujours refusé d'ouvrir les portes de leur
quartier; & lorsqu'ils l'ont fait, ce n'a été seu-
lement que lorsqu'ils ont vu qu'on se mettoit en
devoir de les enfoncer. Malgré toutes les rai-
sons que l'on auroit de ne les pas souffrir à
Francfort, ils y sont cependant plus tolérés que
les Réformés: ils ont de belles Synagogues, tan-
dis que les Réformés ne jouissent pas du libre
exercice de leur Religion. Les Magistrats & la
plus grande partie des habitans sont Luthériens.

La Ville de *Francfort* est une des premières
qui ait embrassé les opinions de *Luther*, ce qui
occasionna bien-tôt une révolte; car les habitans
aient demandé le libre exercice du Luthéranisme,
& le Clergé & le Sénat s'y étant vigoureusement
opposés, il y eut une sédition, dans laquelle
les habitans aient eu le dessus, ils déposèrent le
Sénat, & établirent une espèce de Magistratu-
re composée de vingt-quatre, tirés du Corps de
la Populace. Ces violences eurent des suites fâ-
cheuses, jusqu'à ce qu'enfin la Ville embrassa en-
tièrement la Confession d'Augsbourg en 1530.
Elle entra pour-lors dans la Ligue de *Smalcald*,
& eut part aux autres malheurs qui affigèrent
l'Empire. Elle fut assiégée deux fois, en 1552.

L 4 par

FRANC-
FORT.

par Maurice Electeur de Saxe, & par Albert Margrave de Brandebourg surnommé *l'Alcibiade d'Allemagne*, qui s'en rendit maître: mais peu de tems après cette Ville recouvrira sa liberté. Depuis ce tems, elle s'est beaucoup augmentée. Les Elections & les Couronnemens des Empereurs la rendent très considérable. Ces deux grandes Cerémonies se font dans l'Eglise de *S. Barthélemy*, qui est un bâtiment assez vaste, peu grand, & fort obscur; en un mot, très peu propre pour de pareilles solennités. Le Festin Impérial se donne le jour même du Sacre, dans la grande Salle de la Maison de Ville. C'est une pièce très vaste, à la vérité, mais peu régulière. La Maison de Ville s'appelle *Römer*: on prétend que c'étoit anciennement la maison d'un Gentilhomme, qui en fit présent à la Ville. Si cela est, on peut dire que ce Gentilhomme étoit largement logé.

Il se tient dans cette même Ville des Foires considérables, qui y attirent grand nombre de Négocians, & un très grand concours de personnes de qualité. Ce qui facilite beaucoup le Commerce de Francfort, c'est la Rivière du *Main* qui se jette dans le *Rhin* près de *Maïence*. Voilà, Madame, à peu près ce que c'est que la Ville de *Francfort*. Je vais à présent avoir l'honneur de vous détailler ici les principales circonstances de l'Election & du Couronnement de l'Empereur.

Les Conférences pour l'Election s'ouvriront le 25 d'Août, depuis neuf heures du matin jusqu'à midi. Les Plénipotentiaires des Electeurs absents y communiqueront leurs Pouvoirs, & les remiront à l'Electeur de

Maïence

Maience. Ce Prince fit ensuite un discours sur *FRANC-*
le sujet qui avoit donné lieu à cette auguste *FORT-*
Assemblée. On résolut dans cette première
Séance de garder le secret sur tout ce qui y seroit
traité ; après cela , on se sépara.

La marche des Electeurs de *Maience* & de *Tré-*
wes , en allant & revenant de la Maison de
Ville , fut des plus magnifiques. Le premier
s'appelloit *Lotharie François de Schonborn* , de
la Maison des Comtes de *Schonborn* ; & le se-
cond étoit de la Maison de *Lorraine* , il se nom-
moit *Charles-Joseph de Lorraine* , & est mort en
1715 , le 4 Decembre. Ces deux Princes étoient
chacun dans un grand carosse drapé , accom-
pagné par toute leur Maison & leurs Gardes ,
tous en grand deuil.

Les Equipages des Ambassadeurs des Elec-
teurs absens étoient très lestes , surtout ceux
de Mrs. les Ambassadeurs de Saxe ; aussi ces
Messieurs avoient-ils l'honneur d'avoir avec eux
le Fils de leur Maitre , sous le nom de Comte
de *Lusace*. Outre cela , le Roi de Pologne
leur avoit donné de ses Equipages , & leur avoit
aussi permis de faire porter ses livrées à leurs
Domestiques.

Les Ambassadeurs que le Roi avoit envoyés
en qualité d'Electeur de *Brandebourg* , parurent
aussi avec une pompe digne de celui qu'ils re-
présentoient. C'étoient Mr. le Comte de *Dohna*
& Mr. *Henning*. Le Comte de *Dohna* avoit
les honneurs de l'Ambassade. Ce Ministre
parut avec un cortège de 40 Gentilshommes de
la Chambre du Roi : il avoit cinq carrosses a six
chevaux de ses attelages , huit Pages , trente - six

L 5 Valers

FRANC-
FORT.

Valets de pied, & deux Suisses. Mr. *Henning* étoit destiné pour vaquer aux affaires; ce dernier n'eut pas la satisfaction de voir le succès de ces Assemblées, car dès la première séance, ayant parlé pour les intérêts de sa Patrie avec beaucoup de zèle, il s'échauffa au point, qu'il se trouva très incommodé, en rentrant chez lui; & le soir même il fut attaqué d'une apoplexie, dont il mourut le lendemain. Mr. le Comte de *Metter-nich* fut nommé pour le remplacer. Personne n'étoit plus propre à servir le Roi dans l'Assemblée de *Francfort*, que ce Seigneur, qui avoit acquis dans plusieurs Ambassades une grande connoissance des affaires de l'Empire, & particulièrement dans l'Ambassade de *Ratisbonne*, dont il avoit été chargé pendant longtems.

Dès que les Conférences furent ouvertes, Mrs. les Ministres étrangers, savoir, le Nonce du Pape, les Envoyés de Savoie & des autres Princesses d'Italie, l'Envoyé extraordinaire des Etats-Généraux, & ceux des Princes de l'Empire, firent savoir leur arrivée au Collège Electoral; ils envoyèrent leurs Lettres de créance à la Chancellerie qui se tenoit dans le Palais de l'Electeur de *Mainz*, ce Prince étant Chancelier né de l'Empire.

Il y eut quelques difficultés au commencement de ces Conférences, sur des prétentions du Nonce du Pape. Ce Nonce, qui étoit Neveu de *Clément XI.* alors régnant, prétendoit que c'étoit aux Electeurs à lui faire la première visite, & que quand il la leur rendroit, ils seroient reçus de lui donner la main. Les Electeurs furent très surpris de ce que le Nonce exigeoit d'eux.

d'eux, ils résistèrent hautement de souscrire à FRANCE de pareilles prétentions ; en sorte que, de part FORT, ni d'autre, il n'y eut point de visite rendue, & le Nonce ne vit les Electeurs que dans un Jardin, où ils se rencontrèrent comme par hasard. Le Nonce fit mine de vouloir protester contre le neuvième Electorat établi en faveur de la Maison de Brunswick-Hanover, & contre la Dignité Royale de Prusse ; mais on lui fit sentir, que l'une & l'autre protestation n'avaient aucun effet. Les Ambassadeurs de Prusse, de leur côté, lui firent dire que s'il en venoit à protester contre la Dignité Royale de leur Maître ; le Roi ne manqueroit pas de donner ordre à ses Troupes qui étoient en Italie, d'entrer dans l'Etat Ecclésiastique & d'y vivre à discrédition, comme en Pays ennemi. Le Nonce, effrayé de ces menaces, croyant déjà voir les Troupes de Prusse sur les Terres de S. S., envoya au-plutôt son Secrétaire à Mrs. les Ambassadeurs, pour les assurer qu'il ne protesteroit point, qu'il n'en avoit jamais eu la pensée ni les ordres ; que S. S. avoit pour le Roi leur Maître toute la considération & toute l'estime que méritoit un si grand Prince, & qu'elle se feroit un plaisir d'en donner des marques dans toutes les occasions qui se présenteroient.

Les Electeurs de Cologne & de Bavière firent aussi des protestations contre l'Assemblée, en cas qu'on refusât de les admettre aux Conférences de l'Election : mais elles ne portèrent pas plus de coup que celles du Nonce. Ces Princes les envoyèrent par la poste, en forme de Lettres adressées au Comte de Papenheim,

Mare

FRANC-
FORT.

Maréchal de l'Empire : elles étoient sous un cachet inconnu. La situation de ces Electeurs ne leur permettoit pas pour -lors de faire publier leurs protestations avec les formalités requises : cela n'empêcha pas, cependant, qu'elles ne fussent bientôt rendues publiques. Le respect & l'amitié que l'on avoit pour l'illustre Maison de Bavière , fit que tout le monde s'empressa d'en avoir des copies ; mais elles n'eurent aucun effet , & les Conférences continuèrent.

Le 2 d'Octobre , les Conférences étant finies, les Magistrats & les Chefs de la Milice se rendirent en Corps à la Maison de Ville , pour y prêter le serment prescrit par la Bulle d'or. Ils y trouvèrent les Electeurs qui étoient alors à Francfort , & les Ambassadeurs des absens , tous assis dans des fauteuils , sous un grand dais de velours noir. On fit la lecture du serment ; les Magistrats & les Chefs de Milice le prêtèrent , entre les mains de l'Electeur de Maience. La Bourgeoise & la Garnison prêtèrent aussi le même serment ; mais la cérémonie fut différente. Elle ne se fit pas dans la Maison de Ville : on avoit dressé au-dehors , sur la grande Place , une galerie élevée , découverte , & garnie de draperie. Ce fut là que les Chanceliers des deux Electeurs Ecclésiastiques , & les Magistrats , reçurent le serment de la Bourgeoise , en présence des Electeurs & des Ambassadeurs , qui étoient placés aux fenêtres de l'Hotel de Ville. Les Bourgeois , qui étoient au nombre de quatorze Compagnies , priérent serment les premiers , ensuite les Soldats de la Garnison.

Le



Le 10 d'Octobre, on publia au son des trom- FRAN^{CE} pettes, que tous les Etrangers, qui n'étoient FORT^{ES} point de la suite des Electeurs ou des Ambassadeurs Electoraux, eussent à se retirer de la Ville avant que le soleil fût couché, jusques à ce que les Electeurs eussent élu un Empereur. Le Nonce crut d'abord, que son Caractère, & le respect qu'on devoit au S. Père, l'exemteroient de la règle générale : mais ayant été informé du contraire, il se retira à Aschaffenburg.

Le 12, à 7 heures du matin, on sonna toutes les Cloches. Alors la Bourgeoisie & les Soldats de la Garnison s'assemblèrent devant les maisons de leurs Commandans, d'où ils furent se poster dans les rues qui conduisent de l'Hôtel de Ville à l'Eglise de S. Barthélemy. Les Bourgeois avoient la droite sur les Soldats. Sur les neuf heures, les Electeurs & les Ambassadeurs se rendirent à l'Hôtel de Ville. Ils avoient tous fait quitter le deuil à leur Cour & à leurs Equipages : il n'y eut que les Ambassadeurs de Bohême, qui ne le quittèrent point.

Un moment après que les Electeurs furent arrivés dans la Chambre ordinaire de l'Assemblée, ils passèrent dans d'autres Chambres, où ils se firent revêtir de leurs habits Electoraux. Ces habits sont très majestueux : ce sont de grandes robes fort amples & fort plissées, dont les manches sont aussi très longues ; le tout est doublé & rebordé d'hermine : les Electeurs mettent par dessus le tout, une espèce de mantelet d'hermine. Ces habits sont presque les mêmes pour les Ecclésiastiques & les Séculiers ; ils ne diffèrent, qu'en ce que

FRANC- ce que les habits des premiers sont d'écarlate,
FORT. & ceux des Séculiers de velours cramoisi. Leurs
bonnets sont de couleur de leurs habits ; ils sont
aussi rebordés d'hermine.

Aussi-tôt que les Electeurs furent habillés, ils
repassèrent dans la Salle de l'Assemblée, ils de-
scendirent ensuite de l'Hôtel de Ville dans la
Place, avec les Ambassadeurs des autres Elec-
teurs. Ils y trouvèrent des chevaux superbe-
ment harnachés, sur lesquels ils montèrent, & se
rendirent ainsi en Cavalcade à l'Eglise de *S. Barthélemy*. Les trois Electeurs marchoient les
premiers sur une même ligne, la tête décou-
verte ; les quatre Ambassadeurs des Electeurs ab-
sents marchoient ensuite, selon le rang de leurs
Maitres. L'Evêque de *Neustadt*, à la tête du
Chapitre, vint recevoir Leurs Altesse Electo-
rales & les Ambassadeurs à la porte de l'Eglise ; il
les conduisit au Chœur, où ils se placèrent se-
lon leur rang dans les Sièges des Chanoines,
qui étoient garnis de velours galonné d'or.
L'Electeur de *Trèves* étoit seul vis-à-vis l'Autel,
à la place du Lutrin, où on lui avoit dressé un
Prié-Dieu & un fauteuil, pareillement garnis
de velours cramoisi.

Lorsque tout le monde fut placé, l'Evêque
de *Neustadt* commença la Messe. A la première
consécration, les Ambassadeurs des Electeurs
Protestans passèrent dans la Chapelle du Con-
clave, qui tient au Chœur ; après l'élévation, ils
retournèrent à leurs places, où ils demeurèrent
pendant le reste de l'Office ; après lequel les Elec-
teurs & les Ambassadeurs montèrent à l'Autel.
L'Electeur de *Maience* étoit au milieu des deux
autres

autres Electeurs ; l'Electeur de Trèves étoit à FRANG-
la droite & l'Electeur Palatin à sa gauche. Les FORT.
Ambassadeurs étoient dans la même ligne,
selon leur rang , à la droite & la gauche des
Electeurs. L'Electeur de Maience prit le Livre des
Evangiles , sur lequel il tint la main droite étendue : les Electeurs présens & les Ambassadeurs
des absens firent la même chose , & prétérerent
ainsi le serment accoutumé , par lequel ils pro-
mettent de n'élire pour Empereur , que celui
qu'ils croiront en conscience en être le plus
capable. Après le serment , ils passèrent dans
la Chapelle du Conclave , où ils demeurèrent
enfermés près de trois heures. Au sortir de
cette Chapelle , les Electeurs & Ambassadeurs
rentrèrent dans l'Eglise , & se placèrent sur une
Tribune élevée au-dessus de la Grille qui sé-
pare le Chœur d'avec la Nef : elle étoit garnie
d'écaflage & entourée de tapisserie ; on y avoit
placé sept fauteuils de velours rouge garnis de
galons & de crêtes d'or. Les Electeurs & les
Ambassadeurs s'étant assis , le Chancelier de
Maience lut à haute voix l'Acte qui venoit d'être
dressé dans le Conclave , par lequel on procla-
moit Empereur , Charles Roi des Romains &
d'Espagne. On entendoit alors par toute l'Eglise
de grands cris de Vive l'Empereur ! Au même
instant , le Canon des remparts se fit entendre ,
& les Bourgeois & la Garnison firent trois salves
de Mousqueterie.

Après la proclamation , les Electeurs & les
Ambassadeurs descendirent de la Tribune , &
vinrent reprendre leurs places dans le Chœur.
L'Evêque de Neustadt entonna le Te - Deum ,
après

FRANC-
FORT.

après lequel on retourna à la Maison de Ville dans le même ordre qu'on en étoit sorti. Les Electeurs y quittèrent leurs habits de cérémonie, & s'en retournèrent chacun dans leurs Hôtels, où ils demeurèrent jusques au soir. Les Ambassadeurs firent la même chose. Le soir, ils souperent tous chez Mr. le Comte de *Windisgratz* premier Ambassadeur de Bohème, & par conséquent Ambassadeur du nouvel Empereur. Ce Ministre donna un festin magnifique, qu'il fit accompagner d'une très belle symphonie. Cette grande journée finit par le choix que le Collège Electoral fit du Prince *Charles de Neubourg*, pour porter au nouvel Empereur l'Acte de sa proclamation.

Toute cette solennité se passa sans le moindre desordre, malgré le concours étonnant de personnes que cette auguste Cérémonie avoit attirées de tous côtés. Il y eut seulement un petit différend entre le Prince de la *Tour-Taxis*, & le Comte de *Nassau-Weilbourg*. Le premier, quoique d'une Maison nouvelle en comparaison du Comte, voulut, à cause de sa qualité de Prince, prendre le pas sur le Comte : mais celui-ci décida le différend en un instant : il prit le Prince par le bras, & l'ajant poussé derrière lui, il lui dit : *Apprenez, Monsieur, que des Princes comme vous marchent après des Comtes comme moi.* Le Prince, fort étonné du compliment, ne jugea pas à propos de pousser ses prétentions plus loin.

Je partis d'abord après la Cérémonie de l'Élection, pour aller à Zell. J'avois eu le malheur d'y perdre ma Mère, qui y étoit morte pendant mon séjour.

séjour à Francfort : cette mort me fut très sensible, & d'autant plus, que c'étoit le premi^{er} sujet que j'eusse eu de ma vie d'être sérieusement affligé. Peut-être qu'aujourd'hui que je suis familiarisé avec les disgrâces, une pareille nouvelle ne me feroit pas autant d'impression qu'elle m'en fit dans ce tems-là.

Je restai quelque tems à Zell, pour régler avec mon Frère, différentes affaires qui regardoient la succession de ma Mère. On m'écrivit alors, que la cérémonie du Couronnement de l'Empereur étoit fixée au 22 Décembre. Je parris aussi-tôt pour retourner à Francfort.

Je pris ma route par Hanover, dont j'ai déjà eu l'honneur de vous parler. De Hanover je passai par Cassel. Cette Ville est le séjour ordinaire du Landgrave de Hesse. La Rivière de Fulde la sépare en deux quartiers. La Ville neuve est assez bien bâtie, les maisons en sont jolies, les rues sont fort droites & très spacieuses. Le Palais du Landgrave est ancien ; il est entouré de remparts, dont une partie du côté de la Campagne forme une terrasse plantée d'Orangers, que l'on a soin de couvrir en Hiver d'une maison de planches. Mr. le Landgrave d'aujourd'hui se nomme Charles : il est né le 3 Août 1654. Il a eu sept Enfans, de Marie-Amelie de Courlande.

1. Le Prince Frédéric, est né le 28 Août 1676. Ce Prince est devenu Roi de Suède par son mariage avec Eleonore Princesse de Suède, qui a succédé à Charles XII. Il avoit épousé en premières noces Louise-Dorothée-Sophie, Fille unique du Roi de Prusse. Il étoit alors Stathalter

Mem. Tome I.

M

de

CASSEL. de Clèves, & il avoit un Régiment d'Infanterie au service de S. M.

2. La Princesse Sophie-Charlotte, Duchesse Douairière de Meckelbourg-Swerin : cette Princesse demeure dans le Meckelbourg, d'où elle vient souvent à la Cour de son Père.

3. Le Prince Guillaume, qui est Lieutenant-Général des Hollandois, & Gouverneur de Maastricht. Il a épousé Wilhelmine de Saxe-Zeitz.

4. La Princesse Marie-Louise, Douairière du Prince de Nassau-Frise, noyé au Passage du Moerdock.

5. Le Prince Maximilien, marié avec une Princesse de Hesse-Darmstadt.

6. Le Prince George, Officier-Général au service de Prusse, Colonel d'un Régiment d'Infanterie, Chevalier de l'Ordre de l'Aigle Noir.

7. Wilhelmine-Charlotte, morte il y a quelque tems. C'étoit une Princesse des plus accomplies.

Assez souvent ces Princes & Princesses se rassembloient à la Cour du Landgrave leur Père, & la rendoient alors une des plus brillantes de l'Allemagne, non seulement par leur magnificence, mais encore par les manières affables qu'ils avoient pour tout le monde, & sour-tout pour les Etrangers. Je quittai Cassel avec peine ; mais comme le tems du Couronnement de l'Empereur s'avancoit ; je ne pus m'y arrêter plus longtems.

En effet, je n'arrivai à Francfort que peu d'heures avant l'Empereur. Les Electeurs & les Ambassadeurs sortirent hors de la Ville & allèrent au-devant de S. M. I. Le Magistrat s'y trouva

trouva aussi avec le Bourguemestre. On complimenta S. M. sous une Tente, que l'on avoit fait dresser hors la Ville. Les complimens finis, S. M. remonta en carosse; les Electeurs & Ambassadeurs firent la même chose, & ils entrèrent dans la Ville au bruit du Canon, & des acclamations du Peuple, qui crooit *Vive l'Empereur Charles VI!* S. M. I. vint descendre à l'Eglise de *S. Barthélemy*. L'Electeur Palatin, qui n'avoit pu aller au-devant de l'Empereur à cause qu'il étoit incommodé, se trouva à la porte de l'Eglise pour le recevoir: l'Evêque de *Neustadt* y étoit aussi, à la tête du Chapitre. Les Electeurs conduisirent S. M. à un Trône qu'un lui avoit dressé à la droite de l'Autel. L'Electeur Palatin marchoit devant, & les deux autres Electeurs étoient aux deux côtés de l'Empereur. Lorsqu'il fut sur son Trône, l'Evêque entonna le *Te-Deum* & donna la Bénédiction. L'Empereur fut ensuite conduit avec les mêmes cérémonies dans son Palais, qui étoit meublé de deuil. Les Electeurs & Ambassadeurs ayant accompagné S. M. I. jusques dans son Cabinet, se retirèrent chez eux. Le lendemain, & les jours suivans, l'Empereur reçut la visite des Electeurs, des Ambassadeurs & de Madame l'Electrice Palatine; & il les visita aussi à son tour.

Enfin le 22 Décembre, jour désigné pour le Couronnement, étant arrivé, toute la Bourgeoisie & la Garnison se mit sous les armes, depuis le Palais Impérial jusques à l'Eglise. La marche commença par les Valets de pied & les Pages des Ambassadeurs, de l'Electeur Palatin & de l'Empereur. Ils étoient suivis des Courtisans

FRANC- de l'Electeur & de l'Empereur, & des personnes de
FORT. qualité qui étoient à la suite des Ambassadeurs.

Après eux on vit paroître six Hérauts-d'Armes, dont l'un portoit l'Aigle simple, le second une double Croix, le troisième un Lion, & les trois autres des Aigles à deux têtes, le tout à la manière des Enseignes Romaines. Après les Hérauts, vinrent les Ambassadeurs, les Vicaires des Electeurs, & l'Electeur Palatin, portant les Ornemens de l'Empire. Immédiatement après parut l'Empereur, qui étoit sous un dais magnifique. Son habit étoit pareil à celui des Electeurs Séculiers, c'est-à-dire, une robe de velours cramoisi rebordée d'hermine : il avoit sur la tête une Couronne enrichie de diamans, s'étoit la Couronne de sa Maison : S. M. montoit un très beau cheval d'Espagne, dont l'équipage étoit d'une grande magnificence. Derrière l'Empereur marchoient les principaux Officiers de sa Maison, & le Capitaine des Gardes à la tête de sa Compagnie : les Gardes du corps de l'Electeur Palatin fermoient la marche.

L'Empereur étant arrivé à l'Eglise, les Electeurs de Maience & de Trèves, vêtus pontificalement, vinrent le recevoir à la porte, & le conduisirent dans le Chœur à son Prié-Dieu, vis à vis le grand Aurel. Ce fut là que S. M. I. entendit la Messe ; après laquelle on conduisit l'Empereur à la Maison de Ville, à peu près dans le même ordre qui s'étoit observé en venant à l'Eglise, avec cette différence, que l'Empereur étoit revêtu des Ornemens de l'Empire, qui consistent dans la Couronne, le Manteau & l'Epée de Charlemagne. S. M. étoit à pied, au milieu des deux Electeurs

Eccle-

Ecclesiastiques qui l'accompagnèrent, aussi-bien FRANC-
que l'Electeur Palatin, les Vicaires & les Ambas-
sadeurs des Electeurs absens, jusques dans la
grande Salle de l'Hôtel de Ville, où on avoit pré-
paré le Festin Impérial. L'Empereur se plaçâ à
une des croisées qui donnent sur la grande Place,
pour se faire voir au Peuple. Il y avoit tant de
spectateurs, que non seulement la Place & tou-
tes les fenêtres étoient remplies; il y avoit même
du monde jusques sur les toits.

Ce fut de cette fenêtre que S. M. J. vit les Offi-
ciers de l'Empire faire leurs fonctions. Mr. le
Comte de Papenheim Vicaire de l'Electeur de
Saxe, comme Grand-Maréchal de l'Empire, fut
le premier qui commença la Cérémonie. Il étoit
monté sur un très beau cheval, qu'il poussa au
galop dans un monceau d'avoine qui étoit dans
un coin de la Place; il en remplit une mesure
d'argent; il revint ensuite jusques au milieu de
la Place, où il jeta & l'avoine & la mesure, qui
fut abandonnée au peuple; puis il remonta dans
la Salle du Festin. L'Electeur Palatin parut après,
étant entouré de ses Gardes & précédé de la Cour;
il alla à cheval dans une Cuisine construite ex-
prés dans la grand'Place; il y trouva un Bœuf
entier à la broche, il en coupa un morceau, &
l'ajant mis dans un plat d'or, il l'apporta sur la
table de l'Empereur.

Le Comte de Zinzendorff, comme Vicaire de
l'Electeur de Hanover, Trésorier de l'Empire,
parut ensuite: il monta à cheval, & étant ac-
compagné de quelques Gardes de l'Empereur,
il fit le tour de la Place en jetant des Médailles
d'or & d'argent: il les prenoit dans deux sacs

FRANC- de drap d'or qui tenoient à l'arçon de sa selle,
FORT. Ces Médailles représentoient d'un côté le Globe
de la Terre, environné de nuages, avec cette
Devise Latine, *Constantia & Fortitudine*. On
lisoit de l'autre côté, *Carolus, Hispaniarum,*
Hung. & Bohem. Rex, A. A. electus in Regem
Roman. coronat. Francof. 22. Deseemb. 1711. Il
y avoit au-dessus une Couronne Impériale, sem-
blable à celle de *Charlemagne*.

Le Comte de *Dohna*, Ambassadeur du Roi
comme Electeur de *Brandebourg*, fit la fonction
de Grand-Chambellan de l'Empire, en l'absence
de Mr. le Prince de *Hohenzollern*, Vicaire de l'Elec-
teur, qui pour-lors se trouvoit incommodé. Le
Comte, précédé de toute sa Livrée & accom-
pagné de quelques Gardes de l'Empereur, fut
à cheval vers le milieu de la Place, où l'on avoit
dressé une table, sur laquelle il y avoit un bassin
& une aiguière de vermeil pleine d'eau, avec une
serviette mouillée : le Comte prit l'un & l'autre
il porta le tout dans la Salle du Festin, & il
présenta à laver à l'Empereur.

Ensuite le Comte de *Kinsky*, Ambassadeur de
S. M. I. comme Roi de *Bohème*, fit pour celui
qu'il représentoit, la fonction de Grand-Echan-
teur de l'Empire : il prit un gobelet d'or, &
alla chercher du vin à une Fontaine qu'on avoit
dressée au milieu de la Place ; cette Fontaine
représentoit l'Aigle Impériale. Le Comte vine
ensuite dans la Salle du Festin, & il présenta à
boire à l'Empereur.

Ce fut ainsi que les Officiers de l'Empire s'ac-
quittèrent de leurs fonctions. Après lesquelles
l'Empereur se plaça seul à une table, qui étoit
dressée

dressée sur une Estrade couverte d'un drap rouge : FRANC-
fort il y avoit au dessus un dais de brocard d'or. FORT.
Après que l'Empereur se fut assis, les Electeurs
se placèrent aux tables qui leur étoient prépa-
rées aux deux côtés de la Salle, sur des Estrades
d'une marche moins élevées que celle de
l'Empereur. Il y avoit au dessus de chaque table
un dais de velours cramoisi enrichi d'or, avec un
fauteuil de la même étoffe. Chaque table avoit
à sa droite un magnifique buffet. Les trois Elec-
teurs se placèrent seuls, chacun à sa table ; &
les Ambassadeurs des absens restèrent debout pen-
dant un peu de tems derrière les fauteuils de leurs
Maitres : ils passerent ensuite dans une autre Salle.
Les jours suivans, les Electeurs dînèrent chez
l'Empereur, & S. M. vint aussi dîner chez les
Electeurs. Enfin, après que l'Empereur eut sa-
tisfait à toutes les cérémonies qui s'observent
aux Couronnemens, il partit de Francfort pour
se rendre dans ses Etats héréditaires, où ses Su-
jets l'attendoient avec impatience.

Lorsque j'étois sur le point de partir de Franc-
fort, je reçus la triste nouvelle de la mort du
Margrave Philippe Frère du Roi. Comme j'étois
fort attaché à ce Prince, je fus très sensible à la
perte que je faisois. Mrs. les Ambassadeurs du
Roi, pour éviter la dépense des équipages de
deuil, tinrent cette mort cachée, & ils ne la
notifièrent à S. M. I. que la veille de son départ.

Je partis de Francfort, presque en même tems
que l'Empereur. Je passai par Cassel, Hanover,
& Dusseldorf. Le séjour de cette Ville m'avoit
paru assez agréable, pour m'engager à y retour-
ner ; & d'ailleurs, c'étoit là que devoit m'être

adressé un Passeport que je faisois venir de France, afin de me rendre à *Paris*. Aussi tôt que je l'eus reçu, je pris ma route par *Minden*, dont j'ai déjà eu l'honneur de vous parler : de là, après avoir passé par *Bilefeld* petite Ville du Comté de *Ravensberg*, j'arrivai à **MUNSTER**.

MUNSTER. Cette Ville, autrefois Ville Impériale, est aujourd'hui le Siège d'un Evêque, Prince de l'Empire, & Seigneur de la Ville & de son Ressort. Elle est située en *Westphalie*, dans une grande Plaine, & sur une petite Rivière qui rend cette Place assez forte. Elle a été le berceau du fameux *Munster*, Chef des Anabaptistes. Ces Hérétiques devinrent si puissans, qu'ils entreprirent de se rendre maîtres de la Ville & de se choisir un Roi. Ce fut vers la fin du seizième Siècle, qu'enfin ils élurent pour Roi un Tailleur nommé *Jean de Leyde*, fameux pour les excès & les cruautés qu'il exerça. Mais le Ciel délivra la Ville d'un pareil fléau ; car enfin, après quelque résistance, on vint à bout de la réduire, & *Jean de Leyde* fut mis à mort par la main du Bourreau. Depuis, cette Ville s'est encore révoltée ; mais enfin l'Evêque la mit à la raison en 1661, & depuis ce tems elle a toujours été soumise à ses Souverains. Ce fut à *Munster* que se tint la fameuse Assemblée de *Westphalie*, qui assura la fortune de beaucoup de Souverains, & la Religion des Peuples. La Paix qui y fut signée servit encore de base à tous les Traitéz qui se concluent aujourd'hui. Celui de *Munster* portoit en substance : Que *Maximilien* Duc de Bavière demeuroit en possession de l'Electorat des Comtes Palatins, que l'Empereur *Ferdinand II.* lui avoit donné : Que *Charles-Louis* Comte Palatin

Palatin rentreroit dans sa Principauté; & qu'il MUNSTER. seroit créé un huitième Electorat pour lui & pour les siens: Que les Protestans auroient leurs Temples & le libre exercice de leur Religion, sur le pied où ils étoient en 1624; & qu'ils retiendroient les biens Ecclésiastiques dont ils jouissoient depuis le 1. Janvier de la même année; Que la Suède auroit la Poméranie Citérieure, une partie de l'Ultérieure, l'Ille & la Principauté de Rugen, la Ville & le Port de Wismar, l'Archevêché de Brême, l'Evêché de Werden, à titre de Duché: Que l'Electeur de Brandebourg auroit les Evêchés de Halberstadt, de Minden & de Cammin, avec la Poméranie Ultérieure: Quel la France auroit l'entière Souveraineté de Metz, Toul & Verdun, & de ce qui en dépend, celle de Pignérol & de Brissac, le Landgraviat de la Haute & Basse Alsace, &c.; Que les Confédérés rendroient les Villes qu'ils tenoient, qu'ils licentierroient leurs Troupes; & que pour le payement des Soldats Suédois, sept Cercles de l'Empire fourniroient cinq millions de Risdales. Telles furent les conditions de cette Paix, qui ne fut pas avantageuse à la Religion Catholique.

L'Evêque, qui étoit sur le Siège de Munster dans le tems que j'y passai, étoit de la Maison de Metternich: il étoit en même tems Evêque de Paderborn. Je ne m'arrêtai pas longtems dans cette Ville; je continuai ma route par Dusfeldorff, où je trouvai toute la Cour de retour de Francfort. De là je partis pour *COLOGNE, où M. COLOGNE. Happe, qui étoit nommé par le Roi pour faire lever

M 5 les

* Voyez le Tome III. des Lettres, pag. 137.

COLOGNE. les Contributions que le *Luxembourg* & autres Pays voisins étoient obligés de payer, me fit beaucoup d'accueil : il me logea chez lui, & me fit faire grand'chère.

Je restai quelque tems dans cette Ville, qui est très florissante, à cause de la facilité que les Négocians y trouvent pour leur Commerce. Il y a continuellement de gros Bateaux qui descendent le *Rhin* jusques en Hollande, & d'autres qui remontent ce Fleuve jusques à *Francfort*. La Ville est assez grande, mais toujours très sale & mal pavée. Les maisons y sont pour la plupart fort antiques, & par conséquent obscures & peu logeables. Cette Ville est gouvernée par un Sénat, quine dépend point de l'Electeur. Le pouvoir de ce Prince est très limité; il n'a d'autorité que pour ce qui regarde le Criminel: il peut cependant commander souverainement pendant trois jours, après lesquels, s'il reste à *Cologne*, il n'est plus regardé que comme un Seigneur particulier. Cela est cause que ce Prince se tient ordinairement à *Bonn*, d'où il se rend à *Cologne* les veilles des grandes Fêtes, pour y officier. La Ville, cependant, est obligée de rendre hommage à l'Electeur & de lui prêter serment de fidélité, à condition que ce Prince conservera les Priviléges dont elle jouit. L'Electeur ne peut guères manquer à remplir cette condition, quand même il le voudroit; car c'est la Ville qui entretient la Garnison, & qui est maîtresse de l'Arsenal.

On ne permet dans *Cologne*, que l'exercice de la Religion Catholique: les Protestans ne peuvent entrer ni dans le Sénat, ni dans aucun Emploi de Ville; ils vont au Prêche à

Mulheim

DU BARÓN DE PÖLLNITZ. 179

Mulheim, petite Ville du Pays de *Berg*, qui ap. *Cologne*,
partient à l'Electeur Palatin.

Je n'eus point l'honneur de voir Mr. l'Electeur; les malheurs qu'il avoit effuyés dans les dernières Guerres, l'obligeoient pour-lors de demeurer en France. Ce Prince s'appelloit *Joseph-Clement de Bavière*. Il possédoit, avec l'Archevêché de *Cologne*, les Evêchés de *Hildesheim* & de *Liégo*. Il est mort le 12 Novembre 1723, après avoir fait élire pour Coadjuteur de *Cologne* son Neveu le Duc *Clement de Bavière*, Evêque de *Munster* & de *Paderborn*.

Les Archevêques de *Cologne* sont Grands-Chancelliers de l'Empire en Italie, mais ils n'en font pas la fonction: la plupart des Princes d'Italie prétendent ne point relever de l'Empire, ou se disent eux-mêmes en être les Vicaires perpétuels; en cette qualité, ils font dans l'étendue de leur Jurisdiction, ce que l'Empereur pourroit faire. Ceci, cependant, ne s'entend que des affaires ordinaires: car dans les extraordinaires, ils sont obligés de se pourvoir à la Cour Impériale. Alors c'est l'Electeur de *Maience*, qui, en qualité de Chancelier de l'Allemagne, en fait seul les fonctions; aussi a-t-il la garde des Archives & des Titres qui concernent l'Italie.

Les Electeurs de *Cologne* ont encore long-tems disputé à ceux de *Maience* le droit de sacrer les Empereurs, quoique les derniers prétendent que cet honneur leur appartient comme Primats d'Allemagne. Les différends entre ces Princes ont été réglés, & ils sont convenus que ce seroit celui des deux dans le Diocèse duquel le Couronnement se feroit, qui sacreroit l'Empereur; & que

COLOGNE, que si le Couronnement se faisoit ailleurs que dans leur Diocèse, ou ceux de leurs Suffragans, alors ils se feroient alternativement. Cependant, depuis cet accommodement, l'Electeur de *Cologne* a sacré l'Empereur Léopold en 1658 à *Francfort*, Ville du Diocèse de *Maience*; mais ce fut du consentement de l'Electeur, & cela sans conséquence pour l'avenir.

J'ai remarqué, qu'à *Cologne* la plus grande partie des bâtimens publics sont, ou des Eglises, ou des Couvens. L'Eglise Métropolitaine seroit une des plus magnifiques de toute l'Allemagne, si elle étoit finie: on y voit des Tombeaux superbes, & entre autres celui des *Trois Rois*, qui vinrent adorer le Sauveur du Monde. On raconte que leurs Corps, après avoir été portés de *Constantinople* à *Milan*, sont enfin parvenus à *Cologne*. Tout le peuple a beaucoup de dévotion à ces Reliques.

Excepté les Eglises & les Monastères, on ne remarque point d'édifices publics, ni des maisons assez belles pour attirer l'admiration d'un Etranger. On voit encore la Maison où *Marie de Médicis* Reine de France a vu par sa mort la fin de ses malheurs. Elle s'étoit réfugiée à *Cologne*, pour éviter les persécutions du Cardinal de *Richelieu*: ce Cardinal, quoique redétable à cette Princesse de sa prodigieuse fortune, ne se contenta pas de l'avoir forcée de quitter le Royaume de France, il lui fit encore refuser les secours les plus nécessaires; jusques-là qu'on eut assez de peine à trouver un Boucher qui voulût fournir de la viande pour la table de cette infortunée Princesse. Elle mourut le 3. Juillet 1643.

Pen-

Pendant que je m'amusois à voir la Ville de **COLOGNE**,
Cologne, je reçus de France le Passeport que j'a-
vois fait demander pour aller à *Paris*. L'envie
que j'avois de voir cette Ville tant renommée,
me fit partir assez promptement pour m'y rendre.
J'ai oublié de vous dire, que les dehors de **Cologne**,
les remparts sur-tout, sont très agréables:
il y a de magnifiques Allées d'Ormes, qui ser-
vent de promenades, & qui aboutissent à un
Quai qui règne le long du *Rhin*. Ce Quai se-
roit fort beau, s'il n'étoit pas défiguré par une
Demi-lune, que l'on a pratiquée pour couvrir
la Porte du *Rhin*, & pour assurer le passage du
Pont-volant.

En partant de **Cologne**, je descendis le *Rhin*
& le *Vahal* jusques à *Dort*; & de là, j'allai jus-
ques à **ANVERS** *, toujours par eau. Cette Vil- **ANVERS**,
le est, selon moi, la plus belle des Pays - Bas.
Elle fait partie du Brabant Autrichien, & est la
Capitale du *Marquisat du S. Empire*. Elle est si-
tuée dans une grande Plaine à la droite de l'*Esf-
caut*, dans l'endroit où cette Rivière sépare le
Duché de *Brabant* du Comté de *Flandre*. Elle
contient nombre d'Eglises bâties d'un très bon
goût, & quantité d'édifices publics très magni-
fiques. L'Eglise de *Notre-Dame*, qui est la Ca-
thédrale, est un ouvrage qui n'a rien de sem-
blable, si ce n'est en Italie. Sa longueur est de
plus de cinq-cents pieds, sa largeur de deux-
cents-quarante. Elle contient 66 Chapelles en-
richies de colonnes de marbre toutes différentes,
& ornées de belles peintures. La Tour qui sert de
Clocher,

* Voyez le Tome III. des *Lettres*, pag. 148.

ANVERS.

Clocher, est très haute & d'une beauté achevée.

L'Eglise la plus magnifique après la Cathédrale, étoit celle des Jésuites, que le feu du Ciel a consumée en 1718, le 18 de Juillet. Le pavé étoit de marbre à compartimens. Il y avoit deux bas côtés, l'un dessus l'autre, qui étoient soutenus par cinquante-six colonnes de marbre, les quatre voûtes étoient fermées de trente-huit grands tableaux à bordures dorées, & les murs qui étoient percés de quarante croisées, étoient revêtus de marbre. La grande voûte étoit d'une très belle sculpture, chargée d'un petit dôme très clair & très bien pratiqué. Pour le Maître-Autel, il auroit falu être bien connoisseur pour faire une description qui fit sentir la beauté de l'ouvrage: pour moi, tout ce que j'en puis dire, c'est que tout y étoit marbre, jaspe, porphyre, & qr. Le Tableau représentoit l'Assomption de N. D. C'étoit un morceau achevé. La Chapelle de N. D. qui faisoit partie de la même Eglise, n'étoit pas moins riehe que le reste du bâtiment: les côtés & la voûte étoient revêtus de marbre, avec six Statues d'albâtre. Outre cette Chapelle, il y en avoit encore cinquante autres, toutes de la dernière magnificence. Le Portail de l'Eglise, & la Maison des Jésuites qui y tenoit, répondoient à la beauté du bâtiment. Tout ce superbe édifice a été entièrement ruiné: ce que l'on regrette le plus, ce sont des Tableaux du fameux Rubens, dont cette Eglise étoit remplie. Cette perte est d'autant plus considérable, qu'elle est irréparable; car au reste, on se prépare à faire rebâtir une Eglise aussi magnifique que la première.

II

Il y a encore à *Anvers* plusieurs autres beaux *Anvers*, édifices, dont je n'entreprends point la description: je dirai seulement deux mots de la Maison de Ville & de la Bourse. La première est située dans une grande Place entourée de belles maisons. Quoique ce bâtiment soit d'un goût tout à fait Gothique, c'est cependant un magnifique monument de la richesse de ceux qui l'ont fait bâtir. La Bourse mérite d'être considérée, par rapport aux Galleries qui environnent la Place où les Marchands s'assemblent, comme à *Amsterdam*, depuis midi jusqu'à une heure & demie.

La Citadelle, ou le Château d'*Anvers*, passoit autrefois pour une des plus fortes & des plus régulières Citadelles de l'Europe; mais les ouvrages que *Louis XIV* a fait faire dans les Pays-Bas, & sur toutes les frontières du Royaume, ont beaucoup diminué le prix des anciennes fortifications. Ce fut dans la Place du Château d'*Anvers*, que le Duc d'*Albe* qui l'avoit fait bâtir, se fit éléver cette fameuse Statue de bronze, qui auroit été un monument éternel de sa cruauté & de son orgueil, si elle n'eût été renversée & mise en pièces par la peuple, aussi-tôt que ce Duc eut quitté les Pays-Bas par ordre du Roi *Philippe II.* son Maître. On dit que pendant que le Duc commandoit dans les Bays-Bas, il avoit fait passer plus de 18000 personnes par la main du Bourreau.

Après la Citadelle, je ne puis m'empêcher de vous parler du Port. Il est très beau & très commode. Il y a une Place fort vaste, dans laquelle avec l'aide d'une machine, on décharge facilement toutes les marchandises. Une chose qui est encore assez

ANVERS.

assez commode, & qui contribue à rendre cette Ville fort marchande, c'est qu'outre la Rivière, il y a encore huit grands Canaux par lesquels les Vaisseaux peuvent entrer dans la Ville. Cependant, malgré toutes ces commodités, le Commerce d'*Anvers*, quoique considérable, n'est pas aujourd'hui à beaucoup près aussi florissant, qu'il l'étoit avant les Guerres Civiles & les nouvelles Opinions en matière de Religion. Il est même étonnant que cette Ville ait pu se relever, après les maux qu'elle a eu à essuyer de la part même de son Souverain, dont les Troupes brûlèrent en 1576 plus de six-cens maisons dans *Anvers*; & tandis que ces malheureux habitans travaillaient à retirer du milieu des flammes ce qu'ils avoient de plus précieux, les Espagnols vinrent fondre sur eux, & en tuèrent ou noyèrent près de dix-mille. Ce terrible Incendie ruina absolument *Anvers*: la Maison de Ville, & plusieurs Palais magnifiques, furent réduits en cendres; & les richesses immenses, qui y étoient renfermées, furent enlevées par des scélérats. Le pillage dura trois jours, pendant lesquels il commit toute sorte d'excès. Cependant cette Ville infortunée, qui paroissoit devoir rester ensevelie sous ses propres cendres, fut relevée quelque tems après par les Confédérés d'alors, qui en restèrent comme Souverains jusques en 1585, que le Prince de *Parme* la prit sur eux après un Siège qui dura près d'un an, & qui fut un des plus célèbres qu'on eût vu jusques alors, tant par rapport au peu de Troupes du Duc de *Parme* qui n'avoit en tout que douze-mille hommes, que par cette Digue fameuse par laquelle il ferma le Port

de

de la Ville, & par le Pont qu'il fit jeter sur ANVERS,
l'Escarb.

Depuis ce tems-là, *Anvers* est demeuré sous la domination de la Maison d'Autriche, jusques à la mort du Roi d'Espagne *Charles II*. Alors elle fut obligée de recevoir Garnison Françoise au nom de *Philippe V*, que l'Electeur de Bavière Gouverneur des Pays-Bas reconnut pour Roi d'Espagne. La Bataille de *Ramelles* remit *Anvers* & une partie des Pays-Bas sous la puissance de l'Empereur. Pendant la Guerre qui se faisoit pour la Monarchie d'Espagne, il se donna une Bataille dans le voisinage d'*Anvers*, près du Village d'*Ekeren*, pour laquelle les deux Partis chantèrent le *Te-Deum*.

Je partis d'*Anvers*, pour suivre ma route vers *Paris*. Je passai par * *MALINES*. C'est une Ville *MALINES*, le très belle; elle est le Siège d'un Archevêque, qui jouit d'un revenu considérable. L'Eglise Metropolitaine est dédiée à *S. Rambaut*. Cette Ville a un Grand-Conseil Royal, qui est comme le Parlement du Pays: il fut établi en 1473 par *Charles* Duc de Bourgogne. *Malines* est célèbre pour les belles Dentelles qui s'y font: elles surpassent en beauté & en bonté toutes celles qui se fabriquent dans les autres Villes des Pays-Bas.

De *Malines* je me rendis à † *BRUXELLES*, Capital du Duché de *Brabant*. Cette Ville est située sur la petite Rivière de *Senne*, qui se rend dans l'Escarb par le Canal de *Vilvorde*: elle

Mem. Tom. I. N divi-

* Voyez le Tome III. des Lettres, page 122.

† Voyez le Tome III. des Lettres, page 100, & suiv.

BRUXEL-
LES.

divise la Ville basse par plusieurs Canaux, qui aboutissent tous à celui de *Vilvorde*, ce qui est d'une grande commodité pour le Commerce, qui est considérable. Il y a à Bruxelles plusieurs Manufactures. Celle de *Devos* pour les Tapisseries mérite d'être vue; cet habile Ouvrier a porté son Art à un point de perfection, qui ne laisse plus rien à désirer aux curieux. Le peuple de Bruxelles est plus poli que dans aucune autre Ville des Pays-Bas; la plupart des gens de qualité du Pays y viennent ordinairement passer l'Hiver, & il y a peu de Familles de considération qui n'y aient un Hôtel.

Le Palais Royal est fort grand: les appartemens en sont beaux, quoique très anciens. Ce Palais est fort élevé au-dessus de la Ville: il est situé sur une Colline, ce qui lui procure une vue magnifique & très diversifiée par les Jardins & le Parc qui joint le Palais. Il y a dans ce Parc plusieurs promenades très agréables, ornées de belles Grottes & de plusieurs Fontaines.

La Maison de Ville est encore un très beau bâtiment. Elle est située sur une Place entourée de magnifiques maisons, bâties après le bombardement que les François firent de Bruxelles, sous les ordres de Mr. le Maréchal de *Villeroy*. Ce Quartier fut en particulier très endommagé; mais au reste il en est devenu plus agréable; par les maisons magnifiques que l'on a substituées aux anciennes.

MONS.

Je quittai Bruxelles pour passer à Mons, Capitale du Hainaut. Cette Ville est située sur une Colline au bord de la petite Rivière de *Trouille*. C'est une des plus fortes Places des Pays-Bas.

Louis

Louis XIV. l'assiégea en personne & la prit, en Mons. 1691 : elle fut rendue à l'Espagne par la Paix de Ryswyck ; ensuite à la mort de Charles II. Roi d'Espagne, elle retourna, aussi-bien que tous les Pays-Bas au pouvoir de la France. Mais enfin après la Bataille de Malplaquet, elle fut soumise à la Maison d'Autriche. Il y a dans cette Ville une célèbre Abbaye de Religieuses : c'est une retraite très honorable pour des Filles de condition qui se trouvent sans parents, ou qui n'en veulent pas dépendre. Elles sont habillées le matin en Religieuses pour assister à l'Office, & l'après diné en Demoiselles : elles ne font aucun Vœu.

De Mons je me rendis à ~~VALENCIENNES~~ * VALENCIENNES. Cette ~~VALEN-~~ Ville fait partie du ~~Hainaut~~, & elle est la pré-~~CIENNES~~ mière de la *Flandre Françoise*. On voit dans ses belles fortifications, la même magnificence qui a toujours été observée dans tous les ouvrages construits sous le Règne de *Louis XIV*. Ce Monarque assiégea *Valenciennes* en personne en 1677, & après l'avoir prise d'assaut, il y fit construire une forte Citadelle aux dépens des habitans. Cette Place avoit déjà été assiégée par les Maréchaux de *Turenne* & de *La Ferté*, l'an 1656: mais Dom *Jean d'Autriche* Gouverneur des Pays-Bas, accompagné du Prince de *Condé* qui pourroit portoit les armes contre son Roi, leur fit lever le Siège. Le Maréchal de *La Ferté* fut fait prisonnier dans cette expédition.

Le feu Electeur de Cologne demeuroit à *Valenciennes*, lorsque j'y passai : les évènemens de la Guerre l'avoient obligé de quitter ses Etats. Je

N. 2 fusi

* Veuillez le Tome III. des Lettres, page 97.

VALENCI-
ENNES.

fus présenté à ce Prince par Mr. le Prince de *Tingri*. S. A. P. me fit un accueil des plus favorables: elle se souvint d'avoir connu mon Père; & je vis bien, dans le cours de la conversation, que ce Prince auroit bien autant souhaité être dans sa Ville de *Bonn*, que dans une Place de France.

CAM-
BRAY.

Je restai trois jours à *Valenciennes* après les-
quels je partis pour me rendre à * *CAMBRAZ*.
Cette Ville est Capitale du *Cambresis*, & une des
plus fortes Places de l'Europe. On lui donne
une origine très ancienne: quelques Auteurs
prétendent que *Camber* Roi des Sicambres en fut
le Fondateur. Les Rois de France, l'ayant con-
quisé, en furent maîtres très longtems. Après
la mort de *Charles le Chauve*, elle fut pendant
quelque tems un sujet de Guerre entre l'Empe-
reur, le Roi de France & les Comtes de Flan-
die: ces derniers s'en emparèrent; & les Empe-
reurs la déclarèrent ensuite Cité libre de l'Empi-
re. *François I.* Roi de France lui accorda la
Neutralité; mais l'Empereur *Charles-Quint* s'en
rendit le maître. Depuis, pendant les révolu-
tions des Bays-Bas, elle tomba sous la domina-
tion du Duc d'*Alençon* Frère de *Henri III.* Ce
Duc la remit aux *François*, par un Traité qu'il
conclut avec *Jean de Montluc*, que le Roi *Henri IV* fit ensuite Prince de *Cambray*. Les Espagnols
peu de tems après surprisirent cette Place & s'en
rendirent maîtres; elle leur demeura jusques en
1677, que *Louis XIV* la soumit à son obéissance.
Elle est restée à la France, & cette Couronne en
a augmenté considérablement les fortifications.

Cambray

* *Voyez le Tome III. des Lettres, p. 92.*

Cambray a tirre d'Archevêché : il fut érigé en CAM-
1559 par le Pape Paul II. à la prière de Philip- BRAY.
pe II. Roi d'Espagne. On donna pour Suffra-
gans à cette Métropolitaine, les Evêchés d'Arras,
Tournay, S. Omer & Namur, anciennement Suf-
fragans de l'Eglise de Reims. L'Archevêque
prend le titre de *Duc de Cambray, Comte du*
Cambresis & Prince du St. Empire. Celui qui en
étoit Archevêque dans le tems que j'y passai, étoit
l'illustre Mr. de Fenelon, Prélat aussi recommanda-
ble par sa piété, que par la délicatesse de sa
plume. L'Archevêque d'aujourd'hui est Fils-natu-
rel du feu Duc d'Orléans Régent ; il étoit aupar-
avant Evêque & Duc de Laon. Ce Prélat ré-
pond parfaitement aux grandes espérances que
ses bonnes qualités ayoient fait concevoir dès sa
plus tendre jeunesse. Il a succédé dans cette Di-
gnité au fameux Cardinal Dubois, Ministre de
France.

J'oubliais de vous dire, que la Ville de Cam-
bray est encore très célèbre par la fameuse Ligue
qui fut conclue entre le Pape, l'Empereur Maxi-
milien, Louis XII Roi de France, & Ferdinand
Roi d'arragon, contre la République de Venise.

De Cambray, je passai par S. QUENTIN. S. QUEN-
TIN. Cette Ville est Capitale du Vermandois : elle est
célèbre par la fameuse Bataille de S. Quentin
ou de S. Laurent, ainsi nommée parce qu'elle
fut donnée le 10 d'Août en 1557. La Trêve
ayant été rompue entre le Roi de France Henri
II. & Philippe II. Roi d'Espagne, Philibert-Em-
manuel Duc de Savoie, Gouverneur des PaysBas, as-
siégea la Ville de S. Quentin, qui étoit dégarnie des
Troupes, & du reste en très mauvais état. L'Amiral

N 3 de

S. QUEN-
TIN.

de *Coligny* se jetta dedans avec quelques Trou-
pes, ce qui donna le tems au Connétable de
Montmorency de passer la *Somme* avec l'Armée
Française qu'il commandoit, pour jeter dans la
Ville quelque secours. Cela fut véritablement
exécuté, mais avec tant de précipitation, qu'à
peine y entra-t-il cinq-cents hommes. Le Con-
nétable voyant venir les Espagnols, & d'ailleurs
ses Troupes étant embarrassées d'équipages, vou-
lut se retirer; mais le Duc profitant de son em-
barras, le surprit entre les Villages d'*Effigny* &
de *Rizerolles*, & le chargea si brusquement, qu'il
n'eut pas le tems de donner les ordres pour la
Bataille. Le Connétable & son Fils furent faits
prisonniers, avec un grand nombre de person-
nes de considération. Le nombre des morts sur-
pasoit encore celui des prisonniers, on trouva
parmi eux, *Jean de Bourbon* Duc d'*Anguien* Prin-
ce du Sang Royal, & plus de 600 Gentilshom-
mes. Les Espagnols ne perdirent qu'environ cent
hommes. *Philippe II.*, en reconnoissance de cet-
te Victoire, fit le magnifique vœu qu'il a exécu-
té depuis, de bâtrir le Monastère de *S. Laurent*
de l'*Escrival*: ce qui fit dire à un Ambassadeur de
France à qui on faisoit voir ce superbe édifice,
qu'il falloit que *Philippe* eût eu grand peur, pour
faire un vœu aussi considérable. Après la Bataille,
S. Quentin se rendit aux Espagnols, qui
l'ont gardé jusques à la Paix de *Cateau-Cambre-
sis* en 1559.

COMPIE-
GNE.

De *S. Quentin* je me rendis à *COMPIEGNE*, Vil-
le du Diocèse de *Soissons*. Elle est située au Cou-
chant de l'*Oyse* & de l'*Aisne*. Cette Ville a été cau-
se de la prise de la fameuse *Pucelle d'Orléans*. Cet-

re illustre Guerrière voulant secourir *Compiègne*, *Compte*, que les Anglois avoient dessein d'assiéger, eut *GNE*. le malheur de tomber entre leurs mains: ils la conduisirent à *Rouen*, où ils la firent brûler comme Sorcière. Ce fut dans le Château de *Compiègne* que le Cardinal de *Richelieu* tint prisonnière pendant quelque tems la Reine *Marie de Médicis*: mais cette Princesse trouya le moyen de s'en sauver & de se retirer en Flandre. J'ai eu l'honneur de vous dire ci-dessus, que cette Reine infortunée étoit morte à *Cologne*.

Ce même Château a aussi servi de demeure pendant quelque tems à l'Electeur de *Bavière*, lors que les armes victorieuses de l'Empereur privoient ce Prince de ses Etats. S. A. E. y tenoit une Cour fort brillante, qui ne se ressentoit nullement de sa disgrâce. Il y a auprès de *Compiègne* une Forêt assez étendue, qui rend les environs de cette Ville très agréables. Cette Forêt est entrecoupée par de belles Routes, qui la rendent très commode pour la Chasse.

De *Compiègne* à *Paris* il n'y a point de Place considérable que *SENLIS*, quinelle est, après tout, *SENLIS*, que par son Evêché: car excepté sa situation, qui est assez agréable à cause du voisinage de la belle Forêt de *Chantilly*, *Senlis* est fort peu de chose. On voit près de cette Ville l'Abbaye de *N. D. de la Victoire*, que *Philippe-Auguste* fit bâtrir en reconnaissance de la Bataille de *Bouvines*, qu'il gagna en personne contre l'Empereur *Othon IV.* & les Confédérés, le dimanche 27 Juillet 1215. Le même jour, son Fils gagna une autre Bataille en Anjou contre les Anglois. On prétend que les deux Couriers qui portoient la nouvelle

SENLIS.

du gain de la Bataille d'une Armée à l'autre, se rencontrèrent à l'endroit où est aujourd'hui l'Eglise de cette Abbaye.

Entre *Senlis & Paris*, on voit la petite Ville de *S. Denys*, célèbre par la magnifique Abbaye, qui lui donne son nom. C'est dans cette Eglise que sont les Tombeaux des Rois & Fils de France. On y voit des Mausolées d'un riche travail. Il y a aussi un Trésor, qui renferme quantité de Pièces très curieuses. L'Abbaye de *S. Denys* a aussi donné son nom à la grande Plaine dans laquelle elle est située. Ce fut dans cette Plaine que se donna la fameuse Bataille entre les Catholiques & les Huguenots, sous le Règne de *Charles IX*. Le Connétable de *Montmorency* âgé de 83 ans, qui commandoit les Catholiques, y fut blessé, & remporta la Victoire contre les Héritiques.

PARIS.

En sortant de *S. Denys*, j'eus enfin le plaisir de voir ce que je souhaitois passionnément depuis longtems, je veux dire la fameuse Ville de * *PARIS*. Ce fut au commencement de 1712, que j'y arrivai. Je ne fais point difficulté de l'appeler la première Ville du Monde, comme elle est la Capitale du premier Royaume de la Chrétienté. L'étendue de son enceinte, la beauté de ses bâtimens, la multitude de ses habitans, l'abord continual & le séjour qu'y font les Etrangers, la variété & l'abondance de toutes sortes de commodités, la rendent la plus belle Ville de l'Univers, & la font regarder avec raison comme l'ornement, l'ame & la force de l'Empire François.

Je

* Voyez, le Tome II. des Lettres, pag. 390. jusqu'à la p. 112. du Tome III.

Je ne voulus cependant point m'arrêter d'abord VERSAIL-
dans cette Ville ; j'avois trop envie de voir le LES.
fameux Château de VERSAILLES, si renommé
dans toutes les Cours étrangères.

Je m'étois fait une si grande idée de ce Château, & j'étois si persuadé que tout y devoit être d'or & d'azur, qu'au premier coup d'œil je ne fus pas frappé de sa beauté. L'entrée de Versailles en arrivant de Paris, ne lui est point avantageuse, quoiqu'on y arrive par une Avenue des plus magnifiques ; mais lorsqu'on est arrivé au Château, & qu'on se tourne vers cette grande Avenue, les deux superbes Ecuries au milieu desquelles elle se trouve, forment un spectacle qui donne une grande idée du Maître de ces somptueux édifices. La face du Château qui donne sur les Jardins, est la plus belle : c'est de ce côté la qu'est la superbe Gallerie qui fait l'admiration de tous les Etrangers. Ce qui m'a causé le plus d'étonnement à Versailles, ce sont les dedans du Château : car à les bien examiner, on peut dire que ce sont plusieurs Châteaux joints ensemble. La Famille Royale, qui étoit encore assez nombreuse dans cette année, y étoit logée fort à son aise : chacun avoit une Salle des Gardes, une Antichambre, une Chambre, une Chambre de lit, un grand Cabinet, & des Garderobes. Les principaux Officiers & les Dames des Princesses y étoient aussi commodément logés. La plupart des Seigneurs de la Cour y avoient des logemens, assez resserrés à la vérité, mais cependant très commodes. Enfin, on m'a assuré quand Louis XIV. étoit à Versailles, il couchoit toutes les nuits

N 5 environ

VERSAIL- environ vingt-mille personnes , tant dans le corps
LES. du Château , que dans le Grand-Commun & au-
tres bâtimens faisant tous partie du Château .
Les Apartemens & autres logemens étoient si
bien distribués , que tout ce grand monde ne
s'embarassoit point .

Les plus belles pièces des dedans du Château
sont la Gallerie , & les Salons qui l'accompa-
gnent . Les murs sont revêtus de marbre . On voit
par-tout briller les ouvrages des plus grands
Maitres , en or , en bronze ; & le tout entremêlé
de glaces magnifiques . J'ai entendu dire qu'a-
vant la Guerre pour la Monarchie d'Espagne ,
toutes les tables , les girandoles & les guéridons ,
qui sont aujourd'hui de marbre & de bois doré ,
étoient d'argent massif . Le Roi les fit convertir
en monnoie , pour subvenir aux fraix immen-
ses des Guerres qu'il avoit à soutenir . Le plafond de la Gallerie représente en différens Ta-
bleaux les actions principales de la vie de *Louis le Grand* : il est encore orné de cartouches &
de dorures , dans lesquels on remarque autant
de richesses que de goût .

La Chapelle répond parfaitement à la magnifi-
cence des dedans du Château . Les Critiques trou-
vent qu'elle a trop d'élévation pour sa grandeur .
Sans beaucoup me connoître en Architecture , &
peut-être en est-ce ici une preuve , je serois vo-
lontiers de leur avis . En effet , il faut être
placé à la Tribune d'où le Roi entend la Messe ,
pour être à la juste portée de voir les superbes
peintures dont le plafond est enrichi . On ne
peut rien voir de plus beau , ni de meilleur
goût . Le Tableau principal représente Dieu le
Père

Père dans toute sa gloire , aussi parfaitement VERSAIL-
que la foiblesse de l'Homme peut le concevoir. LES.
Je ne me suis jamais lasé d'admirer ce mor-
ceau de Peinture , & je l'ai toujours vu avec un
nouveau plaisir. Ce plafond est soutenu par de
magnifiques colonnes d'une pierre blanche , aussi
belle que le marbre ; elles forment une Galle-
rie , qui règne autour de la Chapelle , toujours
à la hauteur de la Tribune du Roi ; les balu-
strades sont de cuivre jaune & de marbre.
Quand on regarde de la Tribune en-bas , on
trouve la Chapelle un peu trop profonde , & le
grand Autel pas assez élevé. Vis à vis la Tri-
bune du Roi , & précisément au dessus du grand
Autel , on voit une Orgue de très bon goût : c'est
là que la Musique du Roi se place. Elle est très
bien composée , & les connoisseurs admirent
toujours le premier coup d'archet , qui se donne
à l'instant que le Roi entre dans la Chapelle
pour y entendre la Messe.

Je vous avoue , Madame , que c'étoit pour
moi un spectacle des plus riches ; que d'y voir
entrer *Louis XIV.* Ce Prince y paroissait dans
toute sa grandeur , entouré des Cardinaux & des
Seigneurs de sa Cour. Les Gardes du corps &
les Cent-Suisses occupoient la Gallerie & le bas
de la Chapelle , & les Tambours & Fifres Suis-
ses s'y faisoient entendre jusques à ce que S. M.
se fût placé. Les jours de Communion , ou de
Sermon , le Roi descendoit dans la Chapelle : le
pavé , qui est d'un marbre très beau , étoit alors
entièrement couvert de magnifiques tapis. Lors-
que le Roi communioit , il y avoit un Prié-Dieu
pour lui , vis à vis le grand Autel ; alors les
Cent-

VERSAIL-
LES.

Cent-Suisses étoient rangés en deux files, & les Courtisans entouroient Sa Majesté. Au Sermon, le fauteuil du Roi étoit vis à vis la Chaire du Prédicateur ; les Princes & Princesses de la Maison Royale & du Sang étoient assis sur des plians des deux côtés du Roi, sur la même ligne. Les Princes & Princesses assistoient assez rarement à la Messe du Roi, & lorsqu'ils s'y trouvoient, ils étoient à genoux, & appuyés sur la même balustrade que le Roi, mais entièrement éloignés de son drap de pied.

Les Jardins de *Versailles* peuvent être regardés comme une des merveilles de nos jours. Je ne crois pas que les Jardins tant vantés de la superbe *Sémiramis* aient été plus beaux que ceux-ci. En effet, à bien considérer les Statues, les Vases, les Jets-d'eau de marbre & de bronze, il semble d'abord que l'on se soit appliqué à renfermer dans ces lieux enchantés tout ce que la Grèce & Rome même, tant ancienne que moderne, a fourni de plus admirable. C'est le fameux *Le Nautre* qui a donné les Desseins de ces Jardins. Au bout de la grande Allée qui fait face au Château, on voit un grand Canal très étendu : il forme une Croix à une certaine distance, dont un côté conduit à la *Ménagerie*, & l'autre à *Trianon*. La *Ménagerie* est une maison assez petite, qui ne contient que peu de chambres, d'où le Roi peut voir toutes sortes d'Animaux des plus rares qu'on a soin d'y entretenir. Pour *Trianon* & ses Jardins, il ne paroît pas d'abord que ce soit un Homme qui ait conduit cet ouvrage ; tout y est enchantement, & qui-conque seroit un peu coiffé des admirables Histoires

stoires des Fées , ne balanceroit pas à regarder VERSAIL-
ce magnifique bâtiment comme le chef-d'œuvre LES.
de ces habiles Ouvrières. Tout l'édifice paroît
à l'extérieur , fort petit ; mais lorsqu'on exa-
mine les dedans , on trouve des logemens aussi
spacieux que commodes. Les dehors de ce Pa-
lais sont en partie cachés par des Bosquets ma-
gnifiques ; ce qui en paroît , est revêtu de mar-
bre blanc , orné d'un Ordre de pilastres de
marbre rouge , entre lesquels les croisées for-
ment des arcades. *Louis XIV.* se retirloit assez
souvent dans cette charmante solitude , pour y
être à l'abri de l'importunité de la Cour ; il n'y
avoit que des personnes nommées par S. M. qui
pussent s'y trouver.

A une petite lieue de *Versailles* , on voit
Marly , autre Maison Royale , & celle de tou-
tes dont les Jardins sont les plus agréables ,
sans cependant contenir à beaucoup près au-
tant de richesses que ceux de *Versailles*. La
grande Cascade , qui est toute de marbre de
différentes couleurs , forme un aspect superbe.
Lorsqu'on est au haut de cette Cascade , & que
l'on se tourne du côté de la Maison , on dé-
couvre tous les Jardins , avec une Campagne ,
a travers laquelle on voit serpentier la Rivière
de *Seine* , qui présente d'un côté le Château de
S. Germain en Laie , & de l'autre le Château de
Maisons qui appartient au Président de ce nom ;
ce qui forme un point de vue admirable. *Louis XIV.* se plaisoit à *Marly* : il s'y dépoilloit
volontiers d'une partie de sa grandeur , & il
faisoit l'honneur à bien des Dames de qualité
de les faire manger avec lui. Voilà , Madame ,

un

VERSAIL-
LES.

un léger crayon du fameux Château de *Versailles*, & de ses environs. Je n'ai point cru qu'il fût à propos de détailler ici scrupuleusement les beautés que l'on découvre à chaque pas que l'on fait dans ce magnifique Palais : vous en avez sans doute lu la description assez exacte qui en a été faite dans des Livres imprimés à ce sujet. Je vais à présent vous dire deux mots des Princesses & Princesses de la Famille Royale.

Je ne vous parlerai point de l'auguste Chef de cette illustre Famille ; il faudroit une plume plus formée que la mienne pour traiter avec la dignité qui convient, un sujet si relevé. Tout ce que j'aurai l'honneur de vous dire de *Louis XIV*, c'est que si la bonne mine eût dû décider de la Couronne de France, ce grand Prince y eût eu de ce côté autant de part que du côté de sa naissance. Il étoit déjà avancé en âge, lorsque j'eus l'honneur de le voir en 1712 ; & il avoit cependant encore plus grand air qu'aucun homme de son Royaume.

Mr. le Duc de *Bourgogne*, devenu Dauphin de France après la mort de son Père Fils de *Louis XIV*, que la petite vérole avoit enlevé en peu de jours dans son Château de *Meudon* l'année d'auparavant, étoit le premier Prince du Royaume après le Roi. Ses grandes qualités faisoient espérer un Règne très heureux : devot, sans rien négliger de ses devoirs de Prince, il savoit allier le recueillement du Cloître avec le tracas de la Cour ; & toujours appliqué à la grande affaire de son Salut, il croyoit cependant, & avec raison, que l'application aux affaires de l'Etat devoit entrer dans ses exercices de piété. Il avoit

avoit épousé une Princesse, qui par ses grandes VERSAILLES qualités auroit fait le bonheur des François, si LES. une mort prématurée ne l'eût enlevée à la fleur de son âge. Elle s'appelloit *Marie Adélaïde de Savoie*. Je puis vous assurer, Madame, que je n'ai jamais vu de poir plus noble & plus majestueux, que celui de cette Princesse. Plusieurs Dames qui avoient l'honneur de la voir dans le particulier, m'ont assuré qu'on ne pouvoit avoir plus d'esprit ni plus d'enjouement. Sa grande jeunesse lui faisoit rechercher les plaisirs; mais cependant, sans jamais perdre ses devoirs de vie. Elle avoit pour le Roi un respect & des attentions extraordinaire. Tous les soirs elle se rendoit chez Madame de *Maintenon*, aux heures que le Roi y étoit, & après la tenue du Conseil, elle employoit tout ce que l'enjouement de son esprit pouvoit imaginer, pour l'amuser. Cette Princesse avoit aussi des attentions particulières pour le Dauphin son Epoux; & comme ce Prince ne manquoit jamais ni Messe, ni Vêpres, ni Salut, Madame la Dauphine l'y accompagnoit toujours, & ne faisoit point difficulté de faire céder ses plaisirs à son devoir.

Peu après mon arrivée à la Cour de France, ces deux illustres Epoux moururent à pei de jours l'un de l'autre. Ce fut Madame la *Dauphine* qui la première paya le tribut à la Nature. Cette Princesse tomba malade à *Versailles*; bientôt le Pourpre se déclara, & enfin sa maladie paroissant desespérée, on lui fit annoncer qu'il falloit se préparer à la mort. Elle eut bien de la peine à s'y résoudre; on ne renonce pas volontiers à une vie délicieuse, soutenue par l'espé-

VERSAIL-
LES.

l'espérance de posséder bientôt une des premières Couronnes du Monde. Cette Princesse mourut presque entre les bras de Madame la Duchesse d'Orléans, qui ne la quitta point pendant toute sa maladie. Madame la Dauphine avoit demandé que cette Princesse demeurât auprès d'elle.

Le Roi fut sensiblement touché de cette mort; il partit l'instant d'après pour Marly, où Mr. le Dauphin le suivit. Ce Prince, connoissant le prix de l'Epouse qu'il venoit de perdre, s'abandonna à sa douleur; il tomba malade, presque aussitôt qu'il fut arrivé à Marly, de la même maladie dont la Princesse son Epouse venoit de mourir. Il reçut l'arrêt de sa mort avec une fermeté vraiment Chrétienne; & dans le fort de sa maladie, on lui entendoit assez souvent faire cette prière: *Mon Dieu, sauvez le Roi & l'Etat!* La veille de sa mort, sur le soir, il eut une extrême envie d'entendre la Messe: on eut bien de la peine à lui faire entendre que les règles de l'Eglise ne permettoient pas de dire la Messe à l'heure qu'il étoit. Comme il ne cessa de la demander, aussi-tôt que l'on eut entendu minuit sonner, on dit la Messe dans sa chambre sur un Autel que l'on avoit dressé au pied de son lit. Depuis le moment de l'élévation, Mr. le Dauphin fut fort tranquille, il ne cessa de prier Dieu; jusques à ce qu'enfin ses forces diminuant de plus en plus, il mourut. Cette mort arriva le 18 de Février 1712, six jours après celle de Madame la Dauphine.

Le Roi eut besoin de tout son courage, pour soutenir tant de malheurs coup sur coup. La Famille

Famille Royale étoit dans la dernière consternation. On voulut persuader au Roi de s'éloigner VERSAILLES. pour quelque tems, afin de changer d'air; mais il répondit avec fermeté, qu'il étoit par-tout entre les mains de Dieu, & qu'ainsi il vouloit demeurer où il étoit. Bientôt après, ce grand Prince eut encore un nouveau sujet de douleur, dans la nouvelle qu'il reçut de la mort de Mr. le Duc de *Bretagne*, déclaré Dauphin depuis la mort de son Père. Ce jeune Prince mourut à *Versailles* le 8 Mars 1712, âgé de cinq ans. Il n'y eut jamais de spectacle plus triste, que celui d'une Pompe funèbre que l'on vit cette année servir en même tems au Père, à la Mère, & au Fils.

Il ne restoit de cette auguste Tige que Mr. le Duc d'*Anjou*, aujourd'hui *Louis XV*. La santé languissante de ce Prince, encore enfant, faisoit apprêhender qu'on ne le perdit bientôt : il fut alors malade au point, que les Médecins desespérèrent de sa guérison. Cependant, il reprit insensiblement ses forces, & les François voyent aujourd'hui le jeune Monarque jouir d'une santé plus vigoureuse, que la délicatesse de son enfance ne permettoit d'espérer. Je crois qu'ils en sont redevables aux grands soins que Madame la Duchesse de *Vandatour* a pris de ce jeune Prince. Cette Dame avoit été chargée de son éducation, & elle s'en acquittoit avec tout le zèle d'une personne qui connoissoit le prix du précieux dépôt qui lui étoit confié.

Le plus près du Trône après ce jeune Prince, étoit Mr. le Duc de *Berry*, Frère de Mr. le Duc de *Bourgogne*. Ce Prince étoit beau de visage,

Mem. Tome I.

O

& un

VERSAIL- & un peu gros pour son âge: il faisoit sa prin-
cipale occupation de la Chasse, au retour de la-
quelle il venoit jouer chez Madame la Duchesse
de *Berry* son Epouse. Cette Princesse tenoit
les Appartemens, depuis la mort de Madame la
Duchesse de *Bourgogne*.

Le dernier Prince de la Maison Royale étoit
Mr. le Duc d'*Orléans*, depuis Régent du Royau-
me. J'aurai occasion de vous parler de ce Prince,
lorsqu'à la mort de *Louis le Grand*, il s'agira du
Gouvernement du Royaume, pendant la Mi-
norité du jeune Monarque.

Les premiers de la Cour après les Princes de
la Maison Royale, étoient les Princes du Sang.
Le premier étoit Mr. le Duc de *Chartres*, au-
jourd'hui Duc d'*Orléans* par la mort de son Père,
Régent de France pendant la Minorité de
Louis XV.

Mr. le Duc de *Bourbon*, les Comtes de *Cha-*
rolois & de *Clermont*, composoient la Branche
de *Condé*. Le premier de ces Princes, que l'on
nomme simplement Mr. le *Duc*, avoit le port
haut, la taille très droite & extrêmement dé-
gagée. Il a eu le malheur de perdre un œil
à la Chasse: du menu plomb qui écarta d'un
coup de fusil que Mr. le *Duc de Berry* tiroit sur
du gibier, a été cause de cet accident.

Les deux autres Princes étoient bien faits, &
très beaux. Comme ils étoient encore très jeu-
nes, ils étoient, aussi-bien que Mr. le *Duc de*
Chartres, entre les mains de leurs Gouverneurs.

Mr. le Prince de *Conty*, Fils de celui qui avoit
été élu Roi de Pologne, étoit le seul Prince de
la seconde Branche de *Bourbon*.

Voilà

Voilà, Madame, quels étoient les Princes qui VERSAIES
composoient alors la Cour de France. Je vais LES.
avoit l'honneur à présent de vous parler des Prin-
cesses, selon leur rang. Je les distingue, comme
les Princes, par les qualités de Princesses de la
Maison Royale, & de Princesses du Sang.

La première Princesse de la Maison Royale
étoit Madame la *Dauphine*, dont j'ai eu l'hon-
neur de vous parler.

Après Madame la *Dauphine*, c'étoit Madame
la Duchesse de *Berry* qui avoit le premier rang.
Cette Princesse étoit Fille de Mr. le Duc d'*Or-
léans*, depuis Régent. Elle tenoit beaucoup
de son Père, pour l'esprit; & sans un peu trop
d'embonpoint, elle auroit été une des plus
aimables Princesses de toute la Cour. J'aurai
occasion de vous faire connoître le caractère de
cette Princesse.

Madame, seconde Femme de *Philippe d'Or-
léans* Frère de *Louis XIV*, étoit la troisième Prin-
cesses de la Cour, du vivant de Madame la *Dauphine*.
Cette Princesse s'appelloit *Elizabeth-
Charlotte de Bavière*: elle étoit Fille de l'Electeur
Charles-Louis, & de *Charlotte de Hesse*, & la
dernière de cette illustre Branche de la Mai-
son *Palatine*. L'assiduité avec laquelle j'ai
toujours fait ma cour à cette Princesse, à qui
d'ailleurs j'étois bien recommandé par Madame
l'Électricre de *Hanover* Mère du Roi d'Angle-
terre, me met en état de vous rapporter quel-
ques particularités qui vous en donneront une
juste idée.

Cette Princesse étoit très affable, accordant
cependant assez difficilement sa protection. Elle

O 2 parloit

VERSAIL-
LES.

parloit beaucoup, & parloit bien : elle aimoit sur-tout à parler sa Langue naturelle, que près de cinquante années de séjour en France n'ont pu lui faire oublier ; ce qui étoit cause qu'elle étoit charmée de voir des Seigneurs de la Nation, & d'entretenir commerce de Lettres avec eux. Elle étoit très exacte à écrire à Madame l'Électricre de Hanover, & à plusieurs autres personnes en Allemagne. Ce n'étoit point de petites Lettres qu'elle écrivoit ordinairement, elle remplissoit fort bien vingt à trente feuille de papier. J'en ai vu plusieurs qui auroient mérité d'être rendues publiques ; je n'ai rien vu de mieux écrit en Allemand. Aussi cette Princesse ne faisoit-elle qu'écrire du matin au soir. D'abord après son lever, qui étoit toujours vers les dix heures, elle se mettoit à sa Toilette ; de là elle passoit dans son Cabinet, où après avoir passé quelque tems en prières, elle se mettoit à écrire jusques à l'heure de sa Messe. Après la Messe, elle écrivoit encore jusques au dîner, qui ne duroit pas longtems. Madame retournoit ensuite écrire, & continuoit ainsi jusques à dix heures du soir. Vers les neuf heures du soir, on entroit dans son Cabinet : on trouvoit cette Princesse assise à une grande table & entourée de papiers : il y avoit une table d'Homme auprès de la sienne, où jouoient ordinairement Madame la Maréchale de Clérembault, & d'autres Dames de la Maison de cette Princesse. De tems en tems, Madame regardoit jouer, quelquefois même elle conseilloit en écrivant ; d'autres fois elle entretenoit ceux qui lui faisoient la cour. J'ai vu une fois cette Princesse s'endormir, & un instant après

se

se réveiller en sursaut, & continuer d'écrire. VERSAILLES. Voilà, Madame, quelle étoit la vie ordinaire LES. de Madame, lorsqu'elle étoit à Versailles. Quelquefois cependant elle suivoit le Roi à la Chasse, habillée en Amazone, ou bien elle alloit à l'Opéra. Cette Princesse aimoit beaucoup les Spectacles; & après la mort de Louis XIV, la Cour étant venu demeurer à Paris, elle faisoit jouer souvent les Comédiens François & Italiens sur le Théâtre du Palais Royal.

Pour ce qui étoit du rang, jamais Princesse ne l'a mieux soutenu que Madame. Elle étoit de la dernière exactitude à se faire rendre ce qui lui étoit dû. De son côté, elle rendoit à chacun les honneurs qui leur appartenioient. Je l'ai entendu une fois parler bien vivement à ce sujet à Madame la Duchesse de Berry, & assurément il n'y avoit que Madame qui pût le prendre sur ce ton avec cette Princesse. C'étoit pendant la Minorité de Louis XV. Madame la Duchesse de Berry vint sur le soir chez Madame, en écharpe. Après qu'elle y eut été une demi-heure, elle demanda à Madame de Mouchy quelle heure il étoit. Madame demanda à Madame la Duchesse de Berry, ce qu'elle disoit à Madame de Mouchy. Cette Princesse lui répondit, que voulant aller aux Tuilleries, elle demandoit quelle heure il étoit. Comment aux Tuilleries? dit Madame; vous allez donc vous promener aux flambeaux? Effectivement, il étoit presque noir. Non Madame, dit Madame la Duchesse de Berry, je vais chez le Roi. Chez le Roi! repliqua Madame: de grâce, permettez-moi de vous en témoigner ma surprise. Chez le Roi, Madame, habillée comme

O 3

vous

VERSAIL-
LES.

vous êtes ! Je crois que vous savez trop ce que vous
lui devez. N'en faites rien, Madame, je vous en
prie ; rendez au Roi les respects que vous lui de-
vez, & alors vous serez en droit de vous faire
rendre d'un chacun ceux qui vous sont dus.

Madame la Duchesse de Berry, à qui ce discours
ne plaisoit point, voulut y repliquer : mais Ma-
dame l'interrompit & lui dit : Non, Madame, rien
ne peut vous en excuser : vous pouvez bien vous
habiller le peu souvent que vous allez chez le Roi,
puisque je m'habille tous les jours, moi qui suis vo-
tre Grand-mère. Dites naturellement que c'est la
paresse qui vous empêche de vous habiller ; ce qui
ne convient ni à votre âge, ni à votre rang. Une
Princesse doit être vêtue en Princesse, & une Sou-
brette en Soubrette. Me, la Duchesse de Berry, peu
accoutumée à recevoir des mercuriales, fut ex-
trêmement choquée de ce discours. Elle fit alors,
ce qu'elle avoit coutume de faire lorsqu'elle en-
vendoit quelque chose qui lui déplaisoit, & que
les bienfiances ne lui permettoient pas de rele-
ver avec une certaine hauteur : elle se leva, fit
une profonde révérence & sortit. Madame se
remit à écrire, sans discontinuer de parler sur
ce même sujet, & toujours avec émotion. Elle
dit, en regardant tous ceux qui étoient présens :
Mais ai-je tort de parler ainsi à Madame de
Berry ? Qu'en dites-vous ? Vous jugez bien, Ma-
dame, que tout le monde garda un profond si-
lence ; & comme elle continuoit à parler tou-
jours sur le même ton, ce qui embarrasoit fort
tous ceux qui étoient dans le Cabinet, Madame
la Princesse de Conty entra ; ce qui fit changer
la conversation.

Depuis

Depuis la mort de *Louis XIV*, *Madame* avoit ~~VERSAILLES~~
suivi la Cour à *Paris* : elle y demeuroit en ~~HI-~~*LES*.
ver, & elle passoit ordinairement la belle saison
à *S. Cloud* : de là elle venoit assez souvent chez
le Roi, elle assistoit au Spectacle, & s'en retour-
noit le soir à *S. Cloud*. Elle avoit alors avec
elle *Mademoiselle*, aujourd'hui *Abbesse de Chelles*,
& *Mlle. de Valois*, aujourd'hui *Princesse de Modène*. Les autres Princesses ses Petites-filles
demeuroient à *Paris* auprès de *Madame la Duchesse d'Orléans* leur Mère. Cette Princesse,
quoique Mère de *Madame la Duchesse de Berry*,
n'avoit le pas qu'au-dessous d'elle ; elle n'avoit
même que le pliant chez sa Fille, pendant que
cette Princesse avoit le fauteil. *Madame la Duchesse d'Orléans* étoit la dernière de la Mai-
son Royale.

La première des Princesses du Sang étoit la Princesse Douairière de Condé, Anne Palatine de Bavière, Fille d'Edouard Prince Palatin du Rhin. On l'appelloit simplement Madame la Princesse. Elle demeuroit ordinairement à Paris, où elle menoit une vie très édifiante, par sa piété exemplaire, & les grandes aumônes qu'elle faisoit. Elle y est morte le 25 Février 1723, âgée de 75 ans.

Madame la Princesse étoit Mère de Mr. le Duc de Bourbon, mort en 1710. Ce Prince avoit épousé Louise-Françoise de Bourbon, Fille légitimée de Louis XIV. Je puis vous assurer, Madame, que c'étoit une des plus belles Princesses de la Cour; & quoique déjà Mère de huit Enfants, il étoit beaucoup plus naturel de croire qu'elle en étoit Sœur. Elle joignoit à tant de

O 4 beauté.

VERSAIL-
LES.

beauté, ces graces qui lui sont encore préférables ; & toutes ces qualités extérieures étoient soutenues par un air & un port plein de majesté, qui inspiroit autant de respect pour cette illustre Princesse, que ses manières affables & obligeantes lui attiroient de cœurs. Elle avoit d'ailleurs un esprit vif & brillant ; toujours sûre de plaire, soit qu'elle rendit au mérite les louanges qui lui éroient dues, soit que par une raillerie fine elle fit sentir le ridicule qui, malgré le bon goût du Siècle, eût peut-être fait fortune chez le Courtisan toujours flatteur.

Après cette Princesse, le rang appartenloit à Madame la Princesse de *Conty*, première Douairière. Elle étoit Fille légitimée de *Louis XIV.* L'air, la taille, la beauté de cette Princesse ont fait tant de bruit dans le monde, que je crois, Madame, que vous n'ignorez pas qu'elle a passé pour la plus belle personne du Royaume ; & véritablement, quoique d'un âge assez avancé, elle a encore un air de majesté & de modestie qui tient de la grandeur de son Père, & de la piété exemplaire des derniers années de sa Mère. Depuis la mort de Monseigneur le *Dauphin* Fils de *Louis XIV.*, cette Princesse étoit fort retirée, de sorte que je ne l'ai vue nulle part ailleurs que chez *Madame* ; & depuis la mort du Roi, elle ne paraît presque plus.

Madame la Princesse de *Conty*, seconde Douairière, est née Princesse de *Condé*. Elle est Mère de Mr. le Prince de *Conty*, de Mademoiselle de *Conty* morte Duchesse de *Bourbon*, & de Mademoiselle de *la-Roche-Sur-Yon*. On peut dire que

que cette Branche de *Bourbon* a été bien partagée VERSAILLES.
du côté de l'esprit & de la vertu.

Madame la Duchesse du *Maine*, & feuë Madame la Duchesse de *Vendôme*, étoient Sœurs de Madame la Princesse de *Conty*, seconde Douairière, & filles de *Henri-Jules Prince de Condé*, & de la Princesse *Palatine* dont j'ai eu l'honneur de vous parler.

Madame la Duchesse du *Maine* est une Princesse d'un vrai mérite, & de beaucoup d'esprit. Elle ne dément en rien l'illustre Sang de *Condé*. Elle vivoit avec plus d'éclat qu'aucune Princesse de France. Elle demeuroit ordinairement à *Seaux*, Château magnifique peu éloigné de *Paris*, & un des plus beaux que j'aye vu, tant pour la commodité des Apartemens qui d'ailleurs sont richement meublés, que pour la grandeur du Parc, dans lequel on remarque, tant en Bosquets qu'en Statues de marbre & de bronze, une agréable variété, qui présente aux curieux toujours quelque chose de nouveau. On peut dire qu'alors les plaisirs avoient fixé leur demeure dans ce charmant endroit. De toutes parts on venoit se rendre auprès de la Princesse, on quittoit avec plaisir la Cour & la Ville, sûr de trouver à *Seaux* quelque chose de mieux entendu que les Spectacles ordinaires; & on n'étoit jamais trompé. Madame la Duchesse du *Maine* avoit pour cela un goût exquis; elle aimoit les Beaux-Arts, & se connoissoit mieux que personne à tout ce qu'on appelle Ouvrages d'esprit. Cette illustre Princesse se faisoit un plaisir de faire souvent jouer la Comédie, & quelquefois même elle ne dédaignoit pas de se charger d'un rôle.

O 5

Le

VERSAIL-
LES,

Le fameux *Baron*, & la *Beauval*, avoient souvent l'honneur de jouer avec elle. Ceux qui ont pratiqué le Théâtre Français, savent asscz qu'un tel choix étoit une preuve bien marquée du goût de la Princesse pour la bonne déclamation. La Comédie étoit ordinairement suivie d'une partie de Jeu; ensuite on trouvoit un magnifique souper, après lequel on tiroit quelquefois un Feu d'artifice. Le plus souvent il y avoit Bal, où le nombre des Masques étoit toujours prodigieux. Cependant, il y avoit un si bon ordre, que tout le monde y trouvoit des rafraîchissemens en abondance.

Voilà, Madame, quels étoient les Princes & Princesses qui formoient la Cour de France, lorsque j'y arrivai. J'ai cru qu'il étoit à propos de vous en donner une idée, avant que de vous parler de la conduite que je tins à mon arrivée dans cette Cour.

Je me fis d'abord présenter à *Madame*, à qui d'ailleurs j'étois recommandé par *Madame l'Électrice de Hanover*, Mère du Roi d'Angleterre. Cette Princesse, qui avoit toujours conservé une inclination particulière pour les Allemans, me reçut avec encore plus de bonté qu'elle n'en témoignoit ordinairement à ceux de cette Nation. Elle me fit l'honneur de me présenter elle-même au Roi, un soir après le souper de S. M. Ce Prince étoit dans la Chambre de lit, avec tous les Princes & Princesses de la Maison Royale. Le Roi se souvint ^{!de} mon nom, & il me fit l'honneur de me demander si j'étois Fils d'un *Pöllnitz* qui avoit été à sa Cour de la part de l'Électeur de Brandebourg. Et sur ce que je lui dis que j'en

J'en étois le Petit-fils, il me dit: *Vous me paroif- VERSAIL-
sez veritablement trop jeune pour vous croire son LES.*

Fils. S. M. demanda ensuite, si je demeurerois longtems en France. Je répondis, que j'étois si charmé de me trouver aux pieds du plus grand des Rois, que j'aurois l'honneur de lui faire ma cour le plus longtems qu'il me feroit possible. Le Roi parut satisfait de ma réponse; il se tourna vers Madame, & lui dit en parlant de moi; *Il parle bien François.* Il me fit ensuite l'honneur de me saluer, & me dit en se retirant, qu'il se feroit un plaisir de m'être utile.

Le lendemain, Madame me présenta à Mr. le Duc de Bourgogne Dauphin, & à Madame la Dauphine. Ces deux illustres Epoux moururent quelque tems après, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire. Madame me fit encore présenter à Mr. le Duc & à Madame la Duchesse de Berry, qui l'un & l'autre ne me dirent pas un mot. Je fus très bien reçu de Mr. le Duc & de Madame la Duchesse d'Orléans. Il étoit difficile de voir ce Prince sans l'aimer; ses manières affables, soutenues de l'esprit le plus brillant & le plus orné, lui attachoient tous ceux qui avoient l'honneur de l'approcher. Ce Prince étoit très assidu à faire sa cour, & il avoit aussi pour Madame des attentions pleines de respect. Il ne manquoit pas un seul jour de faire la cour à cette Princesse: tous les foirs il se rendoit chez elle à huit heures & demie, il y jouoit aux échecs jusques à l'heure du souper du Roi: c'étoit pendant le Jeu seulement, que ce Prince étoit assis; en entrant & en se retirant, il baisoit toujours la main de Madame.

L2

VERSAIL-
LES.

La Cour de France, quoique très brillante par le nombre des Princes & Princesses qui la composoient, n'étoit cependant pas aussi gaie que je me l'étois imaginé. La vie que l'on menoit à *Versailles* étoit la plus unie du monde : les heures du Roi étoient réglées, & qui avoit vu un jour, avoit vu une année. Le Roi se levoit à neuf ou dix heures ; les Princes & tous les Courtisans se trouvoient à son lever : après qu'il étoit habillé, il prioit à genoux sur un carreau de velours noir ; il étoit entouré de ses Aumôniérs, & des Evêques qui se trouvoient au lever, & qui étoient aussi tous à genoux. La prière finie, le Roi passoit dans son Cabinet ; quelquefois les Ministres venoient lui parler d'affaires : en attendant, les Courtisans se promenoient dans la grande Galerie. Le Roi y passoit pour aller à la Messe ; c'étoit alors que tous les Courtisans se présentoit pour être yus de S. M. Je n'ai jamais vu de Nation plus empessée à faire sa cour que la Françoise : j'ai même vu plusieurs Courtisans, qui croyant avoir échapé aux regards du Prince, le devançoient dans une autre Salle, & cela jusques à ce que le hazard eût fait qu'il eût jetté les yeux sur eux.

Après la Messe, le Roi rentroit dans son Cabinet ; quelquefois il tenoit Conseil ; ensuite il dinoit seul. C'étoit encore pendant le dîner que l'on pouvoit remarquer le zèle des Courtisans à se faire voir. Le Roi mangeoit de grand appétit, il me semble même qu'il mangeoit prodigieusement. Son dîner duroit trois quarts d'heures. Il y avoit des jours qu'il y avoit Musique. Après dîner le Roi descendoit par un petit degré, & montoit

montoit en carrosse pour aller à la Chasse dans le VERSAIL-
Parc de *Versailles*, qui étoit rempli de petit gi-
bier. Il revenoit sur la brune, & paſſoit chez
Madame de *Maintenon*, où il ne le trouvoit que
peu de personnes de la vieille Cour. Ordinairement ce n'étoit que des Femmes, comme Ma-
dame de *Caylus*, parente de Madame de *Maintenon*, & Madame de *Dangeau*, qui jouoient au
Berlan avec le Roi, lorsque les Ministres ne s'y
trouvoient pas; car dans ce cas, au-lieu de jouer,
on parloit d'affaires, & c'étoit là ordinairement
que tout étoit réglé. A dix heures du soir, on
avertissoit le Roi qu'on avoit servi; S. M. paſſoit
à table. Les Princes & Princesses ne manquoient
jamais de s'y trouver. Les Duchesses étoient
placées derrière les plians des Princes, aux deux
côtés de la table: les autres Femmes de qualité
se tenoient debout à la droite du fauteuil du Roi.
S. M. saluoit d'abord les Princes & Princesses, &
toutes les Dames, & ensuite se plaçoit dans son
fauteuil. Alors les Princes & Princesses s'asse-
yoient, de même que les Duchesses. Les Dames
de qualité qui n'avoient pas ce titre, paſſoient
dans un Salon qui étoit tout proche, où elles éto-
ient en liberté de s'asseoir. Le souper ne duroit
pas plus longtems que le diner: le Roi y par-
loit peu; quelquefois il adresſoit la parole à Ma-
dame, ou à Madame la Duchesse d'*Orléans*. Je ne
l'ai jamais vu parler avec Mrs. les Ducs de *Berry* &
d'*Orléans*, ni avec Madame la Duchesse de *Berry*.

Après le souper, le Roi précédé des Princes
paſſoit dans sa Chambre de lit, où il trouvoit
les Dames qui n'étoient pas Duchesses: il les
saluoit, & puis se plaçoit du côté de la balu-
strade

strade qui étoit devant son lit, où il demeuroit jusqués à ce que les Princesses & les Duchesses fusstent entrées dans la Chambre. J'ai remarqué que les Dames de la vieille Cour faisoient une profonde révérence au lit du Roi en entrant dans sa Chambre, ce que les jeunes Dames ne faisoient pas: plus fieres apparemment de leur jeunesse & de leurs charmes, elles se croyoient obligées à moins de respect. Les Duchesses qui avoient assisté au souper, étant entrées dans la Chambre du lit, le Roi les saluoit, de même que les autres Dames; ensuite, précédé des Princesses & suivi des Princesses qui avoient soupé avec le Roi, il passoit dans son Cabinet, où les Princesses & Princesses du Sang se trouvoient aussi. S. M. s'entretenoit quelque tems avec elles: pendant ce tems-là, les Duchesses & les autres Dames se retroient. Enfin le Roi congédioit les Princesses & Princesses, & se couchoit. Les Courtisans se partageoient alors: la plupart se retiroient; quelques-uns alloient au coucher de Mr. le Duc de Berry, d'autres à celui de Mr. le Duc d'Orléans. Ceux qui faisoient la cour à ce Prince, en étoient parfaitement bien reçus: pour moi j'y allois le plus souvent qu'il m'étoit possible, non pas tant pour faire ma cour à Madame, que par une inclination naturelle que j'avais pour ce Prince.

C'est ainsi, Madame, que le Roi passoit sa vie. Les Courtisans de leur côté n'avoient pas des plaisirs bien vifs! le Jeu faisoit presque toute leur occupation. On s'assembloit ordinairement chez Mr. le Prince d'Armagnac de Lorraine, Grand-Ecuyer, où l'on jouoit les après-dînes. Les

Etran-

Étrangers étoient parfaitement bien reçus chez ce Prince, aussi-bien que chez Mr. le Cardinal de Rohan. Ce dernier vivoit avec une grande magnificence; on voyoit chez ces deux Seigneurs, tout ce que la France avoit de plus distingué

Lorsque la Cout étoit à * FONTAINEBLEAU, FONTAINEBLEAU étoit beaucoup plus gaie qu'à Versailles: on NEBLEAU: peut dire qu'elle y paroisoit dans tout son lustre. Fontainebleau n'est cependant pas à beaucoup près si magnifique; mais il a un air de Château, que Versailles n'a point. D'ailleurs, l'Art & la Nature semblent avoir travaillé de concert pour former les bâtimens magnifiques, que plusieurs Monarques ont fait éléver à Fontainebleau: au-lieu qu'à Versailles, il semble que la Nature n'y entre pour rien; tout y est artificiel, & trop peigné. Peut-être serai-je seul de mon sentiment, mais il m'a toujours paru que le magnifique y étoit trop général.

Je me trouvai à Fontainebleau quelque tems après la conclusion de la Suspension d'armes avec les Anglois. La nouvelle de la Paix que l'on étoit sur le point de conclure, & le gain de la Bataille de Dénain, paroisoient avoir rendu à la Cour cet air de gaieté, que l'on n'y avoit point vu depuis plusieurs années. L'Électeur de Bavière y étoit alors. On jonoit chez Madame de Berry, & chez le Duc d'Antin, un jeu qui ne se resuentoit point du tout des calamités publiques. La partie étoit de douze Coupeurs au Lanquenet, qui commençoient d'abord aux quatre Louis, & qui finissoient par des rouleaux de 100 Louis d'or. J'y gagnai un foir,

* Voyez le Tome II. des Lettres, p. 311.

FONTAINEBLEAU.

soir, en moins d'une heure, à la réjouissance, 700. Louis: encore Madame la Duchesse de *la Ferté* m'en escamota bien une centaine, outre 80 qu'elle m'emprunta & qu'elle ne m'a jamais rendu. Peut-être crut-elle devoir se payer ainsi de la peine qu'elle avoit bien voulu prendre de placer mon argent sur la table, le grand nombre des Dames qui l'entouroient m'ayant empêché d'en approcher.

Ce fut pendant le féjour que la Cour fit à *Fontainebleau*, que Mr. de *S. Jean*, depuis Mylord *Bolingbroke*, y vint pour régler la Paix, qui fut ensuite conclue à *Utrecht*. On lui fit une réception, telle qu'on l'auroit pu faire à un Souverain; le Roi même avoit des attentions extraordinaires pour ce Ministre. Je me trouvai un jour au dîner de S. M. où il devoit y avoir Musique: dès qu'elle se fit entendre, le Roi l'interrompit, & dit tout haut: *On m'a dit que Mr. de S. Jean dîne chez le Duc d'Antin; que ma Musique y aille, & qu'on lui dise que c'est moi qui la lui envoie, & que je souhaite qu'elle puisse l'amuser.* Vous jugez bien, Madame, qu'à l'imitation du Monarque, tous les Courtisans à l'envi l'un de l'autre s'empresserent à faire accueil au Ministre Anglois, qui de son côté méritoit bien les attentions qu'on avoit pour lui.

La Cour demeura encore quelque tems à *Fontainebleau*, après l'arrivée de ce Ministre. Pendant tout ce tems, on ne fut occupé qu'à se réjouir; les plaisirs se succédoient les uns aux autres. Les Chasses sur-tout étoient de la dernière magnificence. Les Dames s'y trouvoient ou à cheval ou en calèche, à la suite de Madame

la

la Duchesse de *Berry* & de *Madame*. Tant de *Fontainebleau*-
belles Femmes à cheval, toutes habillées magni-
fiquement, le Roi en calèche, entouré de tou-
te la Cour, à cheval, les riches équipages de
Chasse, tout cela formoit dans la belle Forêt de
Fontainebleau un spectacle des plus superbes. Les
jours qu'il n'y avoit point de Chasse, le Roi se
promenoit en calèche ouverte autour du grand
Canal; les Dames l'accompagnoient, & on vo-
yoit alors dans leurs habilemens tout ce que le
bon goût & la magnificence la plus grande pou-
voit inventer de plus beau. Au retour de la pro-
menade, il y avoit Comédie, ou Apartment chez
Madame la Duchesse de *Berry*, où l'on jouoit au
Lansquenet.

Dans la journée, quand on n'étoit point à la
Chasse, on se voyoit chez Mr. le *Grand*, & chez
plusieurs autres Seigneurs. J'ai remarqué, que
la plupart des Seigneurs étoient plus portés à faire
honnêteté à *Fontainebleau*, qu'à *Versailles*: pour
peu qu'on fût connu pour homme de condition,
on fournittoit volontiers des chevaux du Roi pour
la Chasse; ce qui ne se pratique guères qu'en Fran-
ce & en Lorraine. Quelquefois cependant j'ai va-
faire la même chose à la Cour de *Baviere*, mais
peu souvent.

Après avoir suivi la Cour pendant quelque
tems à *Versailles* & à *Fontainebleau*, je me rendis
enfin dans la fameuse Ville de *PARIS*. Je n'y fus *PARIS*.
pas plutôt arrivé, que j'eus une maladie considé-
rable, qui me mit à deux doigts du tombeau: je
me mis entre les mains du fameux *Helvétius*, Mé-
decin Hollandois. Cet habile homme me tira d'aff-
faire en assez peu de tems; & lorsque je fus en état

PARIS.

de sortis, il me recommanda de me promener dans le Jardin du *Luxembourg*. C'est l'endroit de *Paris*, où l'on prétend que l'on respire le meilleur air. Je ne manquai point de me rendre aux ordres du Médecin; & je remarquai que véritablement l'air que je respirais dans ce Jardin m'étoit assez salutaire. Mais bientôt, il pensa m'être très pernicieux. Un matin que je m'y promenois, je vis venir de loin deux Dames en déshabillé, qui avoient toutes deux grand air, & un port très noble. Elles prirent le chemin de la Terrasse sur laquelle je me promenois. Je m'assis sur un banc, pour les voir passer. Je vous avoue qu'elles me parurent aussi aimables, que leur déshabillé étoit noble & galant. Lorsqu'elles passèrent devant moi, il y en eut une qui par hazard laissa tomber son mouchoir: je le ramaflai aussi-tôt & le lui présentai. Elle le reçut avec beaucoup de politesse. Je lui fis un compliment, auquel elle répliqua avec esprit. Peu à peu nous entrames en conversation, qui ne dura à la vérité qu'un quart-d'heure, mais qui ne laissa pas de me coûter cher: je devins amoureux, & plus amoureux que je ne puis vous l'exprimer. Ces Dames me demandèrent mon nom. Vous jugez bien, que je ne me fis pas prier pour le dire, d'autant plus que j'espérois qu'en revanche elles voudroient bien aussi se nommer. Mais, quelques instances que je leur fisse là-dessus, elles ne voulurent jamais me satisfaire. Celle qui m'avoit d'abord le plus frappé, me dit en très bon Allemand, de ne me mettre pas en peine de savoir qui elles étoient, & que je ne manquerois pas de les revoir, pour peu que je demeuraissé à *Paris*. Elle me dit cela en s'en allant.

allant. Je lui donnai la main, & la conduisis PARIS, jusques à son carrosse, qui me parut bien étouffé. Je vis aussi deux grands Laquais bien habillés. Tout cela me confirma dans l'idée que je m'étois faite, que c'étoient des Dames de condition, ou du moins des Filles richement entretenues. J'avois donné tout au monde, pour être informé au juste de ce que ce pouvoit être; mais il me fut absolument impossible de rien découvrir. Le Laquais que j'avois avec moi étoit un Allemand, encore plus Etranger que moi, & dès-là ^{peut} propre au manège nécessaire pour de pareils découvertes. Je restai donc dans une inquiétude mortelle, qui pensa me rendre le transport au cerveau que j'avois eu pendant la maladie dont je relevais. Tous les jours je ne manquais pas d'aller au Luxembourg, & j'y restois depuis neuf heures du matin jusques à la nuit, excepté un instant que je retournois chez moi pour dîner. Toutes ces allées & ces venues durèrent enyiron quinze jours, au bout desquels je me trouvai tout aussi avancé que le premier. Enfin, lorsque je désespérois de pouvoir trouver cette Belle, je fus bien surpris de la voir dans un endroit où je ne m'attendois guères de la rencontrer. Un jour que j'accompagnois Mesdames de V.... D.... à la Comédie, où on devoit jouer le *Cit, Quinant* l'ainé débuta par *Rodrigue*. Jugez, Madame, quelle fut ma surprise, lorsque je vis l'Héroïne de ma passion, être aussi celle de la Pièce, dans laquelle elle jouoit le rôle de *Chimène*. De ma vie je ne me suis trouvé si embarrassé. Je ne favoisis, si je devois suivre une pareille passion. Je sentois quelque

PARIS.

répugnance à m'attacher à une personne que je voyois dans une Profession, ordinairement peu susceptible des sentimens délicats que les honnêtes-gens demandent toujours en amour. Le parti que je pris fut vraiment celui d'un homme de dixneuf ans, c'est-à dire, que je fis précisément le contraire de ce que je devois faire. Je me laissai aller follement à ma passion; à peine même pus je attendre l'intervalle qui se trouve entre la grande & la petite Pièce, pour me rendre dans les Foyers. J'y trouvai ma Belle environnée de plusieurs personnes de ma connoissance, que je pris d'abord pour autant de Riyaux; de façon que non content d'être amoureux, je devins encore jaloux. Je parlai à la D.... (c'est ainsi que s'appelloit la Comédienne); mais je vis bien que mes discours l'embarasoient, & je remarquai qu'elle avoit des ménagemens à garder pour un homme de Robe qui étoit auprès d'elle. Je ne me trompois point; c'étoit B.... Conseiller au Parlement, qui fournissoit à la dépense de la Dame, & qui s'en acquittoit plutôt en Financier, qu'en Magistrat. J'eus assez de vanité pour entreprendre de débusquer cet Amant, ou du moins je me flattai de lui donner de la tablature. Pour y réussir, je commençai à être très assidu à la Comédie, & j'eus bientôt la consolation de ne pas soupirer pour une ingrate.

La difficulté étoit de se voir commodément: l'amour & la fortune nous en fournirent bientôt les moyens. La jeune Q.... Sœur de la D.... & qui demeuroit avec elle tomba malade de la peute - vérole: le Conseiller, qui l'appréhendoit

hendoit extrêmement, fit aussitôt déloger la *D._u PARIS.*
 & lui donna un apartement à l'Hôtel d'*Entragues*. La Comédienne me fit avertir de son nou-
 veau domicile, & le même jour je pris une cham-
 bre dans le même Hôtel. Je ne pris avec moi
 qu'un seul Domestique, Confident de mes petites
 affaires secrètes. Ce fut là qu'en dépit de l'incom-
 mode Argas, il me fut facile de voir sa Maitref-
 se, qui seroit volontiers devenue la mienne, si
 j'avois été d'humeur de fournir. aussi-bien que
 lui, 1500 liv. d'appointemens. Mais j'aimai
 mieux encoré partager avec lui les faveurs de la
 Belle, que d'acheter si cher l'exclusion d'un Ri-
 val. Le Conseiller, de son côté, ne fut point
 si accommodant; & se doutant de quelque cha-
 se, il mit tout en usage pour découvrir au juste
 ce qui en étoit. Il ne tarda guères à trouver
 de quoi satisfaire sa curiosité. Tout autre, moins
 amoureux, auroit pu à très peu de fraix savoir
 à quoi s'en tenir; mais ce Galant peu crédule,
 & peut-être d'ailleurs trop persuadé de son pro-
 pre mérite & de la vertu de sa Nymphe, pour
 oser la soupçonner d'aucune infidélité sur de lé-
 gères apparences, fit de nouvelles épreuves; il
 donna de l'argent à une Femme de chambre, qui
 lui fit voir de ses propres yeux de quoi dissiprer
 entièrement les doutes dont il vouloit bien se
 leurrer. En un mot, il me vit avec sa chère
 Maitresse, dans un tems auquel on ne s'atten-
 doit à rien moins qu'à être vu. Il est aisé d'i-
 maginer quelle fut la fureur de l'Amant outra-
 gé. Il eut, cependant, la prudence de dissimu-
 ller sa colère, jusqu'à ce que je me fusse
 retiré dans ma chambre. Alors, comme

FARIS.

un autre *Roland*, il se vengea de l'infidélité de son *Angélique* sur tout ce qui se trouva sous sa main: il brisa, il rompit tout; il arracha même la fontange de sa Belle, & ne promettoit pas moins que de tout exterminer. La Demoiselle ne répondit à tout ce bruit que par des larmes, qui eurent enfin le pouvoir d'appaiser cet Amant irrité. Devenu plus tranquille, il fit des reproches armés, mêlés des plus beaux sentiments; il fut même prendre sa Maitresse par son foible, & lui offrit d'augmenter sa pension; si elle vouloit à ce prix lui promettre une fidélité inviolable. La Belle lui fit serment, que rien désormais ne seroit capable de la déranger de son devoir; & toute fondante en larmes, elle consentit à recevoir deux mille écus d'augmentation; de sorte que ses appoinemens furent alors de 20000 livres. Ce traité fut conclu avec beaucoup de joie de part & d'autre; mais cependant, il ne fut point exécuté dans toute la rigueur: je continuai de voir la Demoiselle, jusqu'à ce qu'enfin sa Sœur étant relevée de maladie, celle-ci retourna dans sa maison. Les difficultés qui se rencontrèrent alors me rebutèrent, autant que ma propre légèreté. Je n'eus pas grande peine à me guérir d'une passion, qui n'étoit nullement fondée sur l'estime; peut-être même que sans le plaisir de faire enrager le Robin, je me serois retiré bien plutôt.

L'amour que j'avois eu pour la Comédienne ne m'avoit point empêché de me répandre dans le monde: je même dire que je paroisois avec asseoir d'agrément dans un Pays, où tout ce qui n'est point François passe volontiers pour

Barba-

Barbare. Plusieurs Seigneurs, qui avoient vu à PARIS,
Versailles de quelle façon le Roi avoit eu la bon-
té de me recevoir, s'empresserent à me faire hon-
nêteté. Mr. le Duc D.... Prémier Gentilhom-
me de la Chambre, eut pour moi des attentions,
qu'il me seroit difficile d'oublier. J'avois fait
la connoissance de ce Seigneur à *Versailles*; il
m'avoit abordé avec toute la politesse possible,
dans la grande Gallerie, le lendemain que j'a-
vois été présenté à S. M., & il m'avoit dit que
je devois être très content de l'accueil que le Roi
m'avoit fait, & encore plus de ce qu'il avoit
dit, lorsque je me fus retiré, que de tous les
Etrangers qui lui avoient été présentés, person-
ne ne l'avoit salué de meilleure grace & d'un
air moins embarrassé, que le Margrave d'*An-
spach* & moi. Ce même Duc me proposa d'en-
trer au service de France, & me promit même
de me faire recevoir Colonel, si je voulois me
faire Catholique. Je le remerciai des offres
obligeantes qu'il me faisoit, & je l'assurai que
l'intérêt ne me feroit jamais changer de Reli-
gion. J'étois encore alors rempli des préjugés
des Protestans contre les Catholiques; d'ailleurs
j'étois dans cet âge, où les réflexions sérieuses
paroissent n'être point de saison; les plaisirs
seuls m'occupoient tout entier, & en vérité il
eût été difficile de ne s'y pas livrer; tout le Ro-
yaume, *Paris* sur-tout, respiroit un air de ga-
ieté, auquel on ne pouvoit se refuser. La
France voyoit la Paix qu'elle souhaitoit depuis
longtems, sur le point d'être conclue: les per-
tes passées venoient d'être effacées par le gain de
la Bataille de *Denain*, & par d'autres avantages

PARIS.

que les Troupes Françaises s'étoient procurés, tant par la levée du Siège de *Landrecy*, que les Alliés tenoient investi, que par la prise de *Marchienne* & de *S. Amant*. Les Alliés commencèrent donc à penser à la Paix, & les Anglois voulurent bien enfin y consentir. J'ai eu l'honneur de vous dire, que Mylord *S. Jean* étoit venu à la Cour de France pour conférer sur les Articles de cette Paix tant désirée, & qu'il y avoit été reçu comme un homme qui venoit apporter la nouvelle la plus intéressante que l'on pût recevoir.

Dès que ce Ministre fut de retour à *Londres*, le Congrès pour la Paix s'ouvrit à *Utrecht*. La France & l'Angleterre s'envoyèrent alors mutuellement des Ambassadeurs. Mr. le Duc d'*Aumont* fut nommé pour aller à la Cour d'Angleterre en cette qualité : le Roi lui donna avant avant que de partir, l'Ordre du *S. Esprit*. Ce Seigneur fut parfaitement bien reçu à *Londres* par le Parti de la Cour, qui souhaitoit la Paix; mais très mal par le Parti opposé, qui ne vouloit point en entendre parler. On insulta l'Ambassadeur François : la violence même alla si loin, que l'on mit le feu à son Hôtel. La perte fut très considérable ; ce Duc avoit emprunté de plusieurs personnes des meubles très riches, qui furent entièrement brûlés. Mr. le Duc d'*Orléans* y perdit une tenture magnifique, & plusieurs tableaux très rares.

La Cour d'Angleterre envoia en France, pour Ambassadeur, Mr. le Duc de *Schrewsbury*. Le Roi, la Cour & tout le Royaume donnerent assez à connoître par la réception qu'ils lui firent, combien leur étoit agréable la négociation dont il étoit chargé. Cet Ambassadeur ne fit

fit pas beaucoup de dépense à la Cour de France, PARIS. & ses équipages n'avoient rien de fort brillant, Pour ce qui regarde sa personne, il avoit à la vérité beaucoup de mérite, mais bien peu d'exterieur: il étoit Borgne, & indépendamment de ce défaut, on auroit eu peine à le prendre pour un Seigneur, sans l'Ordre de la *Garretière* qu'il portoit. Il avoit avec lui Madame de *Schrewsbury* son Epouse; cette Dame étoit Italienne de naissance, & Sœur du fameux *P.*... célèbre par ses extravagances & par sa fin tragique en Angleterre. Mr. de *Schrewsbury* s'étoit fiancé en Italie, & marié à *Angsbourg*. Cette Duchesse parut à la Cour de France avec l'air du monde le plus étranger. Madame la Duchesse d'*Aumont* devoit la présenter au Roi & aux Princesses; mais comme elle se trouva incommodée alors, elle pria Madame de *Châtillon* de s'acquitter de cette commission. Le Roi reçut l'Ambassadrice avec de grandes marques de distinction. Elle vint ensuite chez Madame, où elle trouva une nombreuse compagnie, que la curiosité y avoit attirée. Ce fut là que j'eus l'honneur de la voir. Elle parut d'abord aussi embarrassée, que si elle n'eût jamais vécu dans aucune Cour; cependant peu à peu elle s'anima, elle parla beaucoup, & avec esprit.

Le même soir, Madame de *Schrewsbury* se trouva au souper du Roi: elle étoit placée au rang des Duchesses, précisément derrière Mr. le Duc de *Berry*. Elle parla beaucoup à ce Prince, quoiqu'elle ne l'eût vu qu'un moment chez la Duchesse son Epouse. Elle ne fit, pendant tout le souper, que le tirer par la manche pour l'avertir de ne pas tant manger. Tout le monde fut

P A R I S .

très surpris de cet air de familiarité ; je remarquai même que le Duc de *Berry* n'étoit pas peu embarrassé. J'oubliois une circonstance , dans laquelle le Roi me parut pousser la politesse jusqu'au scrupule. Ce Prince , en venant à table, avoit passé Madame de *Schrewsbury* sans la voir. Lorsqu'il fut prêt de s'asseoir , M^{me}. de *Livry* Prémier Maitre-d'Hôtel l'avertit que Madame l'Ambassadrice d'Angleterre étoit à son souper. Le Roi retourna à l'instant à l'endroit où elle étoit , & lui dit qu'il avoit passé sans la saluer, parce qu'il ne l'avoit point apperçue , & qu'il l'auroit cru assez fatiguée des visites qu'elle avoit faites dans la journée , pour s'être retirée. Le Roi la pria de s'aller reposer : mais elle s'en excusa , en disant qu'on n'étoit jamais fatigué, quand on pouvoit faire sa cour à un aussi grand Roi que Sa Majesté.

Madame de *Schrewsbury* étoit à peu près du même caractère que l'Ambassadeur son Epoux : elle n'aimoit point la dépense. Je me souviens, qu'un jour que je me trouvai à l'Hôtel de *Soissons* où elle étoit logée , Madame la Duchesse de . . . qui aimoit beaucoup les plaisirs , mit tout en œuvre pour engager l'Ambassadrice à donner un Bal ; mais toutes ses peines furent inutiles : elle eut beau lui représenter la tristesse que la mort des Princes & une Guerre de plusieurs années avoient répandue dans toute la France , & que tout le monde s'attendoit que Mr. le Duc de *Schrewsbury* qui venoit d'apporter la Paix en France , voudroit bien aussi procurer le retour des plaisirs , que tant de malheurs avoient fait disparaître ; l'Ambassadrice répondit

répondit à cette Duchesse ; qu'elle souhaitoit PARIS, fort qu'on se divertit à Paris, & qu'il lui sembloit que Mr. de Schrewsbury venoit d'apporter aux François une nouvelle assez intéressante, pour dissipier la tristesse que les malheurs passés leur avoient causée, sans qu'on pût exiger de lui qu'il procurât d'autres plaisirs. Il falut donc se détacher d'un Bal de ce côté-là.

Vous ferez sans doute très surprise, Madame, d'apprendre qui fut celui qui, aulieu de l'Am-bassadeur d'Angleterre, donna le premier Bal. Ce fut moi, qui réveillai Paris de la léthargie dans laquelle il sembloit être tombé. Je donnai Bal aux Carneaux, ou plutôt Mesdames de la M... D... & de V... le donnèrent pour moi. Ces Dames m'avoient demandé un Bal en forme. Je m'en étois d'abord dispensé, sur ce qu'étant Etranger, ce n'étoit point à moi à donner le branle aux Fêtes, sur-tout à l'occasion d'une Paix qui ne pouvoit me procurer aucun avantage, que celui de vivre à la vérité avec un peu plus d'agrément dans un Pays où elle étoit souhaitée depuis longtems. D'ailleurs d'autres raisons, assez dans le goût de Mr. de Schrewsbury, m'empêchoient de consentir à faire la dépense d'un Bal, que je prévoyois devoir coûter beaucoup. Mes raisons furent assez écoutées; mais cependant, comme ces Dames vouloient absolument un Bal, elles me firent la proposition de leur donner seulement dix Louis d'or, assurant que moyennant cette somme, le Bal se donneroit sans que j'eusse à me mêler d'aucune autre chose, que de dire à l'Opéra & à la Comedie qu'il y auroit Bal aux Carneaux, un tel jour. Je n'y man-

P A R I S .

manquai pas, & je trouvai par-tout des personnes très disposées à assister à cette Assemblée. Les Dames de leur côté louèrent la grande Salle des *Carneaux*, qu'elles firent magnifiquement illuminer; elles y envoyèrent une assez bonne symphonie, & firent ouvrir le Bal par leurs Femmes & leurs Valers de chambre. Le soir, je loupai avec les Dames, à qui j'avouai ingénument que je ne savois trop quel effet feroit dans *Paris* un Bal de cette espèce. Après en avoir longtems bâtiné, nous nous y transportâmes immédiatement après le souper, & je vous avoue que de ma vie je n'ai vu plus de Masques. On se portoit depuis la porte de la Cour jusques dans la Salle, où il faisoit une chaleur à mourir, sans qu'il fut possible de savoir à qui s'adresser pour avoir une goutte d'eau. Chacun pestoit contre le Bal, & contre celui qui le donnoit. Heureusement, on ignoroit à qui on avoit l'obligation d'une telle Fête. J'avois cependant eu la précaution de faire porter quelques rafraîchissemens pour les Dames que j'accompagnois, & ils ne furent point inutiles. Ce Bal me mit en goût de donner dix ou douze autres Fêtes de même espèce, & aussi dénuées de rafraîchissemens. Cependant, malgré la soif qu'on y souffroit, & les imprécations que j'entendois faire contre l'*Ordonnateur*, il y avoit toujours une foule innombrable de Masques.

C'est ainsi, Madame, que je passois mon tems à *Paris*. J'étois répandu dans le plus grand & le plus beau monde; je jouis avec assez de fortune, ce qui me mettoit en état, avec ce que je recevois de chez moi, de faire dans cette Ville une dépense de Prince. Tous les jours je faisois de nou-

nouvelles connoissances, qui me procuraient de PARIS, nouveaux plaisirs; lorsque je reçus une nouvelle à laquelle je fus bien sensible. Ce fut la mort de Frédéric I. notre Roi, qui arriva le 15 Février de cet'année. Un évènement des plus tristes en fut la cause. Ce fut la Reine elle-même, qui, dans un de ces vertiges auxquels elle étoit sujette depuis quelque tems, causa au Roi une frayeur, qui fut suivie d'une maladie dont il n'a pas relevé. Voici comme cela arriva.

Il y avoit longtems que la Reine donnoit dans une dévotion extraordinaire, & qu'elle vivoit dans une contrainte peu convenable à son tempérament. Cette Princesse avoit cru ne pouvoir prendre un meilleur parti, pour éter tout sujet de parler à ceux qui avoient osé avancer qu'avant son mariage, la retraite n'avoit pas toujours été ce qu'elle avoit le plus aimé. Cette grande retraite, & cette gène perpétuelle dans laquelle elle vivoit depuis son mariage, lui avoient causé des vapeurs, qui à la fin avoient dégénéré en folie, dont les accès étoient terribles. Le Roi fut longtems sans être informé d'une maladie si fâcheuse; mais enfin la Reine se trouvant un jour dans un accès bien plus violent qu'à l'ordinaire, elle eut assez de force pour se débarasser des mains des Dames qui la gardoient, & à moitié habillée; les cheveux épars, elle fut à l'Appartement du Roi, par une Gallerie secrète. En entrant dans l'Appartement, elle rompit une porte de glaces, & se mit les bras & les mains tout en sang. Dans cet état elle se jeta avec furie sur le Roi, en lui faisant des reproches, que la pauvre Princesse n'autoit pas été capable de lui faire,

P A R I S.

faire, si elle eût été en santé. Le Roi, qui étoit alors un peu incommodé, se reposoit dans un fauteuil. Il se réveilla en sursaut, & s'imagina étre entre les mains d'un Spectre. Tout contribuoit à le confirmer dans l'idée qu'il s'étoit formée. La Reine toute échevelée, n'ayant pour tout habit qu'un jupon & un corset de toile de Marseille, & d'ailleurs les bras & le visage ensanglantés, fut prise par le Roi pour la *Femme blanche*, (c'est un Fantôme vêtu de blanc, que l'on prétend qui se montre dans le Palais des Princes de Brandebourg, peu de tems avant la mort de quelqu'un de cette Maison.) Le Roi s'imagina donc que cette apparition lui prédisoit sa mort prochaine : il ~~en~~ fut tellement saisi que la fièvre le prit à l'heure même, il fut obligé de se mettre au lit, d'où il ne releva pas. Ce Prince fut malade pendant près de six semaines, & il eut la consolation de voir, pendant sa maladie, combien il étoit aimé de ses Sujets ; car un jour il trouvant un peu mieux, & les Médecins commençant à espérer un peu de sa guérison, il se fit porter vers une fenêtre, d'où il vit la Place toute remplie de peuple, qui faisoit des vœux au Ciel pour sa conservation. Il ne put s'empêcher de s'attendrir à ce spectacle ; & ce Prince généreux ne put refuser des larmes à la tendresse de ses peuples. Leurs vœux ne furent point exaucés, & ce Prince mourut à Berlin, avec une fermeté & un courage digne de lui, après avoir donné de belles instructions au Prince Royal son Fils.

Ce jeune Prince fut sensiblement touché de la mort du Roi son Père, & aussi-tôt qu'il eut reçu les

les premiers hommages de Mrs. les Margraves, PARIS. Frères du feu Roi, & de toute sa Cour, il s'enferma dans son Apartement, où il s'abandonna à la juste douleur que lui causoit la perte qu'il venoit de faire. Ce fut Mr. de Printz Grand-Ma-réchal, qui annonça cette mort aux Courtisans qui remplissoient les Apartemens. On dit que lorsque ce Seigneur parut pour annoncer cette triste nouvelle, il se trouva tellement saisi, qu'il ne put dire seulement que, *le Roi, le Roi, le Roi*; les sanglots l'empêchèrent de dire le reste, & ils en dirent assez.

Les Obsèques du Roi furent très magnifiques. Depuis le Palais jusqu'à l'endroit de la sepulture, les rues étoient bordées par plusieurs Régimens rangés en haie. Le nouveau Roi accompagna le Convoi, & lorsque le Corps eut été déposé dans le Caveau Royal, ce Prince sortit de l'Eglise, & étant monté à cheval, il se mit à la tête des Troupes, qui firent trois salves de mousqueterie; en même tems on tira le Canon des remparts. Ce fut ainsi, Madame, qu'on rendit les derniers devoirs à Frédéric, notre premier Roi.

Pour la Reine, les Médecins crurent que l'air natal pourroit lui faire du bien; elle fut conduite auprès de Madam^e sa Mère, à Grabau dans le Meckelbourg, où elle est encore aujourd'hui, sans avoir jusques à présent donné aucune espérance de guérison.

Après la mort de Frédéric I. le Roi son Fils congédia toute la Cour, les trois Compagnies des Gardes du Corps furent cassées, & les Cent-Suisses de la Garde renvoyés dans leur Pays; en

un

PARIS.

un mot, tout prit une autre face. Je vis, & véritablement avec chagrin, qu'il n'y avoit plus rien à espérer pour moi dans ma Patrie. Cependant ma douleur, quoique vive à l'instant que je reçus ces tristes nouvelles, ne fut pas de longue durée. Je n'avois pas à la vérité une fortune bien brillante à envisager; mais ma grande jeunesse me donnoit assez de présomption, pour croire que jamais je ne pouvois manquer. Ma naissance d'ailleurs ne laisseoit pas de me rassurer; & pour vous exposer plus au naturel la situation où je me trouvois alors, j'étois amoureux à Paris, raison assez spacieuse pour ne pas s'abandonner longtems à la tristesse.

Ce fut à la Foire S. Germain, que je contrai-
etai une nouvelle amourette. Je n'eus point lice
de rougir du choix que je fis pour-lors; je pou-
vois me flatter d'avoir trouvé tout ce qui étoit
capable de fixer un galant-homme. Je me li-
vrai entièrement à cette nouvelle passion, &
comme j'aimois naturellement la dépense, j'en
fis une si étonnante, que tous mes Amis en furent
effrayés. Equipages, habits, livrée, tout étoit
de la dernière magnificence: les présens que je
faisois assez fréquemment étoient très riches.
Bientôt je me vis obligé de faire de très sérieu-
ses réflexions sur la conduite que je tenois.
Je ne pouvois me plaindre que de moi-même,
car pour Madlle. de S... (c'est ainsi que s'ap-
pelloit celle que j'adorois) elle se seroit assiè-
ment contentée d'un Amant moins magnifique;
de sorte qu'avec un peu d'économie, j'aurois pu
faire à Paris une figure assez brillante. Mais ma
nouvelle passion ne me permettoit pas de penser

de

de si près à mes affaires. Elles se dérangèrent PARIS, cependant au point, que je me vis dans la nécessité de faire un voyage chez moi. J'eus bien de la peine à fixer le jour d'un départ, auquel je ne pouvois penser sans chagrin. Ma chère Maitresse & sa Mère, toutes deux fondantes en larmes, m'encourageoient à faire au plutôt un voyage si nécessaire : l'une le souhaitoit pour mon propre bien, l'autre pour celui de sa Fille; car la bonne Mère étoit aussi âpre après l'argent, que sa Fille étoit désintéressée. Enfin ce triste jour étant venu, je partis de Paris sans dire adieu à aucun de mes Amis : le peu de tems que j'espérois d'être absent fit que je pris seulement congé de Madame, & de Mr. le Duc d'Orléans. Je laissai tous mes gens, & je n'emmenai avec moi qu'un seul Domestique, qui étoit au fait de toutes mes affaires.

Le même jour de mon départ, j'arrivai sur les cinq heures du soir à Roye en Picardie, où où l'on me dit que je ne pouvois aller plus loin, faute de chevaux de poste, Mr. le Duc d'Ossone, Ambassadeur d'Espagne pour la Paix d'Utrecht, les ayant tous enlevés. Je pris le parti de passer outre avec ceux qui m'avoient conduit à Roye. Je m'arrêtai dans un assez mauvais gîte, entre Roye & Péronne. La première chose que je fis, fut de me mettre au lit, & en vérité j'en avois grand besoin; j'avois la tête si embarrassée de mille différentes pensées, que je me trouvai dans une agitation peu différente d'un transport au cerveau. Ce fut bien pis lorsque je fus couché : je continuai à m'abandonner à mon chagrin. Je voulois retourner à Paris, où mon

Mem. Tome I.

Q

amour

PARIS.

amour m'appelloit. Je sentois d'un autre côté la triste nécessité de continuer ma route : mille pensées différentes se succédoient les unes aux autres. Enfin, après un long débat, je délibérai de retourner à *Paris*. Ce fut à deux heures après minuit que je pris cette belle résolution. Je me levai à l'instant, & j'appellai mon Valet. Comme il étoit dans un corps de logis séparé du mien, je crus que j'aurois plutôt fait d'aller moi même l'eveiller, que de perdre mon tems à l'appeler. Je sortis donc de ma chambre. Malheureusement pour moi, je n'avois pas remarqué, ou pour mieux dire, l'agitation où j'étois ne me permit pas de me souvenir, que la porte de ma chambre donnoit sur un Gallerie, qui régnoit autour de la maison. Cette Gallerie venoit d'être construite, & on n'avoit pas encore eu le tems d'y mettre un Gardefou ; de sorte que je n'eus pas fait deux pas, que je fis la plus belle culbute que jaye jamais faite de ma vie. Je tombai dans la cour, & par bonheur sur un tas de fumier; ce qui m'empêcha d'être blessé, & peut-être tué. Je n'eus d'autre mal que celui de la surprise, & de me trouver enfoncé dans un matelas aussi dégoûtant que l'on puisse s'imaginer. Mon plus grand embarras fut alors d'imaginer un moyen de me tirer d'où j'étois, & de remonter à ma chambre. La nuit étoit si obscure, & j'étois si peu au fait de la maison où j'étois, que je desespérai de pouvoir moi seul sortir d'affaire. Je recommençai donc à appeler mon Valet de toute ma force. Ce coquin n'avoit garde de m'entendre. Je sus quelques momens après, qu'il s'étoit enyvré, & qu'il cuvoit son vin dans

dans un profond sommeil. Voyant que j'avois PARIS, affaire à un sourd, je pris le parti de réciter, toujours en criant, les noms de *Marie*, *Catherine*, *Jeanne*, & autres, espérant que dans la maison il y auroit quelque Servante à qui du moins un de ces noms conviendroit. Je ne me trompai point: il en vint une à mon secours; mais cette Fille me prenant pour un Spectre, disparut à l'instant, en faisant un grand cri de *Jesus-Maria!* Je me trouvai alors très embarrassé: de la façon dont tout s'arrangeoit, je voyois bien que je serrois obligé de passer le reste de la nuit sur mon fumier, & d'attendre patiemment que toute la maison fût réveillée. J'appréhendois ce contre-tems d'autant plus que, quoique nous fussions en Eté, le froid se faisoit sentir pendant la nuit, & je n'avois pour tout habit qu'une robe de chambre de taffetas. Je recommençai donc à crier & à pestre, tant qu'ensin une partie de la maison accourut pour voir ce dont il s'agissoit; & chacun, à l'exemple de la Servante, me prenant pour un Revenant, n'osoit approcher. Tout ce bruit réveilla enfin mon Valer, qui accourut en chemise. Il s'imagina d'abord qu'on avoit voulu m'afflagger; mais lorsque je lui dis de faire mettre les chevaux à ma chaise, il crut que la tête m'avoit tourné. Il en étoit bien quelque chose. Je réitérai l'ordre de faire préparer ma chaise, afin de partir à l'instant. Mon Valer, qui avoit peine à revenir de la surprise que lui causoit un ordre de cette nature, me dit: *Hé, Monsieur, tranquillisez-vous; il n'est encore que deux heures du matin; à cinq heures vous partirez.* Je lui répondis qu'il étoit un sot, & que

PARIS.

je voulois partir. Comme il étoit de ces Valets qui se familiarisent assez volontiers avec des Maîtres qui les traitent avec bonté, il refusa tout net de m'obéir: il me dit que je n'y pensois pas; que parce que je ne pouvois pas dormir, je voulois empêcher les autres de reposer; que dans la journée je courrois dans une bonne chaise, & lui la plupart du tems sur de très méchans chevaux; qu'en un mot, il avoit besoin de repos, & qu'il ne partiroit qu'après avoir encore dormi deux heures, & bien déjeuné. Je voulus me fâcher; mais voyant que cela n'auroit eu aucun effet, nous partageâmes le différend par la moitié: il m'accorda de ne point se recoucher, & moi je lui permis de déjeûner. Quand il eut jugé à propos de finir, je montai dans ma chaise, & j'ordonnai au Postillon de prendre la route de Paris. Ce fut alors que mon Valet s'imagina que j'avais entièrement perdu la tête: il me dit que je me trompois, & que c'étoit la route des Pays-Bas qu'il falloit prendre. Je lui ordonnai de se taire, & de marcher. Le pauvre Garçon, encore plus persuadé qu'auparavant que j'étois devenu fou, étoit dans de grandes inquiétudes: à chaque Relais il s'approchoit de ma chaise, avec un air chagrin, me demandant toujours comment je me portois, & si je n'avois besoin de rien. Enfin j'arrivai à Paris. Tous ceux qui avoient su mon départ, furent très étonnés de me revoir. Je feignis de m'être trouvé fort mal, & d'avoir rebroussé chemin, dans la crainte que j'avois de tomber malade, aimant beaucoup mieux l'être à Paris, que par-tout ailleurs. Personne ne voulut me croire, & un crut que des affaires

res

res de cœur étoient l'unique cause d'un retour si PARTS. précipité. Je restai trois mois à *Paris*, & pendant tout ce tems je n'allai point à *Versailles*. Je redoutois *Madame*: cette Princesse n'aimoit pas que l'on fit des folies; de mon côté je n'aimois point les mercuriales: je trouvai donc plus à propos de me tenir éloigné. Cependant, les mêmes raisons qui m'avoient déterminé la première fois à faire un tour chez moi, subsistoient toujours: je quittai enfin *Paris* tout de bon, bien résolu cependant de n'être absent que le moins de tems qu'il me seroit possible.

Je pris la route ordinaire de *Bruxelles*, & de là je me rendis par *Breda* & *Gorcun* à *Utrecht*. J'étois bien aise de voir en passant en quel état étoit le Congrès, qui s'y tenoit alors.

Breda est une Place de guerre, située sur la *Breda*. Rivière de *Mercke*; elle fait partie du Brabant Hollandois, & est une des plus considérables Places des Pays-Bas. Cette Ville & son Territoire porte le titre de Baronie. Elle a eu plusieurs Maîtres. Les Princes de *Nassau* en ont été les derniers possesseurs: ils en firent l'acquisition en 1404, *Engelbert de Nassau* ayant épousé *Jeanne*, Fille unique du Seigneur de *Leck*, qui étoit Souverain de *Breda*. *Henri de Nassau* fit commencer le Château de cette Ville, où l'on voit le Tombeau de *René* dans l'Eglise Collégiale de *S. Pierre*, fondée vers l'an 1303. Cette Ville a beaucoup souffert sur la fin du XVI. Siècle, durant les Guerres de Religion. Elle fut d'abord soumise aux Confédérés, qui formèrent la République des Provinces-Unies. Le Prince de *Parme* la leur enleva le 18 de Juin de l'an 1581: mais

BREDA.

Le Prince Maurice d'Orange s'en rendit encore maître en 1590 ; ce fut par le moyen d'un Bateau chargé de tourbes , sous lesquelles il avoit fait cacher environ soixante Soldats , qui se rendirent maîtres du Château , & qui donnerent par-là moyen au Prince de prendre la Ville par composition. On dit une chose assez singulière , d'un des Soldats cachés dans le Bateau dont je viens de parler ; c'est que ne pouvant s'empêcher de tousser , il pria un de ses Camarades de le tuer , de peur que cette toux incommode ne découvrit l'entreprise. Ce Soldat méritoit bien que l'on eût conservé son nom à la Postérité ; un Romain n'auroit assurément rien fait de plus beau , & une action d'un moindre courage auroit peut-être été récompensée d'une Statue. Quelques années après la réduction de Breda , le grand Spinola Général des troupes d'Espagne l'assiégea , & la prit après un Siège ou un Blocus de onze mois. Elle repassa encore par un quatrième Siège entre les mains des Hollandais : le Prince d'Orange Frédéric - Henri fit cette conquête , après un Siège de quatre mois. Depuis ce tems , les Hollandais en font demeurens les maîtres , ils y ont augmenté considérablement les fortifications ; & comme cette Place est située dans un terrain fort marécageux , ils y ont construit des Ecluses , par le moyen desquelles ils peuvent facilement inonder tous les environs. Du reste , cette Ville n'est pas une des mieux bâties des Pays-Bas , & sans ses remparts , ce ne seroit pas un endroit fort considérable. Le Roi de Prusse , en vertu de ses prétentions sur l'héritage de Guillaume III. Roi d'Angleterre , ajoute à ses Titres celui de Baron de Breda.

Je

Je passai par *Gorcum*, qui me parut une Ville de très peu de conséquence. J'arrivai ensuite à * *UTRECHT*, qui est une des plus fameuses *UTRECHT*. Villes des Pays-Bas. Elle donne son nom à une des sept Provinces, dont elle est la Capitale. Elle étoit anciennement un Evêché, & les Evêques étoient Souverains de la Province & Princes de l'Empire. Les Ducs de *Brabant*, de *Clèves*, les Comtes de *Hollande*, de *Gueudre*, & autres Souverains jusques au nombre de vingt-huit, relevaient de l'Evêque. L'Empereur *Charlemagne*, ce grand Fondateur d'Evêchés, avoit attaché tant de prérogatives à celui-ci, afin d'engager par-là les Evêques à travailler avec ardeur à la conversion des Paiens qui occupoient une partie des Pays voisins. *Philippe II.* érigea cet Evêché en Archevêché, en faveur de *Schenck de Tautenburg*, qui ne jouit pas longtems de cette nouvelle Dignité; car dans ce même tems ce Pays se révolta contre l'Espagne, & la Religion Protestante s'y étant introduite, l'Archevêque fut chassé. *Henri de Bavière* fut le dernier Evêque qui posséda ce Pays en Souveraineté. Ses Sujets se révoltèrent contre lui & le chassèrent. Ce Prince implora la protection de *Charles-Quint*, à qui il transporta, du consentement de son Clergé & des Etats, la Domination temporelle du Pays en 1528; & de là il passa à l'Évêché de *Worms*. Ce fut à *Utrecht* que se fit la fameuse Union des sept Provinces, le 13 Janvier 1579; qui eut pour suite l'établissement de la République.

Q 4

La

* Voyez le Tome III. des Lettres, pag. 175.

UTRECHT. La Ville d'*Utrecht* est encore célèbre par la naissance qu'elle donna en 1459 au Pape *Adrien VI*. Ce Pontife étoit, à ce qu'on prétend, d'une basse extraction. Il ne fut redevable de son élévation qu'à son propre mérite. L'Empereur *Maximilien* lui confia l'éducation de *Charles* son Petit-fils. Il fut ensuite envoyé en Espagne avec titre d'Ambassadeur auprès du Roi *Ferdinand*: ce Prince lui donna l'Evêché de *Tortose*. Après la mort de ce Monarque, il partagea la Régence d'Espagne avec le Cardinal *Ximènes*; & ensuite il resta seul Viceroy du Royaume. Il fut fait Cardinal le 1. Juillet 1517 par le Pape *léon X*, & élu Pape le 9 Janvier 1522.

Pendant que je suis en train de faire des digressions à l'occasion de la Ville d'*Utrecht*, souffrez encore, je vous prie, que je vous dise que cette Ville a donné le jour à la fameuse *Anne-Marie Schurmann*, cette Fille si savante, qui parloit le Latin, le Grec, l'Hébreu, le Syriaque, le Chaldaïque, l'Italien, l'Espagnol & le François, avec autant de facilité que le Hollandois qui étoit sa Langue naturelle. Elle favoit outre cela peindre en mignature, graver avec le burin & le diamant sur le cuivre & sur le verre. La Reine *Christine* de Suède lui fit le même honneur qu'*Alexandre* fit autrefois à *Diogène*: elle l'alla voir, & fut surprise de la beauté des ouvrages de cette illustre Fille. Elle est morte en 1678, âgée de 71 ans.

Ce fut *Balderic de Cleyes*, quinzième Evêque d'*Utrecht*, qui fit entourer la Ville de murailles. *Charles-Quint* y fit construire un Château. Elle a à présent neuf Bastions, deux Demi-lunes, & un

& un Ouvage à cornes. On prétend que la gran- **UTRECHT.**
de Eglise dédiée à *S. Martin* a été bâtie l'an 630,
par le Roi *Dagobert*; & après qu'elle eut été ruï-
née, comme tous les autres bâtimens de la
Ville, par les Normans, *Adelbolde* 19. Evêque la
bénit en 1024, en présence de l'Empereur *Hen-
ri II.* & de douze Evêques. Elle fut encore ruï-
née une seconde fois, mais elle a été rebâtie avec
assez de magnificence. Il y a à l'entrée une fort
belle Tour, de 388 pieds de haut, d'où l'on peut
voir distinctement quinze ou seize Villes.

On respire un meilleur air à *Utrecht*, que dans
les Villes de Hollande: le terrain y est beaucoup
plus élevé, & par conséquent moins maréca-
geux: la Ville, qui est située sur l'ancien Canal
du *Rhin*, est environnée d'une Campagne belle
& fertile: les promenades des environs sont
charmantes, & ne le cèdent qu'à celles de *La
Haie*.

Les François ont été quelque tems maîtres de
cette Place; mais le 13 Novembre 1673 elle re-
passa à ses légitimes Seigneurs. Lorsque j'y ar-
rivai, j'appris que la Paix venoit d'être signée
par les Plenipotentiaires de France & d'Espagne
d'une part, & de l'autre par les Ministres d'An-
gleterre, de Portugal, de Prusse, de Savoie &
de Hollande. Les principales conditions éto-
ient: Que *Philippe V* demeureroit en possession
de la Couronne d'Espagne, à condition cepen-
dant qu'il renonceroit à la succession de France
pour lui & pour ses Descendans: Que l'*Angleterre*
auroit *Gibraltar* en Espagne, & *Port Mahon* dans
la Méditerranée: Que *Dunkerque* seroit rasé. La

Q. 5

France

UTRECHT, France eut bien de la peine à se résoudre à ruiner une Place qui lui avoit coûté plusieurs millions, & dont la démolition demandoit encore une dépense considérable. L'Électeur de Brandebourg fut reconnu Roi de Prusse par la France & l'Espagne : on lui donna même le titre de Majesté, que la France ne donne pas aux Rois de *Dannemarc* & de *Pologne*. On cèda encore à ce Prince ce qu'il possédoit déjà dans la *Gueldre Espagnole*, pour équivalent de la Principauté d'*Orange* que ce Monarque cèda à la France. Le Duc de Savoie fut reconnu Roi de *Sicile* : il obtint quelques Places dans le *Milanex*. Le Roi de *Portugal* demeura paisible possesseur des conquêtes, qu'il avoit faites pendant la Guerre. Les *Hollandais* furent les moins avantageés; peut-être se repentirent-ils de n'avoir point fait la Paix lorsqu'elle leur fut proposée à *Gertrudenberg*.

Je ne manquai point, dès que je fus arrivé à *Utrecht*, de voir Mrs. les Ambassadeurs de Prusse. C'étoient Mrs. le Comte de *Denhof*, le Comte de *Mettternich*, & le Maréchal de *Biberstein*. Ils me reçurent avec toute la politesse possible, & me présentèrent à tous les Ministres étrangers. Je trouvai dans cette Ville Madame de *Wartemberg*: elle étoit venue depuis peu. Le Comte son Mari étoit mort à *Francfort*; il avoit demandé en mourant, que son corps fût porté à *Berlin*, ce qui fut exécuté avec astéz de pompe. On dit que le feu Roi qui l'avoit tendrement aimé, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, voulut voir le *Convoi*. Lorsqu'il passa sous les fenêtres du Château, le Roi ne put retenir ses larmes. Peut-être se repentoit-il dans ce moment, d'avoir disgracié ce

Mini-

Ministre sur des prétextes assez légers: peut être Utrecht, aussi pensoit-il alors au terme inévitable, auquel doivcnt enfin échouer & la majesté des Rois & la magnificence du Courtisan,

La Comtesse de *Wartemberg* fut plus ferme: elle n'eut garde de s'abandonner à aucune réflexion affligeante; au contraire, elle se vit avec plaisir en possession d'un très grand bien, & ce qui la flattoit encore plus, elle se trouvoit maîtresse de sa conduite. Elle quitta *Francfort*, où elle étoit toujours demeurée depuis la disgrâce de son Mari; le séjour de cette Ville lui avoit paru trop ennuyeux pour y fixer sa demeure. Elle choisit la Ville d'*Utrecht*, comme plus gaie que toute autre. Elle n'avoit pas tardé à donner dans les avantures, & lorsque j'arrivai, j'apris que le Chevalier de B... étoit l'ami du cœur. Ce Chevalier venoit de partir pour *Versailles*, où il étoit chargé de porter la nouvelle de la signature de la Paix. Je ne me mis pas beaucoup en peine de rendre visite à la Comtesse: je remarquois que tous ceux de notre Cour qui se trouvoient à *Utrecht*, la négligeoient si fort, que je ne crus pas devoir être le seul qui eût quelque attention pour elle. Cependant, malgré la résolution que j'avois prise de ne point la voir, le hazard fit que je la rencontrais. Cette Dame avoit aimé avec elle une Demoiselle Françoise, que j'avois fort connue à *Berlin*: comme elle avoit infiniment d'esprit, & que d'ailleurs j'avois envie de savoir quelques Histoires de la Comtesse, je voulus renouer connoissance avec elle. La première fois que je lui rendis visite, elle me proposa de voir Made, de *Wartemberg*: ce que je refusai

UTRECHT. refusai de façon , qu'elle ne fit aucune instance pour me faire faire cette démarche. Mais elle prit le parti de dire à la Comtesse que j'étois depuis peu à *Utrecht* , que je lui avois rendus visite , & qu'elle trouvoit que je ressemblais parfaitement au Chevalier de *B....* Il n'en fut pas davantage pour donner à la Comtesse l'envie de me voir : elle pria sa Demoiselle de me faire aller chez elle. Mais on eut beau me parler, je demeurai toujours ferme sur la négative. Enfin un jour , que j'étois en visite chez la Demoiselle , Made. de *Wartemberg* entra dans la chambre où j'étois. Elle me dit , que puisque je faisois le fier avec elle , au point de ne lui rendre aucune visite , elle avoit pris le parti de me venir voir. Je voulus répondre ; mais la Comtesse , sans me donner le tems de parler , me dit qu'elle me trouvoit bien changé à mon avantage , que je ressemblais comme deux gouttes d'eau au Chevalier de *B....* & qu'enfin tout étoit de la plus parfaite ressemblance , même jusqu'au son de voix. N'en déplaise à Madame de *Wartemberg* , il n'y a jamais eu rien de plus faux que cette ressemblance : le Commandeur étoit beau & bien fait , & vous savez , Madame , que je n'ai jamais eu la sottise de vouloir passer pour tel. Tout ce compliment de la part de la Comtesse me parut si extraordinaire , qu'en vérité je me trouvai aussi embarrassé que l'auroit pu étre un Ecolier nouvellement sorti du Collège. Je répondis pourtant ; mais pour aller franchement , je ne savois pas trop ce que je disois. Je lui donnai la main pour la conduire dans son appartement , où elle continuoit toujours d'exagérer la ressemblance

blance qui se trouvoit entre le Chevalier & moi. **UTRECHT.**
 Enfin je crois pouvoir dire, sans vouloir me donner un air d'homme à bonne fortune, ni passer dans votre esprit pour indiscret, qu'il n'auroit tenu qu'à moi d'être pris en corps & en ame pour le Chevalier; mais j'eus le bonheur de me voir tirer d'embaras par un Valet de chambre, qui vint anonce Mr. *Ménager*, troisième Plénipotentiaire de France pour le Congrès. Je lui eus l'obligation de me tirer de ce mauvais pas. Cette espèce de visite me fit prendre des mesures pour éviter d'en rendre d'autres, dans le peu de tems que j'avois à rester dans cette Ville.

D'*Utrecht* je me rendis à *Wesel*, & delà dans **MAGDEB** le Duché de Magdebourg, par la Westphalie. **BOURG.** *MAGDEBOURG* étoit autrefois un Archevêché, érigé par l'Empereur *Othon le Grand*, en faveur des Vandales nouvellement convertis; mais, à la Paix de Westphalie, tout ce Pays fut sécularisé, avec titre de Duché, en faveur de la Maison de Brandebourg, en échange de la moitié de la Pomeranie qui fut cédée aux Suédois. Il y a peu de Villes en Allemagne qui aient esluyé autant de révoltes, que *Magdebourg*. Cette Ville fut mise au Ban de l'Empire en 1553, par *Charles-Quint*, pour avoir refusé de se soumettre à ses ordres. Elle se révolta alors ouvertement, de sorte que l'Electeur *Maurice de Saxe* fut chargé de la réduire. Le Siège dura un an, l'Electeur ne se mettant pas trop en peine d'en presser la conquête. Comme l'objet de cette Guerre n'étoit que la destruction du Protestantisme que cette Ville avoit embrassé, l'Electeur, qui étoit lui-même Protestant, cherchoit en temporisant le moyen

MAGDE-
BOURG.

moyen de se raccommoder avec ceux de sa Religion, qui le voyoient avec peine soutenir les intérêts de l'Empereur & des Catholiques. Ce raccommodement se fit, sur la promesse que fit l'Electeur aux Protestans de Magdebourg, de se joindre à eux pour faire la guerre à l'Empereur, aussi-tôt après la reddition de la Place. De part & d'autre on agit avec beaucoup de sincérité: la Place se rendit, & l'Electeur y entra, non en Prince victorieux, mais comme un Allié qui vient apporter du secours. Il se servit de la Garnison pour renforcer son Armée, & ensuite il déclara la Guerre à l'Empereur, sous prétexte que la Religion & la Liberté Germanique étoient en danger.

Un changement de cette nature étoit trop extraordinaire, pour que l'Empereur pût s'y attendre. Ce Prince avoit lui-même élevé l'Electeur de Saxe à la Dignité qu'il possédoit, après avoir dépouillé l'infortuné Frédéric de ses Etats. Un présent aussi considérable ne lui faisoit espérer de la part du nouvel Electeur, que des marques de reconnaissance. Bien loin de se croire obligé de se tenir sur ses gardes de peur de surprise, il vivoit alors dans une si parfaite sécurité, que l'Electeur de Saxe pensa le surprendre à Innspruck, Capitale du Tirol. L'Empereur ne fut la trahison, que lorsqu'il fut sur le point d'être arrêté. Ce fut avec bien de la peine qu'il évita de tomber entre les mains de son Ennemi, car alors il étoit incommodé de la goutte, & il fut obligé d'abandonner les Equipages & sa maison. Il voulut dans cette occasion donner la liberté au Prince Jean-Frédéric; mais ce Prince ne voulut point l'abandon-

pcc

her dans cette disgrâce, & il l'accompagna jus- MAGDE-
ques en Carinthie à 28 lieues d'*Innsbruck*: ce fut BOURG.
la que l'Empereur se retira.

La Ville de *Magdebourg* éprouva un sort bien rigoureux, pendant la Guerre que l'on appelle communément *la Guerre de trente ans*, parce que pendant ce nombre d'années, l'Allemagne se vit ravagée de tous côtés. *Tilly* Général de l'Empereur assiégea cette Place en 1631; elle fut prise d'assaut, & tous les habitans furent passés au fil de l'épée. Le feu se mit de la partie & fit un tel ravage, que *Magdebourg*, qui étoit une des plus belles Villes d'Allemagne, fut alors entièrement réduite en cendres. Les Bourgeois furent, à la vérité, cause de leur malheur; car le Général *Tilly* ne les fit traiter si rigoureusement, que parce qu'ils avoient refusé une Capitulation avantageuse, qu'il leur avoit fait offrir quelques jours avant l'Assaut.

On auroit aujourd'hui bien de la peine à prendre cette Ville, depuis qu'elle appartient à la Maison de Brandebourg: les Electeurs ont eu soin de la faire fortifier. Le feu Roi y a fait bâtir une Citadelle, qui est séparée de la Ville par l'*Elbe*. Le Roi à présent régnant y a fait faire des ouvrages considérables, dans lesquels on remarque autant de magnificence que de solidité. S. M. a aussi fait construire sur la grande Place un Arsenal fort beau, qui sans être bien grand, contient cependant un nombre considérable de Canons, & d'autres armes. Sur la droite de cette même Place, on voit la grande Eglise, autrefois la Cathédrale; le bâtiment en est Gothique. C'est là que s'assemble le Chapitre, qui subsiste toujours, quoique

MAGDE-
BOURG.

que Protestant. On a aussi conservé l'ancien usage de n'y admettre que des gens de qualité.

La situation de *Magdebourg* est des plus belles. On y arrive de tous côtés par de grandes Plaines, très fertiles en grains. L'*Elbe* qui, comme je l'ai dit, sépare la Citadelle d'avec la Ville, rend aussi son commerce très facile avec *Hambourg*, la *Saxe* & la *Bohème*. Cela a fait que plusieurs Négoocians s'y sont établis, & y ont fait des bâtiments magnifiques. Cette Ville s'embellit encore aujourd'hui de plus en plus, depuis que le Roi y a transféré la Régence du Pays, qui étoit autrefois à *Hall*: de sorte qu'on peut la regarder à présent comme une des plus belles Villes des deux Cercles de *Saxe*.

BRANDE-
BOURG.

De *Magdebourg*, en continuant toujours ma route vers *Berlin*, je passai à *BRANDEBOURG*. Cette Ville est située sur la Rivière de *Havel*. Elle a été bâtie par *Brandon* Prince de Franconie. C'étoit autrefois un Evêché, mais aujourd'hui tout ce Pays est sécularisé, & fait partie de la *Marche de Brandebourg*. Le Commerce y est assez considérable. Le Roi y entretient une Garnison, composée d'un Bataillon des Grands Grenadiers. Vous avez eu trop souvent occasion de voir le Régiment dont ce Bataillon fait partie, pour qu'il soit nécessaire de vous en faire l'éloge: c'est peut-être le plus beau Régiment de l'Europe.

BERLIN.

Je ne m'arrêtai point à *Brandebourg*, afin de me rendre plutôt à *Berlin*. Le jour que j'y arrivai, je me trouvai si fatigué d'avoir marché nuit & jour, que je gardai le lit jusques au soir, que j'eus l'honneur de saluer la Reine.

Le

Le Roi n'étoit point alors à *Berlin*, il étoit parti depuis quelques jours pour *Potsdam*. La Reine gardoit encore la chambre ; elle n'étoit pas encore relevée des couches, dans lesquelles elle avoit mis au monde Madame *Charlotte-Albertine*, qui mourut l'année suivante le 10 de Juin. Je fus reçu de S. M. avec un froid, qui me fit juger que ne devois pas me flatter d'être bien à la Cour, ou du moins dans son esprit. Il n'en fut pas de même de Mesdames les Margraves ; elles me reçurent avec toutes les marques possibles de bonté. Madame la Margrave *Douairière*, sur-tout, m'assura qu'elle me continueroit la protection dont elle m'avoit toujours honoré.

Pour ce qui regarde la Ville de *Berlin*, elle n'étoit pas encore revenue de la perte qu'elle venoit de faire à la mort de *Frédéric*. Le Roi son Fils donnaoit, à la vérité, de grandes espérances ; mais les changemens qu'il avoit faits dans toute sa Cour, faisoient regretter le feu Roi. Le nouveau Monarque ne pensoit qu'à entretenir une nombreuse Armée, & afin de le faire sans charger ses Peuples, il avoit congédié toute sa Cour & la Maison entière du Roi son Père, de sorte qu'il n'y avoit à la Cour que les Ministres. La plupart des personnes de qualité qui demeuroient anciennement à *Berlin*, s'étoient retirées, ou dans leurs Terres, ou dans leurs Gouvernemens, ce qui rendoit le séjour de cette Ville des plus tristes. Tous ces changemens me firent assez connoître qu'il n'y avoit rien à espérer pour moi dans ce Pays. Je pris donc le parti de terminer mes affaires domestiques avec toute la diligence possible.

Mem., *Tom. I.*

R.

ble,

BERLIN. possible, afin de retourner au -plutôt à *Paris*, Avant que de m'y rendre, j'allai faire un tour à *Zell*, afin d'y examiner les comptes de celui à qui j'avois confié mes intérêts pour recueillir la succession de ma Mère. Je n'eus pas lieu d'être fort content: ma Mère avoit donné par Testament la plus grande partie de son bien aux Enfans qu'elle avoit eus de son dernier Mari, de sorte que ce que j'avois à prétendre à la succession étoit fort au-dessous de ce que je m'étois imaginé.

HAM-
BOURG.

De *Zell* je fus à *HAMBOURG*, *uniquement pour voir cette Ville. J'y avois déjà fait un voyage, mais j'étois si jeune alors, que je n'avois pu faire aucune attention sur ce que cette Ville a de remarquable. *Hambourg* est une des plus belles Villes d'Allemagne, faisant partie de la Basse-Saxe. Elle est située sur l'*Elbe*, à peu de lieues de son embouchure, ce qui la rend tout à fait propre au Négoce. Avant qu'elle eût trouvé moyen de s'ériger en République, elle faisoit partie du *Holstein*, sur le territoire duquel elle est bâtie, ce qui fait qu'elle a eu souvent des démêlés avec les Ducs de *Holstein*, & les Rois de *Dannemare*, qui sont Souverains du *Holstein*. Ces derniers, aussi-bien que les Suédois, ont tenté plusieurs fois de se rendre maîtres de *Hambourg*, mais ils ont été répoussés autant de fois qu'il se sont présentés. Cette Ville n'est pas aisée à réduire; elle a des remparts magnifiques, & des dehors très fortifiés; elle a soin aussi d'entretenir une bonne Artillerie, & une Garnison bien composée.

* Voyez le Tome I. des *Lettres*, page 58. & suiv.

posée. D'ailleurs elle est toujours sûre de la HAM-protection des Maisons de Brandebourg & de BOURG. Brunswick ; il est de l'intérêt de ces deux Maisons qu'aucune Puissance ne s'empare de cette Place, sa situation est trop avantageuse.

Hambourg est aussi très considérable par la richesse de ses habitans. Ils sont presque tous Marchands, & sont assez du caractère des Marchands Hollandois : fort avides de gain, ils ne font pas grande dépense. Leur plus grande satisfaction est d'avoir aux portes de la Ville, des Jardins assez dans le goût de ceux de Hollande. Les Femmes des gros Marchands sont aussi ressemblées à Hambourg, que les Femmes de qualité le sont à à Venise : cependant, j'ai remarqué que ce n'étoit que pour les Etrangers. On passe fort bien son temps dans cette Ville : il y a plusieurs personnes de qualité que l'on peut voir, & chez lesquelles on est parfaitement bien reçu. Les promenades de la Ville sont charmantes, celle des remparts surtout est magnifique : il y a une double Allée d'arbres, qui forme une agréable couvert, d'où l'on découvre une belle campagne agréablement diversifiée par des Maisons magnifiques, des Jardins, Bois, Prés &c. au milieu desquels on voit les Rivières d'Elbe & d'Alster, ce qui tout ensemble forme un point de vue charmant. La Rivière d'Alster entre dans la Ville, & forme un Bassin assez semblable à un grand Etang : il est bordé d'un beau Quai, planté de plusieurs rangées de Tilleuls, ce qui fait encore une très belle promenade.

ALTENA.

Près de *Hambourg*, on voit la Ville d'*ALTENA*, * Ce nom lui fut donné par un Roi de *Danne-marc*, pour se moquer des Députés de *Hambourg* qui lui firent des remontrances sur ce qu'il faisoit bâtrir cette Ville trop près de la leur. Dans leur discours au Roi, ils dirent plusieurs fois en parlant de cette Ville, *sie iſt al te na*, ce qui en langage du Pays signifie, *elle est trop proche*. Le Roi remarqua le mot d'*Altena*, & dit aux Députés, que ne pouvant se dispenser de continuer le bâtiment de cette Ville, tout ce qu'il pouvoit faire pour eux, c'étoit de lui faire porter le nom d'*Altena*, qu'ils venoient de lui donner. A la vérité, on ne pouvoit donner à cette Ville un nom plus significatif, car elle précisément aux portes de *Hambourg*, & fait partie du *Holstein* Danois. Elle éroit autrefois un Lieu de franchise pour les Banquerouliers, & pour tous ceux qui avoient commis quelque crime dans *Hambourg*. Le Roi de *Danne-marc* à présent régnant n'a pas voulu conserver à cette Ville un Privilége qui la faisoit fourmiller de Fripsons & de Vagabonds; & il fait remettre aux Magistrats de *Hambourg* les malfaiteurs, lorsqu'ils les reclament.

Altena est remarquable par les différentes Religions, dont on y fait publiquement exercice. Je crois qu'après *Amsterdam*, il n'y a point de Ville en Europe où il y en ait autant. Il y a peu de Scètes qui n'y aient une Eglise. La proximité d'*Altena*, & d'ailleurs sa situation sur l'*Elbe*, cause un grand préjudice à la Ville de *Hambourg*.

* Voyez Tome I. des Lettres, p. 65. & suiv.

bourg. Il y a déjà plusieurs années que les Sué-ALTENA. dois, sous les ordres du Comte de Steinbock, brûlèrent cette Ville. A peine donnèrent-ils le temps aux habitans de se sauver; ils eurent la douleur de voir consumer leurs maisons & leurs effets; il y eut même plusieurs Vieillards & nombre d'Enfans qui périrent dans les flammes. Je trouvai *Altena* dans ce triste état, lorsque j'y passai. Je l'ai revu depuis: on a eu soin de rebâtir cette Ville de façon, qu'elle est plus belle & plus florissante que jamais. Je passai quatre ou cinq jours à *Hambourg*, après lesquels je partis. Jamais départ ne fut plus à propos que le mien; car la Pesté s'y déclara peu de jours après, la Ville fut fermée, & on ne lui laissa avoir de relation avec aucun endroit.

Je repassai par *Zell*, d'où je me rendis sans sans m'arrêter à * *AIX-LA-CHAPELLE*, Ville Im AIX-LA-périale, située sur les confins des Duchés de *Qu-CHAPELliers* & de *Limbourg*. Elle est entourée de Mon-LE. tagnes, qui forment un Vallon si agréable, que Charlemagne préféra le séjour d'*Aix-la Chapelle* à celui de tant de grandes belles Villes qu'il avoit soumises à son empire. Cet Empereur y a fait bâtir l'Eglise Collégiale; dans laquelle on voit encore aujourd'hui son Tombeau. La mémoire de ce Prince y est encore en grande vénération. Le jour de la Fête de *S. Charles*, on y fait une Procession solennelle, dans laquelle la figure de ce Monarque est portée dans un équipage qui donne plus envie de rire, qu'il n'inspire de dévotion. On voit dans cette même Collégiale, une Chaire

R 3

de

* Voyez le Tome III. des Lettres, p. 151.

AIX-LA-
CHAPEL-
LE,

de Prédicateur garnie de lames d'or: on dit que le Lustre qui est suspendu devant le grand Autel, est du même métal. C'est dans cette Eglise que plusieurs Empereurs ont été sacrés, on y garde même encore plusieurs Ornemens Impériaux. L'Empereur est Chanoine - né de l'Eglise d'Aix, & il en prête le serment le jour de son Sacre.

Aix-la-Chapelle conserve plusieurs Reliques, qui ne sont exposées que tous les sept ans. La cérémonie s'en fait du haut d'une Tour de la Ville: pendant ce tems, le peuple est à genoux dans les Places & dans les rues qui aboutissent à la Tour. Cette cérémonie se fit lorsque je me trouvai à *Aix* en 1713. Il y accourut de tous côtés une foule innombrable de Pélerins de *Hongrie*, du *Tirol* & de toutes les Provinces d'Allemagne. Les personnes au-dessus du commun peuvent monter au haut de la Tour, d'où l'on montre ces Reliques: on leur permet de les voir de près, mais non pas d'y toucher. De toutes celles que j'y vis, je ne me souviens que d'une Chemise que l'on assure être de la Vierge: on voit dessus quelques marques: que l'on dit être du lait dont elle nourrissoit le Sauveur du Monde. Cette chemise me parut être sans couture, & d'une étoffe que je ne puis trop vous définir, car elle n'étoit ni toile, ni coton.

La Ville d'*Aix* est très fameuse pour les Bains chauds, & les Eaux, que l'on prend deux fois l'année, au Printemps & en Automne. Il y vient grand nombre d'Etrangers dans ces deux saisons. Les Eaux sont chaudes, & ont un très mauvais goût: elles sentent l'œuf pourri, ce qui fait qu'on a peine à les prendre le premier jour

jour; mais ensuite on s'y accoutume, & elles AIX-LA-
font du bien. Les Bains sur-tout sont admirables pour les retremens de nerfs, & pour les blessures. Il n'est point d'endroit où l'on prenne les Eaux plus commodément: on y trouve en abondance tout ce qu'on peut souhaiter, & surtout bonne compagnie; le voisinage du Pays de Brabant, de Liège, de la France, de la Hollande & de l'Allemagne, y attire un très grand monde, & fait qu'on s'y divertit fort bien.

Je partis d'Aix pour Paris, & je passai par PARIS. Mastricht & Louvain. Comme je fis cette route en poste, je réserve à vous parler de ces deux Villes, lorsque j'y aurai fait quelque séjour. J'arrivai à Paris, plus amoureux que jamais. Je fus reçu de ma chère Maitresse, avec des marques d'amitié, qui me donnèrent tout lieu de croire que j'étois le plus heureux des mortels. Je l'étois en effet, puisqu'alors je faisois consister tout mon bonheur à être bien avec elle. Cependant, ma légèreté naturelle me fit bientôt penser différemment. Je vis la Marquise de P.... & je vous avouerai ingénument, que tous mes grands sentimens pour S.... se rallentirent. Je ne trouvai plus rien qui pût être comparé à ma nouvelle passion. S.... s'aperçut bientôt de mon inconstance; elle m'en fit des reproches, mais de ces reproches sans amertume, que l'amour seul peut inspirer. Ma passion se réveilla, & je ressentis en cette occasion.

*Qu'un flâme mal éteinte
Est facile à rallumer,
Et qu'avec peu de contrainte,
On recommence d'aimer.*

PARIS.

Les sentimens de l'honnête-homme se joignirent à ceux de l'homme amoureux. Je me demandai à moi-même, quel sujet de mécontentement j'avois pu recevoir de *S.*.... Enfin je décidai contre moi-même, que je ne pouvois sans ingratitude abandonner une Maitresse aussi aimable. Je pris des mesures pour m'éloigner petit à petit de la Marquise de *P.*.... Je n'eus pas beaucoup de peine à étouffer une passion qui n'étoit, pour parler naturellement, qu'un feu de paille.

Pendant le séjour que je fis à la Cour de France, je vis la cérémonie du double Mariage de Mr. le Duc de Bourbon & de Mr. le Prince de *Conty*. Ces deux Princes épousèrent chacun la Sœur l'un de l'autre; Mr. le Duc épousa *Marie-Agne de Bourbon Conty*, Sœur du Prince de *Conty*, qui épousa *Louise Elizabeth de Bourbon-Candé*.

Ces Mariages n'augmentèrent point les plaisirs de la Cour, tout le monde demeura assez tranquille, jusques à ce qu'on eut reçu des nouvelles des avantages que Mr. le Maréchal de *Villars* avoit remportés sur les Alliés. Cette Campagne fut aussi glorieuse pour ce Maréchal, qu'elle lui fut avantageuse: il courut de grands bruits des sommes immenses qu'il avoit recueillies. Il étoit éclairé de près dans sa conduite, & ses ennemis lui faisoient un crime de ce qu'ils auroient peut être loué dans tout autre: ils disoient que ce Général avoit amené avec lui plusieurs charettes chargées de Bandoulières, pour servir de Sauve-gardes; & que les sommes qu'il avoit tirées par ce moyen étoient montées au point, qu'à son retour il avoit acheté pour 1800000 livres de Terres. Ils eurent même la hargne de

diese d'en parler au Roi , qui dit un jour PARIS. à son dîner au Maréchal , qu'on lui avoit dit qu'il avoit acheté de belles Terres. *Il est vrai,* Sire , répondit le Maréchal , *je viens d'en acheter une assez belle ; & si j'ai l'honneur de commander votre Armée l'année prochaine , je me flatte d'en acheter une plus considérable aux dépens de vos Ennemis.* Cette réponse déconcerta fort ceux qui avoient voulu rendre de mauvais services au Maréchal. Il savoit bien qu'il avoit des ennemis , mais il s'en embarrasloit peu ; il étoit en faveur , & il la méritoit. On dit que lorsqu'il partit pour la Campagne de 1713 , il dit au Roi en prenant congé de lui , qu'il le prioit de se souvenir qu'il le laissoit au milieu de ses ennemis , tandis qu'il alloit combattre ceux de S. M. Il s'en acquitta très bien , & il procura enfin par la réduction de Landau & de Fribourg , la Paix , par laquelle les Electeurs de Cologne & de Bavière furent rétablis dans leurs Etats.

Après quelques mois de séjour à Paris , je reçus des Lettres de Berlin , par lesquelles on me mandoit que le Roi pensoit à former sa Maison , & que je ne pouvois mieux faire que de venir lui offrir mes services. J'eus bientôt pris mon parti sur ce que j'avois à faire. J'avois toujours été élevé dans les sentimens , que l'on doit préférer le service de son Souverain à tout autre ; & d'ailleurs , je me suis toujours senti naturellement attaché au Sang de nos Rois. Je pris donc la résolution de quitter Paris encore une fois. Du caractère dont vous me connoîlez , Madame , vous vous doutez bien que je dus ressentir quelque peine en formant une

R 5

réso-

réolution de cette nature. Je vous l'avouerai ingénument, je fus sensiblement touché de m'éloigner d'un endroit où je goûtois des plaisirs, que je savois bien ne devoir pas trouver ailleurs. Mais enfin je n'écoutai que mon devoir; & les larmes que je vis répandre m'attendrirent, à la vérité, mais elles n'eurent pas la force de me faire changer de dessin.

De Paris à Wesel je tins la même route que j'avois tenue lorsque j'étois revenu à Paris. HANOVER, De Wesel je passai à Hanover, où je tombai malade. Mon dessin étoit de garder l'incognito; mais l'état où je me trouvois m'obligea d'avoir recours à la Médecine. Je crus même pendant quelque tems que tous les remèdes que l'on me pourroit faire seroient inutiles, & qu'il faloit tout de bon penser à faire le grand Voyage. Feue Mademoiselle de Pöllnitz ma Cousine fut bientôt informée de mon arrivée, & elle en avertit aussi-tôt Madame l'Électrice, qui eut la bonté d'envoyer savoir de mes nouvelles, ce qu'elle continua deux fois par jour tant que je fus malade. Cette Princesse a toujours eu pour moi des bontés, dont je serai éternellement reconnoissant. On m'a dit que pendant ma maladie, F... voulant faire l'agréable à mes dépens, dit à la table de l'Électeur, que ma maladie n'étoit pas mortelle, que je l'avois gagnée en France, & qu'il y avoit à Hanover d'assez bons Chirurgiens pour me tirer d'affaire. Mad, l'Électrice se fâcha vivement contre lui, & lui dit: *Monsieur, vous plaisantez mal à propos; s'il avoit la maladie que vous dites, il se seroit fait traiter en France: il n'ignore pas que les gens de*

de ce Pays-éi y vont pour se faire guérir, & il a HANOVRE.
trop d'esprit pour ne pas imiter leur exemple.

Aussi-tôt que je fus en état de sortir, je ne manquai pas d'aller faire mes très humbles remerciemens à Mad. l'Électricre. Cette Princesse me reçut beaucoup mieux que je n'osois espérer. Les bontés qu'elle me témoigna firent croire à Mlle. de Pöllnitz & à Mad. de K.... que j'obtiendrois aisément d'être reçu à son service, si je voulois en faire la demande. Ces Dames m'engagèrent donc à faire cette démarche, dans laquelle je doutois fort de réussir. L'expérience me fit voir que mes doutes étoient légitimes. Je fis ma demande à la Princesse par écrit. Peut-être en cela fis je alors une sottise, car je lui donnai le tems de se consulter. Elle le fit en effet, & par malheur pour moi, elle s'adressa à Mad. de B.... Cette Dame ne pouvoit me souffrir : j'ai su depuis la cause de son aversion pour moi. C'est que Madame de France avoit mandé à Madame l'Électricre, que je lui avois dit que Mr. le Prince Electoral avoit pour cette Dame des attentions particulières. C'étoit assez pour indisposer suffisement contre moi une personne, qui à l'extérieur faisoit profession de la vertu la plus austère ; & elle fut charmée de trouver dans le conseil que l'Electricre lui demanda à mon sujet, un moyen sûr de se venger de moi. Elle sut persuader à l'Electricre, qu'elle ne devoit point me recevoir à son service, & elle ne manqua pas de raisons pour appuyer son avis : l'envie de se venger fournit toujours abondamment des prétextes spécieux de nuire à son ennemi.

L'Ele^r

HANOVER. L'Electrice goûta assez les raisons qu'on lui alléguua pour m'éloigner de son service , & elle ordonna à Mr. de P. de me dire , qu'elle m'étoit très obligée de l'attachement que je témoignois avoir pour sa personne ; mais qu'elle ne pouvoit s'imaginer qu'après avoir servi un Roi , je voulusse servir une vicelle Princesse comme elle ; que le service de l'Electeur son Fils me conviendroit mieux , & qu'elle se feroit un plaisir de m'y faire entrer ; que pour elle , elle se réservoit à me recevoir à son service , lorsqu'elle feroit Reine d'Angleterre , parce que si cela arrivoit , elle feroit alors plus en état de faire ma fortune. Vous voyez , Madame , que je ne pouvois me plaindre d'un refus comme celui-là ; il étoit assaïonné de tout ce qui pouvoit en adoucir l'amertume. Pour moi , je vous avoue que je n'en ressentis aucune , Je n'avois fait cette démarche que par complaisance pour Mlle. de Pöllnitz , qui fut piquée au vif de ce refus , non pas tant par amitié pour moi , (je savois bien à quoi m'en tenir la-deßus,) que par amour propre : sa vanité en souffroit beaucoup ; elle se croyoit fort en faveur , & elle voyoit que c'étoit une faveur sans crédit. Son ressentiment alla si loin , qu'elle m'empêcha de prendre congé de l'Electrice , qui partit peu de jours après pour Gôhr , avec le Prince son Fils. De mon côté , je partis aussi de Hanover pour me rendre à Berlin.

J'y trouvai la Maison du Roi déjà toute nommée. Cependant , cela ne m'empêcha pas de faire demander de l'emploi à S. M. Ce fut Mr. de Printz Grand-Maréchal qui parla pour moi.

moi. Il m'annonça un refus, bien différent de *BERLIN*. celui que j'avois effuyé à *Hanover*. Dans ce-lui-là, je ne pouvois me plaindre de l'*Électrice*, qui me refusoit avec toute la politesse possible, une grace dont après tout je ne me souciosois que parce que j'avois fait la démarche de la demander. Dans celui-ci, il me falut effuyer un refus donné assez cruellement, & le refus d'une chose pour laquelle seule j'avois entrepris le voyage de *Berlin*. Je fus sensiblement touché de la conduite de la Cour à mon égard : je n'avois jamais rien fait qui dût me priver d'un établissement dans ma Patrie : mes Ancêtres y avoient servi, & y avoient tenu un rang assez distingué, pour que je pûsse espérer que l'on eût pour moi quelque considération : d'ailleurs, j'avois eu l'honneur d'être Gentilhomme de la Chambre du feu Roi, & j'avois le chagrin de voir qu'on me préféroit des gens qui n'avoient jamais paru à la Cour, la plupart d'une naissance très obscure. Me voyant donc sans espérance de réussir du côté de la Cour, je crus devoir chercher fortune ailleurs. Je pensai à entrer au service du Roi de Pologne. Personne n'étoit plus propre à me servir auprès de ce Prince, que le Comte de *Flemming* son Premier-Ministre. Il étoit alors à *Berlin* pour les affaires de son Maître. J'employai mes Amis auprès de ce Comte, & je lui fis ma cour avec assiduité. Ce Ministre parut avoir intention de me rendre service, & il me promit de parler pour moi au Roi son Maître. Il partit pour *Varsovie* sur la fin de Novembre. Je l'y suivis ; il me présenta au Roi, & à tous les Seigneurs de la Cour.

Je



VARSOVIE. Je débutai le mieux du monde à la Cour de Pologne : j'étois protégé par celui qui y jouoit le plus grand rôle après le Roi, ce qui fut cause que tout le monde s'empessa à me faire amitié. Le Comte de *Flemming* parut voir avec plaisir les attentions que l'on avoit pour moi, du moins fus-je assez peu clairvoyant pour ne pas découvrir que cela lui étoit fort indifférent. J'étois excusable de ne le point soupçonner de duplicité à mon égard ; je n'avois eu lieu jusqu'ici que de me louer de sa générosité, & de la bonne volonté qu'il avoit témoignée de me rendre service. On eut soin de me desabuser, & je découvris par moi-même peu de tems après, que les belles paroles qu'il m'avoit données n'étoient précisément que ce qu'on appelle *Eau-bénite de Cour*.

Peu de tems après mon arrivée à *Varsovie*, le Roi de Pologne en partit pour aller en Allemagne. Je crus devoir attendre son retour, pour parler de mes affaires. Je passai ce tems à *Varsovie*, le plus agréablement du monde. Je fus bientôt connu de tout ce qu'il y avoit de Seigneurs Polonois, qui eurent pour moi toutes les politesses imaginables. Je retrouvois *Paris* dans tout ce que je voyois, par-tout la même politesse, & une certaine aisance dans les manières, dont les *François* se croient seuls en possession. Les Dames Polonoises sont très aimables, elles ont toutes de l'esprit & beaucoup de vivacité. On imagine aisément qu'avec ces qualités, elles ne sont point indifférentes aux plaisirs : en effet, je leur ai remarqué une délicatesse & un goût très exquis pour tout ce qui

qui s'appelle divertissemens. Elles aiment passionnément la Musique, & encore plus les Spectacles. Elles ont à *Varsovie* de quoi se faire plaisir: le Roi, qui est un Prince aussi galant que magnifique, a soin que tout se passe à sa Cour d'une manière digne d'un grand Roi. Il y entretient des Comédiens François, & donne outre cela très souvent des Bals & des Concerts. Ces divertissemens sont ordinairement accompagnés de Fêtes magnifiques, que le Roi donne à des Dames de sa Cour, & dans lesquelles ce Prince fait toujours admirer sa bonne mine, & ces graces qui accompagnent toutes ses actions.

Il s'en faut beaucoup que les Seigneurs Polonois soient aussi magnifiques que les Dames, ou du moins s'ils le sont autant, ils ne les égalent point dans le goût & dans l'arrangement. Les Domestiques & les équipages sont pour l'ordinaire assez mal entretenus; leurs tables sont à la vérité servies avec profusion, mais sans délicatesse, le tout, à ce que je crois, faute de bons Officiers ou de Cuisiniers habiles: car d'ailleurs la Pologne est le Pays du monde où l'on peut faire la meilleure chère. La viande de Boucherie y est délicieuse, le poisson y est très bon & en grande abondance: il ne vient point de Vin dans le Pays, mais on ne s'aperçoit point de cette disette chez les Seigneurs Polonois, chez qui le vin de Hongrie, quoique très cher, se boit comme de l'eau. J'ai remarqué chez la plupart une chose qui ne quadre guère avec la grandeur dont ils se parent: c'est que le Maître de la maison & ses Amis particuliers boivent de fort bon vin, pendant

VARSOVIE, dont que les autres invités sont obligés de se contenter de Vin assez commun. Il est remarquer, que quoique la Pologne ait abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie, cependant c'est un Pays très incommode pour les Voyageurs, surtout pour ceux qui ne sont point en état de tout porter avec eux. Je n'ai point vu d'endroit où les Auberges soient aussi peu fournies : à peine assez souvent trouve-t-on une chaise pour s'asseoir. Aussi les Voyageurs d'une certaine volée ont soin de porter avec eux tout ce dont on peut avoir besoin. Mr. le Duc d'Yorck, Evêque d'Osnabruck, disoit à propos de cela, qu'il ne connoissoit pas un Pays où l'on fût plus chez soi qu'en Pologne, parce qu'en voyageant on se trouvoit toujours dans ses meubles.

J'apris que le Roi devoit dans peu se rendre à *Dresde* : je partis aussi-tôt avec le Comte de *Hoim*, Ministre d'Etat du Monarque Polonois. Je ne vis jusqu'à *Dresde* aucun endroit remarquable, que *Breslau* & *Leipzig*. *Breslau* est la Capitale de la Silésie : c'est une Ville assez grande, & fort belle, habitée en Hiver par beaucoup de Noblesse. Le Comte de *Flemming* s'y étant arrêté deux jours, je m'y arrêtai aussi. J'y vis très bonne compagnie, principalement chez Mr. le Comte de *Maltzan*, & chez Madame la Princesse de *Teschen*, autrefois Princesse *Lubomirska*. C'étoit une Dame d'un très grand air, qui recevoit parfaitement bien son monde, & qui traitoit avec beaucoup de magnificence. J'aurois fort souhaité rester quelques jours de plus à *Breslau* ; mais comme le Comte de *Flemming*, par la protection duquel je me flattais encore de pouvoir

pouvoir trouver un établissement à la Cour , suivoit le Roi en Saxe , j'allai avec lui à la Foire de Leipzig , où le Roi & la Reine étoient déjà arrivés . Comme le Roi avoit été absent pendant quelque tems , sa présence attira les Princes du Sang & beaucoup de personnes de qualité , qui vinrent faire leur cour . Après la Foire , le Roi retourna à **Dresden** . Quelques jours après son arrivée dans cette Ville , il maria le Comte de **Saxe** son Fils - naturel (qu'il avoit eu de la Comtesse de **Königsmarek**) avec Mademoiselle de **Löwen** : c'étoit une Demoiselle de naissance , & des plus riches de **Silésie** . La cérémonie de ce Mariage se fit en présence de toute la Cour : le Roi donna pendant plusieurs jours des Fêtes dignes de son bon goût & de sa magnificence . Ce Prince aime beaucoup le Comte de **Saxe** : c'est un des plus aimables Seigneurs que j'aye connu , & d'ailleurs il ressemble beaucoup au Roi de Pologne , ce qui sans doute augmente encore l'affection du Monarque pour le Prince .

Dresden * étoit alors le centre des plaisirs de l'Allemagne , & les Spectacles rendoient son séjour peu différent de celui de **Paris** . Je ne vous détaillerai point toute la magnificence des différentes Fêtes qui furent donnés dans le tems du Carnaval ; assez de personnes ont écrit à ce sujet . Tout ce que j'aurai l'honneur de vous en dire , c'est que tous ceux qui s'y trouvèrent furent encore plus charmés des manières affables du Roi , qu'ils ne le furent de la beauté du Spectacle & de la magnificence des Festins .

Mem. Tome I.

S

J'au-

* Veyez le Tome I. des Lettres , p. 97. Grav.

DRESDE.

J'aurois sans doute pris plus de goût à tous ces plaisirs, si j'avois eu lieu d'être content de la situation de mes affaires. J'avois jusques alors espéré d'entrer au service de Pologne. J'avois toujours beaucoup comté sur les promesses de Mr. le Comte de *Flemming*; mais lorsque je me trouvai à *Dresde*, les affaires changèrent de face: Je le fis souvenir de la promesse, & il me répondit sur un ton assez gai, qui me fit connoître que je ne devois pas espérer grand' chose de sa part. Cependant, pour n'avoir rien à me reprocher, je continuai toujours à témoigner beaucoup d'attachement pour sa personne. Je ne laissai pas d'avoir à effrayer plusieurs *rebuffades*, qui ne me rebutèrent point. J'avois d'autant plus de raison de prendre mon mal en patience, que je savois qu'il traitoit ainsi ses créatures les plus affidées. Enfin ne voulant apparemment rien faire par lui-même, il m'envoya à Mr. de *Löwendahl* Grand-Marechal, & celui ci à Mr. de *Fitzthum* Favori du Roi. Je fus charmé des politesses & des bonnes manières de ~~ce~~ dernier: je ne crois pas qu'il y ait jamais eu Favori plus obligeant & qui s'en fit moins accroire. Il ne m'amusa point, il me fit sentir l'impossibilité qu'il y auroit d'obtenir aucune Charge à la Cour, à moins que le Roi par une grace spéciale ne voulût avoir des bontés pour moi; ce qui ne pouvoit être qu'aux dépens de plusieurs Seigneurs Polonois qui sollicitoient aussi des places à la Cour, auxquelles leur naissance paroiffoit leur donner une espèce de droit. Je ne perdis point encore espérance de réussir, & comme cette faveur ne pouvoit guères être accordée que par le *canal* du Comte de *Flemming*, j'eus encore recours à lui.

à lui. Je n'eus pas lieu d'être fort content : sans DRESDEN, doute je pris mal mon tems pour lui parler de mes affaires, y en ayant peut-être d'autres d'une plus grande conséquence qui pouvoient l'occuper alors : en un mot, il me rebuva si fort, qu'il ne m'en falut pas davantage pour me faire renoncer à mes prétentions. Je pris congé du Roi & de la Reine, & je me mis en devoir de partir pour Berlin.

Avant que de partir, il m'arriva une avantage, qui, avec le chagrin que j'avois de n'avoir pu réussir dans mes desseins, acheva de me rendre le séjour de Dresden aussi insupportable, que je l'avois trouvé aimable à mon arrivée. J'avois fait à la Foire de Leipzig un Billet de trois-cens écus, payable au porteur. La personne à qui j'avois fait ce Billet, avoit donné commission à un Marchand de Dresden de recevoir cette somme. Le Marchand reçut le Billet le jour de mon départ, & comme le terme venoit d'expirer, il envoya chez moi pour en recevoir le payement. Je n'y étois pas alors, & cet homme ayant appris que je devois partir le même jour, profita d'un usage introduit & très bien observé en Saxe, qui est de faire arrêter celui qui manque de satisfaire à une Lettre de change au jour nommé ; de sorte que lorsque je voulus monter en chaise, je fus arrêté. Il étoit environ dix heures du soir. Malheureusement, j'avois beaucoup perdu au Jeu pendant le Carnaval, & ne me trouvant pas cette somme actuellement, j'eus recours au Comte de Flemming, qui me la prêta. C'est la seule fois que je puissé être sur que ce Seigneur m'ait rendu quelque service. Je le rembourrai peu après mon arrivée à Berlin.

DRESDE.

Je ne fis pas long séjour à *Berlin*. J'allai passer quelques jours à une Terre que j'ai à deux lieues de la Ville : mais l'ennui qui me suivoit partout me fit prendre la résolution de retourner en France ; toujours cependant dans le dessein de me procurer quelque établissement à *Berlin*, ou ailleurs. Dans le tems que je préparois tout pour mon Voyage, j'eus le malheur de tomber de cheval & de me casser la jambe gauche. Cet accident, à la suite des différentes disgraces que j'avois eu à essuyer, ne vous donne-t-il pas, Madame, l'idée d'un nouvel *Oreste* poursuivi par le Sort dans différens Pays ? Il ne me manquoit plus que d'être traité par quelque ignorant, qui me laisstât estropié pour le reste de mes jours. A vous parler naturellement, j'en avois quelque appréhension : un homme de ma trempe avoit tout à craindre en pareille circonstance. Cependant, soit hazard, soit habileté du Chirurgien, après de très vives douleurs je fus parfaitement guéri, & de façon que je ne m'en suis jamais ressenti depuis. Le neuvième jour après ma chute, je me transportai à *Berlin*. Comme mon indisposition ne me permettoit pas de faire le Voyage ni en chaise ni en caisse, je pris des porteurs, ce qui rendit mon entrée des plus comiques. Ce nouvel équipage étonna tous ceux qui le virent : les enfans sur-tout, peu accoutumés à voir de pareilles voitures, me suivirent depuis les dehors de la Ville jusques à mon logis ; & comme le peloton alloit toujours en grossissant de rue à autre, le cortège étoit au moins de deux cens personnes lorsque j'arrivai chez moi. Je m'aperçus bien, à mon arrivée, que j'avois mal fait de me faire transporter si-tôt

la

La fièvre me prit, & peu après il se forma un DRESDE, absès qui me causa la maladie que l'on appelle en France *la maladie du Roi*. Nouvelle raison de me plaindre de l'arigueur du sort; car en vérité, je souffris pendant plus de vingt jours des douleurs qu'il m'est impossible d'exprimer.

Dès que je fus en état de sortir, j'allai chez la Reine. S. M. venoit de recevoir la nouvelle que l'Electeur de Hanover son Père venoit d'être appellé par les Anglois pour succéder à la Reine Anne, qui venoit de mourir. Vous vous souvenez sans doute, Madame, de la joie que cette nouvelle causa dans notre Cour. Le Roi fit offrir au nouveau Monarque tout le secours, dont il pourroit avoir besoin pour se soutenir sur le Trône. Quelques jours après l'arrivée de cette grande nouvelle, je pris congé de la Reine, & je partis pour Hambourg.

Je fus très bien reçu dans cette Ville par HAM-L... qui étoit pour-lors Envoyé de Prusse BOURG. au Cercle de la Basle Saxe. Je l'avois connu dans un tems où il étoit peu favorisé de la fortune, mais alors on pouvoit dire qu'il étoit accablé de ses faveurs. Il fut charmé de me voir, & de pouvoir faire montre de la magnificence dans laquelle il vivoit. Depuis qu'il avoit épousé une Femme fort vieille, a la vérité, mais très riche, il fut habilement se faire des connaissances utiles, & soit à prix d'argent, soit pure faveur, il fut bientôt Ministre d'Etat, & peu après il reçut la Clé de Chambellan du Roi. Je fus bien aise de le voir dans une situation si brillante: mais cependant je ne pus m'empêcher de le plaindre d'avoir épousé une

HAM-
BOURG.

Femme aussi peu ragoûtante que celle qu'il avoit, C'étoit une personne qui rejoignoit à l'entêtement & à la mauvaise humeur des gens âgés, toute la vigueur du bel âge ; d'ailleurs souverainement originale, soit dans ses parures, soit dans l'ameublement de sa maison. Son Mari n'avoit jamais pu obtenir d'elle, qu'elle s'habillât comme il convenoit à une personne de sa sorte; ni qu'elle réformât dans son meuble ce qui choquoit absolument le bon goût. J'eus le plaisir d'examiner à mon aise l'intérieur de cette maison, un jour que j'y fus invité à souper. Le repas se donna dans un appartement dont l'ameublement étoit des plus bizarres. La première Salle étoit meublée d'un cuir noir & or; il y avoit autour, des chaises de taffetas verd, garnies de falbalas couleur de rose. La seconde chambre étoit tendue d'une tapisserie de verdure; les sièges étoient de velours noir galonné d'or; par tout on voyoit des bras de crystal. Au bout de la chambre étoit un Alcove tapissé d'un cuir blanc & or; & au milieu de l'Alcove, un lit d'une construction assez extraordinaire : il étoit sans rideaux, quatre colonnes soutenient le ciel; le tout étoit incrusté de nacre de perle, & d'écaille de tortue; une corniche de bois doré comblloit le tout. Le lit étoit couvert d'une courte-pointe de velours noir galonné d'or. Dans les quatre coins de l'Alcove étoient quatre Statues de marbre blanc, tenant une bougie. Il y avoit d'autres bougies sur des bras dorés, & un lustre assez beau. Le tout, je vous assure, avoit bien plutôt l'air d'un lit de parade, que d'une chambre où l'on dût se régaler. Cependant nous nous mimes à table. Cette aimable Dame ne voulut point être

DU BARON DE PÖLLNITZ. 271

être du repas, elle se contenta de se tenir der- HAM-
rière une porte qui étoit dans l'Alcove, & là BOURG.
elle avoit pris la résolution d'être spectatrice de
la fête à travers les fentes.

Nous étions déjà en train de souper, & très peu
en peine de l'absence de notre Hôtesse, lorsque
tout à coup nous vimes sortir du fond de l'Al-
cove une figure assez laide, toute vêtue de blanc.
Je fus le premier qui m'en apperçus, & véritable-
ment, pour peu que j'eusse ajouté foi aux Reve-
nans, j'aurois cru en voir un. Tout étoit dans le
goût de la scène du Commandeur dans le *Festin de*
Pierre, excepté cependant que nous ne fumes pas
honorés de la moindre inclination de tête. J'en-
tendis jurer & pester contre des Domestiques, ce
qui me fit soupçonner que ce pourroit être la Mai-
tresse du logis. Je ne me trompois pas. Nous
étions redoublés de cette apparition à une bougie
qui découloit sur une chaise de velours noir; elle
s'en étoit apperçue de l'endroit où elle étoit ca-
chée; elle avoit tenu bon quelque tems, croyant
que quelques Domestiques remédieroient à ce
mal; mais enfin, voyant que personne n'y faisoit
attention, elle avoit pris le parti de venir au se-
cours de sa chaise. Cette apparition fut cause d'un
grand fracas: les Laquais s'excusèrent sur ce qu'ils
étoient occupés à servir; de part & d'autre, il y
eut entre la Maitresse & les Domestiques de longs
colloques assez animés, pendant lesquels les con-
viés, qui s'étoient levés par respect pour la Dame,
restoient toujours debout. Le Mari tâcha d'ap-
aiser sa chère Epouse, & lui fit appercevoir la
situation où elle nous tenoit. Elle, sans faire
la moindre politesse, prit place à notre table. Je

HAM-
BOURG.

crus que le fort de la tempête étoit passé ; point du tout : elle ne fut pas plutôt assise , qu'elle recommença à gronder de plus belle. Un Laquais , que tout ce carillon emuoyoit encore plus que nous , s'avisâ de lui faire sentir assez brusquement qu'elle faisoit grand bruit pour peu de chose. La Dame passa alors de la colère à la fureur la plus emportée ; elle voulut donner à ce Laquais un soufflet à tour de bras ; mais le drôle fut habilement pârèt le coup , une assiette qu'il tenoit dans la main lui servit de bouclier. La Dame se donna un si furieux coup , qu'elle fut quelque tems sans parler ; ensuite revenue à elle , elle fit un tapage pire que celui dont nous étions témoins depuis quelques momens. Enfin le Laquais fut chassé à l'heure même. Heureusement pour nous , la douleur que cette Dame ressentoit du coup quelle s'étoit donné augmenta au point , qu'elle fut obligée de se retirer. Elle ne fut pas plutôt sortie , que nous nous mimes tous à éclater de rire. Le Mari lui-même rîoit de tout son cœur , & il pria la compagnie de ne point se gêner , & de causer aussi gaiement que nous souhaiterions sur cette avantage. Véritablement , nous nous mimes assez en gaieté aux dépens de la pauvre Dame ; mais cependant nous y perdîmes le plus. Pendant que nous la croyions bien loin , elle s'étoit avisée de rester à la porte & d'écouter notre conversation. Elle n'eut pas lieu d'être contente : aussi s'en vengea-t-elle sur le champ , car elle nous priva du dessert , & le pauvre Mari n'eut pas assez de crédit pour nous en faire donner.

Je

Je fus si content de ce charmant repas, que HANO-
dans l'apprehension d'une seconde invitation, je VER.
partis dés le lendemain pour *Hanover*. J'y arri-
vai la veille du départ du nouveau Roi pour l'An-
gleterre. L'Electrice sa Mère, à qui la Couronne
appartenoit de droit, venoit de mourir subitement
en se promenant dans le Jardin de *Herrenhausen*,
peu de tems avant la Reine *Anne*. L'Electeur son
Fils fut reconnu Roi par les Anglois, comme
plus proche Héritier Protestant; car si les Catho-
liques eussent pu avoir quelque droit à la Couron-
ne, celui-ci n'auroit été que le 23. ou 24. en li-
gne directe. Ce fut Mylord *Clarendon*, Envoyé
de la Reine d'Angleterre à la Cour de *Hanover*,
qui annonça à l'Electeur son élévation à la Cou-
ronne. Peut-être eut-il quelque peine à s'acquit-
ter de cette commission, étant parent de la
Maison de *Stuuard*, & ne passant pas pour être
fort porté pour la Maison qui gouverne aujourd'
hui l'Angleterre. Quoi qu'il en soit, il s'ac-
quitta de bonne grace de cette commission. Ce
Mylord reçut la nouvelle de la Proclamation que
les Anglois avoient faite de l'Electeur pour leur
Roi, un soir qu'il venoit de souper avec ce Prin-
ce à la *Fantaisie*, Maison appartenante à Madam-
me de *K...* aujourd'hui Mylady *L...* En ren-
trant chez lui, il trouva un Courier qui lui ap-
portoit les ordres du Conseil, qui étoient de
reconnoître l'Electeur pour Roi d'Angleterre.
Il monta aussi-tôt en carosse, & fut à *Her-
renhausen*, où il trouva l'Electeur couché.
Mylord cru que la nouvelle de l'acquisition
d'une si belle Couronne valoit bien la
peine d'éveiller l'Electeur; il entra dans

HANOVER, sa chambre, mit un genou en terre, & reconna^{it}ut le prémier l'Electeur pour Roi. Ce Prince fit aussitôt assembler son Conseil. Bien des gens ont voulu dire que l'Electeur avoit longtems balancé pour accepter l'auguste Dignité qui lui étoit offerte; pour moi, je m'Imagine que l'on parla plus dans le Conseil de ce qui concernoit le Voyage d'Angleterre, qu'on ne balança si on accepteroit ou non.

Au sortir du Conseil, le nouveau Roi reçut les compliment^s sur sa nouvelle Dignité. Dès l'heure même il donna des ordres de tout préparer pour son départ, qui fut fixé au onzième de Septembre. L'intervalle qu'il y eut depuis le jour que l'Electeur prit le Caractère de Roi, jusques à son départ, se passa à envoyer & à recevoir des Courriers, des principales Cours de l'Europe. Toute la Noblesse Sujette du nouveau Monarque accourut de tous côtés pour le voir avant son départ. Ce ne fut pas sans peine que ses Sujets le virent partir: ce Prince étoit fort aimé. Pour lui, quoique fort attaché à ses Peuples, il fut conserver cette tranquillité & cette sagesse qui préside à toutes ses actions, & il parut aussi peu affligé en les quittant, qu'il parut peu sensible à sa nouvelle Dignité. Il n'en étoit pas de même du Prince son Fils: celui-ci fut très sensible à la fortune de la Maison, & je lui entendis dire la veille de son départ, à un Anglois, qu'il n'avoit pas une goutte de sang dans les veines qui ne fût Anglois, & au service de ses nouveaux Sujets.

Le 11 de Septembre, le Roi & le Prince de Galles partirent de grand matin de Herrenhausen,

au

au milieu des acclamations de la Cour & du Peu- HANOVER. ple dont le chemin étoit bordé. Ils souhaitoient à ce Prince toute sorte de bonheur, & ils le conduisirent ainsi jusques à une bonne distance de *Herrenhausen*. Ce fut là qu'ils prirent congé de S. M. Ces derniers adieux furent accompagnés de tant de larmes, que le Roi ne put s'empêcher de paroître un peu ému: il les assura qu'il ne se-roit pas long-tems sans venir faire un tour à *Hanover*.

La Suite du Roi ne fut pas fort nombreuse, ce Prince n'ayant pris avec lui que les personnes abso- lument nécessaires pour son service, dont cepen- dant il renvoya quelques-uns lorsqu'il s'embar-qua en Hollande. Madame la Princesse de *Gal-les* suivit le Roi quelque tems après, avec les Princesses ses Filles. Mr. le Prince *Frédéric* son Fils resta à *Hanover*, pour y être élevé.

Le Roi eut la satisfaction de trouver à *Lon- dres* des Sujets aussi attachés à sa personne, que ceux qu'il venoit de laisser à *Hanover*. Peu de tems après son arrivée, ce Prince fut couronné, selon l'usage, à *Westminster*. Il y eut un si grand concours de peuple à cette Cérémonie, qu'il sembloit que toute l'Angleterre fût accourue pour recevoir son nouveau Monarque. Une seule Dame, à ce qu'on m'a assuré, refusa de recon- noître le Roi: ce fut le jour même du Sacre que cela arriva. Un Champion armé de toutes piè- ces entra dans la Salle du Festin, & fit un défi, suivant l'usage d'Angleterre, à quiconque ne re- connoitroit pas l'Electeur de *Hanover* pour légi- time Roi de la Grande - Bretagne. Cette Da- me jeta son gant, & avec une hardiesse assez hors

HANO-
VER.

hors de saison, elle répondit tout haut, que Jacques III étoit le seul légitime Heritier de la Couronne, & que l'Electeur de Hanover étoit un Usurpateur.

MAS-
TRICHT.

Peu de jours après le départ du Roi d'Angleterre, je partis de Hanover pour me rendre à Aix-la-Chapelle, où je pris les Bains. Les Médecins me les avoient ordonnés pour fortifier ma jambe. D'Aix je pris la route de Paris. Je passai à * MASTRICHT. C'est une Place forte, qui fait partie du Brabant Hollandois: elle est située au milieu du Pays de Liège, dont elle a été dépendante pendant longtems. Elle a été aussi sous la puissance des Espagnols, jusqu'en 1633, que les Hollandois la prirent. Ils en furent reconnus légitimes possesseurs par la Paix de Munster: ils firent alors de grandes dépenses pour la fortifier, & elle étoit regardée comme une des plus fortes Places de l'Europe, lorsque Louis XIV s'en rendit maître en 1673, en 13 jours de tems. Le Roi commandoit lui-même son Armée, & il avoit avec lui MONSIEUR, Frère de S. M. Trois ans après, les Alliés l'assiégèrent aussi; mais leurs armes ne furent pas si heureuses que celles de France, ils furent contraints d'abandonner leur entreprise. Enfin par la Paix de Nimègue elle a été rendue aux Hollandois, qui y entretiennent une forte Garnison.

Mastricht

* Voyez le Tome III. des Lettres, pag. 123. L'aventure perilleuse du feu Marechal d'Ourverkerke & de Mademoiselle de Feldebruck y est racontée avec des circonstances qui ne sont pas ici, comme elle l'est ici avec des circonstances que l'Auteur ne répète point dans les Lettres.

Maastricht est assez bien bâti. Son terrain est MAS-
plat & environné de collines. La Meuse traver- TRICHT,
se la Ville, & on passe d'un côté de la Rivière
à l'autre sur un beau Pont de pierre qui est fort
élevé. On dit que feu Mr. le Comte d'Ouwer-
kerke, mort Feld-Maréchal des Hollandais, fit la
galanterie à une Demoiselle qu'il aimoit, de
sauter à cheval du haut du Pont dans la Meuse.
Cette Demoiselle tant aimée étoit Mademoiselle
de Feldtbruck. Elle passoit sur le Pont en carosse;
le Comte d'Ouwerkerke étoit à cheval à la portière,
qui l'entretenoit de sa flâme. La Demoiselle,
peu sensible aux discours du Comte, daignoit à
peine l'écouter. A la fin, fatiguée d'entendre
toujours toucher la même corde, elle lui dit que
quand il s'agissoit de promettre, les Amans ne
s'épargnoient point, mais qu'on reconnoissoit le
peu de fonds qu'il y avoit à faire sur leur amour,
dès qu'on en exigeoit des preuves bien marquées.
Par exemple, Monsieur, lui dit-elle, je parie que
si je demandois de vous que vous sautassiez du haut
du Pont dans la Rivière, vous n'en feriez rien.
Le vif Amant ne répondit à ce défi qu'en donnant
des deux à son Cheval, qui s'élança de dessus le
Pont dans la Meuse. La Demoiselle vit son gé-
néreux Amant prêt à se noyer: heureusement
pour lui, il ne perdit point l'arçon: & son Che-
val qui étoit des plus vigoureux, eut encore
après un tel saut assez de force pour porter son
Cavalier dans une Ile, où l'on vint le prendre
dans un bateau. Après une preuve de cette na-
ture, la Demoiselle pouvoit se vanter, ou d'être
bien aimée, ou d'avoir un Amant bien fou.

De

LOUVAIN. De *Maastricht* je fus à * *Louvain*. Cette Ville est surnommée *la sage*, apparemment à cause de son Université, qui fut fondée en 1426 par *Jean IV*, Duc de Brabant: c'a été une des plus célèbres Universités de l'Europe, mais aujourd'hui elle n'a plus la même réputation. *Louvain* est bien plus célèbre par son antiquité, que par toute autre chose. On prétend qu'elle a été fondée par *Jules César*. Aujourd'hui c'est, à la vérité, une assez grande Ville, mais mal bâtie. Les seuls édifices que j'ai trouvé remarquables, sont l'Eglise Collégiale dédiée à *S. Pierre*, & l'Eglise des Jésuites. *Louvain* n'est pas d'un grand Commerce pour le présent; une Chaussée assez belle que l'on a conduite jusques à *Bruxelles*, & une autre jusques à *Tongres*, qui doit être continuée jusques à *Liège*, augmentera beaucoup son Commerce, sur-tout avec les Pays-Bas Autrichiens.

GAND.

De *Louvain* je passai à *Bruxelles*, & de là à † *GAND*, qui est la Capitale de la Flandre Espagnole, & une des plus grandes Villes de l'Europe, à quatre lieues de la Mer. Elle est arrosée de trois Rivières, de l'*Ecaut*, de la *Lys*, & de la *Lie*, & ornée de belles Places & de bâtiments magnifiques. La grande Horloge mérite d'être remarquée; c'est une pièce qui pèse onzé-mille livres: on a mis au-dessus un Dragon, que le Comte *Baudouin* apporta de *Constantinople*. On a pratiqué depuis cette Ville jusques à la Mer, un Canal, qui est d'une grande utilité pour le Commerce.

Ce

* Voyez le Tome III. des Lettres, page 122.

† Voyez le Tome III. des Lettres, page 113.

Ce fut à *Gand* que n'quit *Charles-Quint*. Cet *GAND*, Empereur combla la Ville de Priviléges magnifiques; cependant les Gantois peu reconnoissans se révoltèrent contre ce Prince, qui fut si sensible à l'ingratitude de ce peuple, qu'il résolut de l'en punir: & pour être plutôt à portée de le faire, il s'exposa sur la parole de *François I.* à traverser la France pour les venir joindre. Il châtia les rebelles, mais avec tant de sévérité, que les Gantois n'eurent pas lieu de se glorifier d'avoir vu naître l'Empereur au milieu d'eux. Ce Prince fit perir par la main du Bourreau 25 des principaux Bourgeois, il en exila un plus grand nombre, confisqua leurs biens, & leur ôta tous leurs Priviléges. Enfin *Gand*, qui étoit une des plus considérables Villes de l'Europe, se vit en peu de tems comme un Désert; & *Charles-Quint*, pour laisser à la postérité un monument de sa colère, fit bâtir une Forteresse, qui est encore la Citadelle de cette Place. Elle est d'une grande conséquence pour l'Empereur, lorsqu'il est en guerre avec la France: car lorsque les François sont maîtres de *Gand*, la Navigation de l'*Ejcaus* est interrompue; & en cas de Guerre, on aime beaucoup mieux les voir maîtres de *Bruxelles* que de *Gand*. Je me souviens qu'en 1708, pendant que les Alliés tenoient *Lille* assiégée, les François s'étant rendu maîtres de *Gand*, incommodèrent beaucoup leur Armée. Cette Ville s'est bien rétablie depuis *Charles-Quint*: les Etats de Flandre y tiennent leurs Assemblées, & l'Empereur leur fait ordinairement savoir ses volontés par le Gouverneur-Général des Pays-Bas, résidant à *Bruxelles*.

De

L I L L E .

De *Gand* je me rendis à * *Lille* par *Courtray* & *Ménin*. *Lille* est la Capitale de la Flandre Françoise, & une des meilleures & des plus belles Villes du Royaume. Elle appartennoit autrefois au Roi d'Espagne. *Louis XIV* en fit la conquête en personne, en 1667. La Garnison qui étoit de six-mille hommes, ne put arrêter le progrès des armes Françoises, & en neuf jours de tranchée ouverte la Place fut emportée. *Lille* demeura à la France par le Traité d'*Aix-la-Chapelle* en 1668 ; mais en 1708, les Alliés s'en rendirent maîtres après un long & pénible Siège. Enfin à la Paix d'*Utrecht*, cette Ville est revenue à la France. Les habitans furent si charmés de ne pas demeurer Sujets des Hollandais, comme ils l'avoient appréhendé, que le jour que la Place fut évacuée, ils allumèrent par-tout des feux de joie. C'en'étoit pas sans raison : car depuis qu'ils étoient sous la domination des Hollandais, le Commerce n'alloit plus, ces nouveaux hôtes aimant mieux faire venir de Hollande de tout ce dont ils avoient besoin, que de se servir des Manufactures de cette Ville. Il n'en étoit pas de même des Français ; les habitans de *Lille* vivoient parfaitement bien avec eux, & ceux-ci prenoient dans la Ville tout ce qui leur étoit nécessaire.

Louis XIV a rendu *Lille* une des plus belles Places de l'Europe. Les rues en sont magnifiques, & particulièrement la rue *Royale* ; bâtie sous le Règne de ce Monarque. Elle est tirée au cordeau, & ornée des deux côtés de fort belles maisons, d'une égale architecture. C'est

¶ *Voyez le Tome III. des Lettres, p. 118.*

C'est dans cette Ville que réside le Gouverneur de Flandre. Le jeune Duc de Boufflers a succédé dans ce Gouvernement au Maréchal son Père. Lorsque j'y passai, c'étoit Mr. le Prince de Tingry Gouverneur de *Valenciennes*, qui exerçoit à la place du jeune Duc, qui n'étoit pas encore en âge.

L'envie que j'avois d'arriver à *Paris*, fit que je **PARIS.** parcourus assez brusquement le reste de la route. J'arrivai enfin, & j'allai descendre chez un Baigneur. Ma première sortie fut destinée à aller rendre mes devoirs à Mademoiselle de S.... L'éloignement n'avoit point altéré ma flâme, & si j'étois charmé de revoir *Paris*, ce n'étoit que dans l'espérance d'y retrouver celle que j'adorois. Mais que! le fut ma surprise, lorsque la Mère de cette aimable Demoiselle vint me recevoir toute en pleurs, & m'annonça qu'il ne faloit plus penser à sa Fille, qu'elle étoit morte il y avoit déjà un mois, dans une Campagne du Périgord, où elle avoit accompagné une de ses Amies. Je fus si frappé de cette nouvelle, qu'il me fut impossible de proférer un seul mot. Je m'évanouis, on me remporta chez moi, & à l'instant je fus saigné, sans que tout ce mouvement pût me faire revenir de mon évanouissement. Je revins, mais après bien du temps: & ce ne fut que pour m'abandonner à la douleur. Ce n'étoit plus un chagrin renfermé, au dedans, on n'entendoit de ma part que des cris entrecoupés de sanglots; enfin cela alla au point que ceux qui m'approchoient, crurent que c'étoit fait de moi, & que du moins je perdrois l'esprit dans cette maladie. En effet, ils ne se trompoient guères, & il y avoit déjà plus de la moitié de l'ouvrage

Mem. Tom. I.

T

de

PARIS.

de fait. Je demeurai cinq jours entiers dans cette situation, au bout desquels la Mère de S... vint me rendre visite, & en entrant dans ma chambre, elle me dit que sa Fille n'étoit pas morte, & qu'elle venoit d'en recevoir une Lettre par laquelle elle mandoit que dans peu elle seroit à Paris. Cette espèce de résurrection fut pour moi une nouvelle aussi agréable, que la première avoit été assommante; il se fit chez moi une révolution étonnante, & je crois que s'il est possible que l'on meure de douleur ou de joie, j'en avois eu assez en peu de tems, pour n'y pas survivre. Mais j'étois réservé à d'autres avantures.

En effet, à peine étoit-je remis des différents assauts que j'avois eu à effuyer, qu'il me falut encore en soutenir un tout de nouveau. Ce fut à l'occasion d'une Amie de S... que je rencontrais chez une Dame de ma connoissance. Cette Amie s'appelloit Madame de R... Elle s'étoit mariée depuis quelque tems par avis des Parens, à un homme fort âgé. La jeune Dame hâilloit son Epoux, un peu plus que ne fait ordinairement une Femme de seize ans qui a un Mari qui passe les soixante. Je lavois vue autrefois, mais elle étoit si jeune alors, que je n'y avois pas fait grande attention. Heureux si je l'eusse toujours regardée avec autant d'indifférence! Mais lorsque je la vis après son mariage, sa beauté, son grand air, ses manières nobles, me firent une impression bien sensible. On me fit jouer au Berlanc avec elle, & une autre Dame: pendant toute la partie, elle ne fit que râiller sur mon amour pour S... me représentant plusieurs fois, que cette Dame ne méritoit pas l'attachement

ment que j'avois pour elle. Comme je ne sa... PARIS,
 vois pas où tendoit tout ce discours; la partie
 finie, je suivis cette Dame dans l'embrasure d'u-
 ne fenêtre, & là je lui demandai en grace de me
 parler plus clairement. Elle s'en défendit long-
 tems, sous prétexte qu'elle se trouveroit dans
 l'obligation de m'apprendre de fâcheuses nou-
 velles. Tous ces délais me donnant de plus en
 plus l'envie de savoir ce que ce pouvoit être, je
 la pressai de façon, qu'à la fin elle consentit à me
 donner quelque éclaircissement. *Vous le voulez,*
 me dit-elle; *eh bien! il faut vous satisfaire.* Mais
 ne vous en prenez qu'à vous, si je vous dis des
 choses qui vous causeront un chagrin mortel: car
 je connois votre humeur, & je sais comme vous
 aimez. *Vous croyez,* continua-t-elle, *que S....*
est à la campagne; on vous a trompé: elle est à
Paris, & n'en est pas même sortie. Elle aime au-
tant le Marquis de V.... qu'elle en est aimée; elle
ne voit plus que lui; il y a deux mois qu'elle n'est
sortie d'une maison du Faubourg S. Antoine, où
elle s'est logée lorsqu'elle a appris que vous deviez
arriver. Elle n'a pas voulu être exposée à vos re-
proches, & comme elle espère que vous pourrez l'ou-
blier, elle vous a fait dire qu'elle éroit morte.
Mais lorsqu'elle a appris que vous vous abandon-
niez à la tristesse, vous lui avez fait pitié, &
elle vous a fait savoir qu'elle éroit encore en vie,
& qu'elle seroit dans peu de retour à Paris. En
effet, vous ne tarderez guères à la voir; mais ce
ne sera que pour recevoir votre congé, & pour ap-
prendre d'elle qu'on vous préfère V.... Je sais
tout ceci d'une de mes Femmes de chambre, dont
la Sœur est au service de Madame S.... Car pour

PARIS.

moi, depuis que je suis mariée avec Mr. R.... il ne me convient plus de la voir. Vous feriez bien d'y renoncer, vous trouveriez mieux qu'elle. En prononçant ces paroles, elle jeta les yeux sur moi, & rougit à l'instant. Je voulus lui répondre; mais elle me quitta brusquement, & elle eut soin de m'éviter tout le reste de la soirée. Je crus du moins pouvoir lui parler lorsqu'elle s'en iroit; mais elle sortit avec une autre Dame, de sorte qu'il me fut impossible de lui dire un mot.

Je me retirai chez moi, l'esprit cruellement agité: la haine l'amour, la vengeance, le mépris, en un mot toutes les passions d'un Amant que l'on méprise d'un côté, & à qui on fait des avances d'un autre, jouèrent parfaitement leur rôle. Jugez, Madame, dans quel état je me trouvai, ayant à soutenir des combats aussi violens. Enfin le mépris triompha de la passion que j'avais pour S.... Les beaux yeux de Madame de R... me firent oublier mon Infidèle. Mais après tout, je reconnus bientôt que je m'étois guéri d'un fol amour, pour en reprendre un autre de même nature. Les dernières paroles de R.... me paroisoient très flatteuses: je les expliquois à mon avantage, & je crus de bonne foi ne lui être pas indifférent. Je me repaissois de ces agréables idées, & je trouvois un plaisir infini à m'enchainer moi-même. Cependant, vous verrez bien-tôt que je fus aussi-bien la dupe de cette nouvelle conquête, que de la précédente. Madame de R.... étoit une femme des plus belles, & sans contredit une des plus coquettes de Paris: capricieuse avec cela, & intéressée plus que ne le sont les Femmes de son espèce, elle

ne

ne savoit s'attacher à personne, mais elle vou- PARIS.
loit être aimée. Je donnai tête baissée dans ce
nouvel engagement: je me crus quelque tems
l'homme du monde le plus heureux; mes Amis
en furent la dupe aussi bien que moi, ils me
crurent longtems le seul favorisé. Je vous di-
rai dans la suite ce qui en étoit: j'interromps
pour le présent le détail de ces ridicules amuse-
mens, pour vous parler de ce qui auroit dû fai-
re l'objet de mes soins.

Peu de tems après mon retour à *Paris*, je fus
à *Versailles*, où j'eus l'honneur de saluer le Roi
& les Princes. *Madame* me reçut avec de si
grandes marques de bonté, que je crus pouvoir
compter sur sa protection. Je lui fis part du
dessein que j'avois de demander de l'emploi à S.
M. Je la priai de vouloir bien me recomman-
der. *Madame* me promit de le faire. Elle me tint
parole: non seulement elle parla, elle fit encore
parler le Duc d'*Orléans* à Mr. *Voisin*, pour- lors
Chancelier, & Ministre de la Guerre. Il promit
à Leurs AA. RR. qu'il penseroit à me placer;
mais lorsque *Madame* me fit présenter par un de
ses Officiers, ce Ministre me reçut avec un air
aussi rebrouatif que j'en eusse jamais vu. Il étoit
enterré dans une perruque immense, qui l'empê-
choit de voir & d'entendre, ce qui, sans cela, lui
étoit assez naturel: il m'écouta cependant, par
respect pour *Madame*: ensuite il me dit que le Roi
avoit fait une Réforme considérable dans ses Trou-
pes, & que S. M. étoit prête d'en faire une seconde;
qu'ainsi il ne voyoit pas que je dusse espérer d'être
employé. Je fus très mécontent de cette ré-
ponse, qui étoit bien différente de la parole qu'il

T 3

avoit

PARIS.

avoit donnée à *Madame* & à Mr. le Duc d'*Orléans*. Je fis le rapport à LL. AA. RR. de ce que m'avoit dit le Ministre. Mr. le Duc d'*Orléans* me dit : *Cela n'est rien, je lui parlerai encore une fois, & je me flatte que vous ferez content.* Il parla en effet, mais *Voisin* n'en fit ni plus ni moins. Cependant, plein de reconnaissance des démarches que *Madame* & le Duc son Fils avoient eu la bonté de faire pour moi, je continuai à leur faire ma cour, & ils me témoignèrent l'un & l'autre être sensibles à mes assiduités. Je me trouvois très souvent au coucher de Mr. le Duc d'*Orléans*. Sa Cour n'étoit pas nombreuse dans ce tems-là ; excepté les gens de sa Maison, j'étois quelquefois seul à lui faire ma cour. J'étois d'autant plus étonné de la conduite des Courtisans à l'égard de ce Prince, qu'il étoit naturel que le Gouyernement du Royaume tombât bientôt entre ses mains. Mr. le Duc de *Berry* venoit de mourir : le grand âge du Roi ne donnoit pas lieu d'espérer qu'il dût encore aller loin, & la jeunesse du *Dauphin* ne lui permettoit pas de prendre de longtems le maniement des affaires ; en un mot, tout promettoit infalliblement à ce Prince la Régence du Royaume. Cependant, presque personne ne le traitoit en Soleil levant ; le respect que l'on avoit pour le Roi attachoit auprès de S. M. tous les Courtisans ; un Règne aussi glo- rieux & aussi long leur sembloit ne devoir point finir.

Je demeurai à *Paris* le reste de l'année 1714, & quelques mois de l'année 1715. L'Hiver de cette année procura à *Paris* un spectacle des plus magnifiques, par l'Entrée de l'Ambassadeur de *Perte*,

Perse, & encore plus par l'Audience qu'il eut de PARIS. Sa Majesté quelques jours après. Tout le brillant de ce spectacle n'étoit assurément pas du côté de l'Ambassadeur, qui ne nous donna pas une grande idée de la magnificence Persane. Je n'ai de ma vie rien vu de si pitoyable: tous ses équipages mal en ordre, ses Domestiques à peine vêtus, & presque tous d'assez mauvaise mine, formoient un spectacle assez lugubre. D'ailleurs les présens qu'il apportoit n'étoient en vérité pas dignes du Prince qui les envoyoit, ni de celui qui les recevoit. Cet Ambassadeur, avant que de faire son Entrée, étoit logé à Charenton, où tout le monde l'alloit voir comme une merveille. Le torrent m'y entraîna comme les autres. J'y fus en nombreuse compagnie. L'Interprète nous dit avant que de nous faire entrer, qu'il faloit faire un compliment à l'Ambassadeur: nous tirames à la courte-paille pour savoir qui porteroit la parole. Le sort tomba sur moi. Je lui fis une très courte Harangue: je lui dis, après l'avoir félicité sur son arrivée, que j'espérois que le séjour qu'il feroit en Europe, & sur-tout en France, ne lui déplairoit pas. Il me fit remercier par son Interprète, & me fit dire, qu'étant destiné à voir le plus grand Roi du monde après le *Sophi* son Maître, il seroit toujours content, quelque chose qui pût lui arriver, dès qu'il auroit paru devant S. M. Il nous fit assoir, & nous lui fimes plusieurs questions touchant son Voyage, la Cour de Perse, & le *Sophi*. Il nous dit qu'il n'avoit jamais été à *Ipahan*, & qu'il n'avoit jamais vu le *Sophi*. Au milieu de la conversation, il nous fit présenter

PARIS.

du caffé & des confitures, & nous fit beaucoup de politesses.

Il ne fut pas à beaucoup près si traitable; lorsqu'il s'agit de soutenir son Caractère: il poussa les choses jusqu'à l'excès. Il prétendit ne devoir point se lever lorsque le Maréchal de *Matignon*, qui venoit le prendre de la part du Roi pour le conduire à l'Hôtel des Ambassadeurs, entreroit dans sa chambre. Le Baron de *Breteuil* Intermédiaire des Ambassadeurs eut beau lui présenter, qu'il devoit cette déférence à Mr. de *Matignon*, qui venoit de la part du Roi; c'étoit parler à un lourd: tout ce qu'on put obtenir de lui, ce fut qu'il promit que lorsque le Maréchal de *Matignon* entreroit dans sa chambre, il se leveroit à l'instant & sortiroit tout de suite. Il y eut encore une scène à essuyer, lorsqu'il fut descendu: on lui parla de monter dans le carosse du Roi; il dit qu'il n'en feroit rien, que c'étoit une cage, & qu'il vouloit faire son Entrée à cheval. Pour l'y déterminer, il fut salut que le Baron de *Breteuil* lui parlât avec fermeté: il le fit aussi, & il en vint même jusqu'à le menacer qu'il ne feroit point d'Entrée, & qu'il n'y auroit point d'Audience; s'il ne s'assujettissoit aux usages établis en France. Enfin l'Ambassadeur capitula, le différend fut partagé par la moitié, & il consentit à faire une partie du chemin en carosse, & l'autre à cheval. Je n'ai jamais tant vu de monde qu'à cette Entrée; c'étoit un concours étonnant: depuis la première barrière du Fauxbourg *S. Antoine*, jusqu'à l'Hôtel des Ambassadeurs, il y avoit de tous côtés des échafauds remplis de monde. La même foule de spectateurs le suivit

suivit pendant quelques jours : lorsqu'il sortoit, PARIS.
soit pour les Bains, soit pour la promenade, à
peine pouvoit-il passer, tant il y avoit de per-
sonnes curieuses de le voir.

L'Audience que le Roi lui donna fut un specta-
cle des plus magnifiques. *Louis XIV* y parut dans
toute la majesté d'un grand Roi, & quelque bril-
lantes que soient les Audiences du Grand-Mogol
dont *Tavernier* nous a fait la description, j'ai
peine à les croire comparables à la cérémonie
dont je vous parle & dont j'ai été témoin. Elle
se fit dans la Grande Gallerie de *Versailles*. Le
Trône du Roi étoit au bout, & fort élevé ; il étoit
à fond d'or, relevé par des fleurs en broderie, &
par les Armes de France aussi brodées. Le Roi
avoit un habit de velours caffé, enrichi de pier-
reries pour la valeur de plusieurs millions. Le
jeune Dauphin étoit à la droite de S. M. en robe
de brocard d'or, enrichie de diamans & de per-
les. Le Duc d'*Orléans* étoit à la gauche ; il avoit
un habit de vélours bleu, garni d'un point d'*E-
spagne* d'or, parsemé de diamans & de perles
d'une grande beauté. Les Princes du Sang, les
Princes légitimes, le Prince de *Dombes* & le
Comte d'*Eu*, tous deux Fils du Duc de *Maine*,
étoient sur la même file à droite & à gauche du
Roi, tous suivant le rang de leur naissance. Tour
le long de la Gallerie, à la droite du Trône, il
y avoit plusieurs rangs de gradins, occupés par
des Dames richement parées. Madame la
Duchesse de *Berry* & Madame étoient les plus
proches du Trône, & avoient auprès d'elles le
Prince Electoral de *Saxe*, qui étoit pour lors
à la Cour de France sous le nom de Comte de

T 5

Luface.

PARIS. *Lusace.* Le côté de la Gallerie qui donne sur le Jardin étoit occupé par des Seigneurs superbement habillés; & l'espace qui servoit de passage depuis l'entrée de la Gallerie jusqu'au Trône, étoit couvert de magnifiques tapis, de même que le reste des Apartemens depuis le degré de marbre jusqu'à la Gallerie. En-bas dans la Cour, les Régimens des Gardes Françaises & Suisses, habillés de neuf, étoient rangés en bataille. Les Gardes du corps, les Mousquetaires, & toute la Maison du Roi étoient aussi en ordre de bataille. Ce que diminua beaucoup de l'éclat de ces Troupes, ce fut une pluie effroyable qui dura presque tout le jour.

L'Ambassadeur passa au milieu de toutes ces Troupes, suivi de tout son cortège, & il marcha ainsi jusqu'à la Gallerie. Il monta vers le Trône; là, il présenta sa Lettre de créance. Mr. de *Torcy* Ministre & Secrétaire d'Etat la reçut de ses mains, & la donna à un Interprète qui en fit la lecture. Il présenta ensuite à S. M. les Présens que le *Sophi* lui envoyoit: c'étoit si peu de chose, qu'on fut d'abord porté à douter qu'ils eussent été envoyés par un des plus puissans Monarques de l'Asie. Le tout consistoit en quelques Turquoises, un Sabre garni de pierres précieuses, une boîte d'un Baume à qui il donnoit des attributs admirables, & autres choses de peu de valeur. Après l'Audience, l'Ambassadeur fut régalé; on le reconduisit ensuite à l'Hôtel des Ambassadeurs, où il fut défrayé par la Cour, tout le temps qu'il demeura à *Paris*. On lui fournit aussi d'abord des chevaux du Roi, pour lui & pour sa Suite; mais comme son séjour fut

fut long, & que d'ailleurs il ruinoit tous les che- PARIS.
vaux du Roi, on ne lui en donna plus que de louage.

Quelque tems après cette Audience, l'Ambassadeur parut à l'Opéra. On avoit ôté les bans de l'Amphithéâtre, afin qu'il pût s'y placer commode-
mément avec toute sa Suite. Il me parut nullement se gêner : quoiqu'il y eût une foule innombrable de gens de la première qualité, il fut aussi peu em-
barassé que s'il eût été dans sa chambre, & il y fu-
ma pendant assez longtems. L'ardeur avec laquelle
on courroit après lui, fut bientôt rallentie : on com-
mença peu après son arrivée à être fort indifferent
à son égard ; enfin on s'en ennuya de façon, que
chacun souhaitoit son départ assez hautement.

J'ai eu l'honneur de vous dire, que le Prince Electoral de Saxe avoit assisté à l'Audience du Per-
son. Il y avoit déjà quelque tems que ce Prince étoit en France, & quoiqu'il y fut incognito sous le nom de Comte de Lusace, il avoit un train de Fils de Roi. Mr. le Comte de Cosle, mort Evê-
que de Varmie, étoit son Gouverneur, & Mr. le Baron de Hagen son Sous-Gouverneur. Il avoit encore plusieurs Gentils-hommes, des Pages & nombre d'Officiers. Ses équipages étoient magnifiques, & sa table aussi délicate qu'on pût la souhaiter. Ce fut Madame qui le présenta au Roi : elle l'annonça comme un Gentilhomme Allemand de bonne Maison.

Ce Prince donna un Bal superbe à l'Hôtel de Saxe, dans le logement qu'occupoit Dumont Ercole de Holstein. Il y eut une foule de Mas-
ques étonnante. J'y allai aussi, & je m'y donnai la comédie avec une Dame qui me fit une confi-
dence,

PARIS.

dence , qu'elle croyoit faire à tout autre q'a
moi. Comme c'est une personne de considéra-
tion , vous me dispenserez de vous dire son nom.
Tout ce que j'aurai l'honneur de vous en dire
pour le présent , c'est que c'étoit une Duchesse
qui aimoit *R.*... à la fureur. Ce *R.*... l'avoit
quitté pour Mademoiselle de *S.*.... Elle l'avoit vu
entrer au Bal avec *V.*... autrefois Confident de
leurs amours , & Ami intime de *R.*... La Duchesse
étoit masquée en chauve souris ; mais malgré
cela , elle fut aussitôt reconnue par son Infidèle :
elle voulut l'arrêter , mais il fut habilement s'es-
quiver dans la pressé avec son Ami. Comme il
craignoit les reproches de la Duchesse , il s'avisa
de changer de Domino. *V.*... en changea aussi : il
prit celui que j'avois , & me donna le sien. *R.*...
me montra l'endroit où il avoit vu la Duchesse , &
me pria de passer devant elle , mais de ne lui
point parler , en cas qu'elle voulût m'entretenir.
Je promis tout ce qu'on voulut : j'étois cepen-
dant résolu de causer , si l'occasion s'en présentoit.
Cela ne tarda pas à arriver. Il faut observer que
que j'étois très ressemblant de taille à Mr. de *V.*...
de sorte que sans hésiter la Duchesse me prit pour
lui. Elle me tira à l'écart , & encore toute en
colère de ce que *R.*... n'avoit point voulu lui
parler , elle me fit une confession générale de
toute son intrigue. Pendant qu'elle étoit en si
beau train de me faire différens aveus , dont je
pensois qu'elle pourroit se repentir lorsqu'elle sau-
roit à qui elle parloit alors , je l'interrompis en lui
disant qu'elle se trompoit , que je n'étois point
V..... *A quoi servent ces grimaces* , repliqua-t-elle
brusquement : *Ecoutez moi jusqu'à la fin ; le
badi-*

badinage est ici hors de saison. Vous savez, conti. PARIS.
 nua t-elle, que j'ai tout accordé à l'ingrat. Je l'in-
 terrompis encore, & je lui dis: Ma foi, Madame,
 je ne savois pas un mot de tout cela. Elle se
 moqua de moi, de vouloir faire l'ignorant de
 ce qu'elle me disoit, & continua à me parler avec
 toute la clarté & la sincérité qui se trouve rare-
 ment dans ces sortes de récits. Après en avoir
 bien débité, elle me dit: Eh bien! que dites-
 vous? parlez maintenant, parlez; justifiez votre
 Ami, si vous le pouvez. Je trouve, lui répondis-
 je, que R.... est un malheureux, de ne pas faire,
 le cas qu'il doit des bontés que vous avez pour
 lui; & bien loin de le justifier auprès de vous, je
 prétens lui faire la leçon. Je lui dirai tout ce que
 vous m'avez fait l'honneur de me dire aujourd'hui.
 Je suis persuadé, quoique je ne sois pas V.... ni
 des Amis particuliers de R.... qu'il fera atten-
 tion à ce que je lui dirai. Eh, Monsieur! reprit
 la Duchesse, pourquoi ce déguisement de voix?
 Pourquoi nier qui vous êtes? Que vous ai-je
 fait pour me traiter de la sorte? Ma foi, lui dis-
 je, Madame, je ne vous en impose point: jugez-en
 vous même. En même tems j'ôtai mon masque.
 Je ne puis vous exprimer quel fut l'étonnement
 de la Dame: elle demeura interdite; & dans la
 confusion où elle étoit d'avoir fait un aveu aussi
 clair que celui qu'elle venoit de me faire, elle
 ne savoit plus si elle devoit me parler, ou se re-
 tirer. Son état me fit pitié, & je fis tout ce
 que je pus pour la rassurer. Je la priai d'être
 persuadée que je garderois un silence inviolable
 sur tout ce qu'elle m'avoit dit, & que je sén-
 tois aussi-bien qu'elle, de quelle conséquence il
 étoit

PARIS.

étoit de ne point divulger des nouvelles de cette nature. La bonne Dame commença un peu à se rassurer, & après avoir causé encore assez long-tems ensemble, elle me pria de lui donner la main & de lui aider à trouver son carosse. Il fut impossible de déterrer ni son carosse ni le mien: elle prit le parti de monter dans un Fiacre. Je l'accompagnai jusqu'à son Hôtel: elle me pria de vouloir bien retourner au Bal, & de dire à des Dames auprès de qui je l'avois vue, qu'elle s'étoit trouvée très mal. J'exécutai ses ordres exactement, & je ne manquai point dès le lendemain de lui rendre visite. Cette visite en occasionna d'autres, qui me donnèrent lieu de nouer une connoissance très intime. J'ai eu l'honneur d'être fort de ses Amis, & je lui ai trouvé mille bonnes qualités, qui la rendoient du meilleur commerce du monde.

Ce qu'il y eut de plaisant dans cette avanture, c'est que R.... fit une querelle sanguinante à la Duchesse, d'avoir parlé longtems avec un Masque au Bal. Il contrefit le jaloux, & lui écrivit le lendemain une Lettre fulminante, par laquelle il lui annonçoit qu'il rompoit absolument avec elle. D'un autre côté, Madame de R...., avec qui j'étois venu au Bal, & dont j'étois toujours éperdument amoureux, profita de la conversation que j'avois eue avec la Duchesse pour contrefaire la jalouse: (car pour l'être sérieusement, j'ai su depuis qu'il n'en étoit rien.) Elle exagéra la peine que lui avoit fait un entretien aussi long. Je fus assez sot pour croire qu'elle parloit avec sincérité, & encore plus, pour être charmé de lui avoir inspiré de la jalouse. Je

la

la rassurai dans ses doutes ; en un mot , je lui PARIS. dis tout ce que dit un Amant qui aime sincé-
ment , & qui veut le persuader. Elle parut
contente de mes protestations : mais cependant,
au lieu de répondre aux sentimens que j'avois
pour elle , elle ne discontinua point de me faire
enrager tout le reste de l'Hiver. Ses manières
extrêmement coquettes me faisoient de la peine ,
& d'ailleurs je n'aimois point à voir si souvent
chez elle le Marquis de V....

J'avois ce Marquis dessus le bras depuis long-
tems : c'étoit lui qui m'avoit enlevé s.... &
je ne fus pas si-tôt dans les bonnes graces de
Madame de R.... qu'il trouva moyen de s'y
insinuer. Je fus si piqué de le voir toujours
sur mes brisées , que je pris querelle un jour
avec lui à C... où nous nous rencontrâmes chez
le Président de N... Nous en étions déjà aux
mains , lorsque Mr. de C... vint nous séparer.
V... m'assura qu'il n'avoit aucune vue sur Ma-
dame de R.... il me promit même qu'il discon-
tineroit de la voir , si je voulois. Il tint en effet
sa parole , je fus très content de lui ; mais nulle-
ment de Madame de R.... Je voyois bien que
j'étois trahi , tous les jours je découvois de nou-
veaux sujets de la soupçonner ; & malgré tout
cela , je chérissois les chaînes dont elle me tenoit
attaché : & en cela je démentois assez l'opinion
commune de ceux qui assurent que l'on n'aime
jamais bien qu'une seule fois. J'avois dû cepen-
dant faire quelque réflexion sur cette dernière
passion ; elle étoit pour moi extrêmement ruï-
neuse. Madame de R.... aimoit la dépense ,
& il falloit en faire une excessive , pour être bien

avec

PARIS. avec elle. Pour me soutenir j'empruntais de côté & d'autre, & bientôt il me fut impossible de trouver des préteurs; au contraire, mes Crédanciers commencèrent à me rendre de fréquentes visites, fatigués des remises continues que je leur donnois, ils prirent le parti de procéder juridiquement, & enfin ils obtinrent un Décret de prise de corps. Je fus fort étourdi de cette nouvelle, & pour éviter leur mauvaise humeur, je pris le parti de garder la chambre pendant quelques jours, jusqu'à ce que Mr. de N.... m'eût fait avoir un Arrêt de défense. Je commençai à respirer, & en même tems, j'imaginais des moyens de trouver de l'argent. J'aurois bien voulu satisfaire mes Crédanciers. Je sentois la difficulté qu'il y avoit de tirer de chez moi une somme assez considérable pour les satisfaire: tous mes biens étoient substitués à mon Frère, & à Mademoiselle de *Pöllnitz*, & celle-ci n'entendoit point à donner aucun consentement pour faire un emprunt sur mes Terres. Cependant ne trouvant alors que ce moyen pour me tirer d'affaire, je fis agir mes Amis auprès d'elle. Ils me servirent si bien, qu'enfin elle voulut bien donner son consentement: l'emprunt le fit, & je me tirai heureusement de ce mauvais pas. L'embarras où je m'étois vu me rendit plus sage: je diminuai de ma dépense. Je m'apperçus que ce n'étoit pas un moyen de me conserver dans les bonnes grâces de Madame de R.... mais que faire? S'endetter sur nouveaux frais, & risquer d'avoir encore une mauvaise affaire sur les bras, c'étoit à quoi je ne pouvois me déterminer. J'obtins dans ce même tems une pension de 2000 livres;

livres ; mais pour de l'emploi ; il me fut ~~impos-~~ PARIS
table d'en obtenir du Ministre de la Guerre.

Cela me mit de si mauvaise humeur , que malgré ma passion pour Madame de R... & mon attachement pour la France , je pris la résolution de tenter encore une fois un établissement ailleurs. Pour cet effet j'écrivis à Mr. le Prince de H... Officier-général au service de l'Empereur , & Colonel d'un Régiment d'Infanterie. Il me répondit fort obligeamment , qu'il se feroit un plaisir de me recevoir dans son Régiment , mais qu'il n'y avoit point de Compagnie vacante , à moins que je ne voulusse traiter avec un vieux Capitaine qui avoit dessin de se retirer & qui céderoit volontiers sa Compagnie pour 2000 écus. Trouver 2000 écus dans la situation où j'érois alors , ou trouver la Pierre Philosophale , étoit à peu près la même chose pour moi. Je résolus de tenter la voie d'accommodement avec le Capitaine. Je partis pour Bruges , où le Prince de H... étoit en Garnison avec son Régiment. Je trouvai un Capitaine très peu traitable , & absolument inexorable sans argent , ou de la vieille vaisselle. Le Prince , qui effectivement me vouloit du bien , & qui savoit parfaitement mes affaires , écrivit à ma Cousine pour la déterminer à consentir à un nouvel emprunt. J'écrivis aussi de mon côté pour tâcher de l'attendrir. Mais toutes ces démarches furent inutiles : elle fit des réponses pleines d'esprit , où elle me dépeignit au naturel ; elle eut le talent de persuader au Prince qui lui avoit écrit , que ce feroit mettre des armes entre les mains d'un furieux , que de me donner

Mem. Tome I.

U

la

BRUGES. la permission de faire de nouveaux emprunts. De mon côté, je fus presque convaincu qu'elle avoit raison. Je me détachai donc de la Compagnie que j'avois dessin d'acheter, & je partis pour Paris.

Je n'eus pas de peine à quitter BRUGES; c'est un des plus tristes séjours des Pays-Bas, pour un homme qui n'est pas Négociant. La Ville cependant est assez considérable. On lui donne une origine fort ancienne, & on prétend qu'elle fut entourée de murailles dès l'an 865. Elle étoit anciennement dépendante de l'Evêché de Tournay, mais depuis Philippe II. Roi d'Espagne elle a été érigée en Evêché, qui est aujourd'hui suffragant de l'Archevêché de Malines. Sa Cathédrale est dédiée à S. *Donat*: c'est un bâtiment très ancien, & assez beau. Les autres Eglises sont aussi d'un assez bon goût, sur-tout celle des *Jésuites*, & celle de *Notre-Dame*. On voit dans cette dernière, le Tombeau de *Charles le Hardi*, dernier Duc de Bourgogne, qui fut tué devant Nancy. *Marie d'Autriche* sa Petite fille, Veuve d'un Roi de Hongrie, & Sœur de l'Empereur *Charles-Quint*, fit transférer son corps de Nancy dans l'Eglise dont je viens de vous parler. La situation de la Ville de Bruges est assez avantageuse: elle n'est qu'à trois lieues de la Mer, & ce qui rend son Commerce très aisè, c'est qu'elle est coupée par différens Canaux, sur lesquels il y a des Barques comme en Hollande; avec cette commodité de plus, que l'on y fert à dîner aussi proprement que dans la meilleure Auberge. Tous ces Ca-

naux

* *Voyez le Tome III. des Lettres, p. 115.*

naux communiquent à la Mer sans que leurs eaux BRUGES. soient salées, & cela à cause des Ecluses & autres machines dont on se sert pour l'empêcher. On conçoit aisement que les Campagnes entre-coupées de tant de Canaux doivent être très fertiles: cependant le Commerce de Bruges est bien tombé, parce que celui d'Amsterdam est devenu plus florissant, & à tout attiré dans cette Ville.

J'oubliais de vous dire, que c'est dans la Ville de Bruges que fut institué l'Ordre de la Toison d'or, par Philippe le Bon Duc de Bourgogne, le même jour qu'il consomma son mariage avec Isabelle Fille de Jean Roi de Portugal. Ce fut aussi dans cette même Ville que se réfugia Charles II. Roi d'Angleterre, lorsque ses Sujets se révoltèrent contre lui. Il y fut si bien reçu, que lorsqu'il fut paisible sur son Trône, il témoigna sa reconnoissance, en permettant à ceux de Bruges de pouvoir venir tous les ans sur les côtes d'Angleterre à la pêche du batang, avec cinquante bateaux. Voila, Madame, à peu près ce que c'est que la Ville de Bruges.

Lorsque j'étois prêt d'en sortir, je sus que le Prince de H... devoit partir pour NIEUPORT,* NIEU- où il y avoit un Bataillon de son Régiment qui PORT. étoit en Garnison. J'y allai avec lui. Cette Ville est fort ancienne; elle fut autrefois entièrement détruite par les Anglois, & rebâtie ensuite par Philippe le Hardi Duc de Bourgogne. Les Gantois rebelles la brûlèrent en 1383, parce qu'elle étoit demeurée fidèle à son Seigneur. Elle soutint un Siège très rude contre les François,

U 2 dans

* V oyez le Tome III. des Lettres, p. 116.

NIEU-
PORT.

dans lequel les Femmes témoignèrent beaucoup de valeur. Dans la révolte des Pays-Bas, elle a été soumise au Prince de *Parme*. Dans cette même Guerre, les Hollandois commandés par le Prince *Maurice d'Orange* remportèrent une grande victoire sur les Espagnols, aux portes de *Nieuport*, qu'ils tenoient assiége: cependant malgré cela, les Hollandois relevèrent le Siège. On prétend qu'avec quelque dépense, on pourroit faire de *Nieuport* un des meilleurs Ports de l'Océan. Le projet en a été donné au Marquis de *Prié*, Commandant dans les Pays-Bas: mais jusqu'à présent, il n'a pas encore été approuvé. La Ville, quoique peu fortifiée, est cependant une assez bonne Place, par l'avantage qu'elle a de pouvoir être inondée tout à l'entour. Elle est toute entourée de Dunes, où de Marais: ces Dunes sont remplies d'une prodigieuse quantité de Lapins. Le Prince de *H...* m'y donna le plaisir de la Chassé; c'est le seul plaisir que peuvent prendre des Officiers condamnés à être en Garnison dans un trou comme *Nieuport*. Nous y demeurâmes deux jours, après lesquels Mr. le Prince & Madame la Princesse de *H...* s'en retournèrent à *Bruges*. Pour moi, j'accompagnai à *Ypres* Mr. le Prince de *Holstein*, qui en est Gouverneur pour les Hollandois.

YPRÉS.

Cette Ville est une des meilleures Places de l'Europe; elle est célèbre pour avoir soutenu plusieurs Sièges. Les Rebelles s'en rendirent maîtres sous *Philippe II.* pillèrent les Eglises & les Couvents, & en chassèrent les Religieux. L'Archiduc *Léopold* la reprit à son tour sur ces furieux; elle est demeurée à l'Espagne jusqu'en 1658 que

DU BARON DE PÖLLNITZ. 301

le Marechal de Turenne la prit; mais elle repassa Ypres, à son légitime Souverain par le Traité des Pyrénées. En 1678, Louis XIV l'assiégea en personne, & en fit la conquête. Cette Ville lui fut cédée par l'Espagne au Traité de Nimègue, conclu la même année. Les François la firent fortifier considérablement: depuis ils en sont demeurés paisibles possesseurs, jusques à la Paix d'Utrecht, qu'ils l'ont cédée aux Alliés en échange de Lille, qui avoit été prise sur les François. Aujourd'hui Ypres est une Barrière pour les Hollandois; ils y entretiennent une bonne Garnison. Cependant la Justice s'y administre, & les Imports s'y lèvent, au nom de l'Empereur, en qualité de Souverain de la Flandre Espagnole.

D'Ypres je passai à Lille, dont j'ai déjà eu l'honneur de vous parler; & de Lille je me rendis à PARIS en très peu de tems. J'y trouvai PARIS, la fameuse Comtesse de Wartemberg. Elle avoit suivi le Chevalier de B... qui lui avoit signé une Promesse de mariage à Utrecht, où il étoit dans le tems de la tenue du Congrès. Aussi-tôt que la Paix fut signée, le Commandeur étant retourné en France, la Comtesse fit aussi le Voyage. Elle vint à Versailles, où elle eut l'honneur de saluer le Roi. Elle portoit en brasélet les portraits de trois Rois: elle les montra au Roi, & lui dit qu'après avoir vu trois Monarques à ses pieds, elle venoit du fond de l'Allemagne se mettre aux pieds de S. M. Ce compliment surprit le Roi: il la regarda, & ne lui répondit rien. Quelques jours après, elle parut à la Comédie toute hérissée de diamans: on l'appelloit la Dame aux diamans de pierre de taille,

PARIS.

à cause qu'ils étoient fort gros. Toute la Jeunesse se ligua pour en arracher, & chaque Cadet de Maison crut que ses Diamans lui conviendroit aussi bien qu'à la Comtesse. On lui en escamota quelques-uns, ce qui fit qu'elle fut plus réservée à en faire parade. Cependant, malgré le soin qu'elle en eut, le Chevalier de B.... fut adroitement les lui enlever tous dans un seul jour. Il y avoit du tems qu'il pensoit à retirer la Promesse de mariage qu'il avoit signée à la Comtesse ; sa Famille le pressoit aussi de rompre avec cette Femme : enfin ne sachant comme s'y prendre pour retirer une Promesse que cette Dame refusoit de rendre, il se servit d'un expédient assez particulier. Un jour qu'il étoit à Versailles, il en partit en poste, & vint trouver Madame de Wartemberg. Il lui dit que le Roi venoit de recevoir un Courier de Berlin, par lequel le Roi de Prusse le priaoit de la faire arrêter, & de saisir ses diamans & autres effets, comme ayant été volés au Roi son Père. *Je viens*, lui dit le Chevalier, *d'en être informé par Mr. de T.... qui sachant la part que je prens à ce qui vous regarde, à voulu me fournir une occasion de vous rendre service, en vous garantissant du malheur qui vous menace.* La Comtesse demeura saisie à cette nouvelle, & elle dit au Chevalier avec émotion, *Eh mon Dieu ! que ferons-nous ? Il faut, répondit-il, que vous me confiyez tous vos diamans ; vos intérêts & les miens sont les mêmes, je ne crois pas que vous me soupçonnez ; je les ferai porter chez mon Père, où ils seront en sûreté. D'ailleurs ne soyez point inquiète pour votre personne, car Mr. de T.... m'a assuré que*

que comme on n'en vouloit qu'à vos effets, on ne PARIS,
vous arrêteroit pas. Madame de Wartemberg
ajouta foi à tout cela, & regardant le Chevalier
comme son Ange tutélaire, elle lui livra tous ses
diamans, & tout ce qu'elle avoit de plus pré-
cieux. B... partit avec ce butin. La Comtesse
croyoit avoir fait un grand coup, que d'avoir
mis ainsi ses effets à couvert: mais elle ne tarda
guères à s'appercevoir qu'elle avoit fait une for-
tise. B.... fut quatre ou cinq jours sans pa-
roître. La Comtesse étonnée de cet éloignement
lui écrivit Billet sur Billet, sans pouvoir en ob-
tenir une seule réponse. Enfin, le cinquième
jour B.... parut, & rassura un peu la bonne
Dame. Il lui dit que ses Bijoux étoient en lieu
sûr, qu'elle les auroit quand elle voudroit;
moyennant cependant une petite condition, qui
étoit, de rendre la Promesse de mariage qu'il
lui avoit faire. La Comtesse, extrêmement sur-
prise de ce compliment, répondit au Chevalier,
que ce n'étoit pas ainsi qu'on en agissoit avec
une Comtesse de l'Empire; quelle étoit venue
à PARIS sur la parole qu'il lui avoit donnée de
l'épouser, & qu'elle fauroit bien l'y obliger.
B.... qui avoit pris la résolution de rompre avec
elle à quelque prix que ce fût, lui dit qu'elle
étoit la maîtresse de choisir un des deux partis
qu'il lui proposoit, qui étoient, ou de plaider, &
surement par ce moyen de perdre ses effets; ou
de les recouvrer en lui rendant l'Ecrit qu'il lui de-
mandoit. Il lui fit sentir qu'en plaident, il
espéroit aisément d'avoir l'avantage, tant par la
justice de sa cause, que par le crédit de ses Pa-
rens; & que par rapport aux effets, comme il

PARIS.

n'y avoit point eu de témoins lorsqu'elle les lui avoit remis entre les mains , il prendroit un parti assez dur pour elle , qui seroit de nier de les avoir reçus ; & que cependant il alloit mettre une partie de ses pierreries en vente , pour être en état de plaider. La Comtesse voyant bien que le Chevalier étoit homme à tenir sa parole , & qu'il n'avoit rien à gagner pour elle , se résolut de rendre la Promesse. B... lui rapporta aussi-tôt ses diamans , & cette bonne-foi de sa part lui attira du côté de Madame de *Wartemberg* un présent d'une bague magnifique , estimée 20000 livres. Ce fut ainsi que finit le commerce qu'elle avoit eu avec B... .

La Comtesse , pour se consoler de la perte d'un Amant , prit le parti d'en faire d'autres : mais elle ne fut pas heureuse dans les différens choix qu'elle fit. C'étoit , disoit-elle , tous gens de mauvaise foi , un peu fripons pour la plupart : en un mot , elle renonça à tout commerce avec les François , elle les trouvoit trop dégourdis pour elle , & elle faisoit à ce sujet l'éloge des Allemands , qu'elle asfuroit être de la meilleure pâte du monde. Elle fit cependant bien - tôt à ses dépens l'expérience du contraire ; car ayant fait connoissance avec une jeune Allemande beau & bien fait , ils se promirent l'un à l'autre de s'épouser , dès qu'ils seroient en Pays Protestant. Il y eut même un Contract de signé. Le Cavalier crut qu'après la signature , la Bénédiction nuptiale n'étoit qu'une cérémonie assez inutile pour entrer en communauté de biens , & que son droit devoit avoir lieu dès le jour que les conditions étoient arrêtées. Sur ce principe , il jugea

jugea à propos d'enlever toutes les piergeries de *PARIS*, sa future Epouse. Il partit de *Paris*, & se mit en devoir de gagner la Lorraine. La Comtesse fut bien-tôt informée de son départ. La perfidie de son Amant lui donna un chagrin mortel; mais le danger que courroient les piergeries étoit ce qui lui tenoit le plus au cœur. Heureusement, elle fut la route que son Voleur avoit pris; elle envoya après lui. Il fut trouvé à *Meaux*, où il avoit eu l'imprudence de séjournier. On le ramena à *Paris*, & la Comtesse qui nioit toute proposition de Mariage avec ce Jeune-homme, se préparoit à lui faire de fâcheuses affaires; mais le Prince Electoral de *Saxe*, qui protégeoit le jeune Allemand, arrêta toutes les poursuites qu'on avoit dessiné de faire, & fit rendre les bijoux à Madame de *Wartemberg*. Elle n'insista point sur la Promesse de mariage de ce dernier, car étant d'un caractère à ne pas demeurer oisive, elle avoit déjà contracté clandestinement un mariage avec *F...* Ces différentes affaires arrivées coup sur coup firent tant d'éclat, que la Comtesse jugea à propos de ne pas faire un plus long séjour en France, elle partit pour la Hollande, où elle est encore aujourd'hui. *

Vers la fin de cette même année, c'est à dire le 1. de Septembre 1715, la France perdit *Louis XIV*. Ce Prince fut une mort vraiment chrétienne. Il y avoit déjà du tems qu'il s'y préparoit; aussi ne fut-il point surpris, quand on lui annonça qu'il falloit se disposer à sortir de ce monde. Il dit ses

U s derniers

* Voyez l'*Histoire de sa mort*, Tome III. des *Lettres*, pag. 222, & *Suiv.*

PARIS.

derniers adieux à sa Famille, avec un courage digne d'admiration. Il donna sa bénédiction au jeune Dauphin, Héritier de la Courone, & il l'accompagna de plusieurs avis importans: il l'exhorta, sur-tout, à ne point faire la Guerre mal à propos, & à ne la pas aimer comme il avoit fait. Il ordonna ensuite le deuil que devoit porter le jeune Monarque, & il ajouta, que celui qu'il ordonnoit, étoit le même qu'il avoit porté à la mort du Roi son Père. Ce Monarque témoigna beaucoup d'amitié aux Princes de la Maison; il recommanda fortement son Successeur à Mr. le Duc d'Orléans. On dit qu'il tendit la main au Maréchal de Villeroy, & qu'il lui dit, *Adieu, mon Ami, il faut nous quitter.* Madame de Maintenon resta auprès du Roi pendant tout le tems de sa maladie, parce que ce Prince l'avoit souhaitée; car elle étoit retirée à *S. Cyr*, un jour que le Roi s'étoit trouvé si mal, que l'on croyoit qu'il n'en reviendroit plus; mais aussi-tôt qu'il fut revenu, ne voyant plus Mad. de Maintenon, il l'envoya chercher, & la pria de ne le point quitter. Cette Dame l'assista jusqu'à la mort, après laquelle, elle se retira à *S. Cyr*, où elle a vécu dans une très grande retraite jusqu'en 1719, qu'elle y est morte.

Il est étonnant combien la mort de *Louis XIV* apporta de changement à la Cour. Les Courtisans lui restèrent fidèlement attachés jusques au dernier moment de sa vie; tous les Princes, Mr. le Duc d'Orléans lui-même, étoient extrêmement négligés: mais dès l'instant de la mort du Roi tout changea de face, on se jeta du côté du Duc d'Orléans, comme étant le seul dispensateur des

des graces. Ce Prince passa chez le jeune Mo- PARIS. narque, accompagné de tous les Princes & des Courtisans, & il lui rendit les hommages qu'il lui devoit.

Louis XIV avoit nommé par son Testament le Duc d'Orléans Régent du Royaume ; mais en même tems il lui avoit donné pour Ajoins dans le Gouvernement plusieurs Seigneurs, sans lesquels il ne devoit rien conclure ; il lui avoit été la Tutèle du jeune Roi, pour la donner au Duc de Maine ; en un mot, il lui avoit lié les mains de façon, qu'il ne restoit à ce Prince que l'ombre de la Régence. Le Duc d'Orléans fut adroitem-
ment se faire donner ce qu'il prétendoit lui être dû : il conduisit le jeune Roi au Parlement, au milieu d'un très grand cortège ; les Gardes Fran-
çaises & Suisses étoient en haie dans les rues jus-
qu'aux portes du Palais ; les Gendarmes, Mouf-
quetaires, Chevaux-légers, & Gardes du corps
accompagnèrent S. M. qui fut reçue avec les cé-
rémonies ordinaires, & conduite à son Lit de
Justice. Lorsque tout le monde fut placé, le
Duc d'Orléans prit la parole, & dit, que quoique la Régence lui appartint par le droit de sa
naissance, il étoit cependant bien aise de faire
part à la Compagnie du Codicille du feu Roi. Il
le fit lire, aussi-bien que le Testament ; ensuite
il fit sentir les inconvénients qui pourroient nai-
tre du peu d'autorité qu'on lui donnoit ; & que
son rang & sa naissance lui avoient toujours donné
lieu d'en espérer davantage. Et tout de suite, il
demanda à la Compagnie, si on ne le reconnois-
soit pas pour souverain Administrateur du Ro-
yaume. Il ajouta, que malgré l'autorité qu'on
lui

PARIS.

lui donneroit, il se feroit un plaisir de suivre les avis du Parlement, qu'il partageroit son autorité avec les Grands du Royaume, & que s'il arivoit qu'il ne gouvernât pas l'Etat selon la Justice, il se feroit alors un plaisir d'écouter leurs remontrances. Il finit en disant, qu'il vouloit bien avoir les mains liées pour faire du mal, mais aussi qu'il vouloit qu'elles fussent libres pour faire le bien. Les opinions lui furent favorables, le Testament du feu Roi fut cassé, le Duc d'Orléans déclaré Régent du Royaume & Tuteur du Roi, & on donna au Duc du Maine la Surintendance de l'Instruction de S. M. Le Duc Régent remercia la Compagnie, & il leur dit en même tems, qu'il étoit d'avis de suivre un plan de Gouvernement qui s'étoit trouvé dans les papiers du Duc de Bourgogne, Père du Roi d'aujourd'hui. Il paroissoit par ce Plan, que ce Prince avoit eu dessein d'établir des Conseils pour chaque Département, & de suivre entièrement ce qui y seroit déterminé à la pluralité des voix.

Mr. le Duc du Maine n'eut pas lieu d'être content de cette Assemblée: car outre la Tutelle du Roi qu'on lui étoit, il eut bien de la peine à conserver les prérogatives que le feu Roi avoit attachées à la qualité de Prince du Sang légitimé. Les Ducs & Pairs se déclarerent d'abord contre la présence qui avoit été accordée à ces Princes; ils portèrent leurs plaintes au Lit de Justice, & demanderent qu'ils ne fussent regardés que comme faisant partie de leur Corps, & qu'ils n'eussent d'autre rang que celui de leurs Paires. Nous verrons dans la suite les Princes

du

du Sang se déclarer aussi contre les Princes légi- PARIS.
timés.

Cette demande des Ducs n'eut point lieu pour-
lors, non plus que celle qu'ils firent encore le
même jour, que le Premier-Président, en de-
mandant leurs avis au Parlement; les salueroit
du bonnet, de même qu'il saluoit les Princes du
Sang. Mr. le Duc d'Orléans les pria de permet-
tre qu'on observât ce jour-là les usages du Par-
lement les assurant que dans peu il décideroit
cette affaire. Le Président de Novion, depuis
Prémier-Président, prit alors la parole, & ré-
pondit au Régent; que S. A. R. n'étoit point en
droit de décider de cette affaire, qui regardoit
directement la personne du Roi, que le Parle-
ment avoit l'honneur de représenter en l'absence
de S. M.; & qu'ainsi rien ne pouvoit être chan-
gé dans les coutumes du Parlement, que par le
Roi lui-même lorsqu'il seroit majeur.

Après le Lit de Justice, le Roi retourna à
Vincennes, où il demeuroit depuis la mort du
feu Roi. Il y resta jusqu'à ce que le Palais des
Tuileries fut en état de se loger. Mr. le Régent
& les Princes accompagnèrent le Roi, & ils re-
vinrent ensuite à *Paris*, chacun dans leurs Hô-
tels. On dit que le Duc du *Maine* ne fut pas
si-tôt rentré chez lui, que la Duchesse sa Feim-
me, impatiente de savoir ce qui s'étoit passé au
Lit de Justice, vint à l'instant lui en demander
des nouvelles; & elle lui fit d'assez vifs reproches;
lorsqu'il lui eut dit que le Régent éroit seul le
Maitre du Royaume & de la personne du Roi.

Aussi-tôt que le *Louvre* fut en état d'être ha-
bité, le Roi partit de *Vincennes* pour s'y rendre.

On

PARIS.

On distribua aussi des Logemens pour les Princesses & Princesses du Sang. Le Palais du *Luxembourg* fut donné à Madame la Duchesse de *Berry*, qui fit de grands changemens dans les Appartemens. Cette Princesse avoit un puissant crédit sur l'esprit du Duc d'*Orléans* son Père; aussi s'en servit-elle de façon, que tous les jours étoient marqués par de nouvelles faveurs qu'elle obtenoit. Comme elle étoit la première Princesse du Royaume, n'y ayant point alors de Reine, elle souhaita, d'avoir un Capitaine des Gardes. Il n'y avoit jamais eu jusques alors que des Reines qui eussent eu ce privilège. Mr. le Duc d'*Orléans* ne put la refuser, & ce fut le Marquis de la *Rochefoucault*, qui fut revêtu de cette Charge. Madame n'eut pas plutôt appris cette augmentation d'Officiers dans la Maison de la Duchesse sa Fille, qu'elle nomma aussi-tôt Mr. de *Harling* Capitaine de ses Gardes, c'étoit un Gentil-homme Allemand qui avoit été son Page.) Madame la Duchesse de *Berry* voulut aussi être appellée *Madame*, à l'exemple de la Princesse sa Mère. Cependant, afin qu'il n'y eût point de confusion, elle fit savoir qu'on ne diroit plus en parlant d'elle, *Madame la Duchesse de Berry*, mais *Madame, Duchesse de Berry*. De plus, elle prétendit avoir droit de se faire précédéer par des timbales & des trompettes, lorsqu'elle sortiroit en cérémonie, (ce qui n'a jamais été observé pour aucune autre que pour la Reine.) En effet, cette Princesse entra une fois dans *Paris* avec tout cet appareil en revenant de la *Muette*. Lorsqu'elle passa devant le Palais des *Tuilleries*, les Officiers des Gardes furent très étonnés

nés d'entendre les trompettes; ils représentèrent PARIS.
qu'il n'appartenoit qu'au Roi & à la Reine de
marcher avec cette pompe; & Made de Berry y
renonça, mais pour Paris seulement.

On s'imagineroit peut-être, que cette Princesse, avec tant d'amour pour la grandeur, devoit être inaccessible, & d'un commerce fort gênant pour les personnes qui avoient l'honneur de l'approcher. Cependant c'étoit tout le contraire: j'ai connu plusieurs Dames, qui avoient l'honneur de l'approcher de très près, elles m'ont toutes assuré que c'étoit la meilleure Princesse du monde. Elle n'étoit point *formaliste* sur le Cérémonial, avec la plupart des Dames; elle leur permettoit volontiers de venir chez elle en écharpe. Il est vrai qu'elle n'aimoit pas à s'habiller, & qu'ainsi il n'auroit pas été séant que les Princesses, & des Dames de la Cour, eussent paru en habit de cérémonie, elle n'y étant presque jamais. *Madame*, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, étoit beaucoup plus exacte; elle étoit toujours en habit de Cour, & ne permettoit qu'à des Dames avancées en âge, ou incommodées, de paroître autrement.

Le Duc Régent, selon la promesse qu'il avoit faite au Parlement lors de la tenue du Lit de Justice, établit différens Conseils. Il y en eut un qu'on appella *Conseil de Régence*, d'autres pour la Guerre, pour les Finances, pour la Marine, pour les Affaires étrangères. Les Ministres du feu Roi furent congédiés, à la réserve du Chancelier *Voisin*, qui demeura en place. M. *Desmarez* & Mr. de *Pontchartrain* Ministres, l'un

des

PARIS.

des Finances & l'autre de la Marine, demeurèrent tous deux sans emploi. Mr. *Desmaretz* fut inquiété dans une Chambre que Mr. le Régent établit aux *grands Augustins* pour la recherche des Gens-d'affaires. On l'appelloit la *Chambre de Justice*; le Président *Portail*, aujourd'hui Premier-Président, étoit à la tête de cette Chambre. On se promettoit de grands avantages de cet établissement; la taxe des Gens-d'affaires devoit, disoit-on, non-seulement acquitter les dettes du Roi, mais encore faire entrer des sommes considérables dans ses coffres; cependant, tout s'évapora en fumée. La Taxe se fit, à la vérité, & elle fut générale; mais comme la plupart des Gens-d'affaires avoient marié leurs Filles aux Grands du Royaume, ils en furent quittes pour peu de chose: les malheureux payèrent pour tous les uns furent condamnés aux Galères; d'autres à une Prison perpétuelle; après avoir été exposés au Pilori, où le peuple eut le plaisir de les insulter. Ce fut-là tout le profit qu'il en retira; le Roi de son côté n'en devint guères plus riche; & personne n'y gagna davantage que les Dames, qui avoient sollicité pour faire diminuer la Taxe; ce furent elles qui emportèrent presque tout le profit. Le Public en fut très incommodé: la plupart, appréhendant d'être taxés, tinrent leur argent caché, & ce métal si nécessaire devint alors si rare dans l'espace seulement de six mois, qu'il sembloit que *Louis XIV* eût emporté avec lui tout l'argent du Royaume. On commença à regretter ce Prince, & l'amour du Public pour le Régent s'évanouit bien vite. Un peu auparavant, chacun se croyoit en droit de

medire

médire du feu Roi ; & le François naturellement PARIS, léger s'imaginoit, sans trop savoir pourquoi, que la mort de *Louis XIV* alloit être le commencement d'un Siècle plus heureux. On comblloit de bénédictons le Prince qui étoit à la tête du Gouvernement, sans qu'il eût encore rien fait qui eût pu lui gagner les coeurs ; & dans très peu de tems, ce Prince, d'adoré qu'il étoit, se vit exposé aux traits de la raillerie la plus piquante. Il ne tarda guère à être informé des dispositions du Public à son égard. Je me trouvai chez *Madame*, un jour que ce Prince en parla hautement. *Il y a*, dit-il, *six mois qu'on m'adroit dans Paris*, sans que j'eusse rien fait pour cela : *aujourd'hui on me hait, je voudrois bien savoir pourquoi.* Peut-être le savoit-il, ou du moins il devoit le savoir. La rareté de l'argent en étoit l'unique cause ; & il parut dans ce tems, par la conduite que tint le Régent, que les coffres du Roi n'étoient pas bien garnis : au-lieu de faire les payemens en argent, on les fit en papier, monnoie toujours équivoque, & dont les François commençoient à se lasser. Ils avoient vit tant de fois paroître des Billers sous des noms différens, les derniers entre autres, que l'on appelloit *Billets de Monnoie*, venoient d'avoir une si triste fin ; qu'il étoit presque impossible qu'on pensât mieux de ceux qui furent introduits au commencement de la Régence sous le nom de *Billets d'Etat*. Cependant ils furent admis : on cria beaucoup, mais on les reçut ; & nous verrons bientôt les François toujours destinés à être dupes, donner dans un nouveau Système de Papier, peut-être plus spécieux ; mais aussi

Mem. Tom. I.

X

plus

PARIS.

plus ruineux que ceux qui avoient paru jusques alors.

Une autre raison, qui indisposoit encore les esprits contre le Gouvernement, c'étoit l'incertitude du Palais Royal. Rien n'étoit stable, on détruisoit le jour, ce qu'on avoit fait la veille. Le Régent, qui étoit vraiment un bon Prince & très affable, sembloit se livrer à trop de monde; aucun demandeur n'étoit refusé; souvent la même chose étoit promise à deux personnes, & un troisième l'obtenoit. On promettoit Pensions, Gratifications, Emplois, & rarement tenoit-on sa promesse. Bien loin de-là, on supposa plusieurs Pensions; & la mienne, que j'avois eu bien de la peine à obtenir, fut du nombre de celles qu'on retrancha. Je fis quelques mouvements pour me faire rétablir. Mais tout ce que je pus obtenir, ce fut une promesse que ma Pension me seroit rendue au-plus-tôt. Cette promesse est encore à tenir.

Tous ces retranchemens de Pensions, joints à la réforme considérable que l'on fit dans les Troupes, réduisirent bien des personnes à la mendicité. Je vis dans ce tems-là des Chevaliers de S. Louis attendre la brune pour demander dans les Places publiques. De cette extrême misère s'ensuivirent, comme on se l'imagine aisément, des vols & des assassinats; de sorte que dans tout ce tems-là Paris ressemblloit assez à un Bois. L'appréhension où j'étois de participer à la misère commune, m'engagea à faire ma cour à Madame plus assidûment que jamais. Je la suppliai très instamment de m'honorer de sa protection auprès de Mr. le Régent. Cette Princesse me

répon-

répondit: qu'elle avoit résolu de ne se mêler de PARIS. rien, que cependant je ne devois point être inquiet: qu'il n'étoit pas nécessaire qu'elle parlât pour moi au Prince son fils, puisqu'il étoit naturellement porté à me faire plaisir; mais que pour le présent, il étoit si accablé d'affaires & de sollicitations, qu'il faloit nécessairement que j'eusse encore patience pendant quelque tems. Je lui répondis, que j'attendrois volontiers autant qu'il plairoit à S. A. R.; mais que j'appréhendois fort de n'être pas en situation d'attendre longtems. Madame me répondit: *Il y a remède à tout: trouvez-vous demain dans mon Cabinet l'issu de mon diner.* Je me rendis ponctuellement à ses ordres. Je la trouvai seule; elle me dit en me voyant: *Je suis une pauvre Veuve qui ne peux pas faire de grands biens; mais j'ai intention de vous faire plaisir.* Elle m'ordonna ensuite d'ouvrir un Bureau dont elle me donna la clé, & d'en tirer un sac qui étoit dans un coin, & dans lequel il y avoit 3000 livres en or. Je les reçus avec toute la reconnaissance possible, & cette nouvelle marque de bonté m'attacha plus que jamais à S. A. R.

Les Ducs & Pairs renouvellèrent dans ce même tems une demande qu'ils avoient déjà faite au Parlement, touchant le salut qu'ils prétendoient devoir leur être donné par le Premier Président, lorsqu'il vient prendre leurs avis: ils demandèrent outre cela plusieurs prérogatives sur la Noblesse; ces Messieurs vouloient faire un Corps mitoyen entre les Princes du Sang, & ce qu'on appelle Gentilshommes. Mr. le Régent leur répondit, que pour lui, il n'avoit jamais reconnu que trois Ordres, le Clergé, la Noblesse, &

PARIS.

le Tiers Etat; & que c'étoit à eux de choisir, sans vouloir faire un établissement chimérique dont on n'avoit jamais eu d'exemples. Les Ducs demandoient encore de n'être point obligés dans une affaire de tirer l'épée contre un simple Gentilhomme. Mr. le Duc de *la Feuillade* refusa de signer cette Requête, parce que, disoit-il, il ne vouloit pas être exposé à recevoir impunément une insulte de la part d'un Gentilhomme.

Le Parlement ne daigna pas répondre au Mémoire des Ducs; il se contenta de soutenir ce qu'avoit avancé le Président de *Novion*, que c'étoit au Roi seul à décider sur de telles prétentions, & qu'ainsi il falloit attendre la Majorité de S. M. La Noblesse ne traita pas la demande des Ducs avec la même indifférence que le Parlement; ils s'assemblèrent pour délibérer sur la conduite qu'ils devoient tenir: mais il vint un ordre qui leur défendit de continuer leurs Assemblées. Cependant, malgré les défenses, ils concertèrent entre eux un Mémoire qui fut présenté au Roi. Leur conduite déplut à la Cour, & plusieurs d'entre les Nobles que l'on savoit avoir le plus de part au Mémoire, furent arrêtés & conduits à la *Bastille*. Les Ducs s'étoient aussi assemblés de leur côté chez Mr. l'Archevêque de *Reims*, depuis Cardinal de *Mailly*. Enfin le résultat de toutes ces allées & venues de part & d'autre fut une Déclaration que donna S. M. par laquelle il fut réglé que tout demeureroit dans le même état que du vivant du feu Roi, sans préjudicier aux droits des deux parties. Un zélé Parlementaire, ne pouvant apparemment pas digérer que des prétentions aussi frivoles que celle des Ducs demeuraient

rasseign sans replique, publia un Ecrit assez long, PARIS. par lequel il prétendoit prouver que plusieurs d'entre les Ducs n'étoient pas Gentilshommes, & que la plupart de ceux qui formoient le Parlement étoient sans contredit d'une naissance plus distinguée, que ceux qui étoient décorés du titre de Ducs. Je ne sais si *Henri IV* eût laissé indécise la prétention des Ducs, lui, qui assez souvent faisoit l'honneur à la Noblesse de se dire Gentilhomme.

Ce fut dans ce même tems que les Princes du Sang présentèrent une Requête à S. M. contre les Princes légitimés. Les premiers voyoient avec peine ceux-ci occuper un rang pareil au leur, & partager avec eux le droit de succéder à la Couronne. Ils demanderent donc, que les Princes légitimés, le Duc du *Maine* & le Comte de *Toulouse*, & leurs descendants, fussent déclarés déchus du rang de Princes du sang; & que l'on biffât des Registres du Parlement la Déclaration du feu Roi, qui déclaroit ces Princes habiles à succéder à la Couronne.

Les Princes légitimés présentèrent de leur côté un Mémoire au Roi, par lequel ils représentoient à S. M. que la demande des Princes du Sang étoit contraire à son autorité; que les Souverains avoient toujours eu la liberté d'accorder tels honneurs qu'ils avoient jugé à propos, soit à la Cour, soit au Parlement; & que d'ailleurs le feu Roi, en les déclarant Princes du Sang, l'avoit fait de la manière la plus authentique, la Déclaration qui leur donnoit cette Dignité ayant été enregistrée au Parlement en présence, & même de l'avis des Princes du Sang, & des Ducs & Pairs.

Il parut alors différens Ecrits de part & d'autre, pour prouver la justice de la Cause que

PARIS,

chacun soutenoit. Les Princes légitimés en revenoient toujours à dire, que les Rois étoient les maîtres absolus des graces, & que les Rois prédecesseurs de *Louis XIV* avoient accordé autrefois, sans aucune opposition, les mêmes priviléges dont on vouloit les dépouiller. Ils citoient pour exemple la Maison de *Longueville*, dont les descendans avoient toujours eu le rang de Princes du Sang. Ils rapportèrent aussi l'exemple de plusieurs Bâtards, qui avoient succédé à la Couronne dans la première & la seconde Race; & que si la même chose n'étoit point arrivée dans la troisième, c'étoit parce que le cas ne s'étoit point présenté.

Les Princes du Sang repliquèrent amplement & solidement au Mémoire des Princes légitimés. Ils avancèrent que le Roi, quelque grande que fût son autorité, ne pouvoit cependant pas accorder des prérogatives qui étoient attachées à la seule naissance; qu'un Bâtard étoit un homme sans Père, sans Mère, sans alliance &c. & par conséquent incapable de tenir un rang, que le sang seul peut donner: que d'ailleurs, la prétention des Princes légitimés priveroit la Nation du droit qu'elle a d'appeler à la Couronne telle Maison que bon lui sembleroit, en cas que la Maison Royale vint à s'éteindre.

Ce Mémoire fut réfuté par un autre, & ce dernier eut une Replique. Enfin les esprits s'échauffèrent au point, que pour éteindre toute querelle, le Roi fut obligé de parler. Il déclara solennellement, que les Princes légitimés jouiroient pendant leur vie du rang de Princes du Sang; mais qu'ils ne pourroient succéder à la Couronne.

Cette

Cette déclaration fut en apparence assez bien re- PARIS. que des deux Parties : mais peut-être aussi fut-elle la cause de quelques évènemens , qui dans la suite ne donnèrent pas peu d'inquiétude au Duc Régent. J'aurai bientôt occasion de vous en parler.

Dans le tems que ces choses se passoient en France , il y avoit en Angleterre des mouvemens d'une bien plus grande conséquence. On s'attendoit à une révolution en faveur du Chevalier de *S. George*. Ce Prince venoit de partir pour l'Ecosse : il sortoit de *Commerci* en Lorraine , où il avoit passé quelque tems chez le Prince de *Vaudemont*. Il s'embarqua entre *Ostende & Dunkerque* , & fit heureusement le trajet. En arrivant , il trouva un Parti considérable qui s'étoit déclaré pour lui. Tout sembloit d'abord favoriser ce Prince ; nombre de personnes vinrent le reconnoître pour Roi , & il fut servi en cette qualité. Mais son bonheur fut de courte durée , & il se vit obligé de se retirer avec précipitation , d'un Pays où on le menaçoit de lui faire un mauvais parti.

Bien des personnes ont cru que cette entreprise auroit réussi , si ce Prince eût témoigné moins de zèle pour la Catholique. On lui demandoit qu'il promit de conserver les Privileges de l'Ecosse en ce qui regardoit les affaires de la Religion ; mais il ne voulut jamais y entendre. Bien plus , il se leva un jour de table sans avoir mangé , parce qu'un Ecclésiastique Anglican avoit bénî les viandes ; & il protesta dans cette occasion , qu'il ne mangeroit jamais de ce qu'un Hérétique auroit prétendu bénir. Ce grand zèle de Religion, peut-être trop marqué dans des circonstances où il pou-

X 4 voit

PARIS.

voit se taire sans crime, éloigna de lui tous les Protestans d'Ecosse, dont la plupart s'étoient déjà déclarés en sa faveur. J'étois présent lorsqu'on fit le rapport de tout ceci à Mr. le Duc d'Orléans. Il repondit: *Si tout cela est vrai, il n'est pas étonnant qu'il n'ait pas réussi; je le regarde comme un Prince perdu.* Je remarquai en même tems sur son visage, & sur celui de *Madame*, un certain air de satisfaction, qui me fit connoître qu'ils voyoient avec plaisir l'Électeur de Hanover s'affermir sur le Trône d'Angleterre.

Le Chevalier de *S. George* revint en France, il passa tout le Royaume incognito, & fut se réfugier à *Avignon*. Les Anglois firent tout ce qu'ils purent auprès du Duc Régent, pour l'engager à faire arrêter ce Prince; ils lui demandèrent aussi qu'il cassât tous les Officiers Anglois où Irlandais, qui étaient au service de France; avoient pris le parti du Prétendant. Le Régent ne les satisfit qu'à moitié, & il se contenta de casser les Officiers. Le Chevalier de *S. George* fut vivement poursuivi: on dit même qu'il y eut un Mylord qui courut après lui assez long-tems, dans le dessein de le tuer: mais ce Prince échapa à ce danger, par la diligence avec laquelle il se retira à *Avignon*. En quittant l'Ecosse, il avoit été obligé d'abandonner plusieurs Seigneurs qui l'avoient suivi, entre autres le Duc de *Liria*, Fils du Maréchal de *Berwick* Fils-naturel de *Jaques II*. Ce Duc eut bien de la peine à regagner la France; il courut même un bruit pendant long-tems, qu'après avoir été fait prisonnier, il avoit enfin eu le même sort que Mylord *Derwentwater*, qui avoit eu la tête tranchée à *Londres*.

Les

Les François virent avec peine que la fortune PARIS, étoit toujours constamment contraire au Chevalier de S. George, & on ne put s'empêcher de plaindre la Reine sa Mère, qui par ce contre-tems vit accroître ses douleurs. Cette Princesse avoit ruiné une partie de ses Amis, qui avoient fait des efforts extraordinaires pour subvenir aux frais de cette Expédition.

Quoiqué la Maison d'Orléans ne fût pas bien sensible à l'infortune du Chevalier de S. George, cela n'empêcha pas que Madame n'allât à Chaillet, pour faire compliment à la Reine sur ses nouveaux malheurs. Je me trouvai au Palais Royal, lorsque Madame revint de cette visite; & elle me fit l'honneur de me dire, qu'elle venoit de pleurer de bon cœur. Je feignis d'ignorer le sujet de ses larmes, & je pris la liberté de lui demander ce qui pouvoit l'avoir affligée. La pauvre Reine d'Angleterre, me-dit elle, m'a fait grand' pitié. *Je viens bien de pleurer avec elle.* Je ne pus m'empêcher de témoigner à Madame, combien j'érois surpris de cette affliction, m'imaginant qu'elle s'intéressoit plus pour la Maison qui gouvernoit l'Angleterre, que pour un Prince qui lui étoit étranger, & d'ailleurs accoutumé à la disgrâce. *Vous avez raison,* me dit Madame, *tous ceux qui appartiennent à feu ma Tante me sont chers, & je leur souhaite du bien.* Mais cette pauvre Reine est si touchée, il semble que ce soit d'aujourd'hui qu'elle perd la Couronne d'Angleterre. Mais que faire Il faudra bien qu'elle se console, sa destinée n'est pas d'être heureuse; & malheureux pour malheureux, j'aime mieux que ce soit elle

P A R I S .

que le Roi d'Angleterre. Il ne faut pourtant pas le dire. Mad. de D... étant entrée un moment après, Madame lui dit qu'elle avoit été chez la Reine d'Angleterre, & qu'elle avoit crû être chez la Nymph Aréthuse. Madame de D... lui repondit, qu'il n'étoit pas étonnant de voir repandre des larmes aux personnes aussi affligées que l'étoit la Reine. Bon ! lui repliqua Madame, est-ce qu'après trente ans de malheurs on ne doit pas y être fait ? C'est ainsi que cette Princesse esfuyoit les larmes qu'elle venoit de repandre abondamment.

La belle saison étant venue, Madame fut à S. Cloud : elle emmena avec elle Mademoiselle de Chartres, aujourd'hui Abbesse de Chelles, & Mademoiselle de Valois, aujourd'hui Princesse de Modène. Madame passa tout l'Eté à S. Cloud, ce qui m'y fit faire plusieurs voyages. Je lui parlai de ma situation, & la suppliai de vouloir intercéder pour moi auprès du Duc son Fils. Elle me le promettoit toujours, & ne le faisoit jamais ; & cependant elle disoit à tous ceux qui lui parloient de moi, qu'elle me vouloit du bien ; pendant que d'un autre côté cette Princesse qui haïssoit mortellement S.... Gentilhomme Prussien, pressoit vivement le Duc son Fils de lui faire du bien. J'étois présent, un jour qu'elle sollicitoit pour lui. Après que Mr. le Duc d'Orléans se fut retiré, elle m'appella & me dit : Vous avez entendu comme j'ai pris les intérêts de S... cependant je puis vous assurer qu'il ne le mérite pas. Madame dit alors des choses étonnantes au desavantage de S.... Je pris la liberté de défendre sa cause, & d'assurer

S. A.

S. A. R. qu'on lui avoit fait de faux rapports. PARIS.
 Comment ! me dit Madame, *oseriez-vous nier*
qu'il ait eu le poignet coupé pour avoir contre-
fait le seing du Roi de Dannemarc ? Comme
 je savois l'avanture de S..., à la Cour de Dan-
 nemarc, & qu'il ne s'étoit agi d'aucune affaire
 de cette nature, & qu'outre cela je savois qu'il
 avoit perdu le bras droit d'une chute qu'il avoit
 faite, je représentai à Madame, qu'il me sem-
 blloit qu'on se contentoit de couper le poignet
 pour le crime dont elle soupçonoit S..., & que
 cependant il avoit le bras coupé près de l'épaule.
Ah ! me dit la Princesse, c'est qu'on le lui a coupé
deux fois. Mais, Madame, repliquai-je aussitôt,
V. A. R. protégeroit-elle un homme capable
d'une telle imposture ? J'ai des raisons pour cela,
 me dit-elle. Je n'osai pousser plus loin la
 curiosité. Mais enfin Mr. de S... extrême-
 ment hâti obtint ce qu'il souhaitoit; & moi,
 à qui on vouloit du bien, il me fut impossible
 d'obtenir même un refus positif, qui auroit
 du moins servi à me des-abuser & à me faire
 jeter les yeux ailleurs.

Pendant que Madame étoit à *S. Cloud*, Ma-
 dame la Duchesse de *Berry* faisoit son séjour à
Meudon. Quelquefois elle venoit faire un tour
 à Paris. J'ai eu l'honneur de faire ma cour as-
 sez souvent à cette Princesse. Elle étoit bonne,
 généreuse, & demandoit assez volontiers des gra-
 ces au Régent son Père, qui rarement la refusoit;
 desorte que d'avoir sa protection, étoit un moyen
 sûr pour aller loin. Le Comte de R.... jeune
 homme de qualité & qui avoit commencé par
 être Lieutenant des Gardes de la Princesse, fut
 mieux

PARIS.

mieux que personne gagner les bonnes graces de sa Maitresse. Je l'ai connu quelque tems avant sa fortune; il étoit alors Lieutenant dans le Régiment du Roi, assez mal dans ses affaires, & par conséquent peu en état de voir un certain monde, du moins de la façon dont il l'auroit souhaité. Le hazard le plaça chez Madame la Duchesse de *Berry*: elle cherchoit un homme de naissance, qui voulût étre Lieutenant de ses Gardes, car jusques alors cette Charge n'avoit été exercée que par des personnes d'une naissance ordinaire; ce qui faisoit aussi, que peu de gens s'empressoient à en faire la demande. *R...* crut avec raison, que sa situation présente le dispensoit de faire attention à de pareils scrupules; il parla à sa Sœur, qui étoit Dame du Palais de Madame de *Berry*, du dessein qu'il avoit de se présenter. Il le fit en effet, & fut reçu. Il en fit les fonctions assez longtems, sans que la Princesse le remarquât plus qu'aucun autre de ses Officiers. Voici ce qui commença à le faire connaître. Un jour que la Princesse sortoit, elle remarqua que *R...* suivant le devoir de sa Charge, n'étoit point à cheval à la portière de son carosse. Elle en parla à Mr. de la *Rochefoucault* Capitaine de ses Gardes. Cet Officier aimoit *R...* & de plus étoit naturellement porté à rendre service. Il dit à la Princesse, que *R...* étoit incommodé; mais qu'indépendamment de cette incommodité, ayant l'honneur d'être Gentilhomme, il avoit peine à faire le galopin à la portière du carosse, tandis que plusieurs Officiers de la Maison, qui ne le valoient pas, étoient dans le carosse de suite. La Duchesse de *Berry*, qui étoit bonne Maitresse, ordonna sur le champ que son Lieutenant des Gardes auroit place

place dans le carosse de suite. *R...* la remercia, & PARIS. fut plus assidu que jamais à faire sa cour. Mad. de *M...* dans la suite parla si avantageusement de *R...* que la Princesse lui parla elle-même plusieurs fois : elle reconnut que Madame de *M...* lui avoit dit la vérité, & que *R...* méritoit qu'elle lui voulût du bien. Il eut bientôt une fortune brillante, meubles, habits, équipages superbes ; elle lui fit même donner plusieurs Régimens, dont il se défaisoit avantageusement. Ce qui fait l'éloge de *R...* dans sa fortune, c'est qu'il ne s'en est jamais fait accroire : toujours également bon & poli, ses anciens Amis l'ont toujours trouvé le même, & assez souvent il leur a rendu de services importans. Il eut dans la suite quelque démêlé avec le Duc Régent, qui le fit exiler à son Régiment. Ce fut pendant cet exil que la Duchesse de Berry mourut à la Muette, le 20 Juillet 1719, agée seulement de 24 ans.

Cependant le Roi, qui depuis son retour de *Vincennes* étoit toujours demeuré à *Paris*, passa des mains des Femmes entre celles des Hommes. On lui donna pour Gouverneur Mr. le Maréchal de *Villeroy*. Ce choix fut fort applaudi ; on le connoissoit pour un de ces Courtisans de la vieille Roche, & tout le monde étoit persuadé de son zèle & de son attachement pour la personne du Roi. La santé de ce jeune Prince étoit si délicate, qu'on ne pouvoit apporter trop de soins pour la fortifier. Le Maréchal, tout âgé qu'il étoit, répondit parfaitement à ce qu'on attendoit de lui : il s'acquittoit de sa Charge avec une assiduité extraordinaire, & il ne quittoit jamais S. M. de vue. Le Poste qu'occupoit ce Seigneur éant le plus honorable que l'on peut souhaiter en France, il le trouva bientôt des envieux qui cherchèrent, mais en vain, à détruire

PARIS.

détruire dans l'esprit du Public la bonne idée que l'on s'étoit formée du Maréchal. Ils avouoient qu'il étoit très propre à apprendre au jeune Monarque , à marcher & à saluer en Roi , à mettre bien son chapeau , & aborder poliment une Dame & autres choses de cette nature ; mais qu'il n'étoit nullement propre à lui donner des sentimens convenables a son rang , & qu'il ne pouvoit jamais le faire penser en Roi. La suite à fait voir de quoi étoit capable le Maréchal , & le jeune Prince donna bientôt des preuves qu'on lui avoit appris non-seulement à marcher , mais à penser en Roi. Je me souviens d'un trait qui fait bien voir qu'il étoit très persuadé qu'il étoit le seul Maitre dans son Royaume , & qu'il n'y avoit personne au-dessus de lui. Madame étant venue aux *Tuileries* pour faire sa cour , ne fit qu'une très courte visite , parce qu'elle alloit entendre la *Messe* : elle dit au Roi en se retirant , qu'elle alloit voir un plus grand Seigneur que lui. Ce jeune Prince parut un peu surpris ; mais après un moment de réflexion , il répondit à Madame : *Sans doute , Madame , que vous allez prier Dieu.* Un autre jour , les Comédiens François ayant représenté devant S. M. la Tragédie d'*Athalie* , on dit que ce Prince ne put supporter sans impatience le jeune *Zoas* assis sur le Trône : il s'imaginoit que c'étoit un second Roi. Il ne voulut pas même applaudir l'Enfant qui avoit parfaitement bien joué le rôle de *Zoas*. Ces traits montrent assez , qu'on lui avoit inspiré des sentimens convenables à sa Dignité , & que peut-être ne cédera-t-il en rien à son auguste Bisaïeul.

Pour

Pour ce qui concerne mes affaires, j'avois PARIS, le chagrin de les voir toujours dans la même situation. Ce n'étoit assûrément pas faute de sollicitation de ma part, ou de promesses de la part du Régent; mais enfin rien ne finissoit, & j'étois alors aussi peu avancé qu'à mon arrivée en France, à cela près, que j'avois bien moins d'argent. Cependant, la passion que j'avois d'entrer au Service m'empêcha de me rebuter, & fermant les yeux sur le peu d'apparence qu'il y avoit de réussir, je recommençai à solliciter. Le séjour que je faisois à Paris m'étant extrêmement ruineux, ceux qui me connoissoient particulièrement, ne pouvoient comprendre comment je faisois pour me soutenir. Mademoiselle de Pöllnitz apprit bientôt que je n'avois encore rien obtenu en France, & que cependant je m'obstinois à y demeurer; elle avoit peine à digérer la dépense qu'elle sentoit bien que j'étois obligé de faire; & comme mes biens lui étoient substitués, elle s'imaginoit que l'argent que je dépensois en France étoit un bien que je lui dérobois: Elle résolut de me faire sortir de Paris, sachant bien que par-tout ailleurs on se soutient à moins de fraix. Pour réussir dans son dessein, elle pria la Princesse de G... qui étoit en commerce de Lettres avec Madame, d'écrire à S. A. R. & de la prier de ne me plus protéger, parce que je ne méritois pas ses bontés. La Lettre fut écrite & envoyée à Madame, qui m'en dit tout le contenu. Elle étoit assaillonnée de façon, que ma Cousine pouvoit se vanter d'être bien servie. S. A. R. m'assura que cette Lettre ne feroit point d'impression sur

PARIS.

sur son esprit , & qu'elle continueroit toujours d'avoir des bontés pour moi. Je remerciai très humblement la Princesse , & je me retirai vivement piqué contre ma Cousine ; & dans mes premiers mouvements de colère , je lui écrivis une Lettre dans laquelle je ne la ménageai pas. Comme elle avoit véritablement beaucoup d'esprit , elle me répondit sur le même ton. Je repliquai , elle de son côté fit la même chose , & ainsi nous entrînâmes pendant quelque tems un commerce de Lettres , où nous nous disions de fort jolies choses.

Pour comble de bonheur , je fus attaqué d'un débordement de Bile , qui fut suivi de la Jaunisse. Cette maladie me mit à deux doigts de la mort. Mes Amis ne m'abandonnèrent point , & entre autres l'Abbé d'Asfeld fut celui à qui je peux dire avoir le plus d'obligation. Il me pria de faire quelque réflexion sur mon état ; & comme il savoit que je n'étois point Catholique , & que les préjugés dans lesquels j'avois été élevé me donnoient beaucoup d'éloignement d'un parti contraire , il me conjura de lui permettre de me parler de Religion , seulement une heure par jour. J'y consentis avec plaisir. Tout le monde sait avec quelle force & quelle onction il en parle. Il continua ses visites pendant toute ma maladie , qui insensiblement se dissipâ. Je fus si touché de ce qu'il me dit , que je lui promis de me faire instruire aussi-tôt que je seroïs rétabli. Je lui tins parole , dès que je fus en état de sortir. Il me donna la connoissance du P. Denis , Carme déchauslé. Quelques conférences avec ce bon Père achevèrent ce que l'Abbé d'Asfeld avoit

avoit commencé ; de façon que peu de tems PARIS,
après je fis publiquement ma Profession de Foi
* entre les mains du P. Denis , dans l'Eglise de
son Couvent , en présence d'un nombre infini
de personnes de qualité. Mr. le Marquis d'As-
feld & l'Abbé son Frère me servirent de Te-
moins , & signèrent comme moi ma Profession
de Foi. La Cérémonie finie , je fus assailli de
toutes parts d'embrassades de la part de quan-
tité de personnes , dont les trois quarts m'étoient
inconnues , mais qui par zèle de Religion vou-
loient me faire connoître la joie qu'ils avoient
de me voir reçu dans le sein de l'Eglise. Je re-
çus la Communion la même Semaine , le jour
de la Toussaints. Enfin je fus voir Mr. le Car-
dinal de Noailles , qui me fit un très beau dis-
cours , pour m'exhorter à être ferme dans la
Religion que j'avois embrassée.

La nouvelle de ma Conversion fut bien-tôt ré-
pandue en Allemagne , & ma bonne Cousine ne
manqua pas de décrier cette démarche , aussi-bien
que l'auroient pu faire Luther & Calvin. La
même Princesse qui m'avoit déjà si bien recom-
mandé à Madame , lui écrivit encore , que mon
changement de Religion ne devoit point la sur-
prendre , & que c'étoit une cérémonie que j'avois
déjà faite deux ou trois fois. Ce trait ne fit dans
l'esprit de Madame , guères plus d'impression que
le premier. Pour moi , je ne fis pas beaucoup
d'attention aux discours de mes Ennemis ; &

Mem. Tome I.

Y

même

* (On a insérè à la fin du II. Volume la Profes-
sion de Foi de l'Auteur , telle qu'il la présenta quel-
que tems après au Cardinal à Rome .

PARIS. même pour ne plus entendre parler d'eux, je dis-continuai d'aller au Palais Royal, où Madame de meuroit depuis qu'elle avoit quitté *S. Cloud*.

Je passai l'Hiver de 1717 assez désagréablement, c'est à dire, que je manquai d'argent; & sans ce métal, Paris est aussi ennuyeux que le Désert le plus reculé. Bientôt je fus obligé de de mettre bas mon Equipage, & enfin je me vis contraint de vendre une partie de mes hardes, pour satisfaire à des dettes criardes. Avec tout cela je ne pus me garantir de l'affront que me fit un de mes Crédanciers, sans doute plus affamé que les autres. Malgré la parole qu'il m'avoit donnée d'attendre un mois, il me fit arrêter au petit Marché du Fauxbourg *S. Germain*, & tout de suite, je fus conduit à l'Abbaye. Cette aventure auroit pu être très fâcheuse pour moi, si je n'eusse été secouru le jour même par Mr. de N.... Conseiller au Parlement. Je le fis avertir aussi-tôt que j'eus été arrêté; il vint me trouver à l'instant, & se donna pour caution de ce que je pouvois devoir. Mon Crédancier, qui ne vouloit entendre qu'à l'argent comptant, refusa la caution. Mr. de N.... piqué au vif de ce refus écrivit un mot à Mr. le Premier Président, & lui demanda ma liberté. Je l'obtins sur le champ sans argent, & le Crédancier n'eut pas même de caution. Mr. de N.... pour m'obliger entièrement, obtint pour moi un Arrêt de défense, de sorte que mes Crédanciers ne pouvoient plus m'inquiéter. C'étoit en vérité le plus grand service que l'on pût me rendre, dans la situation où je me trouvois pour-lors.

Au

Au sortir de cette avanture, je donnai dans PARIS, une autre, moins chagrinante à la vérité, mais cependant fort ennuyeuse. Je fis connoissance chez Madame la Présidente de P.... avec une Veuve vieille, riche, laide, avare & folle; & pour comble de perfection, aimant les Procès à la fureur. Ces grandes qualités n'empêchoient pas qu'il n'y eût nombre d'Agréables qui cherchoient à faire leur cour, & aspiroient à faire un mariage qui paroissoit devoir être avantageux. La Veuve ne pouvoit se déterminer: ce n'étoit pas qu'elle n'eût grande envie de se marier; mais elle exigeoit des conditions si extraordinaires, que les Galans se retiroient aussi-tôt. Madame la Présidente de P... qui connoissoit la Dame, & encore mieux ma situation, me conseilla de tenter fortune: elle me promit de me servir. En effet elle le fit si à propos, que les soins que je me donnai pour plaire à la Dame ne furent point inutiles. Elle m'offrit un appartement dans sa maison; en un mot, elle me fit entendre que je pouvois tout espérer. J'avois un peu de peine à me résoudre d'accepter la proposition, quoiqu'elle fût très avantageuse. Ma principale raison étoit le défaut d'argent: j'aurois voulu paroître un peu étoffé en arrivant dans cette maison. Heureusement mon Hôtelle, qui étoit une de ces Intrigantes dont Paris fourmille, me tira d'embarras. Elle vit tout d'un coup de quoi il étoit question, & de concert avec un Valet de chambre Italien que j'avois depuis quelque tems, elle me fit trouver aisément tout ce qu'il me falloit pour paroître avec éclat. J'augmentai alors mon Domestique, je pris de

PARIS.

livrées fort belles; en un mot, tout mon équipage fut en peu de jours plus brillant que jamais. Tout cela, à crédit, à la vérité; mais bientôt notre Vieille, quoiqu'avare, me tira d'affaire. De mon côté, il falut jouer un rôle très embarrassant: je fus obligé de contrefaire l'amoureuse de la plus désagréable Femme de l'Univers, précisément dans le tems que j'aimois encore Madame de R... qui étoit sans contredit une des plus belles personnes que l'on pût voir. Ce ne fut pas là tout: pour imiter les personnes du bon air, la Dame voulut aussi être jalouse. Elle me faisoit suivre par-tout, à peine osois-je la quitter un instant. Le plus souvent nous sortions ensemble: dès les huit heures du matin, nous étions au Palais à importuner les Juges, ou à faire enrager les Avocats & Procureurs. Au sortir du Palais, cette bonne Dame revenoit chez elle, & se mettoit à sa Toilette. J'y assissois dans un fauteuil, ou j'avois tout le tems de m'ennuyer. Il est vrai que les premiers jours j'eus quelque plaisir à voir de près par quels moyens un visage très dégoûtant peut quelquefois devenir passable. Tout chez ma Vieille étoit artificiel: je ne crois pas qu'un portrait usé plus de couleurs, qu'il en falloit pour lui recrépir le visage. Ses habits étoient riches, & aussi recherchés que tout le reste. Un commerce aussi ennuyeux que l'étoit celui-là, me dégoûtoit horriblement; mais cependant, lorsque je pensois à la situation où je m'étois réduit par mes extravagances, je sentois qu'il étoit de mon intérêt de ne point rompre. Je continuai donc mon rôle d'amoureux. Enfin, appréhendant de succomber d'ennuis

nui, je commençai à parler fortement de mariage: PARIS.
 mais la bonne Dame disoit toujours qu'il n'étoit
 pas encore tems, & qu'elle vouloit encore m'é-
 prouver. A la fin elle si détermina, mais à des
 conditions si extraordinaires, qu'en vérité j'aurois
 renoncé à toute autre alliance vingt fois plus
 avantageuse. Je pris le parti d'abandonner cette
 folle, & de me retirer. Je pensai à faire un nou-
 veau Voyage à Berlin, pour y régler mes affaires
 & vendre ma Terre, si Mademoiselle de Pöllnitz
 vouloit y consentir. Je différai mon départ de
 quelque tems, pour voir le Czar de Russie qui
 devoit dans peu arriver à Paris.

Ce Monarque, attiré par la seule curiosité,
 venoit d'une extrémité de l'Europe pour voir
 la Cour de France. On voulut lui faire une
 Entrée publique, mais il souhaita d'être reçu
 sans cérémonie. *Verton*, Maitre d'Hôtel du Roi,
 fut le recevoir jusques sur la frontière: il le
 conduisit jusqu'à *Amiens*, où le Marquis de
Nesle le complimenta de la part du Roi; il l'ac-
 compagnia ensuite jusques à moitié chemin de
Paris. Mr. le Maréchal de *Tessé*, qui étoit chargé
 d'accompagner ce Prince tout le tems qu'il de-
 voit demeurer en France, fut aussi à sa ren-
 contre. Le Czar arriva au *Louvre* à dix heures
 du soir; on le conduisit dans l'Apartment de
 la Reine-Mère, qu'on avoit superbement meublé.
 Quelques momens après son arrivée, Mr.
 le Maréchal de *Villeroy* vint lui faire des excu-
 ses de la part du Roi, de ce qu'il ne s'étoit pas
 trouvé à son arrivée au *Louvre*, la santé & l'âge
 de S. M. ne lui permettant pas de veiller si tard.
 On dit que le Czar ne fut pas trop content

PARIS.

de cette excuse , ni de ce que le Régent n'étoit pas venu au devant de lui. Ce qui est sûr, c'est qu'il parut de très mauvaise humeur pendant toute la soirée : il refusa de souper , & ne prit qu'un verre de bierre. Il ne voulut pas demeurer au *Louvre* , disant que les meubles de son Apartment étoient trop riches , & que ses gens qui étoient malpropres pourroient les gâter. Il étoit une heure après minuit , lorsqu'il plut au *Czar* de déloger ; & le Maréchal de *Tessé* le seroit trouvé très embarrassé , sans la précaution qu'on avoit eue de faire meubler l'Hôtel de *Lesdiguières*. Le *Czar* trouva encore cet Hôtel trop richement meublé , & quelques instances qu'on put lui faire , il ne voulut point coucher dans un lit magnifique que l'on avoit tendu dans l'Apartment qu'il devoit occuper : il se fit dresser un petit lit dans une Garderobe. Le lendemain , le Régent vint lui rendre visite : le Prince de *Kourakin* , Ambassadeur du *Czar* en Hollande , leur servit d'Interprète. La visite dura près d'une heure : ce fut là qu'on régla tout le Cérémonial qui devoit être observé à l'égard du Monarque Russien.

Le Roi fut le voir le premier ; il partit du Palais des *Tuileries* , accompagné des principaux Seigneurs & Officiers de la Couronne. Le *Czar* reçut S. M. à la descente du carosse , il le prit entre ses bras , avec un transport de tendresse qui parut un peu étonner le jeune Monarque. Il dit au *Czar* , qu'il étoit bien aise de le savoir heureusement arrivé à *Paris* ; qu'il souhaitoit que le séjour qu'il feroit dans ses Etats pût lui faire plaisir ; qu'il y seroit respecté comme lui même , & qu'il

& qu'il avoit donné ses ordres pour que son ser- PARIS.
vice paſſât toujours devant le ſien. Enſuite les
deux Monarques fe donnant le main, paſſèrent
dans une chambre où on avoit placé deux fau-
teuils. Le Czar, comme Etranger, garda la
droite. Mr. le Duc du Maine & Mr. le Maréchal
de Villeroy étoient derrière le fauteuil du Roi,
& répondroient aux questions que le Czar faifoit
à S. M. La visite fut courte; le Roi fe leva le
prémier, & le Czar l'accompagna jusqu'au caroſſe.
En prenant congé de S. M. il le prit encore une
fois entre les bras, & en le levant plus haut que
lui, il lui dit, qu'il ſouhaitoit que ſa grandeur &
ſa puissance pût surpasser celle du ſen Roi *Louis XIV.* Il aida au Roi à monter en caroſſe, & ne
ſe retira que lorsque S. M. fut en marche.

Le lendemain, le Czar vint aux Tuileries. Il
étoit ſeul dans le fond du caroſſe du Roi; les
principaux Seigneurs de ſa Cour étoient aux por-
tières & ſur le devant. Le cortège étoit le même
que celui du Roi, lorsqu'il ſort. Aussi-tôt qu'il
fut entré dans la Cour, le Roi fe rendit à la
porte du Château, & le reçut à la descente du
caroſſe. Il le conduiſit enſuite dans ſon Apar-
tement, le Czar étant toujours à la droite du
Roi. Je n'ai jamais vu plus de monde qu'il y en
avoit ce jour-là aux Tuileries, à peine y avoit-il
aſſez de place pour que les deux Monarques
puſſent paſſer. Le Czar témoignoit de grandes
attentions pour le Roi; il le tenoit d'une main,
& de l'autre il ſembloit vouloir éloigner ceux qui
ſ'approchoient de trop près. La visite ne fut pas
plus longue, que celle que le Roi avoit faite
à ce Prince. S. M. le reconduiſit jusqu'au caroſſe.

PARIS.

Le *Czar* retourna à son Hôtel avec le même cortège qui l'avoit accompagné. Lorsque ce Prince fut rentré dans son Apartment, il témoigna au Maréchal de *Tessé*, qu'il avoit été fort surpris de la foule innombrable de personnes qui s'étoient trouvées sur son passage. Le Maréchal lui répondit, que les François avoient une si grande vénération pour sa personne, & une si haute idée de ses grandes qualités, qu'il n'éroit pas étonnant qu'ils eussent de l'empressement pour voir un Prince qu'ils favoient mériter leur admiration. Le *Czar* parut assez content de cette réponse; cependant il demanda que dans la suite on fit retirer le peuple des endroits où il seroit. Le lendemain il rendit visite au *Régent*, & à *Madame*. Cette Princesse l'entretint pendant deux heures en Allemand, & le *Czar* lui répondit en Hollandois. Lorsqu'il se fut retiré, il dit à Mr. de S... que *Madame* étoit extraordinairement curieuse, qu'elle vouloit tout savoir, & qu'elle l'avoit trop questionné; mais qu'après tout, il ne lui avoit dit que ce qu'il vouloit bien qu'elle fût.

Le *Czar* examina avec beaucoup d'attention tout ce qui méritoit d'être vu dans *Paris*, & ses environs: il s'informoit de tout, & il avoit soin d'écrire sur des Tablettes ce qui lui paroisoit digne de remarque. Il se levoit dès la pointe du jour, & alloit d'un endroit à l'autre jusques au soir. Pour éviter tout embarras, il ne voulut se servir que des carrosses de Mr. le Maréchal de *Tessé*. Ce Seigneur se seroit bien passé de la préférence, car il eut plusieurs chevaux de crevés; & le pauvre Maréchal lui-même n'avoit pas pu résister aux mouvements continuels qu'il

qu'il étoit obligé de se donner, si le séjour du PARIS. Czar eût été de longue durée. Mais ce Monarque ne perdoit point de tems: il examinoit tout avec aurant d'exactitude que de rapidité, dans le dessein de partir aussi-tôt qu'il auroit satisfait sa curiosité.

Op n'épargna rien à la Cour pour rendre à ce Prince les honneurs qui lui étoient dus. Mr. le Régent ordonna exprès une Revue générale de toute la Maison du Roi; elle se fit dans les Allées du Roule, & occupoit encore celles des Champs Elysées, parce qu'on y avoit joint les Gardes François & Suisses. Le Czar s'y rendit à cheval. On s'attendoit qu'il seroit présent à toute la Revue; mais il se contenta de passer assez rapidement devant la première Ligne, sans seulement jeter les yeux sur les Troupes; ensuite il poussa son cheval, & sans faire aucune civilité au Duc Régent, il regagna Paris au grand galop. De là il fut tout de suite à S. Ouen, où M. le Duc de Trémes, Premier Gentilhomme de la Chambre & Gouverneur de Paris, lui donna une Fête, qui parut l'amuser plus que la Revue. Il eut bien de la peine à consentir que les Dames entrassent dans l'Orangerie où la table étoit dressée; il ne parla qu'à Madame de Béthune Fille du Due de Trémes: elle fut redevable de cette distinction à Mr. de Béthune, qui ayant été longtems en Pologne, parloit très bien Polonois, ce qui lui procura l'honneur de pouvoir entretenir S. M. Czarienne. Les principaux Seigneurs imitèrent le Duc de Trémes, & donnèrent des Fêtes au Monarque Russien. Le Duc Régent lui fit aussi préparer un grand Festin à

PARIS.

S. Cloud; mais un moment avant que de partir de *Paris*, le Czar fut attaqué d'une colique violente, qui l'empêcha de sortir. Je ne sais même s'il a vu le Château de *S. Cloud*. Il parut se plaire à *Verſailles*, plus qu'en aucun autre endroit: il en fit lever le Plan, & assura même qu'il voulloit faire faire quelque chose de semblable dans son Pays. Dans ce dessein, il fit une levée de toute sorte d'Ouvriers, à qui il promit de grands avantages pour les engager d'aller en *Moscowie*. Un grand nombre s'y laissa surprendre, & le Régent consentit à les laisser sortir du Royaume. On assure que les effets n'ont point répondu aux promesses, & la plupart se sont estimés très heureux d'avoir pu revenir en France. Ce Prince n'étoit point libéral; & ses présens, lorsqu'il en faisoit, n'étoient précieux, que parce qu'ils venoient d'un grand Prince. J'ai vu un pauvre Soldat des Invalides lui faire présent du Plan de cet Hôtel: ce Prince parut sensible à la beauté de l'ouvrage, qui avoit couté dix années de travail; cependant le Soldat fut très peu récompensé. Le Roi de France lui fit voir combien le Caractère *François* étoit différent du *Moscovite*; il lui fit des présens magnifiques. Le Czar s'en retourna dans ses Etats très satisfait de la France: il passa en *Hollande*, où la *Czarienne* l'attendoit: ensuite il continua sa route par terre jusqu'à *Petersbourg*.

Le séjour du *Czar* en France avoit attiré un nombre infini d'Etrangers, de sorte que *Paris* se trouvant plus peuplé que jamais, on pensa aussi à inventer de nouveaux plaisirs. Un Particulier me fit une proposition, qui m'auroit fait grand bien dans ce tems-là, si jeussé pu réussir, ce fut de

de me donner une somme considérable, si je pou- PARIS.
vois obtenir le Privilège de donner des Bals & à
jouer dans les *Champs Élysées*, où il auroit fait
construire des Loges pour cela: J'en parlai à
Mr. le Régent, qui, selon sa coutume, me pro-
mit d'abord; mais Mr. *d'Argenson*, qui n'étoit
encore que Lieutenant de Police, le fit bientôt
changer de sentiment: il repréSENTA à S. A. R.
que ces Bals attireroient infailliblement de grands
desordres. L'objection étoit spécieuse, & ne
manquoit point de vraisemblance; mais après
tout, un tel établissement n'auroit pas beaucoup
augmenté le desordre surtout dans un endroit où
l'on étoit depuis longtems dans le goût de se
promener la nuit, de façon que dans le Cours
il y avoit souvent plus de carrosses après minuit,
que pendant le jour. D'ailieurs, il y auroit eu
moyen d'éviter les desordres que l'on pouvoit
prévoir. Mais Mr. *d'Argenson* n'aimoit ni les
nouveautés, ni à faire plaisir.

Ce projet me flattoit d'autant plus, que si l'affaire éut réussi, je me voyois en état de rester à
Paris, & d'y passer encore quelque tems aisé
gracieusement. Mais enfin le voyant échouer,
je ne pensai uniquement qu'à partir pour
Berlin. Dans le tems que je disposois tout pour
mon Voyage, je vis à Paris le Comte de *Rothen-*
bourg qui arrivoit de Berlin, & qui devoit y re-
tourner dans peu, chargé des affaires de Fran-
ce. Il m'encouragea dans le dessein que j'avois
d'y faire un Voyage; il m'assura que rien ne me
seroit plus aisé que de vendre mes Terres, que
le Roi venoit d'élever des Fiefs, & qu'il permet-
toit à un chacun de disposer de ses Terres: bien
plus

PARIS.

plus, il m'offrit de me mener avec lui, & de m'avancer l'argent dont j'aurois besoin. Toutes ces propositions me parurent très avantageuses ; mais la réalité n'y répondit pas. Veritablement, il me prêta de l'argent, c'est-à-dire des Billets d'Etat ; & profitant ainsi de la situation où je me trouvai, il me fit conclure un marché des plus ruineux que j'aye jamais fait. J'escomptai mes Billets, c'est-à-dire, que je perdis considérablement ; & avec l'argent qui me restoit, je partis de Paris pour Strasbourg, où Mr. de Rothenbourg m'avoit donné rendez vous. Pour lui, il avoit pris sa toute par la Bourgogne, où il avoit des Terres. Je l'attendis près d'un mois, ce que je n'eusse sûrement pas fait, si j'eusse été en argent. Lorsqu'il fut arrivé, il m'annonça qu'il lui étoit impossible de me mener avec lui à Berlin, parce qu'il n'avoit point de place dans son carosse. Il est vrai que son Equipage étoit rempli ; mais il y en avoit qui auroient plutôt dû être derrière que dedans. Il falut donc nécessairement rester à Strasbourg, en attendant que l'on m'envoyât de Berlin, de quoi continuer mon Voyage sans avoir obligation à personne.

Je ne m'ennuyai point pendant le séjour que je fis à Strasbourg : j'y avois déjà été ; mais comme je ne m'y étois jamais arrêté, je n'avois pu remarquer ce qu'il y a de considérable. * STRASBOURG est une des meilleures Places de l'Europe. Elle est Capitale de l'Alsace, & a été conquise par Louis XIV en 1682, sans qu'il en lui ait coûté autre chose que des menaces & de l'argent.

Ce

STRAS-
BOURG.

* Voyez le Tome I. des Lettres, pag. 292.

Ce Monarque l'a fait considérablement fortifier, STRAS-
& y a fait construire une Citadelle & un Arsenal, BOURG,
qui sont des monumens dignes d'un grand Roi.
L'Eglise Cathédrale est d'une grandeur & d'une
magnificence sans égale. Les portes sont d'airain,
& très bien travaillées. Il y a une Tour pyramidal,
d'un ouvrage tout à jour, qui est d'une
hardiesse extraordinaire: elle est haute de
574 pieds. La grande Horloge est encore un
morceau à voir: j'ai été surpris de la quantité de
roues & de machines qui font mouvoir toutes les
Constellations, & tourner des Aiguilles qui mar-
quent sur des Cadrans de différente espèce les
heures du jour, le cours de la Lune & des autres
Planètes. La Sacristie de cette Eglise est très ri-
che: on y voit des ornementz d'Autel & des Cha-
pelles d'une grande magnificence. Le Palais Epi-
scopal tient à l'Eglise: c'est un bâtiment fort lo-
geable, à la vérité, mais peu magnifique. Il
occupe un terrain considérable, sur lequel on
pourroit faire quelque chose de beau: mais il
n'y a pas d'apparence qu'on y pense si-tôt. Mr.
le Cardinal de Rohan, aujourd'hui Evêque de
Strasbourg, seroit plus propre que qui que ce soit
pour une telle entreprise; mais il séjourne peu à
Strasbourg; il lui préfère, & avec raison, le sé-
jour de Saverne, où il a un Palais des plus
riches.

Strasbourg étoit autrefois une Ville Impériale,
dont le Magistrat étoit Luthérien: aujourd'hui
les Catholiques sont les maîtres, & ont exclus
les Luthériens de tout Emploi. Le Roi de France y
entretient une forte Garnison. C'est le Maréchal du
Bourg qui commande dans cette Ville pour le Roi.

Ce

STRAS-
BOURG.

Ce Seigneur vit dans une plus grande retraite, que les personnes en place n'ont coutume de faire. Les Officiers y vont assez souvent le matin, & le Maréchal les fait asseoir dans un Cercle, où j'ai vu observer un silence qui auroit fait revenir les Etrangers des préjugés qu'ils ont, que les François ont trop de *caquer*. Le Cercle se tenoit pendant environ une demi-heure; ensuite chacun alloit dîner où il jugeoit à propos, le Maréchal ne tenant table que les grandes Fêtes, ou lorsqu'il arrive quelque personne de distinction de la Cour de France, ce qui est assez rare, excepté lorsque le Cardinal de Rohan est à Strasbourg. Son Eminence y attire bien du monde, & vit avec un air de grandeur convenable à sa naissance & à sa Dignité. Ajoutez à cela, qu'il n'y a peut-être point de Seigneur qui ait des manières aussi gracieuses & aussi polies. Lorsque ce Prélat n'est point à Strasbourg, le séjour en est assez triste, principalement pour ceux qui ne donnent point dans les débauches ordinaires de la Jeunesse: car ceux-ci trouvent toujours de quoi s'amuser, & en effet, j'ai vu par moi-même que la Jeunesse de Strasbourg est assez débauchée, & les Bourgeoises d'un commerce fort facile.

HANAU.

Après avoir séjourné quelque tems à Strasbourg, je reçus enfin des nouvelles de Berlin, & de l'argent pour continuer ma route. Je passai assez rapidement les Villes de * Heidelberg, de Darmstadt & de Francfort. Je m'arrêtai à Hanau, où j'eus l'honneur de saluer le Comte de ce nom, qui fait sa résidence ordinaire dans cette Ville. Il a épousé

* Voyez le Tome I. des Lettres, p. 310.

épousé une Princesse de *Brandebourg-Anspach*, HANAU. Sœur de Madame la Princesse de *Galles*, de laquelle il n'a qu'une Fille, mariée à Mr. le Prince héréditaire de *Hesse-Darmstadt*; de sorte qu'il y a grande apparence que la Maison de *Hanau* sera éteinte dans la personne du Comte. Une partie de ses Terres, savoir celles qui sont Fiefs de l'Empire, retomberont à Mr. Landgrave de *Hesse-Cassel*: suivant les conventions que ce Prince a faites avec le Roi de Pologne, qui devoit hériter d'une bonne partie du Pays de *Hanau*, en qualité d'Electeur de Saxe; mais ce Prince a vendu toutes ses prétentions au Landgrave.

La Ville de *HANAU* * est située près du *Main*. On la distingue en Vieille & Nouvelle Ville. Le quartier de la Ville neuve doit sa fondation aux Walons Protestans, qui vinrent s'établir dans ce Comté pendant les Guerres de Religion dans les Pays-Bas: ce quartier est le plus joli, les rues en sont larges & tirées au cordeau, & des deux côtés on voit des maisons d'une architecture presque égale. On y observe une Police très exacte, tant pour la propreté des rues, que pour la sûreté des habitans. Les Comtes prédecesseurs de celui-ci ont établi à *Hanau* plusieurs Manufactures, & il s'y fait un Négoce considérable en Tabac & en Etoffes de laine. Les François Réfugiés n'ont pas peu contribué à rendre cette Ville beaucoup plus considérable qu'elle n'étoit.

Le Château du Comte est dans la ville. Il a encore une autre Maison aux portes de la Ville; on l'appelle *Philips-Ruhe*. Les Aparemens en sont

* Voyez le Tome II. des Lettres, pag. 28.

sont très beaux, & meublés magnifiquement : les Jardins sont aussi d'un grand goût, & d'une situation très avantageuse.

FULDE.

De Hanau je passai à *Fulde*, * Ville Abbatale de l'Empire. C'est dans cette Ville qu'est la fameuse Abbaye de *Fulde*, de l'Ordre de *S. Benoit*. Les Religieux sont tous Gentilshommes de seize quartiers. L'Abbé est élu par ses Religieux, & il a le titre de *Primat des Abbés, Prince de l'Empire, & Chancelier-né de l'Impératrice*. Celui qui est aujourd'hui revêtu de cette Dignité, est de la Maison de *Butler* : il entretient une grosse Cour, & plusieurs Régimens, de sorte qu'il vit absolument en Prince Séculier. J'aurois eu lieu d'être très satisfait de la réception qu'il me fit, s'il ne m'eût pas fait tant boire ; mais en vérité, la chose alloit à l'excès, & si j'y étois resté plus longtems, j'aurois bien pu partir pour un plus grand Voyage que celui de *Berlin*. Je crois, tout bien considéré, qu'il ne faut pas grande Vocation pour être Religieux à *Fulde* : ces Messieurs jouissent de tout ce que l'on peut souhaiter pour vivre gracieusement. La maison qu'ils habitent ressemble plutôt au Palais d'un grand Roi, qu'à un Couvent. L'Eglise Abbatiale, & une autre Eglise nouvellement bâtie hors la Ville, peuvent être comptées parmi les plus magnifiques bâtimens de l'Allemagne.

EISENACH. De *Fulde* je me rendis à † *Eisenach*, par les chemins

* Voyez le Tome I, des Lettres, p. 156.

† Voyez le Tome I, des Lettres, pag. 155.

chemins les plus abominables que j'aye jamais EISENACH vu. Eisenach est situé sur la Rivière de Nese, aux pieds de Montagnes horribles. C'est la résidence du Duc de Saxe-Eisenach de la Branche de Weimar. Comme ce Prince étoit absent pour lors, je n'eus point l'honneur de le voir.

D'Eisenach, je passai à * GOTHA. C'est dans GOTHA, cette Ville que demeure le Duc de Saxe-Gotha. C'est le plus puissant Prince de Saxe, après l'E lecteur. Il descend de l'infortuné Jean-Frédéric Electeur de Saxe, mis au Ban de l'Empire & dé pouillé de l'Electorat par Charles Quint. Cette Ville est bien bâtie. Le Palais du Duc, qui en est séparé, est entouré de remparts.

De Gotha je me rendis à † ERFURT. Cette Ville appartient aujourd'hui à l'Electeur de Maience: elle étoit autrefois dépendante de la Maison de Saxe, qui la céda par un Traité solennel à l'Electeur de Maience en 1665. Les habitans ont tenté plusieurs fois de se soustraire à la domination de l'Electeur, qui de son côté a pris des mesures pour calmer leurs inquiétudes: il a fait fortifier le Château considérablement, & il y entretient une bonne Garnison. La Ville est grande, & contient de belles Eglises, parmi lesquelles la Cathédrale est remarquable pour sa grandeur. Cette Eglise avoit autrefois un Clocher des plus magnifiques, mais il y a quelques années que la flèche fut entièrement consumée par le feu du Ciel.

D'Erfurt je passai à ** LEIPZIG. C'est une des LEIPZIG. Mem. Tom. I. Z plus

* Voyez le Tome I. des Lettres, p. 149.

† Voyez le Tome I. des Lettres, pag. 149.

** Voyez le Tome I. des Lettres, p. 194.

LEIPZIG.

plus considérables Villes de l'Electorat de Saxe. Elle est célèbre par son Université & ses Foires. Frédéric le Guerrier fonda l'Université en 1408: elle s'est toujours soutenue avec éclat, malgré le voisinage de l'Université de *Hall*. La situation de *Leipzig* est charmante; de quelque côté qu'on y arrive, on voit de belles Maisons & des Jardins très bien entretenus. Les *Boses* & *Appel*, Marchands de *Leipzig*, ont fait des dépenses étonnantes dans des Jardins qu'ils ont aux portes de la Ville. *Appel* sur-tout en a fait faire un, dont un Prince se feroit honneur. Outre ces Jardins, on trouve des promenades qui, pour être naturelles, n'en sont pas moins agréables. Il y a un Bois qui mérite sur-tout d'être remarqué, on l'appelle en Langue du pays *Rosendahl*, c'est-à-dire, *Valon de roses*. Ce Bois est formé de quatorze Allées, au milieu desquelles il y a une grande Prairie. Les points de vue des Allées sont magnifiques, & tous agréablement diversifiés. Les dedans de *Leipzig* répondent parfaitement bien aux dehors: les rues sont fort droites, & les maisons grandes & bien bâties. Tout le défaut que j'y ai trouvé, c'est qu'elles sont trop chargées de sculpture, & qu'elles ne sont point assez symétrisées. Elles sont toutes fort élevées, & ont la plupart cinq ou six étages. Le tout est loué très cher, & encore a-t-on bien de la peine à s'y loger dans le tems de la Foire, tant il y a de Marchands qui s'y rendent de toutes parts. Lorsque j'y passai, la Foire de *S. Michel* s'y tenoit. Le Roi de Pologne y étoit pour-lors. Ce Prince, lorsqu'il vient à *Leipzig*, ne loge point dans le Château, où il y a cependant des Apartemens fort

fort commodes; il demeure dans la maison d'*Appel*: c'est ce Marchand dont je viens de vous parler, qui est proprietaire d'un des plus beaux Jardins des environs. Le Roi de Pologne préfère sa maison à toute autre, parce qu'elle est près de l'endroit où se tient la Foire. Voilà, Madame, à peu près ce qu'il y a de plus remarquable à *Leipzig*.

Je ne m'y arrêtai pas longtems, j'avois trop envie de revoir *BERLIN*. Lorsque j'y fus arrivé, *BERLIN*, je menai d'abord une vie assez retirée. Je prévoyois le peu d'agrément que j'avois à espérer dans cette Cour; c'est ce qui me fit prendre le parti de n'y point paroître. Je ne pus cependant me tenir longtems caché; car les bontés, dont Madame la Margrave Douairière m'avoit toujours honoré, m'ayant obligé de lui rendre mes respects, cette Princesse me reçut parfaite-
ment bien, & peu après elle parla de moi à S. M. d'une manière si avantageuse, que ce Prince eut envie de me voir. Il me fit ordonner par Mr. de *Grumkau* de lui aller parler à *Charlottenbourg*, & de me faire annoncer par *Aß* un de ses Valets de chambre. J'aurois bien souhaité pouvoir me dispenser de me rendre à un tel ordre: mais il étoit trop précis, S. M. ayant même désigné l'hetière à laquelle je devois paroître devant elle. Je me rendis donc à *Charlottenbourg* au jour marqué. Je fis avertir *Aß*, qui vint me recevoir & me conduisit dans une Gallerie, où il me dit d'attendre quel-
que tems. Je n'y eus pas été un quart-d'heure, que le Roi y entra, suivi de *La Fourcade*, Maréchal de Camp & Commandant de *Berlin*. S. M. vint droit à moi, & elle me demanda avec assez de vivacité, d'où je venois, & pourquoi j'étois

BERLIN. revenu à *Berlin*? Je répondis, que je venois de France, & que mes affaires domestiques me rappelloient à *Berlin*. Ce Prince continua de m'interroger sur mes affaires; il parut assez content de ce que j'eus l'honneur de lui répondre, & se tournant vers *La Fourcade*, il lui dit, qu'il ne m'auroit jamais reconnu, s'il n'eût été averti que c'étoit moi. Il me dit ensuite, qu'il ne me regardoit plus que comme un François. Je répondis, que je me trouverois bien malheureux, si S. M. pensoit ainsi; & que quelque éloigné que je fusse de sa Personne & de ses Etats, je me ferois toujours un honneur de me dire son Sujet, & que je conserverois toujours pour mon Roi & pour ma Patrie les sentiments de respect & de fidélité dans lesquels j'avois été élevé. Le Roi me demanda ensuite, si j'étois dans le dessein de vendre ma Terre? Je lui avouai que c'étoit l'unique moyen qui me restoit pour me mettre en état de satisfaire mes Crédenciers: je le priai même d'interposer son autorité pour faire consentir Mlle. de *Pöllnitz* à cette vente. Le Roi me dit, qu'il donneroit ses ordres à Mr. de C... pour qu'il lui fit entendre raison; & il me congédia très gracieusement.

Je retournai à *Berlin*, & je ne manquai pas d'aller remercier Madame la Margrave des bons offices qu'elle m'avoit rendus auprès du Roi. Quelques jours après, la Reine étant revenue de *Charlottenbourg* à *Berlin*, j'eus l'honneur de la saluer, & j'en fus reçu avec bonté. On fut bientôt de quelle manière j'avois été reçu de LL. MM. c'en fut assez pour engager les Courtisans à avoir pour moi des attentions, que je n'aurois osé espérer d'ailleurs. Je fus peu sensible aux politesses de

ees

DU BARON DE PÖLLNITZ. 349

ces Messieurs, & je me mis en état de finir la BERLIN. grande affaire pour laquelle j'étois venu. Je fis offrir des conditions avantageuses à Mlle. de Pöllnitz, pour avoir son consentement. Le Roi lui fit écrire à Hanover, pour la déterminer en ma faveur, l'assurant qu'il trouvoit mes propositions très raisonnables, & qu'elle lui feroit plaisir de les accepter. Je fis moi-même le voyage de Hanover, pour tâcher de la persuader. Mais les recommandations les plus respectables ne firent pas plus d'effet, que les visites que je lui rendis à ce sujet; elle demeura ferme dans son refus.

A mon retour de *Hanover*, le Roi me fit ordonner de lui aller parler. Je fus introduit par un de ses Favoris dans un Cabinet où Sa Majesté a coutume de fumer. Le Roi jouoit alors au Tri-*trac*, en présence de Mr. le Prince d'*Anhalt* Feld-Marechal, & de plusieurs autres Généraux & Officiers. Le Roi se leva, dès que la partie fut finie; il vint à moi, & me parla quelque tems fort gracieusement. Ensuite s'étant assis, il ordonna à tous ceux qui étoient présens de prendre des sièges. Chacun se plaça, sans observer de rang. Le Roi fuma, aussi-bien que la plupart de ceux qui étoient dans le Cabinet. Heureusement, on ne me présenta point de pipe; ce qui me fit grand plaisir, car de ma vie je n'ai pu fumer. Le Roi me parla beaucoup de mes affaires, & en particulier de la vente de ma Terre. Je ne fus pas longtems à m'appercevoir que ma Cousine avoit mis ce Prince dans ses intérêts, car aussitôt qu'il s'agit de ma Terre, il me dit assez clairement, que je ferois très mal de m'en défaire; quand même ma Cousine y

BERLIN. consentiroit; que, loin de payer mes dettes avec l'argent qui me reviendroit de cette vente, je le dépenserois pour mon plaisir; qu'il étoit tems de penser à faire quelque chose qui en m'occupant me mit en état de payer mes dettes, sans pour cela mettre ma Terre en vente. Il ajouta, que si cependant je persistois à vouloir vendre mon bien, il écriroit encore à Mlle. de Pöllnitz pour la porter à y consentir; que c'étoit tout ce qu'il pouvoit faire pour moi dans ces circonstances, ne pouvant sans injustice la contraindre à donner un consentement qu'elle croiroit devoir lui faire tort. Après avoir encore parlé quelque tems de mes affaires domestiques, S. M. me parla du bruit qui s'étoit répandu à Berlin de mon changement de Religion, & me demanda s'il étoit vrai que je fusse Papiste. Je lui répondis, que j'étois de la Religion de mes Pères. J'avouerai ici à ma honte, que je n'eus pas assez de force pour publier hautement que j'étois Catholique. D'ailleurs je crus, dans une circonstance si pressante, pouvoir me tirer d'affaire par une équivoque. Il est même des Docteurs, chez qui cette Morale est assez bien reçue. L'équivoque consistoit en ce que, disant que j'étois de la Religion de mes Pères, j'entendois celle que mon Grand-père & mon Bis-épouse avoient autrefois professée; & en effet, tous mes Ancêtres ont été Catholiques. Mon Grand-père l'étoit aussi; mais il embrassa la nouvelle Religion, pour suivre le torrent. Le Roi, qui crut par ce que je lui dis que j'étois toujours de la Religion Réformée, n'insista point davantage à me faire parler sur cet article. Le Prince d'Anhalt ne fut pas si aisné à satisfaire; il fit connoître

tre au Roi, qu'il ajoutoit assez de foi aux bruits BERLIN. qui avoient couru de mon changement de Religion: il dit même à S. M. que pour s'assurer davantage de la vérité de ce que je venois de dire, il faloit me faire communier dans l'Eglise du Dôme. Le Roi étoit assez de cet avis: cependant il n'eut point d'effet. Au sortir de chez le Roi, le Prince d'Anhalt, qui apparemment vouloit savoir au juste ce qui étoit de mon changement, le prit avec moi du côté de la conscience: il me blâma beaucoup de n'avoir point avoué que j'étois Catholique. Comme je ne favoist trop où tendoient ces remontrances, je n'eus garde de m'ouvrir à ce Seigneur, & je demeurai toujours sur la négative.

L'Audience que j'avois eue du Roi me mit bien dans son esprit; il parla même un jour si avantageusement de moi en présence des Courtisans, que mes Amis me conseillèrent de saisir ce rayon de faveur, & de demander de l'Emploi. Je suivis leurs avis, & j'ecris au Roi à Potzdam où il étoit alors. Deux jours après je reçus une Réponse, signée de la propre main de Sa Majesté; elle étoit conçue en ces termes.

J'ai reçu votre Lettre du 9 Janvier (1718.) Je vous dirai pour réponse, que je vous accorde la première pension de Gentilhomme de la Chambre qui viendra à vaquer

FREDERIC. GUILLAUME,

Z 4

Je

BERLIN.

Je fus très sensible à la bonne volonté que ce Prince me témoignoit, & je ne manquai pas, aussi-tôt qu'il fut de retour à Berlin, d'aller le remercier. S. M. eut la bonté de me dire, que ce qu'elle venoit de m'accorder étoit si peu de chose, que cela ne valoit pas un remerciement. Il me semble, Madame, que c'étoit assez bien commencer, pour un homme peu accoutumé à voir ses projets réussir. Les Courtisans, à l'envi l'un de l'autre, me firent le plus d'accueil qu'il leur fut possible; de toutes parts je reçus des compliments, quiachevèrent de me persuader que j'étois en faveur. Mais mon Etoile ne me permit pas d'être longtems tranquille, & bientôt il s'éleva une tempête qui me rejeta plus loin du Port que je n'en avois encore été. Voici comme cela arriva.

Le Roi fit revenir au commencement de 1718. Mr. de *Kniphausen* son Envoyé en France, dans le dessein d'en nommer un autre. Plusieurs personnes sollicitèrent ce poste: je me crus en droit de le demander, & pour mieux réussir, j'offris de le remplir sans être beaucoup à charge à l'Etat, & je proposai une diminution de deux cens écus par mois, sur ce qu'on avoit coutume de donner. Cette proposition fut assez goûtée de Mr. de *Grumkau* Ministre d'Etat; il me protégea, & se chargea d'en parler au Roi. De mon côté j'en parlai à Mr. d'*Ilgen*, Ministre des Affaires étrangères. Ce Ministre avoit marié sa Fille à Mr. de *Kniphausen*, qui étoit celui qu'on venoit de faire revenir. Je fis entendre au Ministre, que je n'aurois jamais pensé à demander cette place, si je n'eusse été persuadé que c'étoit Mr. de *Kniphausen* qui avoit demandé son

appel

rappel. Je fus reçu de Mr. d'Igen avec toute la BERLIN. politesse possible, & il me promit avec serment de me servir dans cette occasion. Il ajouta qu'il étoit trop heureux de pouvoir me témoigner le respect & la vénération qu'il avoit pour ma famille. Ces grandes politesses dans un Courtisan me firent douter de la sincérité de ses intentions, & je fus bientôt que mes doutes étoient bien fondés. Ce Ministre, mon Audience finie, voulut absolument me reconduire. Je m'y opposai autant que je pus; mais enfin voyant que c'étoit peine inutile, je le laissai faire; il me conduisit jusques à la portière de mon carrosse. Je fus encore aux prises avec lui sur le perron de sa maison, je le suppliai de ne point aller plus loin. Il faut remarquer qu'il pleuvoit à verse, & que cette raison seule devoit l'engager à se retirer. Tout cela fut inutile, il ne voulut rien rabattre de ses politesses, & demeura constamment à la portière jusques à ce que mon carrosse fut en marche. Ce fut là tout ce qu'il fit pour moi; car du reste, bien loin de me servir auprès du Roi, j'ai su de bonne part qu'il avoit fait tout le contraire. On m'a assuré qu'il étoit fâché que j'eusse demandé moins d'apointemens que son Gendre, qui étant à Paris, écrivoit toujours à Berlin, que ce qu'on lui donnoit ne lui suffissoit pas pour le faire vivre.

Pour surcroit de bonheur, le Roi reçut une Lettre anonyme, dans laquelle on l'assuroit que j'étois véritablement Catholique. On avoit joint à cette Lettre, pour plus grande sûreté, une Attestation authentique du P. Denis, entre les mains duquel j'avois fait ma Profession de Foi. Le

Z 5

Roi

BERLIN. Roi témoigna être fâché contre moi : il se plaignit de ce que je l'avois trompé. Plusieurs personnes me donnèrent l'alarme bien plus chaude qu'elle n'étoit. Cependant je ne me démontai point d'abord, & soupçonnant que la plupart des discours qu'on tenoit ne tendoient qu'à m'éloigner de la Cour, je ne crus pas le Roi si fâché qu'on me le disoit ; jusques à ce qu'enfin on vint m'avertir que le Roi pourroit bien me faire arrêter. Cet fut *H...* qui étoit assez bien avec *M...* Favori du Roi, qui vint me donner cet avis ; auquel j'ajoutai d'autant plus de foi, que je ne croyois pas qu'il pût en honneur travailler à me desservir. Ce *H...* étoit un misérable, qui après avoir mangé un bien considérable, vivoit d'une très petite pension que le Roi lui faisoit pour avoir servi dans *Stralsund* auprès du Roi de Suède, dans une Commission que peu de gens auroient voulu accepter. Comme sa pension n'étoit pas assez forte pour le faire subsister, plusieurs personnes l'assistoient. J'ose, dire que sans être dans une situation fort aisee, je lui ai été de quelque secours. Cependant je puis dire avec vérité, qu'il m'a payé d'ingratitude. Ce fut lui qui vint m'exagérer une nouvelle, qui dans le fond n'étoit pas suffisante pour m'éloigner de la Cour ; mais la façon dont ils prit pour me l'annoncer, me fit croire que j'étois perdu sans ressource, si je m'obstinois à rester à *Berlin*. Il entra un jour dans ma chambre, d'un air fort consterné, & me dit qu'il venoit d'apprendre de Mr. de *M...* que dès que le Roi seroit de retour, je ne manquerois pas d'être arrêté. Ce discours étoit soutenu

tenu d'un extérieur si touché de me voir obligé **BERLIN.**
de fuir, que je pris pour vrai tout ce qu'il me dit.
Je résolus donc de partir. La difficulté étoit
d'avoir de l'argent, ce que je ne pus trouver que
par le moyen de quantité de mauvais marchés,
qui m'ont fort incommodé dans la suite.

Après que j'eus fait de l'argent de tout, je parti de *Berlin* pendant la nuit. Je dis chez moi que j'allois à *Hanover*; mais aussi tôt que je fus hors de la Ville, je pris la route de *Leipzig*, où je demeurai quelques jours. Ensuite je passai à *Maience*. J'avois un Cousin au service de l'Ele- **MAYENCE.**
cteur, qui me reçut en bon parent. Il me pré-
senta à son Maître, qui me fit une réception des
plus gracieuses. J'ai eu l'honneur de vous par-
ler des prérogatives de l'Ele^cteur de *Maience* lors
du Couronnement de l'Empereur; il ne me reste
qu'à vous parler de sa personne. Il se nommoit
François-Lothaire de Schonborn, de l'illustre
Maison des Comtes de *Schonborn*. Outre l'Ar-
chevêché de *Maience*, il avoit encore l'Évêché
de *Bamberg*. Il avoit alors deux Coadjuteurs;
l'Ele^cteur de *Tréves* Comte Palatin du Rhin,
pour *Maience*; & le Comte de *Schonborn* Vice-
Chancelier de l'Empire, pour *Bamberg*. L'Ele-
cteur pouvoit avoir autour de 70 ans; c'étoit un
Prince d'un grand air, affable, adoré de ses Su-
jets & de ses Domestiques, & très zélé pour tout
ce qui pouvoit contribuer au repos & à la gloire
de l'Empire. La Ville de *Maience* lui est rede-
nable des ouvrages magnifiques qu'il a fait con-
struire pour la fortifier; on peut dire qu'il n'a
rien épargné pour mettre sa Capitale en état de
ne rien craindre de la part des Etrangers.

MAIENCE

MAIENCE. * MAIENCE est située sur un Côteau le long du Rhin, dans un des plus beaux endroits de l'Allemagne. Ce n'étoit autrefois qu'un Evêché suffragant de Tréves : le Pape Zacharie, ou selon d'autres, Grégoire III, l'ériga en Archevêché, & lui accorda en même tems la Primatie des Eglises d'Allemagne. On dit que l'Evêque de Maience qui a été le premier honoré de la Dignité de l'Électeur se nommoit Willigis : il étoit Fils d'un Charron, d'autres disent d'un Chartier, du Village de Schöningen au Pays de Brunswick. Il s'éleva par son seul mérite à la Dignité de Chancelier des Empereurs Othon III & Henri II, & enfin à celle d'Archevêque de Maience. Ce Prélat conserva toujours une si grande humilité dans cette haute fortune, qu'il fit peindre des Roues par-tout dans son Palais, pour avoir toujours devant ses yeux des marques de la basseſſe de son extraction. On assure que c'est de-là que les Electeurs de Maience portent toujours dans leurs Armes, de gueles à une Roue d'argent.

Le Chapitre de Maience est composé de 24 Chanoines. Le Doyen & les 23 premiers Chanoines s'appellent *Capitulaires* ; les autres se nomment *Domicellaires*. Les premiers élisent seuls l'Archevêque, qui du moment de son élection devient Electeur de l'Empire. Le Pape confirme son élection en ce qui regarde le Spirituel, & l'Empereur fait la même chose pour le Temporel. L'Électeur devient en même tems Grand-Chancelier de l'Empire d'Allemagne, ce qui lui donne la qualité de Doyen perpétuel des Electeurs, & l'inspection

sûr

* Voyez le Tome III. des Lettres, p. 137.

sur le Conseil Aulique & sur la Chambre Im- MAIENCE, périale de Wetzlar.

Le Commerce est assez florissant à *Maience*, sur-tout en Vins. Les meilleurs Vignobles des Vins du *Rbin* se trouvent dans les Etats de l'Ele-
éteur, & sur-tout dans les environs de *Maience*. Ce qui contribue encore beaucoup à y faire fleurir le Commerce, c'est que toutes les marchandises qui remontent ou descendent le *Rhin*, s'arrêtent dans son Port pour y changer de bateau.

Je ne m'arrêtai pas longtems à *Maience*; je partis pour **STUTGARD*, Capitale du Duché de *Wir. STUTGARD* *temberg*. Cette Ville est située dans un très beau Pays: elle est séparée en deux quartiers par une petite Rivière que l'on appelle le *Necker*. Les maisons de *Stugard* sont communément assez mal bâties; cependant, comme les rues sont larges & bien percées, la Ville est assez gaie. Le Palais Ducal est très ancien, & très commode par la grandeur & la quantité des apartemens. Il a un très beau Jardin, dont l'Orangerie est sans égale. Les arbres y sont conservés en pleine terre, par le moyen d'un toit & d'une cloison à coulisse, qu'on a soin d'échauffer l'Hiver par plusieurs fourneaux, ce qui y entretient un Eté continuell. Le Duc de *Wirtemberg* ne passe ordinairement dans ce Palais que le tems du Carnaval; pour la Duchesse son Epouse, elle y demeure presque toujours. Cette Princesse a sa Maison séparée de celle du Duc, où elle vit dans une grande retraite. J'aurois souhaité

*Voyez le Tome I. des *Lettres*, p. 262.

STUTGARD haité pouvoir lui faire ma cour ; mais je fus privé de cet honneur , parce que je n'avois pas été présenté au Duc. Ce Prince fait son séjour ordinaire à *Ludwigsbourg* , Maison de plaisir qu'il a fait bâtrir à quelques lieues de *Stutgard* ; mais dans le tems que je passai dans le *Wirtemberg* , il étoit à *Wildstadt* , avec toute sa Cour. J'y allai pour avoir l'honneur de le saluer. *Wildstadt* est un des plus vilains endroits d'Allemagne : il est cependant très fréquenté , à cause de ses Bains d'Eaux minérales , que l'on dit avoir une vertu souveraine pour quantité de maladies , tout - tout pour les Sciatiques & les relâchemens de Nerfs. Le Duc y passe ordinairement un mois ou six semaines , avec toute sa Cour ; ce qui rend le séjour de *Wildstadt* assez gracieux , la Cour de ce Prince étant très nombreuse & d'une grande magnificence. Le Duc avoit avec lui le Prince Héritaire son Fils , marié avec *Henriette de Prusse* , Fille du feu Margrave *Philippe*. Ce jeune Prince étoit d'une figure très aimable : il a aussi - bien que le Duc son Père , les manières du monde les plus gracieuses , sur tout avec les Etrangers , qu'ils reçoivent l'un & l'autre avec de grandes marques de bonté. Les occupations de la Cour à *Wildstadt* étoient de prendre les Bains le matin. Le Duc & le Prince son Fils permettoient aux Gentilshommes de se baigner avec eux ; car il faut remarquer , que dans chaque Bain on peut tenir vingt personnes très commodément. Au sortir du Bain , on alloit se reposer. Vers le midi , on s'assembloit dans l'Appartement du Duc , qui passoit ensuite chez Madame la Princesse Héritaire , qui étoit logée dans

dans une maison vis-à-vis celle du Duc, avec le Prince son Epoux. Il y avoit là une table de seize couverts, très bien servie, où les Cavaliers mangeoient avec le Duc & ses Enfans ; il n'y avoit que des Pages pour servir. Après le dîner, le Duc faisoit monter, ou montoit lui-même quelques chevaux de Manège. Je n'en ai vu nulle part de plus beaux & de mieux dressés, que ceux de ce Prince. Sur le soir, on s'assembloit encore chez Madame la Princesse, où l'on jouoit jusqu'à l'heure du souper. On m'a dit que lorsque la Cour étoit à *Ludwigsbourg*, les plaisirs y étoient plus pariés : outre le Jeu, il y avoit ordinairement Spectacle. Le Duc l'aimoit beaucoup, & il entretenoit même une Troupe de Comédiens François, qui étoit assez bien composée. En un mot, on peut dire que ce Prince ne négligeoit rien de ce qu'il croyoit pouvoir convenir à sa Dignité, ou rendre la Cour plus brillante. Et afin que tout eût un certain air de grandeur, il a voulu, à l'exemple des autres Souverains, établir un Ordre de *S. Hubert*. C'est un grand Cordon rouge, duquel pend une Croix émaillée de blanc. On n'y admet que les personnes d'une naissance distinguée. Le Duc, outre cet Ordre, porte encore celui de *Pruſſe* & celui de *Dannemarc* alternativement. Le Prince Héréditaire porte l'Ordre de *Pruſſe*, en grand, & celui du Duc son Père à la boutonnière, comme on porte en France la Croix de *S. Louis* ; excepté cependant les jours de cérémonie de *S. Hubert*, qu'il porte le Cordon rouge en grand.

• Parmi

STUTGARD Parmi les personnes de distinction qui avoient accompagné le Duc à *Wildstadt*, les plus remarquables étoient le Comte de *Grävenitz* & S... C'étoient ces deux Messieurs qui disposoient entièrement des affaires. Le premier étoit Grand-Maréchal de la Cour, & Prémier-Ministre : il portoit l'Ordre de *Prusse*, dont le Roi l'avoit honoré au mariage du Prince Héréditaire avec la Princesse de Prusse. Ce Ministre, qui avoit toute la confiance du Duc de *Wirtemberg*, avoit été nommé pour accompagner le Prince Héréditaire à *Berlin*. Il méritoit assurément la faveur dont le Duc l'honoroit : j'ai connu peu de Seigneurs plus obligeans & plus polis. Il s'en falloit beaucoup que S... eût des manières aussi affables ; cependant celuici étoit d'une condition bien différente : c'étoit un homme de fortune, qui auroit dû regarder comme le comble du bonheur, d'avoir été Secrétaire de feu Mr. B... Ministre d'Etat sous le feu Roi à *Berlin*. Cependant après la mort de son Maître, son Etoile le conduisit à la Cour de *Wirtemberg*, où il a amassé des richesses immenses, & est entré dans les plus grands Emplois. Celui-ci porte l'Ordre de *Dannebrog* : ce fut le Roi de Prusse qui demanda cet Ordre pour lui au Roi de Dannemarc, à la recommandation du Duc de *Wirtemberg*, qui étant bien aise de donner à son Ministre quelque marque qui pût l'illustrer, & d'ailleurs ne voulant pas avilir son Ordre de *S. Hubert*, fit demander pour lui l'Ordre de *Dannebrog*, qui se donne indifféremment, sans aucun égard pour la Condition.

La

La Cour du Duc de *Wirtemberg* est toute LU-STUTGARD
thérienne , aussi-bien que le reste de ses Etats. Cependant il permettoit à Madame la Princesse qui est Réformée , d'avoir une Chapelle particulière pour elle & pour toute sa Maison. La Comtesse de *Grävenitz* Femme du Grand-Maréchal , qui est Catholique , avoit aussi la permission d'avoir une Chapelle , où elle faisoit faire l'exercice de sa Religion.

J'oublois de vous parler de la qualité que prennent les Ducs de *Wirtemberg*. Ils se qualifient *Porte-Bannière* de l'Empire ; ils désignent cette qualité par le troisième quartier de leur Ecu , dans lequel ils portent d'azur à la Bannière de l'Empire d'or , chargé d'une Aigle éployée à deux têtes de sable , & posée en bande. Les Ducs de *Wirtemberg* ont encore une Dignité plus réelle que cette première : c'est d'être Directeurs du Cercle de *Souabe* , conjointement avec l'Évêque de *Constance*.

Le Duché de *Wirtemberg* fut autrefois confisqué au profit de *Ferdinand I* , Frère de l'Empereur *Charles-Quint*. Il fut ensuite rendu aux Princes de ce nom , à condition cependant de le tenir comme relevant de la Maison d'*Autriche*. Cette sujettion féodale fut éteinte en 1631 , sous *Frédéric* Duc de *Wirtemberg* , à condition que faute d'hommes mâles , le Duché seroit dévolu à la Maison d'*Autriche*. En conséquence de ces Traité , les Princes de la Maison d'*Autriche* portent le Titre & les Armes de la Maison de *Wirtemberg*.

Pendant le séjour que je fis à cette Cour , une incommodité , qui m'inquiétoit depuis plusieurs années ,

Mem. Tome. I.

A a

années ,

STRUTGARD annés, devint à la fin si sérieuse, qu'au-lieu de continuer mon Voyage à *Vienne* où j'avois dessein d'aller d'abord, je partis pour *Strasbourg*, dans l'espérance de trouver des Chirurgiens assez habiles pour me faire l'opération nécessaire. Il y en eut plusieurs qui voulurent m'entreprendre; mais le Lieutenant-de-Roi m'assura que je ne pouvois rien faire de mieux que de prendre celui du grand Hôpital. Je me déterminai donc en faveur de celui-ci, dont je n'eus pas lieu d'être fort content. Je ne fai s'il est habile Chirurgien, mais je puis assurer que c'est un très dangereux Médecin. Il s'avisa de me donner des drogues, (pour me préparer, disoit-il, à supporter l'opération,) qui pensèrent m'envoyer dans l'autre monde. Heureusement, je m'apperçus assez tôt de son ignorance, pour ne lui pas donner le tems de me tuer. Je discontinuai de me servir de ses remèdes, & lorsque je me vis assez rétabli pour supporter les fatigues d'un Voyage, je résolus d'aller à *Paris*, comme étant la source des Chirurgiens les plus expérimentés. Je m'arrêtai quelques jours à *Saverne*, où il y avoit très grande compagnie chez Mr. le Cardinal de *Rohan*. J'eus l'honneur de faire ma cour à ce Prince; & il me reçut avec cet air de politesse & de grandeur que vous lui connoîlez.

De *Saverne* je me rendis à *Lunéville*. Dans toute cette route on ne trouve aucune Place considérable que *PHALTZBOURG*, qui faisoit autrefois partie de la *Lorraine*, & portoit le titre de Principauté. Aujourd'hui c'est une Place très régulièremment fortifiée, & qui sert à assurer la route

PHALTZ-
BOURG.

route que la France s'est conservé dans la Lor- LUNEVILLE
raine à la Paix de *Ryswyck*.

La Cour de Lorraine fait son séjour ordinaire à LUNEVILLE, depuis le commencement de la dernière Guerre, que les François mirent Garnison dans Nancy, dont ils sont demeurés maîtres jusqu'à la Paix de Bade. Cette Ville, qui anciennement étoit très peu de chose, mérite aujourd'hui d'être vue. Le Duc de Lorraine y a fait faire quantité de bâtimens, qui l'embellissent beaucoup, & qui déterminent le Duc & la Duchesse à y demeurer préférablement à tout autre endroit. Pour la Duchesse, elle a une raison particulière qui l'attache à *Lunerville*; c'est que cette Ville lui est assignée pour son Douaire.

Le Château, qui est assez beau, n'a rien de magnifique à l'extérieur. L'entrée & la façade ont beaucoup de ressemblance à celles de *Ver-
sailles* du côté de *Paris*. Je ne puis rien dire de la façade du côté du Jardin, parce que de ce côté-là le Palais n'étoit point achevé lorsque j'y passai. Les dedans sont des plus magnifiques. Les Appartemens de LL. AA. RR. sont vastes & richement meublés. La première Antichambre est un Salon fort grand & d'une très belle structure: il est boisé, & orné de portraits de la Maison de *Lorraine*. On voit dans l'un, le Père du Duc, faisant une Entrée triomphante: ce Prince est représenté sur un char trainé par quatre chevaux blancs; la Renommée vole devant son char; la Paix & la Victoire lui présentent des Couronnes de laurier; des Turcs enchaînés & foulés à ses pieds servent de trophée à son Triomphe: le tout ensemble forme un magnifique tableau,

A a z qu'on

LuNEVILLE qu'on m'a dit avoir servi de dessin pour des tapisseries qui sont , à ce que l'on dit , dans le Gardemeuble du Duc. Je ne les ai point vues.

Ce Salon sépare les Apartemens de LL. AA. RR. d'avec la Chapelle , qui pour l'ordonnance ressemble assez à celle de *Verſailles*. Elle est à la droite de l'entrée du Salon , & les Apartemens sont sur la gauche. Ceux du Prince donnent sur *Lunevillē* & sur la Cour des Cuisines , & ceux de Madame sont situés du côté du Jardin. L'Appartement de Madame est beaucoup plus vaste que celui du Duc. Lorsque je le vis , il étoit des mieux meublés , enrichi de dorures magnifiques , de glaces , & de peintures de meilleurs Maîtres : mais depuis , cette partie du Palais a été entièrement consumée par le feu. On m'a assuré que tout étoit rebâti de même qu'auparavant , & que les Apartemens étoient également bien meublés. Voila pour ce qui regarde le Palais : je vais à présent vous dire deux mots de LL. AA. RR. & de leur auguste Famille , telle qui j'ai eu l'honneur de la voir en 1718.

Léopold , Duc de Lorraine & de Bar , étoit le Chef de la Maison & le Souverain du Pays. Il avoit épousé *Mademoiselle de France* , *Elizabeth-Charlotte d'Orléans* , Fille de *Philippe de France* Duc d'Orléans , Frère de *Louis XIV*. De ce mariage ils avoient trois Princes & trois Princesses. Le premier portoit le nom de *Duc de Bar* ; il est mort en 1723 , lorsqu'une grande destinée sembloit l'attendre. Son Frère a hérité de ses espérances ; il est actuellement élevé à *Vienne* , où l'Empereur prend un soin particulier de son éducation.

La

La Maison du Duc de Lorraine est considérable, & tout y est sur un très bon pied. Ses équipages de Chasse sont magnifiques, & assez fournis pour que les Etrangers qui accompagnent le Prince soient montés sur des chevaux de ses Ecuries. Le service du Prince est presque le même que celui des Princes de France, & toute sa Maison est sur le même pied. Mr. le Marquis de *Craon* étoit alors Grand-Chambellan & Premier-Ministre. Ce Seigneur étoit très gracieux, & traitoit avec beaucoup de politesse ceux qui avoient affaire à lui. Il avoit un grand crédit à la Cour, & le Prince avoit pour lui des bontés extraordinaires; jusques-là, que peu content de l'avoir comblé de biens, il a voulu aussi le voir élevé à la Dignité éminente de Prince, que l'Empereur a conférée à ce Favori, sur la demande que le Duc lui en a faite. Peu après, un Prince de la Maison de Lorraine épousa une des Filles du Prince de *Craon*: c'est le Prince de *Lixin*, connu autrefois sous le nom de *Chevalier de Lorraine*: il est aujourd'hui Grand-Maitre de la Maison du Duc de Lorraine. Son Beaufère lui a donné sa belle Maison de *Craon*, peu distante de *Luneville*. Madame de *Craon* partage la fortune & le crédit de son Mari: elle est Dame-d'honneur de Madame la Duchesse, & fort considérée de Mr. le Duc. J'ai eu l'honneur de voir ce Prince passer les après-dinées chez elle; & les Courtisans, à l'exemple de leur Maitre, rendoient justice au mérite & à la bonté de cette Dame.

De *Luneville* je me rendis à *Nancy*. C'est *Nancy*, la Capitale de la Lorraine, & autrefois la de-

N A N C Y. meure des Souverains du Pays. Cette Ville est située à peu de distance de la *Meurte*, au milieu d'une belle Plaine. Elle est divisée en deux parties, en vielle & nouvelle Ville. J'ai eu l'honneur de vous dire que les François en ayoient fait la conquête en 1631. Elle eut lieu de se souvenir d'avoir été sous une domination étrangère, ses fortifications furent razées en 1668, on n'y laissa qu'un rempart sans parapet, & dans cet état elle fut rendue à son Souverain à la Paix de *Ryswyck*. Peu d'années après, lorsque *Louis XIV* entreprit la Guerre pour maintenir son Petit fils sur le Trône d'Espagne, ce Prince obligea le Duc de Lorraine de recevoir Garnison à *Nancy*. Le Duc fut si choqué de cette conduite, que quoique le Roi eût donné ordre à ses Officiers de rendre à S. A. R. les honneurs & les respects qui lui étoient dûs, il ne voulut pas rester dans une Ville dont on pouvoit dire qu'il étoit Souverain, sans y être le Maitre: il se retira à *Lunéville*, où il a toujours demeuré depuis, quoique *Nancy* ait été évacué à la Paix de *Bade*.

En sortant de *Nancy* pour prendre la route de *Paris*, on voit à peu de distance de la Ville une Chapelle & une Croix, que l'on dit avoir été bâtie sur la Place où *Charles*, dernier Duc de Bourgogne, fut tué en assiégeant *René* Duc de Lorraine en 1476. On lit les particularités de ce fait, sur une plaque de cuivre attachée à la Croix qui est sur le chemin.

Entre *Nancy* & *Toul*, qui est la route de *Paris*, on passe par les Bois de *Haye*, dans lesquels *Louis XIV* a fait faire un chemin, qui sera à la posterité un monument de la magnificence de ce

ce grand Prince. On passe la *Moselle* dans un Bac , à une lieue en-deça de *Toul*, où l'on arrive par une Plaine assez grande. Des Savans donnent une origine fort ancienne à la Ville de *Toul* : ils prétendent que ç'a été *Tullus Hostilius*, **Toul**. Roi des Romains , qui en a jetté les premiers fondemens. Vous en croirez ce qu'il vous plaira. Tout ce que j'en puis dire après l'avoir bien examinée , c'est que c'est une Ville assez mal bâtie, & peu digne de l'attention des Curieux. C'est un Evêché suffragant de *Trèves* , & un des trois Evêchés Lorrains qui ont été cédés à la France.

De *Toul* je passai à **BAR-LE-DUC**, Capitale du **BAR-LE** Duché de **Bar**. Ce Duché relève de la Couronne **Duc** de France , & est du ressort du Parlement. Il fait partie des Etats de Lorraine. Les Ducs de ce nom étoient autrefois obligés de rendre en personne , où par Envoyé , hommage au Roi de France , soit qu'il mourût un Roi ou un Duc : on a changé ou plutôt limité cette obligation sous la Régence du Duc d'*Orléans* , dans un Voyage que le Duc & la Duchesse de Lorraine firent à *Paris* en 1718 ; il fut réglé qu'un Duc de *Bar* ne seroit obligé de rendre hommage qu'une seule fois pendant sa vie à un Roi de France , mais qu'alors il seroit obligé de le faire en personne. Ce Traité fut enregistré au Parlement de *Paris*. Ce ne fut pas le seul avantage que le Duc retira de son Voyage ; le Régent , à la prière de la Duchesse sa Sœur , lui rendit un grand nombre de Villages qui avoient dû être rendus au Duc de Lorraine à la Paix de *Ryswyck* , mais que le Ministère de France avoit jugé à propos de garder.

Aa 4

Depuis

CHALONS. Depuis *Bar-le-Duc* jusqu'à *Châlons*, le pays est assez désert ; il est d'ailleurs très fertile en grains. Les chemins sont détestables, pour peu qu'il pleuve ; ce qui joint à la longueur des Postes, rend la route très désagréable. On prétend que ce fut dans ces campagnes que le Roi *Merouée*, *Aëtius* Général des Romains, & *Théodoric* Roi des *Wisigots*, donnèrent en 451 une si sanglante Bataille à *Attila* Roi des *Huns*, qu'ils lui tuèrent deux-cents-mille hommes. C'est un fait dont je ne réponds point. La situation de CHALONS est très avantageuse. La Rivière de *Marn*e, qui vient se jeter dans la *Seine* presque à l'entrée de *Paris*, est très commode pour les Marchands de cette Ville. Elle fait partie de la Champagne. Son Evêque a le Titre de *Comte & Pair de France*. Les anciens Comtes de *Champagne* y faisoient leur séjour, & on y voit le Palais qu'ils habitoient. Le Parlement de *Paris* y fut transféré en 1592 ; ce fut là que cette illustre Compagnie donna ce fameux Arrêt contre le Légat du Pape & contre la Ligue, qui sous prétexte de Religion tendoit à faire perdre la Couronne de France à *Henri IV*, légitime successeur de *Henri III*.

La Ville de Châlons a vu célébrer plusieurs mariages très illustres. Premièrement celui de Monsieur *Philippe d'Orléans*, Frère de *Louis XIV*. Secondement celui de Monseigneur, *Louis Dauphin de France*, fils de *Louis XIV*, avec *Anne-Christine-Victoire de Bavière*, le 7 Mars 1680. Et enfin en 1724, le 13 Juillet, *Louis* Duc d'*Orléans*, Fils du Duc d'*Orléans*, Fils du Duc Régent, y épousa *Auguste-Marie-Jeanne de Bade-Bade*.

De

De *Châlons*, en suivant la route de *Paris*, on ne trouve aucune Place considérable. Je passai à *CHATEAU-THIERRY*, qui est un Duché dominant à *Mr. de Bouillon*, en échange de la Principauté de *Sedan*; avec cette clause cependant, que le Roi en gardera la Souveraineté. La *Marne* passe au pied de la Ville. A dix lieues de la on trouve la Ville de *MEAUX*, qui est Capitale de la *Brie*: elle a titre d'Évêché. Du reste, je n'ai rien vu ni dans l'Église, ni dans la Ville, qui soit digne de remarque. Les environs sont très fertiles, & la proximité de *Paris* fait que les habitans se défont avantageusement de leurs denrées.

De *Meaux* on se rend à *Paris* en peu d'heures, en suivant la route ordinaire. Je m'en écartai de quelques lieues, pour aller voir *Mr. de N...* à sa Terre de *C...* près de *Fontainebleau*. J'y passai quelques jours fort agréablement; ensuite nous revînmes ensemble à *PARIS*. Après avoir *PARIS*, passé quelques jours à remplir les devoirs de l'amitié & de la bienséance, je pensai à ce qui m'avait fait entreprendre le Voyage, qui étoit, comme j'ai eu l'honneur de vous le dite, de me mettre entre les mains d'un Chirurgien habile. Ce fut le fameux *La Péronie*, qui me fit l'opération, avec autant d'habileté qu'il soit possible. Cependant je souffris cruellement. Pendant ma maladie, qui dura quelque tems, mes Amis me tinrent fidèle compagnie, ils avoient soin de m'instruire de tout ce qui se passoit; & s'il eût été permis de les trahir, ou que mon devoir m'eût attaché au Gouvernement, j'avois pu donner quelques avis qui auroient été avantageux au *Duc Régent*,

A a 5 & il

PARIS.

& il auroit pu étouffer dans sa naissance , un feu qu'il a su éteindre ensuite , autant & peut- être plus encore par sa fortune , que par sa prudence.

Paris étoit alors dans une crise , qui faisoit craindre une Minorité aussi inquiète que celle de *Louis XIV.* Tout le monde étoit mécontent. On croioit hautement contre la Banque Royale. Les Billets d'Etat étoient un nouveau sujet de plainte ; ils avoient été établis au commencement de la Régence , avec promesse de maintenir leur crédit. Cependant , peu après leur établissement , on perdoit beaucoup à les escompter , & comme le Public en étoit surchargé , & qu'il n'y a rien à quoi on s'accoutume moins qu'à perdre , chacun publioit assez hautement sa mauvaise humeur. Dans ce même tems , le Duc Régent fut attaqué d'un grand mal d'yeux , qui le mit en danger de perdre la vue. On m'assura que le Chancelier avoit dit à quelques personnes de confiance , qu'il faloit penser à prendre des mesures pour donner la Régence à un autre , en cas que ce Prince devint aveugle. Ce fut , dit-on , en conséquence de ce discours , que les Sceaux lui furent ôtés le 28 Janvier 1718. Ce fut Mr. de la *Vrillière* Secrétaire d'Etat qui vint les lui redemander. Le Chancelier les rendit à l'instant , en disant , qu'il avoit moins de peine à les remettre à S. A. R. , qu'il n'en avoit eu à les accepter. Dans le tems qu'on les apportoit au Régent , le Duc de *Noailles* , étoit avec ce Prince. Il fut d'autant plus étonné de voir les Sceaux , qu'il ne savoit rien de la disgrâce du Chancelier. Il ne put s'empêcher de demander au Régent ce qu'il vouloit faire des Sceaux.

Sceaux. Ce Prince lui répondit, qu'il les destinoit PARIS, à M^r. d'Argenson Lieutenant de Police. Le Duc, à qui ce changement ne plaisoit point, demanda au Régent la permission de se retirer, & il l'obtint avec plus de facilité qu'il ne l'auroit souhaité.

Le même jour, les Sceaux furent donnés à M^r. d'Argenson. Le Régent en scella lui même les Provisions & les Lettres pour la grande & la petite Commission, & dès l'après-midi le nouveau Ministre prêta le serment ordinaire entre les mains de S. M. & en même tems le Duc Régent le déclara Chef du Conseil des Finances. La disgrâce du Chancelier fit de la peine au Parlement, & occasionna de nouveaux murmures de la part du peuple, d'autant plus que le bruit courroit qu'il n'étoit devenu désagréable à S. A. R. que pour avoir refusé de sceller certains Edits, qui n'étoient pas du goût du Parlement.

Pendant que Paris étoit agité, la Bretagne fit aussi de son côté quelques mouvements. On venoit de demander aux Etats qui étoient assemblés, le payement du Don gratuit. Ils répondirent, qu'ils ne pouvoient l'accorder sans avoir vu leurs fonds auparavant. Leur dessein étoit, disoient-ils, de remettre quelque ordre dans leurs Finances, qui étoient très dérangées. Ce retardement fut regardé comme une rébellion ouverte, & à la quatrième Assemblée ils reçurent ordre de se séparer. Cet ordre acheva de les mettre de mauvaise humeur, & la Noblesse députa quatre d'entre elle à la Cour, pour présenter à S. A. R. un grand Mémoire, dans lequel ils démontroient l'impossibilité où étoit leur Province de payer, à l'instant le Don gratuit.

PARIS.

tuit. Ils se plaignoient qu'on attaquoit les Priviléges d'une Province, qui ne s'étoit donnée à la France qu'à condition qu'on les lui conserveroit scrupuleusement. Ils finissoient en demandant du moins quelque tems à S. A. R. *On se flatte, Monseigneur,* disoient-ils à la fin de leur Mémoire, *qu'un délai de quelques jours, véritablement contraire à un usage abusif, mais conforme à l'ancienne possession, ne noircira pas dans l'esprit de V. A. R. une Noblesse qui lui est si dévouée, & pour laquelle elle s'est déclarée avoir quelque bonne volonté.*

Le Régent répondit aux Députés, *qu'il faloit obéir & payer, & qu'ensuite on verroit ce qu'il auroit à faire.* Cette réponse ne satisfit point les inquiets Bretons, & le Parlement de la Province envoya des Députés à Paris. Ils furent admis à l'Audience du Roi, & Mr. de Blossac, l'un d'entr'eux, porta la parole, & repréSENTA à peu près la même chose que les Députés de la Noblesse. Pour toute réponse, le Roi leur fit dire par le Garde des Sceaux qui étoit présent, qu'on ne toucheroit point aux Priviléges de leur Province. Ces mêmes Députés présentèrent à S. M. une grande Requête, dans laquelle ils faisoient paroître beaucoup de zèle pour leurs Priviléges, & beaucoup d'amour & de respect pour le Roi, rabattant toujours sur l'impossibilité de payer si-tôt le Don gratuit. Ces remontrances n'eurent pas plus de succès que celles des Etats; & le Régent, pour se faire obéir, fit usage de son autorité, en exilant de la Province les Gentilshommes les plus mutins. Il en fit éiter d'autres à Paris, aussi-bien que plusieurs Conseil-

Conseillers du Parlement, pour venir rendre PARIS, compte de leur conduite.

Tel étoit, Madame, l'état des affaires lorsque j'arrivai à Paris. On ne patloit que de desordres, de révolte; tout sembloit devoir bientôt y aboutir. Le Duc Régent jugea à propos, pour obvier à tout ce qu'on pourroit entreprendre, de s'attacher les Gens de guerre: il les fit exactement payer: il donna des gratifications aux Officiers; & pour joindre le spéciieux au réel, il fit une ample promotion de Chevaliers de *S. Louis*. Il y en eut autour de 400 en peu de jours, de sorte qu'en quelque endroit qu'on se trouvât, on ne voyoit que Croix de *S. Louis*. Il eût été à souhaiter que les espèces eussent été aussi communes, mais c'étoit à quoi on devoit moins s'attendre que jamais. Le Régent venoit d'entreprendre une refonte générale des Monnoies, qui paroilloit d'une grande conséquence pour les particuliers. S. A. R. en fit enregitret l'Edit, & il le fit publier par la Cour des Monnoies, prévoyant bien que le Parlement n'entreroit point dans ses vues. Le Parlement s'offensa vivement de la publication de l'Edit, prétendant qu'il auroit dû lui être communiqué pour être enregittré. Les Chambres s'assemblèrent à ce sujet, & il fut arrêté que l'on inviteroit toutes les Cours Souveraines à le joindre au Parlement, dans une affaire de cette importance.

M. L. C. P. P. D. L. C. D. A. profita de la requisition faire à sa Compagnie, pour faire sa cour au Régent: il alla prendre langue au Palais Royal sur ce qu'il avoit à faire. Le Régent lui fut bon gré de cette démarche, &

S. A. R.



PARIS.

S. A. R. envoia sur le champ faire défense à la Cour des Aides, Chambre des Comptes & Cour des Monnoies, de délibérer sur la requisition du Parlement.

Cependant le Parlement continuoit toujours ses Assemblées. Il envoia au Palais Royal une Députation, composée du Premier-Président, du Président d'Aligre, & de plusieurs Conseillers, pour engager le Régent à révoquer l'Edit en question. Ils représentèrent dans un fort long Discours, que le *haussement* des Monnoies ne pouvoit qu'être préjudiciable aux François, & profitable aux Etrangers, à qui on donneroit 60 liv. d'un Marc d'argent, qui dans sa valeur intrinsèque ne seroit que de 25 livres; que cela répandroit dans le Royaume une infinité d'espèces contrefaîtes, attendu le profit immense que les Etrangers y trou veroient. Ils se plaignoient ensuite de ce que l'Edit avoit été enregistré à la Cour des Monnoies, & non au Parlement, à qui du moins il auroit du être communiqué. Le Duc Régent répondit aux Députés, que s'il n'avoit pas envoyé le dernier Edit au Parlement, c'est parce qu'il avoit cru ne le devoir pas faire, parce que la Cour des Monnoies a été établie Cour Supérieure & compétente dans ces sortes de matières; que depuis 1659 il n'y avoit point eu d'Edit concernant les Monnoies, qui eût été envoyé au Parlement, excepté celui qu'il y avoit envoyé en 1715, uniquement par amitié pour la Compagnie; qu'à l'égard des inconveniens, il les avoit pesés, mais qu'il n'avoit pu se dispenser de donner l'Edit: Quant à la suréance de l'Edit, qu'il ne faloit pas y penser; que l'ouvrage étoit trop avancé, y ayant

y aiant déjà une grande quantité d'espèces de PARIS. distribuées , & d'ailleurs des dettes qu'il faloit nécessairement acquitter.

Cette réponse ne satisfit point le Parlement. Les Chambres se rassemblèrent au nombre de 165 , le lendemain matin 20 Juin , depuis huit heures du matin , jusques à deux heures après midi , & rendirent un Arrêt par lequel il étoit dit , qu'il seroit fait de très humbles remontrances au Roi , pour obtenir des Lettres patentes adressantes du dernier Edit des Monnoies non enregistré au Parlement , comme préjudiciable au Roi , au Commerce , à l'Etat , & à la fortune des Particuliers ; qu'en conséquence , il étoit défendu à chacun de recevoir des espèces de nouvelle refonte , défense à tous Payeurs de faire aucun payement en autres espèces que celles aiant cours conformément à l'Edit de 1715 , défense parcelllement à tout Notaire de passer aucun Acte de payement ou de remboursement fait avec les nouvelles espèces. Cet Arrêt fut affiché par écrit dans l'intérieur du Palais. Le Parlement eut soin d'en faire dispercer plusieurs copies manuscrites , attendu la défense qui fut faite à l'Imprimeur du Parlement de le mettre sous la presse.

Le Régent , qui sentoit combien cet Arrêt étoit préjudiciable à son autorité , assembla le Conseil. Il y eut Arrêt qui portoit , que celui du Parlement étoit attentatoire à l'Autorité Royale , que S. M. le cassoit & l'annulloit , aussi-bien que toutes les résolutions prises dans cette Compagnie. Tout le monde fut en alarme ; on craignoit , & avec raison , les suites d'un procédé si violent. Le Parlement de son côté

ne

PARIS.

ne diminua rien de sa hauteur, & les Gens du Roi aiant remis sur le Bureau une Lettre de cachet avec l'Arrêt du Conseil d'Etat, on convint de renvoyer le tout sans en faire lecture, & que l'Arrêt rendu le jour précédent seroit exécuté selon sa forme & teneur. Sur quoi le Conseil d'Etat rendit encore un Arrêt, par lequel le Roi évoquoit à soi & à son Conseil la connoissance de tous les différends qui pourroient survenir au sujet des Monnoies. Le Régent envoya ensuite deux Compagnies des Gardes Françoises à l'Hôtel de la Monnoie, & un autre Détachement au Bureau de la Banque. Après avoir ainsi tout assuré, il permit au Parlement de venir faire ses remontrances au Roi. Ce fut Mr. de Mesmes Premier-Président qui porta la parole, à la tête de sept Présidens à mortier, de trente deux Conseillers, & de Mrs. les Gens du Roi. Son discours fut long & bien conçu. Il commença par l'éloge des qualités qu'on remarquoit dans le jeune Roi. Il dit ensuite, que lorsque le Parlement ne souhaitoit paroître devant S. M. que pour les admirer, il se trouvoit forcé de lui faire part des justes inquiétudes de tous les Ordres du Royaume, au sujet d'un Edit concernant une refonte générale d'espèces, qui appauvrissoit ce qui restoit de gens aisés en France, sans que les pauvres qui étoient en grand nombre en fussent soulagés. Ce discours étoit divisé en deux parties. Le premier regardoit la manière dont l'Edit en question avoit été distribué dans le public. Le second faisoit un détail des inconvénients que les différentes dispositions de l'Edit entraîneroient, si S. M. touchée

Touchée de ces raisons n'en ordonna la révocation. Mr. de Mesmes appuya ces deux points par un discours aussi fort qu'éloquent, & il finit en disant, que dans les Arrêts que sa Compagnie avoit rendus, on n'avoit fait que suivre les exemples qu'on avoit trouvés dans les Registres.

Le Premier Président laissa le Manuscrit de son Discours, afin que le Roi pût y répondre. Cette réponse ne tarda guères à venir. Les Députés du Parlement furent mandez aux Tuilleries le 2. Juillet 1718. Le Garde des Sceaux leur dit en présence de S. M. *Le Roi a fait examiner en son Conseil les Remontrances de son Parlement, & S. M. sera toujours disposée à les écouter favorablement, quand elles ne rendront pas à partager ou à limiter son autorité.* Il ajouta, que l'Edit en question avoit été murement examiné, & que c'étoit le meilleur moyen d'aquitter les dettes de l'Etat; que cet Edit n'étoit pas si à charge au Public, qu'il ne l'étoit qu'à ceux qui contracteroient à leur profit par des Actes obligatoires. Il conclut en disant, que le Roi défendoit toute Assemblée tendante au manque de soumission, qu'il ordonna l'enregistrement des Lettres patentes sur l'Arrêt du Conseil qui évoque à S. M. la connoissance des contestations mises & à mouvoir au sujet de l'Edit. Cette réponse ayant été rapportée au Parlement, il y eut des Commissaires nommés pour l'examiner, & en même tems pour rechercher dans les Registres s'il y avoit quelque exemple de Lettres patentes de cette espèce, afin de s'y conformer. Les Commissaires ayant fait leur rapport, la Compagnie conclut de représenter au Duc Régent,

Mem. Tom. I.

B b

que

PARIS.

que l'on n'avoit rien décidé sur ce sujet, parce que la Compagnie souhaitoit auparavant faire de nouvelles remontrances au Roi, & qu'elle supplioit S. A. R. de leur procurer une Audience. Mr. le Régent fut piqué de l'importunité du Parlement: il répondit aux Gens du Roi qui lui avoient été envoyés, qu'il auroit cru que le Parlement se feroit contenté de la réponse que le Roi avoit donnée; mais que cependant, voyant le contraire, il vouloit bien, non-obstant le dégoût que S. M. témoignoit pour les Remontrances, accorder la liberté d'en présenter, mais seulement par écrit.

Le Parlement ne se rebuva point, & il continua toujouirs à demander Audience, ce qui fut enfin accordé pour le 26 Juillet. Tout ce qu'il y avoit de personnes de distinction dans Paris se trouvèrent chez le Roi, pour entendre les Remontrances. Le Prémier-Président parla près de trois-quarts d'heure. Son Discours ne fut qu'une récapitulation de ce qu'il avoit déjà dit. S. M. répondit: *Mon Garde des Sceaux vous expliquera mes intentions.* La réponse du Garde des Sceaux consista dans ce peu de mots: *Le Roi vous a déjà expliqué ses intentions, & il vous les expliquera encore davantage.*

Le Parlement, peu satisfait de cette réponse, qui lui paroilloit trop concise par rapport à la situation présente des affaires, prit feu contre celui que l'on regardoit, & avec raison, comme le prémier mobile du dérangement des affaires, je veux dire *John Law*, dont la fortune rapide fournit ample matière de parler. On sentoit bien qu'il étoit difficile qu'un Directeur de Banque eût pu

pu acquérir tant de biens, sans qu'un grand nombre de personnes eussent fait des pertes considérables. Le Parlement donna donc un ajournement personnel contre le Financier; mais il n'eut garde de paroître. Peu de jours après, le Parlement changea le Décret de prise de corps. Mais le Duc Régent le mit à couvert par un Arrêt du Conseil. Ce Prince jugea bien qu'il étoit important pour lui de calmer l'inquiétude du Parlement, & de faire respecter l'Autorité Royale dont il étoit le Dépositaire. Pour y réussir, il indiqua un Lit de Justice au Palais des *Tuileries*, pour le 26 Août. Il ordonna à la Maison du Roi de se tenir sous les armes & de se rendre chacun à son poste. Le même jour, il envoya des Lettres circulaires d'invitation à tous les Ducs & Pairs, aux Maréchaux de France, aux Chevaliers de l'Ordre, aux Gouverneurs & Lieutenant-Généraux des Provinces aux Secrétaires & à quelques Conseillers d'Etat, qui furent choisis par le Garde des Sceaux. Les Princes y furent aussi invités. Le Parlement s'y rendit sur les onze heures, à pied, en robes rouges. Le Président de *Novion* étoit à la tête de la Cour, parce que le Prémier-Président se trouva alors très incommodé de la goutte: il vint cependant aux *Tuileries* en carosse.

Après le Conseil de Régence, le Roi passa de son petit Apartment sur la Terrasse, pour aller à sa Tribune. S. M. étoit accompagnée du Duc Régent, & des Princes du Sang. Quatre Présidens à mortier & six Conseillers vinrent l'y prendre, & le conduisirent jusqu'à son Lit de Justice. Le Roi

B b 2

s'étant

PARIS.

s'étant assis sur son Trône, & toute la Compagnie étant placée, on commença par la lecture des Lettres patentées qui établifloient Mr. *d'Argenson* Garde des Sceaux ; il fut ordonné de les enregistrer. Ensuite on lut un Arrêt du Conseil, qui défendoit au Parlement de prendre connoissance des affaires d'Etat. Sur cet Arrêt, le Premier-Président prit la parole, & dit, que le sujet lui paroifloit de si grande importance, qu'avec le respect & la soumission que la Compagnie avoit pour les ordres de S. M. il la supplioit de lui permettre de se retirer pour en délibérer. On prêta aussi peu d'attention à cette Remontrance, qu'aux précédentes. Le Régent s'approcha du Roi, & lui parla à l'oreille ; & le Garde des Sceaux s'étant aussi approché un instant de S. M. il répondit à la Compagnie : *Le Roi veut être obéi, & obéi sur le champ.*

On lut ensuite une Déclaration qui portoit, que les Ducs & Pairys auroient séence au Parlement immédiatement après les Princes du Sang. Une seconde, qui portoit dérogation à la Déclaration du Roi du 5 Mai 1694, & qui restreignoit les Princes légitimés aux seuls honneurs & prérogatives de leurs Pairies. Et enfin une troisième, qui rétablifloit le Comte de *Toulouſe* dans tous les droits, rangs & prérogatives, pour sa personne seulement.

Après la lecture de ces Déclarations, Mr. le *Duc* prit la parole, & repréſenta à S. M. que le feu Roi aiant paru désirer que le *Duc du Maine* fût chargé de l'Education de S. M., quoique cette place dût lui appartenir par le droit de sa naissance, il ne s'y étoit pas opposé, parce qu'alors

qu'alors il étoit mineur ; mais ces raisons ne subsistant plus, il demanda que cet honneur lui fût déferé. Cette demande lui fut accordée, aussi bien que celle des Ducs & Pairs, qui demanderent d'avoir la présence au Parlement sur les Présidens à mortier.

Ce fut ainsi que finit ce Lit de Justice, qui sera sans doute célèbre à la Postérité la plus reculée. Le Parlement fut très mortifié de la conduite qu'on renoit à son égard, & s'étant assemblé dès le lendemain, il déclara par un Arrêt qui fut mis sur les Registres, qu'il n'avoit pu, ni dû ; ni entendu avoir aucune part à ce qui s'étoit passé la veille au Lit de Justice ; & pour que la Postérité en fût instruite, on nomma des Commissaires pour dresser un Procès verbal de la manière dont tout s'étoit passé. Le Régent, averti des démarches du Parlement envoya des Détachemens des Mousquetaires gris & noirs, commandés par un Brigadier, qui enlevèrent, pendant la nuit du 28 au 29, ceux qui avoient le plus insisté sur cet Avis. Tels étoient Mrs. de Blamont Président de la quatrième des Enquêtes, Feydeau Conseiller en la même Chambre, & de S. Martin Conseiller de la Grand Chambre. On les fit monter dans trois carrosses, escortés chacun de huit Mousquetaires avec un Officier à leur tête, & on les conduisit dans les endroits que la Cour avoit marqués. En même tems on faisit les papiers des deux premiers.

Aussi-tôt que le Parlement eut été averti de cet enlèvement, il s'assembla, & fit une Députation au Roi, pour le supplier de lui permettre de jouir du privilège qu'il a toujours eu

PARIS.

de juger ceux de son Corps, de quelques crimes qu'ils soient accusés. Le Garde des Sceaux leur répondit : *Les affaires qui attirent au Roi cette Députation, sont affaires d'Etat, qui demandent le silence & le secret ; le Roi est obligé de faire respecter son autorité. La conduite que tiendra son Parlement, déterminera les sentimens & les dispositions de S. M. à son égard.* Les Députés allèrent le lendemain au Palais Royal, faire de nouvelles instances auprès du Régent pour la liberté de leurs Confrères : mais S. A. R. leur fit à peu près la même réponse qu'ils avoient reçue le jour précédent. Sur cela le Parlement ferma les Chambres, & discontinua de rendre la Justice. Cependant les Gens du Roi étoient toujours en action, tantôt au *Louvre*, tantôt au *Palais Royal*, sans pouvoir obtenir une réponse satisfaisante ; & le 5 de Septembre le Marquis d'*Effiat*, Ecuyer du Duc Régent, notifia à la Compagnie de la part de S. A. R. de l'ouvrir les Chambres & de continuer les Audiences, les assurant que dans peu on répondroit à leurs dernières instances.

Cependant le bruit de la violence exercée à l'égard du Président & des Conseillers qu'on avoit arrêtés, indisposa bien du monde : on regardoit ces Exilés comme des Martys de la Liberté publique, & chacun s'imaginoit que cette affaire étoit la sienne propre. Plusieurs Parlementaires parurent vouloir soutenir celui de *Paris*. Le Parlement de *Bretagne* témoigna plus de zèle qu'aucun autre ; il écrivit une belle Lettre au Parlement de *Paris*, pour lui offrir de se joindre à lui pour demander le retour des Exilés, & il en écrivit une autre à ce sujet à S. M. qu'il

qu'il adressa à M. de la Vrillièr^e Secrétaire PARIS.
d'Etat.

Dans ce même tems un événement assez intéressant partagea l'attention que les François donnaient à leurs affaires, & fixa les yeux de toute l'Europe. Ce fut l'Expédition que l'Espagne fit en *Sicile*. Pour vous mettre au fait de cette affaire, je vais reprendre les choses de plus haut, & vous représenter en gros l'état des affaires de l'Europe depuis l'année précédente. L'Empereur, en conséquence de ses Alliances avec la République de *Venise*, à qui les Turcs avoient enlevé une partie de la *Morée*, étoit sollicité de déclarer la Guerre à ces Infidèles. Le Pape de son côté, qui appréhendoit que les Turcs ne prissent pied en Italie, fit agir auprès de S. M. I. pour la déterminer à la Guerre. L'Empereur fut quelque tems sans pouvoir se résoudre à rompre avec les Turcs, dans l'appréhension que l'Espagne ne profitât de cette rupture pour attaquer les Provinces d'Italie. Le Pape rassura ces Princes, sur la parole solennelle que le Roi d'Espagne lui avoit donnée, de ne rien entreprendre en Italie. Il lui fit même entendre, que bien loin d'avoir rien à craindre du côté de l'Espagne, il avoit tout à espérer de cette Couronne dans la Guerre présente, puis qu'elle s'étoit engagée de lui envoyer une puissante Escadre, & que pour lui en faciliter les moyens, il avoit accordé une levée de deniers sur le Clergé d'Espagne. Ces représentations firent impression sur l'esprit de l'Empereur; mais ce qui le détermina absolument, ce fut le Traité de Garantie qu'il avoit conclu avec l'Angleterre, par

B b 4

lequel

PARIS.

lequel cette Couronne s'engageoit de le secourir de sa Flotte, en cas que ses Etats fussent attaqués. Il déclara donc la Guerre aux Turcs, & il envoya contre eux une nombreuse Armée, commandée par le Prince *Eugène de Savoie*. La Campagne fut très glorieuse pour ce Prince : il commença par gagner une Bataille près de *Temesvar* ; il mit ensuite le siège devant cette Place, & la réduisit en peu de tems. Cependant l'Espagne armoit, sous prétexte d'envoyer du secours aux Troupes Venitiennes. Mais quelle fut la surprise de toute l'Europe, lorsqu'on apprit que le Premier-Ministre d'Espagne ; le Cardinal *Alberoni*, ci-devant Aumônier du Duc de *Vendôme*, depuis Agent de *Parme* à la Cour de *Madrid*, & enfin par la protection de la Reine parvenu au comble de la grandeur & de la fortune, avoit porté le Roi d'Espagne à employer les fonds levés sur les Biens Ecclésiastiques, & destinés à soutenir la gloire du nom Chrétien, pour s'emparer de la *Sardaigne* ! La conquête en fut assez facile, ce Royaume, sur la foi des Traités, se trouvant alors peu fourni de Troupes. L'Empereur portra ses plaintes au Pape, à la France & à l'Angleterre, comme Garants de la Neutralité d'Italie. Ces Puissances firent tous leurs efforts pour engager le Roi d'Espagne à se désister de ses prétentions. Le Duc Régent donna ordre au Duc de *S. Aignan*, Ambassadeur de France à la Cour d'Espagne, de représenter au Roi tous les inconveniens dans lesquels cette Guerre pourroit le jeter ; mais le Ministre Espagnol, qui comptoit sur des intelligences secrètes qu'il avoit en France, refusa toutes propositions d'accord.

commodelement, quoiqu'elles fussent très avantageuses au Roi d'Espagne. On lui offroit de le faire reconnoître par l'Empereur, légitime Possesseur des Espagnes & des Indes; & de plus, de faire consentir l'Empereur à ce que les Successions de *Parme* & de *Plaisance* fussent assurées aux Enfans de la Reine d'Espagne: conditions infinitement plus avantageuses que celles qui lui avoient été accordées par la Paix d'Utrecht, & dont le Roi d'Espagne avoit tant souhaité de voir la confirmation l'année que mourut *Louis XIV.*

La conduite de la Cour d'Espagne causa véritablement de l'inquiétude à la Cour de Vienne, mais elle n'empêcha pas l'Empereur de continuer la Guerre avec vigueur contre les Turcs. Le Cicl bénit ses armes, & en 1718 le Prince *Eugène* remporta près de *Belgrade* la Victoire la plus signalée que les armes Chrétiennes pussent espérer. Peu après la Bataille, les Troupes victorieuses réduisirent *Belgrade*, & enfin les Turcs se virent contraints de demander la Paix. Pendant que tout paroilloit y concourir, l'Espagne mit en mer la Flotte la plus formidable qu'elle eût équipée depuis la malheureuse Flotte surnommée *l'Invincible*. Elle aborda sur les côtes de *Sicile*, où elle mit à terre une nombreuse Armée, commandée par le Marquis de *Lede*. Le Comte de *Maffei*, Viceroy de ce Royaume pour le Duc de Savoie Roi de Sicile, fit toute la résistance que la faiblesse de son Armée lui permettoit; & s'il ne put pas conserver l'Île, du moins il empêcha par sa résistance l'Armée d'Espagne de pousser plus loin ses conquêtes. Il donna le

B b 5

tems

PARIS.

tems à l'Amiral *Bing*, qui commandoit la Flotte Angloise, d'entrer dans la Méditerranée, & de combattre la Flotte d'Espagne, suivant les ordres qu'il avoit. Ces ordres portoient, d'agir comme Ami, en cas que l'Espagne se désistât de ses entreprises contre la Neutralité d'Italie; mais de faire une vigoureuse résistance, si les choses alloient autrement. L'Amiral *Bing* communiqua ces ordres au Cardinal *Albérone*; qui lui répondit séchement, qu'il n'avoit qu'à les exécuter. Il les exécuta aussi, mais au déavantage de l'Espagne. Il livra bataille le 11 d'Août à la Flotte Espagnole, & la défit entièrement. Dès que le Duc Régent eut appris cette nouvelle, il fit partir un Courier pour l'Ambassadeur de France à *Madrid*, avec des Lettres du Comte de *Stairs* pour le Comte *Stanhope* Ambassadeur d'Angleterre. Le deslein de S. A. R. étoit d'engager ce dernier à retourner à *Madrid*, d'où il étoit parti le 27 d'Août, pour y faire de nouvelles instances pour la Paix auprès du Cardinal *Albérone*, qui devoit sans doute être un peu étourdi de ce revers de fortune. Ce Comte, ou ne rencontra point le Courier, ou ne jugea pas à propos de retourner en Espagne: il arriva à *Paris* le 9. de Septembre.

Cependant, la Guerre finissoit alors entre l'Empereur & les Turcs, & les ordres étoient déjà donnés pour faire passer des Troupes en Italie. Mr. le Régent, désespérant alors de porter le Roi d'Espagne à la Paix, ordonna à l'Abbé du *Bois* Ambassadeur de France à *Londres*, de signer conjointement avec les Ambassadeurs d'Angleterre & de l'Empereur, le Traité appellé communément le Traité de la *Quadruple Alliance*. Il réitéra

récitera encore ses ordres au Duc de *S. Aignan*, PARIS.
d'employer tous les moyens imaginables pour porter le Roi d'Espagne à entrer dans les conditions qui lui étoient proposées par la Qua-
druple Alliance; & enfin le Roi d'Espagne ayant persisté dans son refus, S. A. R. résolut de lui déclarer la Guerre, & le Duc de *S. Aignan* eut ordre de demander son Audience de congé.

Ce fut dans ce tems-là, que le Duc Régent découvrit heureusement une Conspiracy qui se tramoit contre lui dans le cœur du Royaume. Le Roi d'Angleterre l'avoit déjà averti qu'il se machinoit quelque chose; mais on ne favoit ni les noms des Conjurés, ni la Conduite qu'ils devoient tenir. Cependant, le Régent se doutant que toutes ces intrigues n'étoient fomentées que par le Ministre d'Espagne, il fit observer de près le Prince de *Cellamare* Ambassadeur de cette Couronne; & bien-tôt il fut au fait de tout ce qui se tramoit contre lui. Il ne s'agitsoit de rien moins que de lui ôter la Régence. Le Ministre d'Espagne, pour réussir dans son entreprise, avoit fait rassembler en France un Corps de Troupes, qui rodoient dans le Royaume, comme gens qui trafiquoient du faux sel, & autres marchandises de contrebande. Ces Troupes devoient à un jour marqué entrer dans *Paris*, investir le Palais Royal, & s'assurer de la personne du Régent. Le complot fut découvert, presque dans le tems qu'il devoit être exécuté. Ce fut le Prince de *Cellamare* qui en fut cause en partie; non pas que je le soupçonne d'avoir trahi le Ministère d'Espagne, mais peut-être pour ne s'être pas assez défié de ceux qui l'ap-
pro-

PARIS.

prochoient; car on m'a dit que le paquet qui contenoit tout le mystère de la Conjuration & les noms des Conjurés, fut remis entre les mains de l'Abbé *Portocarrero* en présence de deux Domestiques, dont la fidélité n'étoit peut-être pas à l'épreuve, des Louis d'or du Palais Royal. D'ailleurs cet Abbé, quoiqu'homme de mérite, n'avoit peut-être pas assez d'expérience ou de prudence pour se conduire comme il faloit dans une affaire aussi délicate. Quoi qu'il en soit, il partit pour *Madrid*, chargé de Dépêches qui renfermoient la fortune de bien du monde. Il n'avoit pas encore fait grand chemin, lorsque sa chaise se rompit au passage d'un Gué. Il pensa se noyer: cependant, malgré le danger où il étoit, il parut beaucoup plus appréhender pour sa Cassette que pour sa propre vie. Cet empressement pour la conservation de sa Cassette parut suspect à ceux qui le conduisoient: les Surveillans que le Régent avoit mis auprès de lui, en avertirent ce Prince assez tôt pour qu'il pût donner ses ordres au Commandant de *Patriers* pour le faire arrêter, & saisir sa Cassette. L'Abbé fut donc arrêté* & ramené à *Paris*. Le Prince de *Cellamare* ayant été averti de ce qui se passoit, reclama la Cassette, disant qu'elle contenoit les Mémoires de son Ambassade. On lui fit connoître qu'on n'étoit pas d'humeur de l'en croire sur sa parole, & la Cassette ayant été ouverte au Palais Royal, on y vit tout le projet de la Conspiracy, & les noms de ceux qui y étoient entrés. Ce qui fut le plus sensible au Régent

* Le 2. Décembre 1718.

gent, ce fut d'y voir les noms de personnes PARIS, qu'il avoit comblées de bienfaits. S. A. R. agit dans des circonstances aussi délicates, avec toute la modération possible, & sa conduite fut en tout si mesurée, qu'à peine s'aperçut-on qu'il se fut passé en France quelque chose d'extraordinaire. Il fit relâcher l'Abbé Portocarrero, comme une pièce inutile. Pour le Prince de *Cellamare*, il fut invité de venir conférer au Palais Royal : il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'on envoya mettre le scellé chez lui. Les Ministres le conduisirent ensuite à son Hôtel, où il fut surpris de trouver une Garde, qu'on chargea de répondre de sa personne. Quelques jours après, on examina tous ses papiers en sa présence, & on en remplit trois caisses, qui furent cachetées & transportées au Louvre, pour y être gardées jusques à ce que le Roi d'Espagne eût envoyé des personnes de confiance pour les retirer. Enfin le 13 de Décembre, le Prince de *Cellamare* partit de Paris avec Escorte. Pour les Contrebandiers, ils disparurent, dès que la Conspiration fut devenue publique. Tout ceci se passa dans le courant du mois de Décembre 1718.

Le 29 du même mois, le Duc & la Duchesse du Maine furent arrêtés. Le Duc avoit été la veille rendre visite à Madame la Duchesse d'Orléans au Palais Royal, & il y étoit resté trois heures ; ensuite il s'en étoit retourné coucher à *Seaux*, où le lendemain matin, un Lieutenant des Gardes vint lui annoncer qu'il avoit ordre de le conduire avec un bonne Escorte au Château de *Dourlens*. Le même jour à 7 heures du matin, le Marquis d'*Ancenis*, reçu Capitaine des Gardes

en

PARIS.

en survivance du Duc de *Charots* son Père, eut ordre d'arrêter Madame la Duchesse du *Maine*. Il avoit soupé la veille avec cette Princesse, & l'avoit quittée fort tard : en rentrant chez lui, il trouva la Lettre de cathet qui le chargeoit d'une commission dont il auroit bien voulu pouvoir se dispenser ; mais comme il faloit absolument obéir, il vint le lendemain chez la Princesse. Comme elle étoit encore au lit aussi bien que ses Dames, on fut fort surpris de revoir Mr. d'*Ancenis* de si bonne heure, & on fit quelque difficulté d'eveiller la Duchesse : cependant, comme on jugeoit bien que ce devoit étre une affaire de grande conséquence qui amenoit ce Marquis, les Dames le laissèrent entrer. La Princesse se réveilla au bruit que la porte fit en s'ouvrant, & elle demanda qui c'étoit. Mr. d'*Ancenis* s'étant annoncé, *Mon Dieu !* lui dit-elle aussi-tôt, *que vous ai-je fait pour me réveiller si matin ?* Il lui fit part alors de la triste commission dont il étoit chargé. Cette Princesse fut, dit-on, beaucoup plus sensible à cette disgrâce, que le Duc son Epoux ; elle ne put s'empêcher de laisser échaper quelques paroles, qui firent assez connoître qu'elle supportoit impatiemment son infortune. Au reste, elle s'habilla assez promptement, & elle monta dans un carrosse avec trois de ses Femmes, & on la conduisit au Château de *Dijon*. Tous ses principaux Domestiques furent arrêtés & conduits, les uns à la *Bastille*, & les autres à *Vincennes*. Le Prince de *Dombes* & le Comte d'*Eu* furent relégués à *Eu*, où ils eurent assez de liberté, pour que ce changement de fortune n'eût point tout à fait l'air de dis-

disgrace. Pour Mlle. du *Maine*, Madame la PARIS. Princesse de *Conty* la prit chez elle. Le Cardinal de *Polignac*, qui étoit fort attaché à la Maison du *Maine*, eut aussi le même sort; il fut exilé à son Abbaye d'*Anchin*, & on ne lui donna que deux heures pour mettre ordre à ses affaires.

Pendant que ces choses se passoient en France, le Roi d'*Espagne*, au plutôt son Ministre, fit assez maltraiter le Duc de *S. Aignan* Ambassadeur de France. Ce Ministre, après avoir pris congé du Roi & de la Reine, étoit encore demeuré quelques jours pour régler des affaires domestiques; peut-être aussi pour voir quel train prendroient les affaires, en cas que le Roi d'*Espagne*, qui étoit dangereusement malade, vint à mourir. On assure que le Roi lui ayant dit qu'il laissoit par son Testament la Régence à la Reine & au Cardinal *Albérioni*, l'Ambassadeur répondit, qu'il pourroit bien être de ses dispositions testamentaires, comme de celles de *Louis XIV*. Cette réponse déplut au Cardinal, qui ne songea plus qu'à se venger; & en effet, quelque tems après, le Marquis de *Grimaldo* Secrétaire d'Etat vint trouver le Duc de *S. Aignan*, & lui signifia de la part du Roi un ordre de sortir de Madrid dans vingt-quatre heures, & du Royaume dans douze jours. Il étoit dix heures du soir, lorsque cet ordre fut signifié, & le lendemain 14 de Décembre à sept heures du matin l'Hôtel de l'Ambassadeur fut investi par des Gardes du corps commandés par un Exempt, qui posa des Sentinelles à toutes les portes des apartemens. Il entra ensuite dans l'appartement du Duc, qui étoit encore au lit avec la Duchesse:

il

PARIS.

il les fit habiler assez promptement, & les conduisit hors de la Ville.

Le Cardinal *Albéroni*, qui ne savoit point encore que la Conjuration qu'il avoit tramée fut découverte, ecrivit en diligence au Prince de *Cellamare*, pour le prévenir sur la conduite qu'on avoit tenue à l'égard de l'Ambassadeur de France. Il lui mandoit, que ce ne devoit point être une raison pour qu'on en usât de même à son égard, & qu'on avoit été obligé de prendre ce parti à cause de la mauvaise conduite du Duc *S. Aignan*. Il l'exhortoit de tenir ferme à *Paris*, & de n'en sortir que lorsqu'il y seroit contraint par force, en faisant auparavant toutes les protestations convenables. Il finissoit en lui disant : *Supposé que V. E. soit obligé de partir, elle mettra auparavant le feu à toutes les mines.* Il ne savoit pas qu'elles étoient alors furieusement éventées.

Cette Lettre qui confirmoit encore la Conspiration du Prince de *Cellamare*, & l'affront fait à un Ambassadeur du R. T. C.,acheva de convaincre le Régent que le Ministre Espagnol avoit résolu d'en venir aux dernières extrémités. La Guerre fut déclarée des deux côtés, & l'Espagne ne s'en tira pas à son honneur. J'aurai occasion de vous en parler dans quelque tems.

Je vais un peu vous entretenir de moi à présent. Quoique je ne fusse pas du nombre des Conjurés, j'en avois cependant tout à fait la mine ; il s'étoit tenu chez moi plusieurs Conférences ; j'étois Ami de ceux qui étoient le plus enfoncés dans cette affaire ; enfin, soit prudence, soit terreur panique, je pris le parti de me sauver. Je partis de

de Paris assez précipitamment, dans le dessein de PARIS, me rendre à la Cour Palatine, pour y rester jusqu'à ce que l'orage fut entièrement dissipé. Je me rendis en Allemagne par la Lorraine, où j'ens bien de la peine à arriver. Je n'avois point de Pas-
seport, & il y avoit des ordres de la Cour d'arrêter tous ceux qui n'en avoient point. Je m'avisa de me servir d'un stratagème. A une lieue de Toul, qui est la dernière Place de France, je feignis de me trouver mal, pour avoir un prétexte de m'ar-
rêter & de renvoyer mon Postillon. Je passai la nuit dans un Village, & le lendemain m'étant levé de grand matin, je dis à mon Hôtesse que je m'en allois à Toul à pied: je la pria d'envoyer mes bottes à une adresse que je lui indiquai. Mon dessein étoit d'entrer dans Toul, comme un homme de la Ville; je me flattais qu'étant à pied, & n'ayant pas l'air d'un Voyageur, je passerais sans être arrêté. Point du tout: la Garde m'arrêta, & me demanda qui j'étois & où j'allois. Je dis que j'étois Allemand, que j'avois été Valet de chambre d'un Seigneur Allemand qui étoit mort à Paris, & que je m'en tetournois chez moi. Le Sergent me fit conduire chez le Lieutenant-TOUL de-Roi, qui me parut un homme assez brutal. Cependant je crois que j'aurois tort de me plaindre; je me donnois pour un Valet, & assurément il me traitoit de même. Il me fit plusieurs ques-
tions, auxquelles je répondis toujours en Valet très soumis, espérant adoucir son humeur noire: mais rien ne put me garantir de ses duretés. *Vous n'êtes pas un Valet, mon Ami*, dit-il; *je crois plus-tôt que vous êtes quelque Banqueroutier.* Il faut que vous me disiez la vérité, ou je vous fais mettre dans

Mem. Tom. I.

Cc

dans

TOUL.

dans un cachot. Je continuai toujours à soutenir que j'étois un Valet: mais cet homme peu content de ma réponse me fit conduire au Corps de garde, où il me laissa cinq ou six heures, au bout desquelles il me fit dire que je pouvois aller dans une Auberge. Un Soldat m'y conduisit, & ne me quitta point. Le lendemain le même Soldat me conduisit encore chez le Lieutenant-de-Roi, qui me fit entrer dans son Cabinet, & me dit qu'il étoit inutile de lui cacher d'avantage qui j'étois, qu'il venoit d'en être informé par un homme qui me connoissoit. Je vous avoue, Madame, que je commençai à avoir peur: cependant je soutins toujours ma thèse, avec toute l'effronterie possible. Il appella alors un de ses Domestiques, à qui il dit de faire venir l'homme qui me connoissoit. Heureusement, cet homme n'étoit que dans son imagination. Cependant, il s'impatientoit beaucoup de ce qu'il ne venoit pas. Enfin il me dit qu'il faloit m'en retourner au Corps de garde, & que j'y demeurerois jusqu'à ce que je lui eusse donné des connoissances bien claires de ce que j'étois. Je m'avisaï d'un expédient qui me réussit. Je lui dis que j'étois prêt de demeurer en arrêt, jusqu'à ce que j'eusse reçu une réponse de l'Hôtesse chez qui mon Maître étoit mort, qui certifieroit ce que j'avois avancé. Il me fit donner du papier, & en effet j'écrivis à Paris à mon Hôtesse sous le nom d'un Valet de chambre que j'avois laissé chez elle. Comme elle avoit de l'esprit, & qu'elle connoissoit mon écriture, je m'assurai qu'elle comprendroit aisément de quoi il s'agissoit. Ma Lettre écrite, je la remis au Lieutenant-de-Roi.

II

Il la lut, & me dit qu'il se chargeoit de la faire **Toul.**
 rendre & d'en tirer réponse. En attendant il
 me renvoya à mon Auberge, & deux heures
 après il m'envoya dire que je pouvois continuer
 mon chemin. Vous jugez bien que je ne me
 le fis pas dire deux fois. Je sortis de *Toul*
 à pied, je pris un cheval dans un Village ap-
 partenant à Mr. le Prince d'*Elboeuf*, & je me
 rendis à *Nancy*, où j'eus la précaution de prendre
 un Passéport. L'Hôte chez qui je demeurois
 m'en procura un, sous le nom d'un Marchand
 de *Nancy*. Je ne jugeai pas à propos de passer
 à *Strasbourg*, où j'aurois pu être reconnu ; je
 gagnai *Haguenau*, de là le Fort *Louis* où je
 passai le *Rhin*, & enfin j'arrivai à *Heidelberg* au
 commencement de 1719.

La Cour Palatine faisoit son séjour à ***HEIDEL-HEIDEL-
 BERG.** Ce n'étoit plus le même Electeur dont **BERG.**
 j'ai eu l'honneur de vous parler ; il étoit mort,
 & le Prince *Charles* son Frère lui avoit succédé.
 Ce Prince y tenoit une Cour nombreuse & mag-
 nifique ; & il faisoit les délices de tous ceux
 de sa Maison : il avoit, pour ses Domestiques,
 des bontés dont on voit peu d'exemples chez
 les Princes, sans cependant avilir son rang ;
 il en connoissoit toute la dignité & sçavoit par-
 fairement bien se faire rendre ce qui lui étoit
 dû. Généreux avec cela, doux, affable, char-
 itable, il aimoit qu'on lui parlât avec liberté.
 Il étoit très rangé dans sa conduite, dévot même ;
 cependant, nullement ennemi des plaisirs : au
 contraire, il en procuraient souvent à sa Cour ;

Cc 2

il

* Voyez le Tome I. des Lettres, p. 310.

HEIDEL-
BERG.

Il aimoit sur-tout la Danse, il dansoit même trop bien pour un Prince.

L'Electeur a été marié deux fois, & il n'a qu'une Fille, marié au Prince héritaire de *Sulzbach*, Héritier présumatif de l'Electeur. C'est une Princesse très aimable, quoiqu'un peu marquée de petite vérole; elle n'est point grande, mais parfaitement bien faite. Elle fait parfaitement tout ce que l'on a coutume de faire apprendre aux jeunes Princesses: elle danse & chante avec beaucoup de grace, sur-tout les Airs Italiens, qu'elle accompagne du Clavecin dans la perfection. Le Prince son Epoux étoit parfaitement bien fait, & tout son extérieur donnoit assez à connoître ce qu'il étoit. Il avoit l'air assez sérieux, pour pouvoir être soupçonné d'un peu de sévérité. Cela ne diminuoit rien de sa politesse, il avoit sur-tout beaucoup d'égards pour les Etrangers. Il témoignoit un respect extraordinaire à l'Electeur, qui de son côté lui donnoit toutes les marques possibles de tendresse. Ce jeune Prince avoit de son mariage un Fils, qui étoit demeuré à *Neubourg* où on l'élevoit. On avoit appréhendé que les fatigues du Voyage ne nuissoient à sa santé; cependant toutes ces précautions ont été inutiles, & ce jeune Prince est mort en 1724.

L'Electeur étoit fort matinal: dès qu'il étoit levé, il passoit quelque tems en prières; ensuite le Grand-Chambellan ou le Grand-Maitre de la Garderobe lui parloient d'affaires d'Etat, ou domestiques. Lorsque ces Messieurs étoient retirés, ce Prince s'occupoit à lire des Dépêches, ou à écrire; ensuite il s'habilloit. Vers les onze heures,

heures, il alloit à la Meſſe, accompagné du Prince ~~Heide~~
fon Gendre & de la Princesſe ſa Fille. Quand ~~BERG~~,
il y avoit Conseil, il y аſſiſtoit au ſortir de la
Meſſe; les autres jours, il jouoit au Billard juf-
ques à l'heure du dîner. Le repas duroit long-
tems: quelquefois on y buvoit un peu, & en
vérité on n'avoit point tort, car le vin y étoit
délicieux. Après le dîner S. A. E. accompagnoit
la Princesſe ſa Fille dans ſon Apartement; il y
demeuroit un peu, & ſe retiroit ensuite dans le
ſien; il ſe faifoit déshabiller, & ſe couchoit
pour quelques heures. Vers les cinq ou ſix
heures du foīr, on l'habilloit; ensuite il don-
noit des Audiences publiques, ou bien il s'ap-
pliquoit à quelque chofe dans ſon Cabinet. A
ſept heures il paſſoit dans la Salle d'Asſemblée,
ou il trouvoit Madame la Princesſe & toute la
Cour. Après avoir causé quelque tems, il ſe
mettoit à jouer au Piquet ou au Triétrac. Le
jeu fini, il ſe retiroit, & la Princesſe ſoupoit.

Dans l'apres-midi, lorsque l'Électeur s'étoit
retiré, la Princesſe paſſoit dans l'Apartment
de ſa Dame-d'honneur, où il y avoit toujours
grande Asſemblée, & ſouvent Concert. Ma-
damne la Princesſe y chantoit volontiers de la Mu-
ſique Italienne, & elle ſe faifoit accompagnier
par la *Signora Claudia*, une de ſes Femmes de
chambre. Ce petit Concert confiſtoit encore
en quelque Muſiciens choiſis de la Muſique de
l'Électeur, c'eſt une des plus parfaites que j'aye
jamais entendu. Le Prince de *Sultzbach* y af-
ſiſtoit quelquefois; mais le plus ſouvent il ſe
retiroit dans ſon Apartment, en même tems
que l'Électeur.

HEIDEL-
BERG.

Comme ces deux Princes témoignèrent avoir beaucoup de bonté pour moi, les Courtisans, à l'exemple de leurs Maitres, me firent de grandes politesses. Je fus invité dans les meilleures maisons, tous les jours grands festins, nouvelles parties de plaisir; en un mot, je puis dire que je passai très bien le peu de tems que je séjournai à Heidelberg. L'agrement que j'avois dans cette Cour, me fit naître l'envie d'y demander de l'Emploi; j'employai pour réussir dans mon dessein, les personnes que je croyois les plus capables de me rendre service: mais cependant, malgré l'attachement que les Courtisans paroisoient avoir pour moi, je trouvai dans mon chemin une Cabale assez forte pour m'empêcher d'obtenir ce que je souhaitois. C'étoient, malheureusement pour moi, des personnes fort accréditées, qui n'avoient à voir en place que les gens qu'ils favoient devoir ramper sous eux. Le Grand-Chambellan, auquel je vis bien que je ne plaisois pas, fut un de ceux qui s'oppoisa le plus à mon avancement. Il est vrai que je m'attrai son indignation par un coup assez étourdi. Un jour que j'accompagnois l'Electeur de l'Appartement de la Princesse dans le sien, j'avancai jusques dans une Chambre dont, selon l'usage de la Cour, l'entrée n'étoit permise qu'au Grand-Chambellan. Comme j'ignorois cette coutume, je pénétrai jusques dans la Chambre. Un Fourrier de la Cour vint me dire de sortir, avec un air assez impertinent. Je lui demandai si cet ordre lui avoit été donné par l'Electeur. Il me dit que non, & que c'étoit le Grand-Chambellan qui le lui avoit donné. Je lui répondis alors

sur

sur un ton qui le surprit, & je le chargeai, pour Heidelberg le Grand-Chambellan, d'une commission qui ne BERG. dut pas se trouver de son goût. En même tems je parlai contre le Chambellan & sa Clique, d'une façon qui me soulagea la bile à la vérité, mais qui fut cause que je ne pus entrer au service d'un des meilleurs Princes du monde. Je pris congé de l'Electeur, qui en me disant adieu, me fit un présent considérable, & de plus S. A. me donna des Lettres de recommandation pour Vienne, où j'avois dessein de demander de l'emploi.

Je vais à présent vous dire deux mots de la Ville & du Château de Heidelberg. Cette Ville est située sur les bords du Neckre: elle a à ses côtés de hautes Montagnes, de sorte qu'il n'y a qu'une gorge, par laquelle on découvre la plus magnifique Plaine de l'Allemagne. Il y avoit autrefois dans cette Ville une Université célèbre, fondée par *Rupert le Roux*, Comte Palatin & Duc de Bavière, en 1346. On y voyoit une des plus belles Bibliothèques de l'Europe; qui fut enlevée en 1622 par le Général *Tilly*: il envoia la Bibliothèque à *Rome*, où elle fait une partie considérable de celle du *Vatican*. *Louis Dauphin* de France, Grand-père de *Louis XV*, se rendit maître de Heidelberg par composition en 1698: cependant malgré cela, on ne laissa pas d'y commettre toute sorte de désordres, on fit sauter une partie du Palais Electoral; la Ville fut brûlée; les Corps des Electeurs, qui étoient dans les cercueils avec les ornemens de leur Dignité, furent tirés de leurs tombeaux & trainés sur la place. Les François auroient sans doute exercé plus de cruautés, si l'Armée

HEILDEB-
ERG.

de l'Empire ne se fut avancée vers *Heidelberg*, Les Impériaux se rendirent maîtres de la Place, & le Gouverneur ayant été accusé de trahison, on lui fit son procès. La Sentence lui laissa le choix, ou de mourir par l'épée, ou d'avoir ses armoiries brisées son épée cassée, de recevoir un coup de pied du Bourreau, & d'être chassé de l'Armée. Il eut la lâcheté de préférer l'infamie à la mort, & il a le malheur de jouir encore de la vie à *Hildesheim*, où il s'est retiré.

Quelque tems après, le Maréchal de *Lorge* attaqua *Heidelberg*; mais il ne put jamais s'en rendre maître, quoique cette Place fut sans défense. On fit sur lui une Chanson, dont le refrain étoit: *Il eut pris Heidelberg, S'il eut trouvé la porte ouverte.* On ne s'apperçoit pas que *Heidelberg* ait été ruinée: elle est bien rebâtie, & si l'Électeur aujourd'hui régnant y eût continué sa résidence, elle seroit devenue une des plus belles Villes d'Allemagne: mais les Protestans ont été cause que l'Électeur à transféré sa résidence à *Manheim*. Voici ce qui a donné occasion à ce changement. Les Protestans de *Heidelberg* partagent une Eglise avec les Catholiques; la Nef appartient aux Réformés, & le Chœur aux Catholiques. L'Électeur d'aujourd'hui ayant fixé sa résidence à *Heidelberg*, demanda que cette Eglise, dans laquelle les Électeurs sont enterrés, fut entièrement Catholique; pour cet effet, il proposa aux Réformés de rendre la Nef, & il s'engagea de leur faire bâtir une autre Eglise. Les Habitans y auroient volontiers consenti; mais les Ministres s'y opposèrent: ils représentèrent aux Citoyens, qu'il étoit d'une dangereuse

con-

conséquence de céder cette Eglise, qui étoit comprise dans le Traité de *Westphalie*, & dans tous *BERG*, ceux qui ayoient été conclus avec les Princes de *Neubourg* à leur avénement à l'Electorat; qu'après cette cession, ils ne pouvoient plus s'attendre à la protection des Puissances de leur Communion; enfin que cette nouvelle Eglise que l'on promettoit de leur faire bâtrir, pourroit leur être ôtée très aisément. L'Electeur ayant témoigné qu'il vouloit être obéi, les Ministres s'adresserent au Corps des Protestans à la Diète de l'Empire. L'affaire fit grand bruit, l'Electeur menaça les Habitans de les abandonner; ils parurent ne s'en pas soucier se flattant que si la Cour s'en alloit, la Régence du Pays & les Tribunaux de Justice leur demeureroient, comme sous le Gouvernement du feu Electeur. Il se trompèrent dans leur calcul, & l'Electeur, justement indigné du peu de respect de ses Sujets, les a abandonnés, & a transféré sa Cour & tous les Tribunaux à *Manheim*. De sorte que les Bourgeois, qui ne vivoient que par le moyen de la Cour, ou des Officiers des Tribunaux de Justice, se trouvent à présent dans une grande pauvreté. Ils n'ont guères tardé à reconnoître la faute qu'ils avoient faite, & ils sont venus se jeter aux pieds de l'Electeur, pour le prier de revenir; mais ce Prince ne les a pas écoutés, & il a fait rebâti la Ville & le Château de *Manheim*.

Le Château de *Heidelberg* se sent encore du desordre que les François y ont fait; il y a une grande partie de ruinée, & de quatre grands Corps de logis dont ce bâtiment étoit com-

HEIDEL-
BERG.

composé, il n'y en a pas un seul qui n'ait été endommagé. Ce qui reste du Palais est dans un goût d'Architecture, que j'aurois peine à définir: il n'est ni Gothique, ni Moderne: c'est une *rapſodie* de tous les Ordres, entassé les uns sur les autres sans goût ni discernement. Il semble que l'Architecte qui a conduit cet ouvrage, n'ait penché qu'à faire un bâtiment qui coûtât beaucoup, sans s'embarrasser qu'il fut bien ou mal. Ce Palais est sur une Colline fort élevée; du côté de la Ville il y a une Terrasse magnifique, d'où l'on découvre la Plaine, & d'où la vue s'étend à plusieurs lieues. Les dedans du Palais ne sont guères plus réguliers que les dehors. L'Appartement de l'Electeur consiste en plusieurs pièces d'enfilade, sans proportion & sans beauté. La disposition seule en est agréable, à cause de la vue. Les autres Apartemens sont fort petits, & d'un abord très incommode; car il faut monter & descendre quantité de petits degrés, pour y arriver.

C'est dans les Caves de ce Palais, que l'on voit une Tonne fameuse pour sa grandeur énorme: elle tient, dit-on, 750 muids de *Paris*. Les Electeurs ont souvent fait de grandes parties de débauche sur la platte-forme qui est au-dessus. Je vous avoue que j'ai peine à comprendre qu'on puisse trouver du plaisir à faire de ces sortes de parties dans un pareil endroit, où l'on n'est pas fort à son aise. Sans être bien grand, on touche de la tête la voûte de la Cave, qui d'ailleurs est très obscure.

Comme je me préparois à partir pour *Vienne*, où j'avois dèslein de demander de l'Emploi, je reçus

reçus une Lettre de *Paris*, par laquelle on me PARIS. marquoit que l'orage que j'avois tant redouté étoit passé, & que la crainte que j'avois eue étoit très mal fondée, Mr. le Régent ne me soupçonnant de rien; & au contraire, étant porté plus que jamais à me faire sentir les effets de sa protection: sur cela, on m'exhortoit fort à revenir. Comme cet avis me venoit de très bonne part, je ne fis point difficulté de retourner à *Paris*. Je me présentai au Palais Royal, comme auparavant. Le Régent me reçut très bien, & Madame me fit un accueil qui me confirma dans l'espérance qu'enfin j'obtiendrois quelque chose à la Cour de France. Je trouvai les esprits fort partagés, au sujet de la Guerre qui venoit d'être déclarée à l'Espagne. Les François vouloient bien la Guerre, mais ils auroient souhaité ne la point faire contre un Prince, qu'ils avoient vu naître chez eux, & dont l'établissement leur coûtoit tant de millions & tant de sang. Le Régent en peine à trouver quelqu'un qui voulût commander l'Armée, plusieurs s'en excuserent. Le Maréchal de *Berwick*, Fils-naturel de *Jaques II.* Roi d'Angleterre, préféra le service de la Régence aux anciennes obligations qu'il avoit au Roi d'Espagne. Ce Duc avoit commandé les Armées de S. M. C. qui l'avoit comblé de bienfaits: elle l'avoit fait lui & son Fils Grands d'Espagne; de plus, elle leur avoit accordé à l'un & à l'autre la Toison d'or, & le Duché de *Liria* pour le Fils & ses descendants. Cependant il accepta le Commandement avec plaisir, & il partit pour se rendre en Espagne.

Le

PARIS.

Le Régent engagea le Prince de *Conti* à prendre le Commandement de la Cavalerie ; il lui fit fournir cent-mille écus pour ses équipages, & lui accorda soixante-mille francs par mois pour tenir table ouverte : outre cela, ses chevaux devoient être nourris aux dépens du Roi. S. A. R. ayant désigné ces deux Généraux, elle n'eut pas beaucoup de peine à trouver des Officiers subalternes. Pour les encourager à servir avec plus de zèle, il se fit une grande promotion, consistant en six Lieutenants-Généraux, 72 Maréchaux de Champ, & 196 Brigadiers. Le Régent donna encore des Pensions à plus de 60 Officiers, qui se rendirent auprès du Maréchal de *Berwick* en Navarre, où la Campagne s'ouvrit par le Siège de *Fontarabie*. En même tems le Régent fit publier un Manifeste, conçu dans des termes pleins de considération pour le Roi d'Espagne ; on rejettoit sur le Cardinal *Alberoni* tout ce qu'on trouvoit à redire dans la conduite du Prince ; on accusoit ce Cardinal d'être l'auteur de la Guerre entre les deux Couronnes, & d'empêcher le Roi son Maître d'accepter le Traité de la Quadruple Alliance, Traité qui n'avoit été conclu, disoit le Régent, que pour le bonheur de l'Europe & particulièrement de la France & de l'Espagne. S. A. R. protestoit, que la Guerre ne se faisoit que pour porter le Roi d'Espagne à la Paix ; & elle assuroit que la France ne vouloit faire aucune conquête sur les Etats ; & que si elle étoit contrainte d'en faire elle seroit toujours prête de les restituer à la Paix.

Le Cardinal *Alberoni* répandit au nom de son Maître, plusieurs Ecrits, par lesquels il invitoit les

les Soldats François à embrasser le parti de S. PARIS. M. C. Ce fut pour réussir dans ce dessein, qu'il engagea le Roi d'Espagne à paroître à la tête de son Armée, se flattant qu'ausi-tôt que S. M. paroîtroit, la moitié de l'Armée de France viendroit se ranger sous ses Etendarts. Plein de ces idées chimériques, & injurieuses à des Officiers & à des Troupes également incapables de l'acheté & de trahison, il obliga le Chevalier de S.... qui avoit été Colonel en France, & qu'un dérangement d'affaires avoit obligé de passer en Espagne, d'écrire à quelques Commandans en Chef, pour les solliciter à passer avec leurs Régimens au service d'Espagne. Le Chevalier, qui envisageoit une fortune considérable dans la réussite de ce projet, écrivit au Lieutenant-Colonel de Normandie, & lui envoya la Lettre par un Officier, Gentil-homme à la vérité, mais qui alors faisoit une action qui en étoit indigne. Cet Officier parut à l'Armée de France, & rendit la Lettre à celti à qui elle étoit adressée. Celui-ci la porta au Maréchal de Berwick, qui fit arrêter & pendre deux heures après ce malheureux Courier. Le Cardinal fut très mortifié d'avoir échoué dans cette tentative; comme ils n'eût pas dû penser que ce projet étoit impraticable, la fidélité des Officiers François ayant presque toujours été hors d'atteinte. Il n'en fut pas alors de même des Soldats; il y en eut beaucoup qui passèrent dans l'Armée d'Espagne. Des personnes dignes de foi, qui voyoient alors particulièrement le Cardinal Alberoni, m'ont assuré que ce Ministre étoit tellement persuadé que des Régimens entiers passeroient

PARIS.

roient au service d'Espagne , que lorsqu'on lui rapportoit qu'il venoit d'arriver 50, 100, plus ou moins de Déserteurs , Qu'est - ce que cela ? disoit il : ce sont des Drapeaux & des Étendarts que S. M. veut voir arriver , & non pas une poignée de gens. Ce Cardinal avoit autour de lui nombre d'Avanturiers , qui lui prédisoient toujours l'arrivé epochaine de Bataillons entiers ; & à l'ombre de ces prédictions , toujours sans effet ; ils en tiroient tout ce qu'ils souhaitoient , le tout pour un mauvais projet hors de vraisemblance , & qui tendoit même quelquefois à tromper & à trahir ce Ministre. On peut juger du caractère de ces Mrs. par celui d'un certain F... qui avoit été Colonel Réformé en France , & qui , pressé par des créanciers impitoyables , n'avoit pu trouver d'autres moyens d'échaper à leur mauvaise humeur , qu'en passant auprès du Cardinal Alberoni. Ce F... avoit un furieux babil ; il savoit faire le Capitan mieux qu'homme du monde. Le Ministre le fit Brigadier , avec cela il lui fit donner cent pistoles de gratification. Cela ne parut point suffisant à notre Cavalier , il se mit en tête d'être Maréchal de Camp. Il importuna tant le Cardinal , que celui-ci , pour se débarrasser de ses poursuites , fut obligé de lui promettre qu'il le seroit dans peu. Mon homme , qui n'avoit pas le tems d'attendre , renouvela ses sollicitations ; il fut remis , l'impatience le prit ; enfin il déclara qu'il ne serviroit plus , s'il n'étoit fait Maréchal de Camp. L'Eminence se fâcha , de façon que F... crut qu'il étoit à propos de se rendre , ou du moins d'en faire la mine. Cependant il médita de se venger.

venger , & il crut que ce seroit un vrai moyen PAR s , de faire sa fortune en France , que d'enlever le Cardinal , & de le conduire au Régent . Il ne fut plus question que de prendre les mesures nécessaires pour réussir : on dit même qu'il les avoit prises si justes , que sans la trahison d'un des Conjurés qui révéla tout le mystère , l'affaire auroit réussi . Le Cardinal fut arrêté F . . . & l'envoya prisonnier à Pampelune , d'où il le fit transférer au Château de Ségovie , où il lui fit faire son procès . Il auroit eu infailliblement la tête tranchée ; mais dans ce même tems le Cardinal Albéroni fut disgracié , comme j'aurai l'honneur de vous le dire dans quelque tems .

Pendant que ces bagatelles se passoient à l'Armée d'Espagne , celle de France alloit toujours son train très sérieusement . Fontarabie étoit serrée de près . Le Roi & la Reine firent mine de vouloir secourir la Place ; mais pendant qu'ils se consultoient , le Maréchal de Berwick l'obligea de capituler . Cette conquête , quoiqu'avantageuse à la France , ne diminua rien du dégoût que les François avoient pour la Guerre . Le peuple y contribuoit à regret : cependant l'intérêt du Régent étoit de la continuer , & voyant qu'il ne falloit point penser à la création de nouveaux Impôts dont on étoit déjà surchargé , il imagina de nouveaux moyens de remplir les coffres du Trésor . Il fit rendre un Arrêt du Conseil , qui ordonna une fabrique considérable de Billets de Banque , ceux qui avoient déjà été fabriqués ayant été enlevés en peu de tems . Le Conseil rendit ensuite un autre Arrêt , qui ordonna une diminution sur les espèces . On ne sauroit

iina-

PARIS.

imaginer les mouvementz que cet Arrêt excita dans Paris : chacun se défit de son argent, sur lequel on appréhendoit de perdre, & on courut recevoir du papier en échange, sur la promesse que le Conseil avoit donné que la valeur des Billets seroit fixe, & qu'ils ne hausseroient ni ne diminueroient jamais. Les François furent charmés de cet expédient, qui obvioit à toutes les révolutions d'augmentations & de diminutions. Cependant, on ne tarda guères à faire de sérieuses réflexions sur le peu de solidité de la matière en laquelle on transformoit son or & son argent : la fureur de courir à la Banque se rallentit. Mais bientôt le Régent trouva un moyen d'y faire porter le peu qui restoit chez les Particuliers : il fit donner un Arrêt du Conseil, qui defendoit sous peine d'une grosse amende, d'avoir plus de cinq-cents francs chez soi. En conséquence de cet Arrêt, on recommença à se défaire de ses espèces, & on prit des Billets de Banque, qui étoient à la vérité plus commodes que les espèces, puisqu'alors on porroit sur soi la valeur de plusieurs millions. C'étoit un vrai moyen d'être à portée de faire de bonnes affaires, qui d'avoit ainsi tout son bien dans sa poche.

Ce fut par ce moyen que le Duc Régent fut fournir aux dépenses énormes, que lui causoit la Guerre d'Espagne. On la continua avec vigueur, & peu après la prise de *Fontarabie*, l'Armée de France fit le Siège de *S. Sébastien*, qui ne dura que vingt-cinq jours, au bout desquels la Ville & le Château se rendirent.

FIN DU TOME I.

8

S 4997(1)

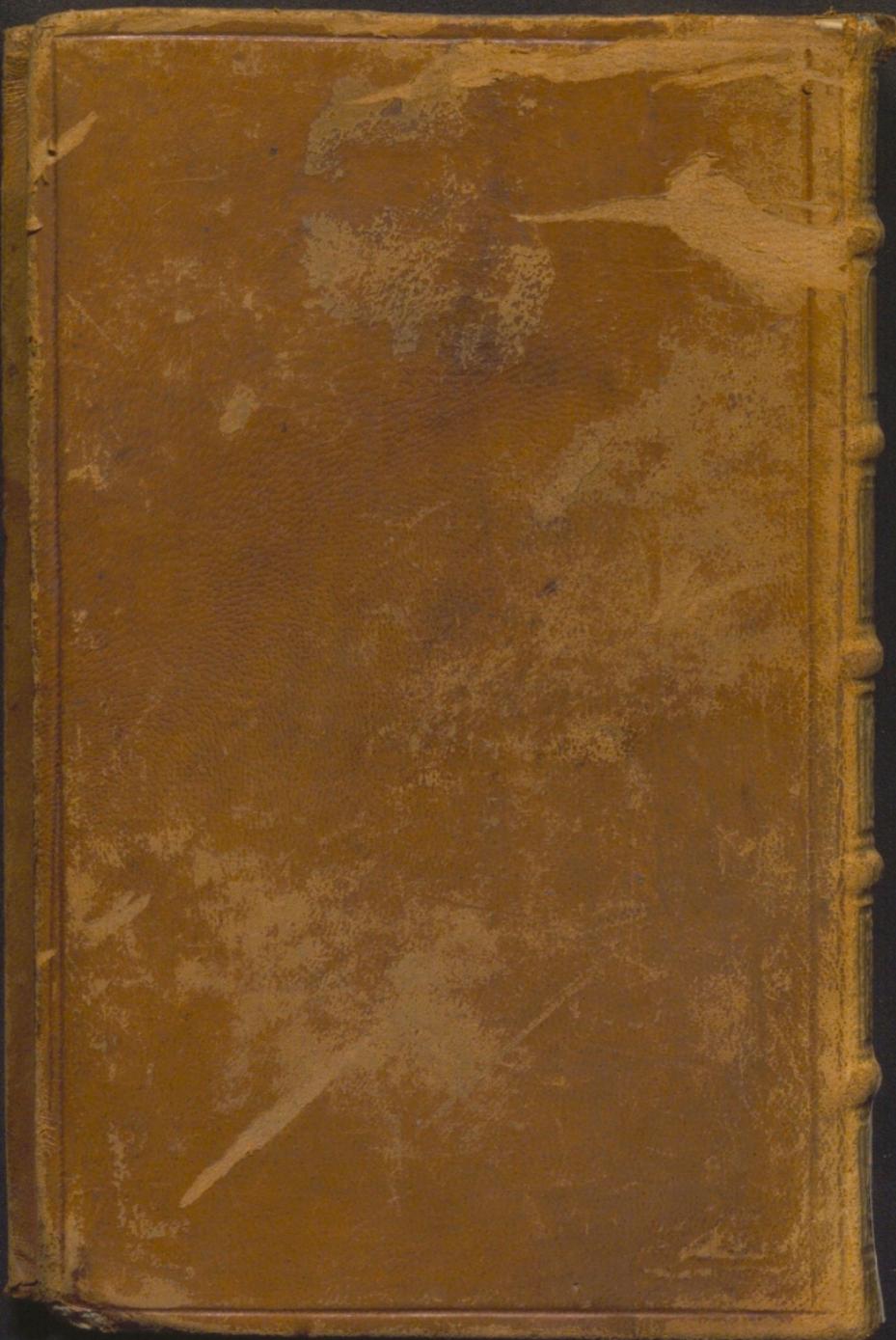
AB: S 4997(1)

ULB Halle
006 908 721

3



DCL 3716 ~~200~~



NOUVEAUX
MEMOIRES
DU BARON DE
PÖLLNITZ,

x-rite

colorchecker CLASSIC



A VIE,

N
YAGES.

ER.



IMPAGNIE.